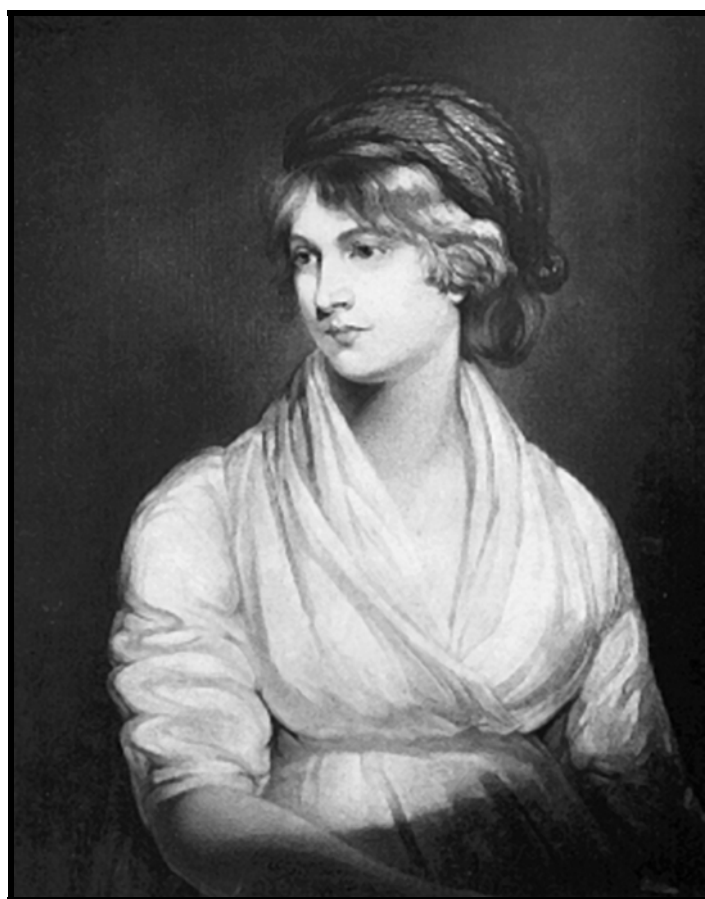


Réclamation des droits de la femme

1792



Mary Wollstonecraft (1759-1797)

Éditions de l'Évidence – 2009

7 impasse du Bon Pasteur, 69 001 Lyon

Sommaire

Avant-propos de l'Édition	3
Introduction par Miriam Brody Kramnick	4
Réclamation des droits de la femme	
À Monsieur Talleyrand-Périgord, ancien évêque d'Autun	22
Avertissement	26
Introduction à la première édition	27
Chapitre premier	32
Chapitre II	39
Chapitre III	58
Chapitre IV	71
Chapitre V	98
Section I	98
Section II	112
Section III	116
Section IV	120
Section V	125
Chapitre VI	136
Chapitre VII	143
Chapitre VIII	154
Chapitre IX	163
Chapitre X	173
Chapitre XI	176
Chapitre XII	181
Chapitre XIII	204
Section I	204
Section II	208
Section III	212
Section IV	214
Section V	215
Section VI	217

Avant-propos de l'Édition

Voilà plus de 200 ans que la masse populaire attendait le texte de la géniale Marie Wollstonecraft.

Le texte que nous publions ici est issu de deux sources :

- La majeure partie vient des éditions Payot (2005). Néanmoins cette traduction étant épouvantable, nous en avons corrigé les erreurs et contre-sens grossiers...
- Les passages entre crochets (inédits en français) sont traduits de l'anglais par Lady M. pour l'Église Réaliste. Merci à elle.

Éditions de l'Évidence – juin 2007

Introduction par M. B. K.

Mary Wollstonecraft (1759-1797) a écrit des livres sur l'éducation et des œuvres variées. Elle a travaillé avec sa sœur dans une école à Newington, et comme institutrice au domicile de Lord Kingsborough. Puis elle a vécu de son travail de traductrice, et de lectrice pour Johnson, un éditeur londonien. Elle a été membre du groupe des Radicaux dont faisaient partie William Godwin, Tom Paine, Priestley et Fuseli, le peintre. Après sa tentative de suicide à Putney Bridge, consécutive à l'abandon de son amant, Godwin s'est installé avec elle. Puis il l'a épousé juste avant la naissance de leur fille, naissance qui fut fatale à Mary. La petite Mary Wollstonecraft Godwin est devenue la seconde femme de Shelley.

...

Quelques femmes comme Mary Hays et Mary Robinson, romancières et essayistes, ont traité de l'émancipation des femmes dans leurs écrits, au cours des années qui suivirent immédiatement la mort de Mary Wollstonecraft ; mais il aurait nui à leur réputation d'être assimilées à "la dangereuse bande des disciples de Mary Wollstonecraft", l'une des "viragos impies de la France républicaine". Mary Hays, bien que très amie avec Godwin et disciple de Wollstonecraft, s'est senti obligée de passer sous silence le nom de Wollstonecraft dans le livre sur les femmes intellectuelles qu'elle préparait en 1803. Dans le climat national de conservatisme politique, le féminisme était presque totalement en sommeil dans l'Angleterre du début du 19^{ème} siècle ; et quand le mouvement a commencé, dans les années 1850, à rassembler des forces et à s'organiser pour réformer le droit de propriété des femmes mariées, c'était dans un esprit assez hostile aux fondements idéologiques de la *Réclamation des Droits de la Femme*.

La Libération de Mary Wollstonecraft : Vie et Œuvres

Mary Wollstonecraft est la première féministe digne d'intérêt, et *Réclamation des Droits de la Femme*, œuvre écrite au moment où la question des droits de l'homme provoquait des révolutions aux États-Unis, en France, et menaçait même d'ébranler le vénérable Parlement anglais, constitue la déclaration d'indépendance féministe. Wollstonecraft osait s'emparer de la doctrine libérale des droits inaliénables de l'homme, doctrine qui enflammait les patriotes des deux côtés de l'Atlantique, et

attribuer ces droits à son propre sexe. Il n'y eut aucune révolte de femmes à la suite de la publication de la *Réclamation*. En fait, s'il y en avait eu une, *Réclamation des Droits de la Femme* serait devenue la propriété exclusive des historiens. Au lieu de cela, la doctrine de Wollstonecraft est d'une grande modernité et actualité, comme si son auteur elle-même venait juste d'entrer dans le débat actuel sur les droits des femmes

Wollstonecraft n'a entraîné aucune femme sur les barricades, mais elle a passionné tous ses lecteurs. Parmi tous ceux qui ont lu son œuvre il y a 200 ans, ou la lisent aujourd'hui, aucun n'a pu rester indifférent à son argumentation, ou ne pas vouloir en savoir plus sur son auteur. Wollstonecraft a inspiré l'enthousiasme, l'indignation, l'admiration, l'hostilité, les éloges ou les insultes obscènes. Ses propres contemporains la traitaient de dévergondée sans vergogne, de "hyène en jupons", de "serpent raisonneur", ou écrivaient des épigrammes moqueurs dans la *Revue Anti-jacobine*, du genre suivant :

Mary devrait-elle vraiment porter la culotte

Dieu viendrait sauver les pauvres hommes sots de ces p... usurpatrices¹.

Les lecteurs du 20^{ème} siècle l'ont traitée de femelle castratrice typique, d'"enragée de Dieu", de femme ayant les hommes en horreur, dont la croisade féministe n'était inspirée que par une maladie incurable et sans espoir de guérison – l'envie de pénis.

Récemment encore, même ses alliées naturelles, les féministes elles-mêmes, craignaient d'être associées à leur célèbre ancêtre. Le nom de "Wollstonecraft", d'abord considéré comme synonyme de destruction de toutes les qualités sacrées, renié par le mouvement féministe en lutte pour le vote ou l'admission dans les universités, devint alors une référence perdue. Aujourd'hui Mary Wollstonecraft est à nouveau lue partout. Pour le bicentenaire de sa naissance, en 1959, la Fawcett Society jugea bon de déposer une couronne sur sa tombe à la vieille église St Pancras.

Réclamation des Droits de la Femme traite autant des problèmes des femmes de la fin du 20^{ème} siècle que de ceux des contemporaines de Mary Wollstonecraft en 1792. Celle-ci a finalement triomphé de ses plus virulents détracteurs qui recommandaient, comme l'un de ses nécrologues, que sa vie et ses œuvres soient considérées

"avec dégoût par toutes les femmes qui ont un peu de délicatesse ; avec horreur par toutes celles qui défendent les intérêts de la religion et de la morale, et avec indignation par toutes celles qui auraient pu avoir de

¹ *Anti-Jacobin Review and Magazine*, 1801, IX, p. 518.

l'estime pour la femme malheureuse, dont les faiblesses seraient tombées dans l'oubli"².

Les expériences de Mary Wollstonecraft vécues dans son enfance et sa jeunesse, dans une société de classes dominée par les hommes, ont influencé et formé les idées qu'elle développera plus tard dans son argumentation féministe. Les arguments et la passion, qui animèrent Wollstonecraft dans sa défense du féminisme, sont donc non seulement plus émouvants mais plus compréhensibles lorsqu'on connaît l'histoire et les angoisses de la lutte qu'elle mena pour vivre pleinement – pour se libérer personnellement, pour avoir son indépendance économique, et pour se dégager de l'insécurité affective pesant sur elle parce qu'elle refusait la sécurité traditionnelle du mariage précoce. Si cette introduction s'attarde un peu sur la vie de Mary Wollstonecraft, c'est parce que la vie qu'elle mena, ses expériences et ses amitiés, sont en rapport direct avec le sujet, le ton et l'argumentation de la *Réclamation*.

L'enfance dont Mary Wollstonecraft se souviendra plus tard se caractérisa par la pauvreté, les cruautés mesquines et, heureusement pour elle, l'air pur. L'année 1759, alors qu'Edward Wollstonecraft travaillait dans une petite ferme proche de la forêt d'Epping, à l'extérieur de Londres, vit la naissance de Mary, sa fille aînée. Il semblerait que la famille ait eu six enfants, trois fils et trois filles, qui déménagèrent de ferme en ferme à travers l'Angleterre et le Pays de Galles, au gré d'échecs successifs ; la famille ne resta donc jamais au même endroit plus de quelques années. Son père, de moins en moins accommodant à mesure que son héritage diminuait, entraînait souvent dans de violentes colères, et Mary tentait souvent de défendre sa mère en s'interposant. Malheureusement, si elle garde de son père une image tyrannique, sa mère, se souvient-elle, acceptait trop facilement le rôle de victime. Personne distraite et peu sûre d'elle, cette dernière raffolait de son frère aîné – “un garçon”, écrira plus tard Mary Wollstonecraft, “et le préféré de ma mère, qui ne manquait jamais de se conduire en héritier présomptif”³.

Pourtant, en dépit des bagarres et de la menace réelle de pauvreté, Mary Wollstonecraft estimait qu'elle avait échappé dans son enfance aux dangers infinis d'une éducation féminine traditionnelle – le genre d'atmosphère dans lequel baignaient la majorité des filles des classes moyennes et qui entraînait, selon Wollstonecraft, des faiblesses physiques, sinon mentales, dans la vie future. Lorsque la famille emménagea dans une ferme du Yorkshire en 1768, on la laissa jouer avec ses frères dans la campagne, au lieu de l'enfermer dans un salon mal aéré où l'on

² *Historical Magazine*, 1799, I, p. 34.

³ Voir le manuscrit inédit : *Marie – Les Défauts de la Femme*, Kegan Paul : William Godwin, Londres, 1876, p. 140.

n'acquerrait que des "talents" inutiles, et l'expérience semble lui avoir donné une confiance éternelle dans les qualités fortifiantes du simple air pur. Quant à son éducation, elle fut maigre – il fallait s'y attendre. Il existait bien des écoles de jour autour de Beverly dans le Yorkshire, mais comme la plupart des femmes instruites de son temps, elle fut une autodidacte. Sa curiosité intellectuelle se développa grâce à la correspondance échangée avec une amie, Fanny Blood, mais elle dut faire beaucoup d'efforts pour la satisfaire. Non seulement la famille Wollstonecraft n'approuvait guère son besoin d'indépendance, mais elle aurait difficilement pu lui offrir, étant donné son état de pauvreté, la riche bibliothèque qui a traditionnellement fait office de salle de classe non officielle pour nombre de femmes intellectuelles, telles que Lady Mary Wortley Montague et Catherine Macauley.

Mais dès que Wollstonecraft s'attaqua sérieusement à l'amélioration de ses écrits, l'écriture devint une activité qu'elle n'abandonna jamais, et finalement, elle en fit sa vocation. En 1778, après un long combat contre ses parents qui rechignaient à la voir partir, elle quitta le foyer et se mit à la recherche de son indépendance financière. Avant de devenir journaliste, Mary Wollstonecraft dut se résoudre à accepter tous les emplois féminins traditionnels et décents, tous ces emplois aux perspectives limitées et pas particulièrement gratifiants. Le premier, en 1778, fut un emploi de dame de compagnie d'une veuve âgée à Bath, expérience solitaire et triste, écrivit-elle plus tard, mais qu'elle poursuivit néanmoins jusqu'à ce que la maladie de sa mère la ramène chez elle. Les Wollstonecraft, grande famille itinérante, se séparèrent finalement en 1780 après la mort de Mme Wollstonecraft. Ironie du sort, en dépit de l'amertume, de la jalousie et du ressentiment, ce fut Mary, et non le fils aîné (qui travaillait à Londres en ce temps-là), qui assuma en presque totalité la responsabilité de veiller sur son irascible père. Comme elle commençait à gagner son propre argent, elle devint pratiquement son seul soutien, et finança donc aussi l'éducation de ses frères et sœurs cadets – leur trouvant un emploi quand elle le pouvait, et leur offrant un lit dans sa propre petite chambre quand ils avaient temporairement besoin d'un toit. Elle organisa même la fuite de l'une de ses sœurs après un mariage malheureux.

En 1783, elle avait cependant choisi la manière dont elle subviendrait à ses propres besoins. Rassemblant ses sœurs et Fanny Blood, et espérant qu'"en étant économe, on pouvait vivre avec une guinée par semaine, et qu'on pouvait facilement gagner cette somme", Wollstonecraft installa une école à Newington Green qui, à Londres, à la fin du 19^{ème} siècle, dispensait une instruction simple, profitant aussi à ces professeurs débutants⁴. Newington Green était une sympathique communauté de banlieue regroupant de riches opposants, en majorité des intellectuels et des hommes

⁴ C. Kegan Paul, *William Godwin*, Londres, 1876, p. 171.

politiques, comme James Burgh, le défenseur de la réforme parlementaire qui y avait une école. Un autre voisin, qui prenait la parole dans la salle de réunion de Newington Green, était le Dr Richard Price, défenseur de la réforme parlementaire qui deviendrait un ardent partisan des révolutions américaine et française. Compte tenu des pratiques libérales des communautés environnantes, l'atmosphère à Newington Green n'était pas propice à l'épanouissement des attitudes anti-féministes traditionnelles. Ces hommes politiques en marge allaient encourager le désir d'indépendance financière de Wollstonecraft, car, pour ces voisins sympathiques et instruits, les jeunes professeurs pratiquaient les vertus du travail dur et acharné en luttant pour maintenir leur école en vie. Pour sa part, Mary Wollstonecraft avait beaucoup de respect pour le vieux Dr Price qui était chaleureux et digne de confiance. Et ce qui avait commencé simplement comme une révolte de jeunesse contre l'autorité parentale devint peu à peu, sous l'influence des philosophes libéraux de Newington Green, une condamnation de tout pouvoir arbitraire. Son penchant naturel à l'indépendance fut renforcé par la conviction que la force morale est stimulée par un travail acharné. Plus tard, dans les pages de la *Réclamation*, elle va emprunter au Dr Price sa théologie morale pour l'appliquer au féminisme, et nier, en se basant sur sa vision personnelle du pouvoir Divin, que l'infériorité de toutes les femmes soit l'œuvre d'un arrêté Divin.

Au cours de ces années de bouillonnement intellectuel, Wollstonecraft dut continuellement affronter des crises personnelles et l'instabilité économique. La mort de son ami intime, Fanny Blood, et l'échec de l'école de Newington se succédèrent de façon très rapprochée. Même si, dans sa correspondance personnelle, elle laissait transparaître sa solitude et son pessimisme, elle fit face à toutes les crises avec énergie et confiance. L'un de ses nouveaux voisins à Newington lui suggéra d'écrire pour être publiée afin de régler ses lourdes dettes personnelles, et, sans prendre le temps d'envisager le peu de féminité d'une telle occupation, Wollstonecraft rassembla ses idées sur un sujet qu'elle connaissait bien. *Réflexions sur l'Éducation des Filles* (1787) ne fit pas sensation, et n'était pas une œuvre particulièrement originale, mais c'était un début. Comme les œuvres plus connues publiées ultérieurement par le Dr James Fordyce et le Dr John Gregory, que Wollstonecraft contestera continuellement dans la *Réclamation*, son premier livre ne s'attaquait pas à la position chrétienne traditionnelle à propos de la sphère domestique propre aux femmes, et ne regrettait pas non plus la vanité et la frivolité auxquelles ses semblables semblaient disposées. À mesure que Wollstonecraft prenait confiance en ses propres capacités et perspectives d'avenir, elle devenait moins satisfaite des contraintes traditionnelles imposées à son sexe et plus convaincue que les défauts des femmes résultaient d'un environnement imparfait.

En dépit de ses propres dettes, Wollstonecraft donna les dix guinées qu'elle avait reçues pour *Réflexions sur l'Éducation des Filles* à la famille Blood afin qu'elle puisse retourner en Irlande, et accepta pour elle-même un prêt offert par des amis intimes ainsi qu'une recommandation pour un éventuel employeur. En 1786, elle accepta par nécessité ce qu'elle considérait comme un emploi avilissant, un poste d'institutrice à domicile ; cette expérience contribuera largement à sa compréhension des femmes des classes aisées, privilégiées – des femmes qui n'avaient pas besoin de se forger rudement le caractère au moyen d'un travail difficile. Wollstonecraft accepta un emploi dans la famille Kingsborough, petits nobles terriens en Irlande ; ce fut son premier contact proche avec un mode de vie frivole et oisif contre lequel elle prendrait bientôt les armes.

Elle avait déjà vu de près la jeune élite privilégiée d'Eton, où elle s'était arrêtée avec des amis en cours de route vers l'Irlande. La structure hiérarchique de la vie de lycée, les corvées, la vanité, le remplacement de l'autorité rationnelle par une autorité artificielle, la dérangeaient. Certaines de ses objections à la vie en pension sont abordées dans la *Réclamation* lorsqu'elle discute d'une éducation idéale pour les jeunes enfants. Il y avait aussi de la vanité et des abus d'autorité dans la maison de ses employeurs à Dublin. En observant la vie de luxe et de paresse de Lady Kingsborough, et en se souvenant de la soumission de sa propre mère, Wollstonecraft savait maintenant très clairement tout ce qu'une femme ne devrait pas être, mais qu'elle était trop souvent. "Vous ne pouvez pas imaginer", écrivait-elle à ses sœurs, "les vies frivoles que mènent les femmes de qualité. Elles passent réellement cinq heures à se vêtir – sans compter les soins d'avant le coucher, la toilette au lait de rose, etc., etc.". Et toute leur conversation tourne autour du "mariage et des toilettes"⁵. À quoi pouvaient bien servir ces dames ? Elles ne s'intéressaient pas au développement intellectuel et moral de leurs propres enfants ; elles se préoccupaient très peu de satisfaire les besoins des pauvres malheureux qui vivaient autour d'elles dans des conditions épouvantables. Leur apitoiement sur elles-mêmes, leur intérêt pour des futilités furent pour Wollstonecraft des exemples à fuir et, plus tard, à réprouver.

Par bonheur, sa fonction d'institutrice ne se prolongea pas. Un an plus tard, cela n'est pas surprenant, Lady Kingsborough semblait ne plus se sentir à l'aise avec son employée au regard perçant et à la langue probablement acérée. Et Wollstonecraft devait s'occuper de ses propres projets. Elle correspondait avec Joseph Johnson, libraire à Londres, qui avait édité *Réflexions sur l'Éducation des Filles*, et était un homme aux idées libérales et au caractère généreux, protecteur de nombreux jeunes écrivains ambitieux et avides, parmi lesquels William Blake. Johnson promit à

⁵ C. Kegan Paul, *William Godwin*, p. 187.

Wollstonecraft de publier son premier roman, *Mary, Roman* (1788) et, avec la promesse de lui offrir plus de travail, il l'encouragea à rentrer à Londres.

Mary est un roman d'amour, déballant tous les épisodes de ces années d'incertitudes et de difficultés. Mais on y trouve aussi beaucoup de choses révélant la prise de conscience d'une jeune femme face au pouvoir social humiliant et contraignant. Wollstonecraft n'est pas encore une théoricienne, mais en lisant *Mary* on sent la féministe révolutionnaire naissante. "Mary" est une héroïne intelligente et rebelle, un peu comme l'auteur elle-même. Ayant fui un mariage malheureux arrangé par son père, elle fait savoir qu'elle ne se laissera pas "jeter" ou "abandonner avec une pension". Elle part donc au hasard offrir son aide aux malades et aux pauvres jusqu'à la fin de ses jours, déclarant dans un dernier souffle qu'elle espère entrer dans un pays où "il n'y a ni mariage, ni promesse au mariage". Les remarques clairvoyantes figurant dans *Mary*, en particulier les descriptions de la pauvreté abjecte et de la dégradation morale, concernent des sujets que Wollstonecraft développe dans tous ses écrits importants. Dans *Mary*, la jeune héroïne essaie de venir à bout des malheurs qui l'entourent en faisant le bien partout où elle le peut de façon désintéressée. Ces actes individuels de générosité prendront plus tard, dans la *Réclamation*, l'allure d'un appel universel à une réforme de toute la société.

De retour à Londres en 1787, Wollstonecraft découvrit que les commérages et la futilité des salons de Kingsborough avaient laissé place à un cercle impressionnant d'intellectuels libéraux et radicaux, qui se réunissaient de temps en temps dans les appartements de Joseph Johnson au-dessus de sa librairie. Wollstonecraft devint membre, sans en être encore le plus brillant, d'un groupe cosmopolite basé à Londres qui comprenait Henry Fuseli, le peintre suisse, Joseph Priestley, le célèbre chimiste aux idées radicales en politique et théologie, William Godwin, le philosophe politique, le poète William Blake et Thomas Paine, le patriote international. Vivant seule dans la ville et subvenant à ses propres besoins, Wollstonecraft écrit qu'elle est "la première d'une nouvelle espèce"⁶, une femme écrivain professionnel. Elle commença et ne termina pas un conte oriental intitulé "La Caverne Fantastique", et publia une collection de récits pour l'instruction des enfants portant le titre de "Histoires Inédites de la Vie Réelle", dans la tradition des *Sandford and Merton* classiques de l'auteur Thomas Day. À vingt-huit ans, elle abandonna son rôle de maîtresse d'école et fit le serment de vivre de sa plume.

L'image de Wollstonecraft qui nous reste de ces années-là est celle d'une jeune femme particulièrement active et déterminée, mais aussi chez qui le romantisme et la méditation étaient toujours prêts d'affleurer. Le portrait d'Opie, peint plus tard dans

⁶ C. Kegan Paul, *William Godwin*, p. 191.

sa vie, montre un visage remarquablement joli, avec des yeux plutôt rêveurs et une expression de compassion – alors que tous ses écrits polémiques et ses actes face aux grands événements n'étaient que courage et passion. Un jour qu'elle se plaignait des difficultés rencontrées sur un projet d'écriture, Johnson lui offrit avec bienveillance de renoncer à son engagement. Scandalisée par l'idée d'une capitulation, elle se précipita chez elle et vint à bout de ses problèmes. Il est clair qu'elle aurait été un meilleur écrivain si elle avait écrit plus lentement, mais il paraît difficile d'imaginer le personnage faire preuve de modération. Elle n'était pas non plus particulièrement soigneuse concernant son apparence. En fait Henry Fuseli, qu'elle admirait, était consterné devant ses longs bas de laine noire et sa chevelure ébouriffée, et l'appelait la "souillon philosophe". Son intérieur était peu meublé et, quand Talleyrand lui rendit visite à Londres, elle lui offrit le thé dans des tasses fendues. L'argent, difficile à gagner, n'était pas dépensé à la légère : Mary Wollstonecraft aspirait à être bien différente de l'élégante Lady Kingsborough.

Son apprentissage de l'écriture alimentaire, en traduisant et rédigeant des articles pour le journal de Johnson, *La Revue Analytique*, fut pour Wollstonecraft une période où elle prit confiance en ses propres réflexions sociales, politiques et esthétiques, tout en se formant à la construction littéraire. L'éventail des livres et des brochures arrivant sur son bureau stimulait et entretenait inévitablement ses propres centres d'intérêt. Les *Lettres sur l'Éducation* de Catherine Macaulay, qu'elle relut pour *La Revue Analytique*, servirent en partie de canevas à *Réclamation des Droits de la Femme* ; il en fut de même du discours du Dr Price intitulé "De l'Amour de la Patrie", présenté en 1789 ; ce discours alimenta le grand débat politique qui donna naissance à la fois aux *Réflexions sur la Révolution Française* d'Edmund Burke et aux *Droits de l'Homme* de Thomas Payne. Mais pour Wollstonecraft, le tumulte qui suivit le discours du Dr Price constitua un *rite de passage* littéraire, transformant la journaliste alimentaire et l'auteur d'œuvres passables sur l'éducation des filles et des petits enfants en un penseur et écrivain sérieux, exprimant ses propres idées.

Le Dr Price avait commencé la soirée en félicitant simplement l'Assemblée Nationale française et en se réjouissant des perspectives offertes à la France par la liberté civile et religieuse. En 1789, l'euphorie initiale issue de la prise de la Bastille n'avait été dissipée par aucun des excès que l'on connaîtra sous le règne de la Terreur. Les Bourbons, Louis XVI et Marie Antoinette, étaient sous surveillance, mais étaient encore bien vivants. Néanmoins, pour les conservateurs anglais comme Burke, le bouleversement soudain de l'autorité traditionnelle, le remplacement audacieux du droit divin des rois par les droits de l'homme, constituaient un changement chargé de sinistres présages : la boîte de Pandore avait été ouverte et la maladie était contagieuse. Le Dr Price avait alimenté ces craintes ; car, alors qu'il avait toujours

défendu la réforme parlementaire, refrain maintenant familial, un changement subtil dans le discours de ce soir-là fit penser à Burke qu'il y avait quelque chose de plus subversif. Price parla de chaque être comme d'un citoyen du monde, de la générosité universelle et de la théorie de la perfectibilité qui justifiait qu'on se mêle de l'ordre social, comme s'il s'agissait d'un ensemble de rouages qui pouvait fonctionner grâce à l'habileté d'un mécanicien.

La réponse de Burke au discours de Price, les *Réflexions*, parut en novembre 1790, sous forme d'une réfutation soignée de la doctrine de la perfectibilité et des droits de l'homme, prédisant la terreur et le chaos pour la France. Beaucoup de gens commencèrent à répondre à Burke. L'une des premières réponses publiées fut *Réclamation des Droits des Hommes* (1790) de Wollstonecraft – réfutation vigoureuse et enflammée défendant les principes chers aux cœurs des réformateurs libéraux de Londres, groupe assez informe de réformateurs parlementaires et d'apôtres des Lumières dans lequel elle s'incluait maintenant avec enthousiasme. Wollstonecraft se fit la championne de la nouvelle philosophie. Les libertés civiles et religieuses étaient acquises en naissant. Seule l'ignorance pouvait corrompre un individu et le despotisme l'empêcher de recevoir ce don de Dieu. Burke parlait des attaques dangereuses de l'aristocratie par les Jacobins radicaux de France. Wollstonecraft répondait en traitant l'aristocratie oisive de "débauchés de classe, émasculés par un caractère efféminé héréditaire"⁷. Burke avait dit que la galanterie apaisait et civilisait le pouvoir. Si elle n'était pas morte en France, des milliers de mains auraient tiré l'épée pour défendre l'honnête Reine de France contre ses ennemis. Pour Wollstonecraft, cependant, Marie Antoinette n'était qu'une autre aristocrate décadente – une autre Lady Kingsborough, en plus débauchée. L'idée de la galanterie selon Burke, répondit Wollstonecraft, était hypocritement sélective. Elle prenait en pitié quelques riches femmes nobles, et ignorait les milliers de femmes dans la souffrance.

"Je crois que, pour atteindre votre cœur, la misère doit avoir sa marotte ; vos larmes sont réservées, cela semble naturel si l'on tient compte de votre personnalité, aux déclamations théâtrales, ou aux reines déchues, dont le rang embellit la nature de la sottise, et couvre d'un voile gracieux les vices qui avilissent l'humanité ; tandis que la détresse des nombreuses mères travailleuses, dont les compagnons leur ont été arrachés, et les pleurs affamés des bébés sans défense, étaient des douleurs vulgaires qui ne

⁷ Mary Wollstonecraft, *Réclamation des Droits des Hommes*, Londres, 1790, p. 92.

provoquaient chez vous aucune compassion, même si elles réussissaient à vous soutirer une aumône”⁸.

Les germes de *Réclamation des Droits de la Femme* se trouvent dans cette réponse à Burke, aussi sûrement que les droits de l’homme doivent impliquer les droits de la femme.

Réclamation des Droits de la Femme fut écrit en 1791 et publié par Joseph Johnson en 1792. Une seconde édition, sur laquelle reposent toutes les éditions ultérieures, fut préparée par Wollstonecraft et publiée un peu plus tard dans la même année. C’était la première argumentation sérieuse relative à l’émancipation féminine reposant sur un système éthique convaincant. L’argumentation eut probablement ses partisans et ses adversaires selon que le lecteur considérait les grands changements sociaux entrepris en France avec enthousiasme ou avec méfiance. Une réponse typique à la *Réclamation*, rencontrée dans la communauté des sympathisants de la Révolution, fut celle de Thomas Cooper, dirigeant radical d’une manufacture cotonnière qui devint par la suite Président de l’Université de Caroline du Sud : “Que les défenseurs du despotisme masculin répondent (s’ils en sont capables) aux *Droits de la Femme*”. Mais la réaction des conservateurs londoniens fut mordante. Wollstonecraft fut traitée de “hyène en jupons” par Horace Walpole, et Hannah More écrivit que le titre lui-même de l’œuvre était si ridicule qu’elle n’avait pas l’intention de la lire. Aucun de ces détracteurs ne jugea nécessaire de répondre à ses arguments. Elle n’était que l’une des “viragos impies de la France républicaine” dont les propositions étaient de toute évidence dangereuses. Au fur et à mesure que la vie personnelle non conventionnelle de Wollstonecraft se révélait publiquement, ses propositions étaient encore moins prises au sérieux. La vie de bohème qu’elle menait était une preuve suffisante des maux inhérents au féminisme.

Les réactions de Paris, en pleine révolution, étaient bien différentes. Wollstonecraft traversa la Manche en 1792, pour perfectionner son français, écrivit-elle à ses sœurs. Mais en fait, son désir de voir la Révolution de près était irrésistible. Sa réputation de nouvelle championne des femmes l’avait précédée à Paris, où la *Réclamation* avait déjà été éditée en français. Elle fut accueillie par un groupe international d’auteurs politiques et littéraires comprenant Helen Mary Williams, poétesse anglaise, Joel Barlow, patriote et auteur politique américain, l’exilé Thomas Paine qu’elle avait déjà rencontré à Londres, et Brissot, l’un des chefs modérés de la Révolution Française, qui sera guillotiné pendant la Terreur – ce qu’elle ressentit avec horreur. Wollstonecraft se sentait tellement comme faisant partie de la communauté française qu’elle avait dédié la *Réclamation* à Talleyrand, espérant, en

⁸ *Réclamation des Droits des Hommes*, p. 25-26.

vain, influencer la législation sur l'éducation des femmes devant l'Assemblée française. William Godwin a écrit par la suite que son enthousiasme pour la Révolution Française effaça complètement le peu de respect pour le pouvoir établi qu'elle avait pu conserver depuis sa jeunesse. Mais le cours de la Révolution allait, alors qu'elle était encore à Paris, refroidir cet enthousiasme et tempérer son optimisme quant à la facilité avec laquelle les civilisations humaines peuvent entreprendre de profonds changements.

Elle fut d'abord déçue, puis profondément contrariée que le peuple français, juste libéré de la tyrannie, ne réussisse pas à devenir vertueux. Dans une lettre à Johnson à Londres, choquée que tant d'hommes et de femmes aient été guillotins simplement parce qu'ils portaient un nom noble, Wollstonecraft s'inquiétait que la perfectibilité humaine soit sensible au vice. Par la suite, en tant qu'Anglaise à Paris, elle aurait pu se trouver personnellement en danger du fait de la guerre qui avait éclaté entre les deux pays ; c'est pourquoi un passant l'empêcha de manifester trop visiblement son horreur et sa colère à la vue de la guillotine dégoulinante de sang. Mais comme elle l'écrivit dans *Origines et Évolution de la Révolution Française sous l'Angle Historique et Moral*, publié à Londres en 1794, Wollstonecraft en finit peu à peu avec la déception et fut en mesure d'écrire avec un optimisme mitigé : "Pourtant je ne désespère pas de pouvoir prouver que le peuple est fondamentalement bon... De cette masse informe sortira un gouvernement plus juste que tout ce que la vie sociale à travers le monde a pu produire de meilleur. Mais les choses ont besoin de temps pour se mettre en place"⁹.

Au moment même où elle réaffirmait sa foi en la bonté innée de l'homme, Wollstonecraft rencontra à Paris un Américain, Gilbert Imlay, qui semble avoir été prédestiné à mettre cette foi très cruellement à l'épreuve. C'était un patriote, et un auteur de roman d'amour, qui avait rejoint Paris pour faire participer le gouvernement français à une affaire spéculative sur les terres de la région du Kentucky. Le témoignage de la relation entre Imlay et Mary Wollstonecraft se trouve dans un volume des lettres publiés à l'origine par Johnson dans *Lettres Posthumes* (1798), et ensuite dans un volume séparé intitulé *Lettres d'Amour de Mary Wollstonecraft à Gilbert Imlay* (1908) – témoignage d'une incompatibilité douloureuse, presque tragique. En lisant les lettres, on n'a jamais de doute quant à la sincérité des sentiments de Wollstonecraft pour Imlay. Bien que son attitude vis-à-vis du mariage, et du serment d'obéissance, n'ait pas beaucoup changé depuis qu'elle en avait parlé de façon peu flatteuse dans *Mary*, elle avait établi une liaison profonde

⁹ Mary Wollstonecraft, *Origines et Évolution de la Révolution Française sous l'Angle Historique et Moral*, Londres, 1794, p. 73.

avec Imlay et projetait de rendre cette union permanente. Sans être mariée – un mariage aurait été vraiment compliqué en ce temps de bouleversement politique en France –, Wollstonecraft était devenue “Mme Imlay” à Paris, puis à Londres ensuite, pour beaucoup de gens qui préféraient supposer qu’il y avait eu mariage. Longtemps après, alors que ses amis, ainsi que les lecteurs des *Lettres*, s’étaient certainement rendus compte que le nomade Imlay avait perdu tout intérêt à ses yeux, Wollstonecraft se cramponnait encore fermement à l’espoir, quel qu’il fût, qu’il lui avait donné de temps à autre. Tous deux semblent avoir partagé quelques maigres épisodes heureux au cours d’une relation orageuse qui dura trois ans.

Ils étaient ensemble lorsque leur fille, Fanny Imlay, naquit en mai 1794 au Havre, et Wollstonecraft écrivait avec humour : “ma petite fille commença à téter si effrontément que son père se mit à compter sur elle pour écrire la seconde partie des *Droits de la Femme*”¹⁰. Mais après quelques semaines, les affaires aventureuses d’Imlay les avaient séparés et les maintinrent presque constamment éloignés. Avec son bébé et une bonne d’enfants, Wollstonecraft partit à sa poursuite, voyageant de Paris au Havre, rentrant à Paris, allant jusqu’à Londres, bien qu’en 1795 l’Angleterre traversât une période intense de réaction politique conservatrice et qu’elle répugnât à y retourner. Angoissée et troublée par la course à la fortune d’Imlay, elle lui écrivit que, pour sa part, cela ne la dérangerait pas s’ils devaient “se battre ensemble avec acharnement – rapprochés par le souffle mordant de la pauvreté” ; elle lui reprochait constamment son “obsession de l’argent”, son existence “stupidement utile qu’aux stupides”¹¹. Même si Imlay avait cherché, comme Wollstonecraft, une union permanente, ou avait été aussi détaché qu’elle des biens matériels, il n’est pas certain que ses sentiments déclinants auraient pu être ranimés par ses reproches. Pour Wollstonecraft, sa vision stable et harmonieuse de la vie domestique telle qu’elle l’avait décrite dans *Réclamation des Droits de la Femme*, et même si elle ne la jugeait pas nécessaire à l’éducation correcte des enfants, était aussi éloignée de sa relation avec Gilbert Imlay que Lady Kingsborough de Dublin avait pu l’être du modèle de la femme vertueuse. Wollstonecraft était ravie de voir sa petite fille se développer, racontait avec joie chacun de ses nouveaux faits, mais elle aurait préféré partager ce bonheur avec le père de l’enfant. Lorsque, dans l’une de ses lettres, elle confessait à Imlay qu’elle craignait parfois de faire progresser l’esprit de sa propre petite fille, Wollstonecraft était malheureusement bien consciente de la solitude et de la vulnérabilité de sa propre indépendance.

¹⁰ *Nouvelles Lettres de Mary Wollstonecraft et Helen Maria Williams*, Ed. Benjamin P. Kurtz and Carrie C. Autrey, Berkeley, 1937, p. 41.

¹¹ *Lettres d’Amour de Mary Wollstonecraft à Gilbert Imlay*, Londres, 1908, p. 32 et 40.

À l'été 1795, Mary Wollstonecraft partit à nouveau, sans Imlay mais accompagnée de sa petite fille et d'une bonne d'enfants, vers la Scandinavie, pour y remplir la fonction invraisemblable d'agent commercial pour Imlay. Le journal de voyage, qu'elle rédigea sous formes de lettres à un amant absent, fut publié des mois plus tard par Johnson sous le titre *Lettres d'un Court Séjour en Suède, Norvège et Danemark* (1796). Au seuil de la plus grande crise de sa vie, les *Lettres* sont surprenantes de sérénité. Alors que ses œuvres, essais et romans passés étaient polémiques et enflammés, ce récit de voyage écrit par une femme intelligente mais évidemment profondément soucieuse plut même à ses pires détracteurs. L'un d'eux suggéra même que le mariage et la maternité l'avaient peut-être adoucie¹². Dans les *Lettres* de Scandinavie, elle est poète et critique, mêlant les descriptions lyriques et charmantes des beautés de la nature à sa vision toujours perçante des habitudes locales. Sa conscience de l'influence corruptrice du pouvoir sur la moralité n'a jamais été aussi aiguës. La tyrannie se révèle partout. Le Danemark tyrannise ses voisins plus faibles, les hommes tyrannisent les femmes, et à la racine de toutes les tyrannies se trouve le droit de propriété. "En revenant sur le même sujet, vous vous exclamerez – Comment éviter cela ?"¹³ Son mépris de l'aristocratie, sa conviction que les riches ne peuvent briller que si les pauvres souffrent, sont aussi évidents dans cette œuvre, la dernière qui fut publiée, que dans ses ouvrages nettement plus politiques. Passant un jour devant des prisonniers travaillant sur une route, elle fait observer de façon acerbe que les étoiles et les clés d'or pour un noble sont plus déshonorantes que les chaînes pour un prisonnier. En fait, elle veut prouver que la même injustice confère des barrettes et des clés d'or à l'aristocrate et des chaînes à l'autre. "Je suis de plus en plus convaincue", écrit-elle, "que la même force de caractère qui fait d'un homme un vaurien téméraire aurait pu le rendre utile à la société, si la société avait été bien organisée"¹⁴. L'épisode scandinave ne fit que repousser le dénouement inévitable avec Imlay. De retour à Londres en 1795, Wollstonecraft ne put pas plus longtemps se leurrer à son propos car, avec son étrange sens du mélodrame, il vivait ouvertement avec une femme d'une compagnie théâtrale ambulante – probablement quelqu'un qui ne discourait pas sur le matérialisme ou les droits des femmes. Wollstonecraft avait fait face à diverses crises dans sa lutte pour l'indépendance économique avec une détermination et une résistance étonnantes, mais l'infidélité d'Imlay et tout ce qu'elle impliquait de confiance mal placée la mirent au désespoir. Finalement, épuisée aussi par les voyages et ayant perdu le goût de recommencer, elle était plus éloignée que

¹² Voir *British Critic*, 1796, VII, p. 602-610.

¹³ *Lettres d'un Court Séjour en Suède, Norvège et Danemark*, Londres, 1796, p. 214-215.

¹⁴ *Lettres d'un court séjour en Suède, Norvège et Danemark*, p. 208.

jamais de ses rêves d'un foyer stable et harmonieux. Sa réponse à tout cela fut le suicide. Elle laissa des instructions concernant son enfant, et sortit dans la nuit pour chercher un endroit reculé le long de la Tamise où, s'étant assurée que ses vêtements étaient alourdis par l'eau et supposant qu'elle n'était pas observée, elle put finalement sauter d'un pont. Mais, en dépit de ses précautions, on l'avait vue et elle fut tirée de l'eau inconsciente par un passant. Par la suite, elle raconta à William Godwin que la souffrance d'avoir attenté à sa propre vie fut si grande qu'elle décida de ne plus jamais recommencer. Peut-être que la tentative de suicide avait chassé son extrême désespoir car, après quelques rencontres embarrassantes avec Gilbert Imlay, elle réussit petit à petit à accepter de l'oublier, et fit à nouveau des projets d'avenir pour elle et pour sa fille, en rejoignant son cercle londonien d'amis rassurants.

L'un de ces amis, d'assez fraîche date, était William Godwin ; il était en 1796 au sommet de sa carrière. Dans *De la Justice Politique* (1793), il avait condamné le gouvernement et poussé les hommes à cultiver la sincérité, à se protéger eux-mêmes et les uns les autres dans une société anarchiste. Godwin et Wollstonecraft s'étaient rencontrés auparavant chez Joseph Johnson, mais ne s'étaient pas beaucoup appréciés. Godwin s'était plaint que, étant allé dîner chez Johnson pour écouter Thomas Paine qui devait être présent, celui-ci et Wollstonecraft, qui discutait tous les sujets abordés, avaient monopolisé la soirée. Mais depuis il avait lu ses *Lettres de Scandinavie*, et voici ce qu'il en disait : "si jamais un livre était conçu pour rendre un homme amoureux de son auteur, ce serait ce livre"¹⁵. Ils furent présentés par un ami commun et quand ils devinrent voisins à Somerstown ils renouèrent connaissance avec intérêt. Les petits mots qu'ils se faisaient passer étaient plaisants à lire après la correspondance torturée avec Imlay. Godwin et Wollstonecraft parlèrent de leurs amis, décidèrent de dîner ensemble, et entretenirent un badinage amoureux qui alla en se développant. Le ménage que Wollstonecraft et Godwin avaient en fin de compte constitué était curieux. Ils se marièrent finalement en mars 1797 quand Wollstonecraft découvrit qu'elle était enceinte ; mais se soumettre à la cérémonie les mit tous les deux dans l'embarras. Godwin avait parlé et écrit avec force dans la *Justice Politique* des plaies de la cohabitation. Ils pensaient tous deux que le contrat de mariage était un lien artificiel dont n'avaient pas besoin deux individus honnêtes. Godwin allait jusqu'à dire que deux personnalités propres ne pouvaient pas vivre en harmonie sous un même toit.

Elle vécut un mariage heureux. "Un mari est un meuble pratique dans une maison", écrivait avec entrain Wollstonecraft à Godwin. Et ce dernier précisait à ses amis qu'ils ne vivaient pas en totale cohabitation, dans la mesure où il avait conservé

¹⁵ William Godwin, *Souvenirs de Mary Wollstonecraft*, Londres, 1927, p. 84.

sa propre résidence, dans le haut de la rue, où il travaillait seul quelques heures par jour. Tous deux prenaient soin de ne pas s'ingérer dans les amitiés de l'autre, pour respecter un autre principe relatif à l'individualité dans le mariage. Mais la philosophie était apaisante, et chacun d'eux paraît avoir apprécié l'autre. Alors qu'elle attendait son deuxième enfant, Wollstonecraft travaillait à un autre roman, *Les Injustices Faites aux Femmes*, et préparait un ouvrage sur l'éducation des enfants depuis la petite enfance (*Œuvres Posthumes*, Ed. Godwin, 1798). Godwin donnait à Wollstonecraft quelques cours de grammaire anglaise qu'il jugeait nécessaire pour elle, et en échange Wollstonecraft encourageait le philosophe sérieux et sans humour à briller un peu. Ce bonheur devait malheureusement être de courte durée. Mary Wollstonecraft mourut en août 1797 d'une complication lors de son accouchement. Sa fille, Mary, survécut, épousa par la suite le poète Shelley et écrivit le roman fantastique *Frankenstein*. À 38 ans la prophétesse du féminisme moderne s'éteignit, victime du plus vieux des fléaux féminins. Sa longue lutte de libération et une vie "utile" prirent fin. Les autres vieux fléaux – l'exploitation économique et la privation d'une vie intellectuelle et affective complète par les préjugés et le harcèlement –, Wollstonecraft les avait mis au défi.

...

Le 20^{ème} siècle fut l'époque de la vulgarisation d'une formidable idéologie anti-féministe – le freudisme. Encore une fois, les femmes devaient rentrer à la maison, leur sphère naturelle ; cependant cette fois, ce n'était pas à cause d'une infériorité mentale innée, mais à cause d'un autre genre de nécessité biologique. L'affirmation de Freud que "l'anatomie fait le destin" a encouragé ses vulgarisateurs à prêcher que les femmes ne pouvaient s'accomplir pleinement que dans la maternité. Des ambitions plus terrestres sont le signe d'une anomalie nécessitant que la femme se réconcilie avec son propre corps. Avoir des ambitions professionnelles, vouloir pénétrer dans la sphère de la vie active de la communauté, tout cela serait simplement admettre qu'une femme aspire en fait à être un homme. Jusqu'à récemment, Mary Wollstonecraft avait pratiquement été ignorée ; il est donc tout à fait surprenant que le peu d'intérêt que son existence ait suscité soit l'œuvre des freudiens, dans la période paisible comprise entre la victoire des suffragettes et le récent réveil du féminisme. En disant "Le féminisme est une maladie grave" dans *La Femme Moderne : Sexe Perdu*, Lundberg et Farnham font remonter cette doctrine à "un livre décisif unique", *Réclamation des Droits de la Femme*¹⁶. Quant à Mary Wollstonecraft, elle haïssait les hommes, et souffrait tellement d'"un cas grave d'envie

¹⁶ Lundberg et Farnham, *La Femme Moderne : Sexe Perdu*, New York, 1947, p. 143, 144.

de pénis” que “l’ombre du phallus obscurcissait et menaçait tous ses actes, de la même façon qu’elle plana sur les esprits des féministes ultérieures” qui “tuèrent symboliquement leurs pères en condamnant verbalement les hommes, ces monstres, à la destruction”¹⁷. Aucune critique de Wollstonecraft, depuis celle de la *Revue Anti-jacobine* de la fin du 18^{ème} siècle, n’avait été aussi virulente.

Œuvres de Mary Wollstonecraft

Thoughts on the Education of Daughters : with Reflections on Female Conduct, in the more important Duties of Life (À propos de l’Éducation des Filles : Réflexions sur le Comportement Féminin dans les Circonstances les plus Importantes de la Vie). Londres, Joseph Johnson, 1787.

Mary : A Fiction (Marie – Roman). Londres, Joseph Johnson, 1788.

Original Stories from Real Life, with conversations, calculated to regulate the affections, and form the mind to truth and goodness (Histoires Inédites de la Vie Réelle - Comment Apprendre à Contrôler les Émotions et à Former l’Esprit à la Vérité et au Bien). Londres, Joseph Johnson, 1788.

A Vindication of the Rights of Men, in a letter to the Right Honourable Edmund Burke (Réclamation des Droits des Hommes - Lettre à l’Honorable et Juste Edmund Burke). Londres, Joseph Hohnson, 1790.

A Vindication or the Rights of Woman, with Strictures on Political and Moral Subjects (Défense des Droits de la Femme - Critiques de Questions Politiques et Morales). Londres, Joseph Johnson, 1792.

An Historical and Moral View of the Origin and Prograss of the French Revolution (Origines et Évolution de la Révolution Française sous l’Angle Historique et Moral). Londres, Joseph Johnson, 1794.

Letters Written During a Short Residence in Sweden, Norway, and Denmark (Lettres d’un Court Séjour en Suède, Norvège et Danemark). Londres, Joseph Johnson, 1796.

Posthumous Works of the Author of a Vindication of the Rights of Woman (Œuvres Posthumes de l’Auteur de Réclamation des Droits de la Femme) en 4 volumes. Préparées par William Godwin. Londres, Joseph Johnson, 1798. Volumes I et II : *The Wrongs of Woman, or Maria ; A Fragment* (Les Injustices Faites aux Femmes, ou Maria ; Inachevé). Volumes III et IV : *Letters to Imlay* (Lettres à Imlay),

¹⁷ Ibid., p. 149.

Réclamation des droits de la femme – Mary Wollstonecraft – 1792

correspondance avec Joseph Johnson ; *The Cave of Fancy* (La Caverne Fantastique), notes sur une œuvre en préparation à propos de l'éducation de la petite enfance.

The Emigrants or History of an Expatriated Family (Les Émigrés ou Histoire d'une Famille d'Expatriés), par Gilbert Imlay. Londres, A. Hamilton, 1793. (Attribué à Mary Wollstonecraft par Robert R. Hare. Voir l'édition de Hare par Scholars' Facsimiles and Reprints, 1964).

The Love Letters of Mary Wollstonecraft to Gilbert Imlay (Lettres d'Amour de Mary Wollstonecraft à Gilbert Imlay). Londres, Hutchinson, 1908.

Biographie Importante de Wollstonecraft

William Godwin, *Memoirs of the Author of "A Vindication of the Rights of Woman"* (Souvenirs de l'Auteur de "Réclamation des Droits de la Femme"). Londres, Joseph Johnson, 1798.

Réclamation des droits de la femme

Mary Wollstonecraft (1759-1797)

1792

À Monsieur Talleyrand-Périgord,

ancien évêque d'Autun

Monsieur,

Ayant lu avec grand plaisir une brochure que vous avez récemment publiée, je vous dédicace ce volume pour vous inciter à réexaminer le problème que vous abordez et à prendre en considération après mûre réflexion les opinions que j'avance ici au sujet des droits des femmes et de l'instruction publique. J'en appelle à vous d'un ton ferme et convaincu, car mes arguments, Monsieur, proviennent d'un esprit désintéressé : je plaide pour mon sexe, non pour moi-même. Depuis longtemps, je considère l'indépendance comme la suprême bénédiction sur cette terre et comme la base de toute vertu. C'est pourquoi je préserverai toujours mon indépendance, dussé-je réduire mes besoins et vivre sur une lande dénudée.

C'est donc mon affection pour toute l'espèce humaine qui fait courir rapidement ma plume au nom de ce que je crois être la cause de la vertu ; et c'est ce même sentiment qui m'inspire le désir ardent de voir la femme placée dans une position où elle puisse favoriser, au lieu de le freiner, le progrès des nobles principes sur lesquels se fonde la morale. En fait, mon opinion sur les droits et les devoirs des femmes me semble découler si naturellement de ces principes élémentaires que je considère qu'il est peu probable que certains des esprits éclairés qui ont formé votre admirable constitution ne la partagent pas.

Sans aucun doute, le savoir est plus largement répandu en France que dans aucune autre partie de l'Europe et j'attribue cela, dans une large mesure, à la nature des relations sociales qui existent depuis longtemps entre les deux sexes. Il est vrai qu'en France, je le dis très librement, on a extrait l'essence même de la sensualité pour en flatter le goût des voluptueux et qu'il règne une sorte de libertinage sentimental qui, associée à la duplicité de tout le système de fonctionnement de leur gouvernement civil et politique, a donné une sorte de sagacité regrettable, appelée finesse, au caractère français. C'est de là que provient naturellement le vernis apparent des mœurs qui en altère la substance, en bannissant toute sincérité des relations sociales. Quant à la modestie, le plus bel attrait de la vertu, elle a été outragée plus grossièrement en France qu'ailleurs, même en Angleterre, au point que les Françaises ont qualifié de prude le respect pour la décence que manifestent instinctivement les animaux.

Les mœurs et la morale sont si étroitement liées qu'on les a souvent confondues, mais, bien que les unes ne soient que le reflet naturel de l'autre, cependant sous l'effet de causes diverses se créent des mœurs factices et corrompues qu'on acquiert très jeune, et la morale se vide de son sens. Une attitude réservée et un respect sacré de la propreté et de la pudeur dans la vie domestique, presque toujours méprisés par les Françaises, sont les gracieux piliers de la modestie ; mais loin de les mépriser, si la pure flamme du patriotisme a touché leur cœur, elles devraient s'efforcer d'améliorer le sens moral de leurs concitoyens en apprenant aux hommes non seulement à respecter la modestie des femmes, mais à acquérir eux-mêmes cette vertu et à y voir le seul moyen de mériter leur estime.

Dans ma lutte pour les droits des femmes, mon argument principal est fondé sur le principe simple que si la femme n'est pas préparée par l'éducation à devenir la compagne de l'homme, elle arrêtera le progrès du savoir et de la vertu ; car la vérité doit appartenir à tous, sinon elle n'aura aucune influence dans la vie courante. Comment peut-on attendre d'une femme qu'elle coopère si elle ne sait pas pourquoi elle doit être vertueuse, si la liberté ne vient pas fortifier sa raison jusqu'à ce qu'elle comprenne son devoir et voie en quoi il y va de son intérêt ? Si l'on veut inculquer à des enfants les vrais principes du patriotisme, il faut que leur mère éprouve ce sentiment ; l'amour de l'humanité, avec son cortège de vertus, ne peut naître que si l'on prend en considération l'intérêt moral et civil de l'humanité ; or l'éducation et la situation sociale de la femme aujourd'hui lui interdisent de telles spéculations.

Dans cet ouvrage, j'avance de nombreux arguments, à mes yeux concluants, pour démontrer que l'idée reçue selon laquelle chaque sexe a un caractère particulier va à l'encontre de la morale et je soutiens que pour rendre le corps et l'esprit humain plus parfaits, la chasteté doit régner de façon plus universelle et que cette même chasteté ne sera jamais respectée dans le monde masculin tant que l'on continuera à idolâtrer, si je puis dire, la personne de la femme, quand un peu de bon sens ou de vertu lui donne les nobles traits de la beauté intellectuelle ou une simplicité attrayante.

Examinez sans passion, Monsieur, ces remarques, car il semble qu'une lueur de cette vérité vous soit apparue quand vous avez observé que "de voir une moitié de la race humaine exclue par l'autre de toute participation au gouvernement était un phénomène politique qu'on ne peut justifier par des principes abstraits". S'il en est ainsi, sur quoi repose donc votre constitution ? Si les droits théoriques de l'homme se prêtent à la discussion et à l'explication, ceux de la femme par analogie pourront être évalués suivant les mêmes critères ; mais il règne dans ce pays une opinion différente qui justifie l'oppression de la femme avec un des arguments que vous utilisez : la coutume.

Voyez – je m'adresse ici au législateur – si, à une époque où les hommes se battent pour obtenir la liberté et le droit de juger par eux-mêmes de ce qui concerne leur bonheur, il n'est pas illogique et injuste d'assujettir les femmes, même si vous avez la ferme conviction que vous agissez au mieux pour promouvoir leur bonheur ? Qui a décrété que l'homme est l'unique juge si la femme partage avec lui le don de la raison ?

C'est là le style d'argumentation des tyrans pusillanimes de toute espèce, qu'ils soient rois ou pères de famille ; ils s'acharnent tous à étouffer la raison, tout en affirmant toujours que c'est par dévouement qu'ils usurpent son trône. Est-ce que vous ne jouez pas le même rôle lorsque vous déniez aux femmes leurs droits civils et politiques, les obligeant ainsi à rester enfermées dans l'obscurité au sein de leur famille ? Car sûrement, Monsieur, vous n'affirmerez pas qu'un devoir qui n'est pas fondé sur la raison puisse être une obligation ? Si c'est là vraiment la destinée des femmes, la raison doit pouvoir en fournir la preuve : ainsi, il sera établi que plus les femmes acquerront d'intelligence, plus elles seront attachées à leur devoir parce qu'elles le comprendront ; car sinon, si leur sens moral ne s'appuie pas sur le même principe immuable que celui des hommes, aucune autorité ne peut les contraindre à accomplir ce devoir d'une manière vertueuse. Ce sont peut-être des esclaves dociles, mais l'esclavage a un effet infaillible : il dégrade tout à la fois le maître et son abject sujet.

Mais si les femmes doivent être exclues sans avoir voix au chapitre d'une participation aux droits naturels de l'humanité, prouvez d'abord, pour réfuter l'accusation d'injustice et d'illogisme, qu'elles sont dépourvues de raison, sinon, cette faille dans votre NOUVELLE CONSTITUTION manifesterà à tout jamais que l'homme se comporte inévitablement comme un tyran ; et la tyrannie, quelle que soit la partie de la société dans laquelle elle redresse son front d'airain, sape toujours les fondements de la morale.

J'ai affirmé à maintes reprises, en fournissant comme preuves à l'appui ce qui m'a paru être des arguments irréfutables tirés de faits réels, que les femmes ne peuvent être confinées de force dans des tâches domestiques ; car même si elles sont ignorantes, elles se mêleront d'affaires plus importantes, aux dépens de leurs devoirs personnels, et bouleverseront par d'habiles artifices les plans bien ordonnés de la raison qui dépassent leur entendement.

Par ailleurs, tant qu'elles ne pourront acquérir que des talents personnels, les hommes rechercheront leur plaisir dans la variété et les maris infidèles feront des femmes infidèles. Mais des êtres d'une telle ignorance sont tout à fait excusables quand ils tentent de se faire justice par la vengeance, puisqu'on ne leur a pas appris le respect du bien public ni accordé aucun droit civique.

Réclamation des droits de la femme – Mary Wollstonecraft – 1792

Le mal étant ainsi répandu dans la société, comment préservera-t-on la vertu individuelle, seul garant de la liberté publique et du bonheur universel ?

Que la coercition ne soit donc pas une institution sociale et suivant la loi générale de la pesanteur, les sexes graviteront à la place qui leur convient. Maintenant que des lois plus équitables régissent votre pays, le mariage peut devenir plus sacré : les jeunes gens peuvent choisir leur femme selon leur affection et dans le cœur des jeunes filles, l'amour peut prendre la place de la vanité.

Ainsi le père de famille n'ira pas perdre ses forces physiques et sa valeur morale chez les prostituées ; il n'oubliera pas, en répondant à l'appel de l'instinct, le véritable but de cet instinct. Quant à la mère, elle ne négligera pas ses enfants pour jouer les coquettes, puisque son intelligence et sa modestie lui assureront l'amitié de son mari.

Mais tant que les hommes ne se soucieront pas de leurs devoirs de père, il est vain d'espérer que les femmes passent à s'occuper de leurs enfants le temps qu'“avec la sagesse du siècle” elles choisissent de passer devant leur miroir ; car c'est par instinct qu'elles usent de ruse pour obtenir indirectement un peu de ce pouvoir dont on leur dénie injustement une part. Car si les femmes ne peuvent pas jouir de leurs droits légitimes, elles chercheront en se corrompant et en corrompant les hommes à obtenir des privilèges illicites.

Je souhaite, Monsieur, susciter en France de telles réflexions et si elles devaient aboutir à confirmer mes principes, j'espère que lors de la révision de votre constitution, les Droits de la Femme seront respectés, si la preuve est bien faite que la raison demande qu'on les respecte et réclame à haute voix JUSTICE pour une moitié de la race humaine.

Respectueusement, Mary Wollstonecraft

Avertissement

Quand j'ai commencé à écrire cet ouvrage, je l'ai divisé en trois parties, en prévoyant qu'un des volumes contiendrait une discussion complète des arguments qui me semblaient découler naturellement de quelques principes simples ; mais au fur et à mesure, de nouveaux exemples se sont présentés, et je n'apporte aujourd'hui au public que la première partie de mon livre.

Par ailleurs, de nombreux sujets auxquels j'ai fait allusion au passage demandent à être approfondis, en particulier les lois concernant les femmes et l'examen de leurs devoirs spécifiques. Cela fournira amplement matière à un second volume qui paraîtra en temps utile, afin de clarifier certaines opinions et de terminer l'analyse de nombreuses idées qui n'est qu'esquissée dans ce premier volume.

Introduction à la première édition

Après avoir interrogé l'Histoire et observé le monde vivant avec une sollicitude anxieuse, une très vive mélancolie et une indignation attristée se sont emparées de mon esprit, et c'est en soupirant que j'ai dû admettre de deux choses l'une : ou bien il existe des différences naturelles considérables entre les hommes, ou bien la civilisation qui s'est développée jusqu'ici dans le monde s'est montrée très partielle. J'ai consulté divers ouvrages traitant d'éducation ; j'ai observé patiemment le comportement des parents et le fonctionnement des écoles ; et j'ai acquis la conviction profonde que la détresse de mes compagnes – que je déplore vivement – vient de leur éducation négligée. Il s'avère en particulier qu'on rend les femmes faibles et malheureuses pour toutes sortes de raisons découlant toutes d'une même conclusion hâtive. En fait, le comportement et les mœurs des femmes prouvent, de façon évidente, que leur esprit n'est pas sain ; car, comme il en est des fleurs qui sont plantées dans un sol trop riche, on sacrifie la force et l'utilité à la beauté ; et les feuilles luxuriantes, après avoir enchanté un œil difficile, se fanent, dans l'oubli, sur la tige, bien avant d'arriver à maturité. J'attribue une des causes de cette floraison stérile à un mauvais système d'éducation. Je suis parvenue à cette conclusion en lisant ce que des hommes ont écrit à ce sujet ; ils considèrent les femmes comme des femelles plutôt que comme des êtres humains, et ils se sont préoccupés de faire d'elles des maîtresses séduisantes plutôt que des épouses affectueuses et des mères sensées. Aussi l'intelligence féminine s'est enorgueillie de cet hommage insidieux à tel point qu'à quelques exceptions près, les femmes civilisées de notre époque ne désirent qu'inspirer de l'amour quand elles devraient chérir de plus nobles ambitions et s'attirer le respect par leurs qualités de cœur et d'esprit.

C'est pourquoi, dans un traité sur les droits et les mœurs des femmes, on ne peut passer sous silence les ouvrages spécialement consacrés à leur perfectionnement, surtout quand on y affirme en termes clairs que l'esprit féminin est affaibli par de faux raffinements, que les manuels d'instruction, écrits par des hommes de génie, ont eu la même orientation que des publications plus frivoles, et que, dans un style digne du mahométisme, on y traite les femmes comme une race d'êtres subordonnés qui ne feraient pas partie de l'espèce humaine, tout en accordant que la raison – la raison perfectible – est la distinction honorable qui élève l'homme au-dessus des bêtes et place dans sa faible main un sceptre naturel.

Cependant, je ne voudrais pas amener mes lecteurs à penser que, parce que je suis une femme, j'ai l'intention d'aborder violemment le débat sur la qualité ou

l'infériorité du sexe féminin ; mais comme le sujet se présente et que je ne peux le passer sous silence sans risquer de voir l'essentiel de mon raisonnement mal interprété, je m'arrêterai un moment pour donner en quelques mots mon opinion. Dans le domaine physique, on remarque que la femme est en général moins forte que l'homme. C'est la loi de la nature et elle ne semble pas devoir être suspendue ou abrogée en faveur de la femme. On ne peut donc dénier à l'homme une certaine supériorité physique et c'est une noble prérogative ! Mais non contents de cette prééminence naturelle, les hommes s'efforcent de nous abaisser encore davantage à seule fin de faire de nous pendant un moment des objets séduisants ; et les femmes, intoxiquées par l'adoration que, sous l'empire de leurs sens, leur vouent les hommes, ne cherchent pas à faire naître dans leur cœur un intérêt durable ni à devenir leurs amies lorsqu'ils se plaisent à être auprès d'elles.

Je sais l'effet produit par cette remarque : de tous côtés on se récrie contre les femmes masculines ; mais où les trouve-t-on ? Si par cette expression les hommes entendent s'élever contre leur ardeur à la chasse et au jeu, je joindrai très cordialement ma voix à la leur ; mais s'il s'agit de s'élever contre l'imitation de qualités propres aux hommes ou, plus exactement, contre l'acquisition de ces talents et de ces qualités, dont l'exercice ennoblit le caractère et qui élèvent les femmes dans le monde animal et font d'elles des êtres humains au sens large du terme, il me semble que d'un point de vue philosophique on devrait souhaiter avec moi qu'elles deviennent chaque jour de plus en plus masculines.

Cette discussion se divise naturellement en plusieurs points. Je considérerai d'abord les femmes en tant que créatures humaines, placées comme les hommes sur cette terre pour y développer leurs facultés ; puis, j'insisterai plus spécialement sur leur vocation particulière.

Je désire également éviter une erreur dans laquelle sont tombés de nombreux écrivains respectables ; car l'instruction que les femmes ont reçue jusqu'ici convenait plutôt aux femmes de la haute société, si l'on excepte les quelques conseils indirects qui se trouvent dans Standford et Merton ; en m'adressant au sexe féminin d'un ton plus ferme, je prends surtout en considération les femmes des classes moyennes, parce qu'elles se montrent sous un jour plus naturel. Ce sont peut-être toujours les grands qui répandent dans ce monde les semences du faux raffinement, de l'immoralité et de la vanité. Des êtres faibles et artificiels, élevés prématurément et anormalement au-dessus des besoins et des affections de leur race, sapent les fondements mêmes de la vertu et diffusent la corruption dans toute la société ! En tant que classe sociale, les riches ont grand droit à la pitié ; car leur éducation tend à les rendre vains et impuissants ; leur esprit en cours de croissance n'est pas affermi par la pratique de ces devoirs qui ennoblissent l'homme. Ils ne vivent que pour le

plaisir, et suivant la même loi qui dans la nature produit invariablement certains effets, ils n'ont bientôt que des plaisirs stériles.

Mais comme j'envisage de considérer séparément les différentes classes de la société et le caractère moral des femmes dans chacune d'elles, cette allusion suffit pour le moment ; je n'ai fait qu'évoquer ce sujet parce qu'il me semble que l'essence même d'une introduction est de donner un aperçu cursif du contenu de l'œuvre qu'elle présente.

Les femmes m'excuseront, j'espère, si je les traite comme des créatures rationnelles, au lieu de flatter leurs grâces fascinantes et de les considérer comme si elles étaient dans un état d'enfance perpétuelle, incapables de compter sur elles-mêmes. Je souhaite vivement faire apparaître en quoi consiste la véritable dignité, le véritable bonheur humain ; je souhaite persuader les femmes d'essayer d'acquérir la force physique et morale ; je souhaite les convaincre que les mots doux, un cœur sensible, des sentiments délicats et un goût raffiné sont à peu de choses près synonymes de faiblesse et que ces êtres qui ne sont que des objets de pitié et de la sorte d'amour qui s'y apparente deviendront bientôt des objets de mépris. Rejetant donc ces jolies expressions féminines que les hommes utilisent avec condescendance pour rendre plus doux notre état de dépendance servile, et méprisant cette piètre élégance d'esprit, cette exquise sensibilité et cette souple docilité qu'on suppose être les caractéristiques du plus faible des sexes, je souhaite montrer que l'élégance est inférieure à la vertu, que le premier objet d'une ambition louable est d'acquérir une personnalité en tant qu'être humain, sans distinction de sexe, et que c'est d'après cette simple pierre de touche qu'il faut évaluer les objectifs secondaires.

Voilà les grandes lignes de mon plan et même si j'exprime mes convictions avec l'énergie et la passion que je ressens chaque fois que j'évoque ce sujet, certains de mes lecteurs sauront reconnaître dans mes propos les leçons de l'expérience et les fruits de la réflexion. Exaltée par ce problème important, je me refuse à choisir mes mots ou à polir mon style ; je vise à l'efficacité, et la sincérité m'évitera toute affectation car, souhaitant bien plus persuader par la force de mes arguments qu'éblouir par l'élégance de mon langage, je ne perdrai pas mon temps à tourner joliment mes phrases ou à pratiquer la grandiloquence ampoulée de sentiments artificiels, qui, venant de la tête, ne touchent jamais le cœur. Ce sont les faits qui me préoccupent, non les mots ! Et, soucieuse de faire des personnes de mon sexe des membres plus respectables de la société, j'essaierai d'éviter cette prose fleurie qui est passée des essais dans les romans et des romans dans les lettres et les conversations familières.

Ces jolis superlatifs, tombant nonchalamment des lèvres, vicient le goût et créent une sorte de délicatesse malade qui nous écarte de la vérité simple et nue ; un déluge de faux sentiments et d'émotions exagérées étouffent les réactions naturelles

du cœur et rendent insipides les plaisirs domestiques, destinés à adoucir l'exercice de ces devoirs austères qui préparent un être rationnel et immortel à un monde plus noble.

On s'est dernièrement plus préoccupé de l'éducation des femmes que par le passé ; cependant, on les considère toujours frivoles et les écrivains qui cherchent à les améliorer par la satire ou par l'instruction continuent à les traiter avec dérision ou pitié. On reconnaît qu'elles passent de nombreuses années de leur enfance à acquérir un saupoudrage de talents ; et en même temps, on sacrifie leur force physique et intellectuelle à une conception immorale de la beauté et au désir d'un beau mariage, seule façon pour les femmes de s'élever dans le monde. Ce désir fait d'elles de simples animaux et quand elles se marient, elles se comportent comme des enfants, ce qu'elles sont en fait : elles s'habillent, se maquillent et ne sont plus que la caricature de créatures divines. À coup sûr, ces frêles personnes ne sont bonnes que pour le sérail ! Peut-on attendre d'elles qu'elles élèvent une famille avec bon sens, ou qu'elles prennent soin des pauvres bébés qu'elles mettent au monde ?

Si du comportement actuel des femmes et de leur amour du plaisir qui remplace chez elles l'ambition et les passions plus nobles qui ouvrent et élargissent l'esprit, on peut déduire à juste titre que l'instruction qu'elles ont reçue jusqu'ici a seulement visé, compte tenu de la constitution de la société, à faire d'elles de misérables objets de désir – de simples procréatrices d'imbéciles ! –, si l'on peut prouver qu'en cherchant à faire d'elles des personnes accomplies sans cultiver leur intelligence, on les écarte de leurs devoirs et on les rend ridicules et inutiles une fois fanée la fleur éphémère de la beauté¹⁸, je suppose que les hommes sensés comprendront pourquoi je m'efforce de persuader les femmes de devenir plus masculines et plus respectables.

À vrai dire, le mot “masculines” n'est qu'un épouvantail : il n'y a guère lieu de craindre que les femmes acquièrent trop de courage ou de force d'âme, car leur infériorité physique apparente les contraint, dans une certaine mesure, à dépendre des hommes dans les diverses relations de la vie ; mais pourquoi faudrait-il ajouter à cela par des préjugés qui font de la vertu une qualité féminine et qui prennent des vérités simples pour des rêveries sensuelles ?

En fait, une conception erronée de la perfection féminine contribue à discréditer les femmes à tel point que ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que leur faiblesse artificielle engendre chez elles une tendance à la tyrannie, et la ruse, adversaire naturel de la force, les amène à afficher ces airs puérils et méprisables qui détruisent l'estime tout en excitant le désir. Que les hommes deviennent plus chastes et plus

¹⁸ Un écrivain spirituel, dont j'ai oublié le nom, se demande à quoi sont bonnes sur cette terre les femmes de plus de quarante ans.

honnêtes, et si alors les femmes ne deviennent pas proportionnellement plus sages, il sera clair qu'elles sont moins intelligentes que les hommes. Il ne semble guère nécessaire de préciser que je parle du sexe féminin dans son ensemble. De nombreuses femmes ont plus de bon sens que leurs parents de sexe masculin et, de même que la balance ne penche en faveur de personne quand on s'efforce de maintenir l'équilibre et que la force de gravité naturelle n'augmente pas, certaines femmes gouvernent leur mari sans se discréditer, parce que c'est toujours l'intelligence qui gouverne.

Chapitre premier

Analyse des droits de l'humanité et des devoirs qui en découlent

Dans l'état actuel de la société, il apparaît nécessaire, pour rechercher les vérités les plus élémentaires, de remonter aux principes essentiels et de disputer chaque pouce de terrain aux préjugés existants. Pour clarifier les choses, on me permettra de poser quelques questions simples dont les réponses apparaîtront probablement aussi évidentes que les axiomes sur lesquels s'appuie mon raisonnement ; et cela, même si le langage ou le comportement des hommes les contredisent formellement, quand divers mobiles entrent en ligne de compte.

Qu'est-ce qui fait la supériorité de l'homme sur le monde animal ? La réponse est aussi claire que deux et deux font quatre : c'est la Raison.

Quelle qualité acquise place un être au-dessus d'un autre ? Nous répondons spontanément : la Vertu.

À quelle fin les passions furent-elles implantées dans le cœur de l'homme ? Afin que celui-ci, en les surmontant, atteigne un degré de connaissance dénié aux animaux, nous murmure l'Expérience.

En conséquence, la perfection de notre nature et notre capacité de bonheur doivent être estimées proportionnellement à la raison, à la vertu et aux connaissances qui distinguent l'individu et dictent les lois qui régissent la société. Il est également indéniable, si l'on observe l'humanité dans son ensemble, que le savoir et la vertu découlent naturellement de l'exercice de la raison.

Après avoir ainsi schématisé les droits et les devoirs de l'homme, il semble presque inutile d'essayer d'illustrer des vérités apparemment aussi incontestables ; cependant, tant de préjugés profondément enracinés ont obscurci la raison et tant de fausses qualités ont pris le nom de vertus qu'il s'avère nécessaire de rechercher comment le cours de la raison a été contrarié et détourné par diverses circonstances fortuites, en comparant l'axiome élémentaire avec ces déviations accidentelles.

Il semble que les hommes, en général, préfèrent utiliser leur raison à justifier les préjugés qu'ils ont assimilés sans trop savoir comment, plutôt qu'à les déraciner. Pour définir ses propres principes un homme a besoin de force de caractère, car il existe une sorte de lâcheté intellectuelle qui fait reculer les hommes devant leur tâche ou l'accomplir seulement à moitié. Cependant, les conclusions imparfaites auxquelles on arrive ainsi sont souvent tout à fait plausibles parce qu'elles sont basées sur une expérience partielle et sur des idées justes, bien qu'étroites.

Quand on remonte aux principes premiers, le vice avec toute sa difformité naturelle se dérobe à un examen attentif ; mais on trouvera toujours une clique de raisonneurs superficiels pour déclarer qu'à trop prouver, on ne prouve rien et qu'il peut être opportun d'user de moyens pernicioeux. Ainsi on oppose continuellement l'opportunité et les principes élémentaires jusqu'à ce que la vérité se perde dans un brouillard de mots, que la vertu ne soit plus qu'une apparence et que le savoir soit transformé en une institution sans valeur par les préjugés spécieux qui se cachent sous ce nom.

Théoriquement, tout individu pensant est frappé à l'évidence par le fait que la façon la plus sensée d'organiser une société est de fonder sa constitution sur la nature de l'homme. Il semble donc présomptueux d'essayer d'avancer des preuves à ce sujet ; mais il faut le faire cependant si l'on veut attaquer par la raison la citadelle de la coutume, encore qu'alléguer la coutume pour justifier qu'on prive les hommes (ou les femmes) de leurs droits naturels est l'un de ces absurdes sophismes qui insultent quotidiennement le bon sens.

La civilisation des peuples européens est dans son ensemble très injuste ; et l'on peut même se demander si ce qu'ils ont acquis en échange de leur innocence compense le malheur produit par les vices dont on a couvert leur grossière ignorance et vaut le prix de la liberté qu'on leur a fait troquer contre un brillant esclavage. Le désir d'éblouir par la richesse qui donne infailliblement à l'homme la suprématie, le plaisir de régner sur des courtisans flatteurs, et toutes sortes d'autres viles machinations, fruits d'un égoïsme insensé, ont contribué à accabler l'ensemble de l'humanité et à faire de la liberté un instrument commode pour le faux patriotisme. Car quand une nation accorde la plus haute importance au rang et aux titres, et que le Génie "doit s'incliner devant eux avec humilité", on voit malheureusement en général des hommes compétents, mais sans titre ni propriété, se mettre en avant pour se faire remarquer. Hélas ! que de maux inouïs ont endurés des milliers de personnes pour procurer le titre de cardinal à un aventurier obscur et intrigant, qui désirait se ranger parmi les princes ou même les dominer en s'emparant de la tiare !

En vérité, les honneurs héréditaires, les richesses et la monarchie ont engendré de telles bassesses que des hommes doués d'une vive sensibilité ont presque blasphémé pour justifier les décrets de la providence. On a considéré l'homme comme indépendant de son créateur ou comme une planète sans loi sortant de son orbite pour dérober le feu céleste de la raison ; et sa témérité a été bien punie car le ciel pour se venger a introduit le mal dans le monde, caché dans cette flamme subtile, comme les maux enfermés dans la boîte de Pandore.

Impressionné par ce spectacle du malheur et du désordre qui régnaient dans la société, et fatigué de côtoyer des imbéciles pleins d'affectation, Rousseau s'est épris

de solitude et comme c'était aussi un optimiste, il s'efforça avec une éloquence rare de prouver que l'homme est par nature un animal solitaire. Égaré par son respect pour la bonté de Dieu qui a certainement donné la vie – car quel homme de bon sens et de sentiment pourrait en douter – à seule fin de transmettre le bonheur, il considère le mal comme réel et il y voit l'œuvre de l'homme, sans se rendre compte qu'il exalte un attribut aux dépens d'un autre tout aussi nécessaire à la perfection divine.

Bâtis sur une hypothèse fausse, ses arguments en faveur de l'état de nature sont plausibles, mais fragiles. Je dis fragiles, car affirmer que l'état de nature est préférable à la civilisation, dans toute sa perfection possible, c'est, en d'autres termes, critiquer la sagesse divine : et c'est faire insulte à la philosophie comme à la religion que d'affirmer paradoxalement que Dieu a bien fait toutes choses et que ce sont ces créatures – qu'il a pourtant formées sciemment – qui ont introduit l'erreur dans la nature.

Quand cet Être sage, qui nous a créés et placés sur cette terre, conçut cette belle idée, il permit par là même aux passions de développer notre raison, parce qu'il voyait que le mal présent produirait un bien futur. La faible créature qu'il avait tirée du néant pouvait-elle se soustraire à sa providence et apprendre effrontément à connaître le bien en pratiquant le mal, sans sa permission ? Non. Comment donc Rousseau, ce défenseur énergique de l'immortalité, a-t-il pu avancer des arguments aussi contradictoires ? Si l'humanité était restée pour toujours dans l'état animal naturel que sa plume magique n'a pu dépeindre comme un état dans lequel une seule vertu ait pris racine, il serait apparu clair à tous, sauf ce promeneur solitaire sensible et irréfléchi, que l'homme était né pour accomplir le cycle de la vie et de la mort et décorer le jardin de Dieu dans un but difficilement compatible avec ses attributs.

Mais si, pour couronner le tout, il devait y avoir des créatures rationnelles, susceptibles de parvenir à la perfection grâce à l'exercice de facultés prévues à cette fin, si Dieu, dans sa bonté, trouvait juste de donner l'existence à une créature supérieure aux animaux¹⁹, capable de penser et de s'améliorer, pourquoi devrait-on qualifier expressément de malédiction ce don inestimable ? Car si l'homme a été créé de façon à pouvoir s'élever au-dessus du bien-être physique produit par la sensation, c'est bien un don. Ce serait une malédiction si toute notre existence se limitait à notre vie sur cette terre, car pourquoi Dieu qui est source de vie nous donnerait-il des

¹⁹ Contrairement à l'opinion des anatomistes, qui discutent par analogie de la formation des dents, de l'estomac et de l'intestin, Rousseau n'admet pas que l'homme soit carnivore. Et, s'éloignant de la nature par esprit de système, il se demande si l'homme est un animal grégaire, bien que le long état de faiblesse de l'enfance semble indiquer une tendance marquée à s'accoupler, premier signe de l'instinct grégaire.

passions et la faculté de réfléchir ? Ne serait-ce que pour empoisonner notre existence et nous inspirer de fausses notions de dignité ? Pourquoi nous amènerait-il à renoncer à l'amour de nous-mêmes pour parvenir aux émotions sublimes que suscite la découverte de sa sagesse et de sa bonté si ces sentiments ne devaient améliorer notre nature, dont ils font partie²⁰, et nous rendre capables de jouir d'une félicité plus divine ? Fermement persuadée qu'il n'existe dans le monde aucun mal qui n'ait été voulu par Dieu, je bâtis ma foi sur la perfection de Dieu.

Rousseau s'efforce de prouver que tout était bien à l'origine, une foule d'auteurs que tout est bien maintenant et moi, que tout sera bien un jour.

Mais, fidèle à sa position première, après l'état de nature, Rousseau célèbre la barbarie, et invoquant l'ombre de Fabricius, il oublie qu'en conquérant le monde, les Romains n'ont jamais songé à établir leur propre liberté sur une base solide, ni à étendre le règne de la vertu. Soucieux de défendre son système, il stigmatise comme vicieux tous les efforts du génie, et, faisant l'apothéose des vertus sauvages, il élève au rang de demi-dieux ceux qui étaient à peine des hommes, ces Spartiates brutaux qui, au mépris de la justice et de la gratitude, ont sacrifié de sang-froid des esclaves qui s'étaient conduits en héros pour sauver leurs oppresseurs.

Révolté par des mœurs et des vertus factices, le citoyen de Genève, au lieu de passer le sujet au crible de l'analyse, a jeté le blé avec la paille, sans même se demander si les maux, dont son âme ardente se détournait avec indignation, étaient la conséquence de la civilisation ou les vestiges de la barbarie. Il a vu le vice écraser la vertu et une fausse bonté prendre la place de la vraie, il a vu des talents infléchis par le pouvoir à des fins néfastes, et il n'a jamais pensé à retrouver la source de ce mal gigantesque dans le pouvoir arbitraire et les distinctions héréditaires qui vont à l'encontre de ce qui élève naturellement un homme au-dessus de ses semblables : la supériorité intellectuelle. Il n'a pas vu qu'en quelques générations le pouvoir royal a un effet débilisant sur la noble lignée et que, par des appâts divers, l'oisiveté et le vice gagnent des milliers d'êtres.

Rien ne peut faire apparaître la royauté sous un jour plus méprisable que les divers crimes par lesquels les hommes ont accédé au trône. De viles intrigues, des crimes contre nature et tous les vices qui dégradent l'homme ont été les étapes vers cet

²⁰ Que diriez-vous à un artisan à qui vous auriez demandé de faire une montre indiquant l'heure, si, afin de montrer son habileté, il avait ajouté des rouages qui compliquent le mécanisme pour en faire une montre à sonnerie, etc. ? S'il alléguait, pour s'excuser, que si vous n'aviez pas touché un certain ressort, vous n'auriez rien su de l'affaire, et qu'il se serait amusé à faire une expérience sans vous faire de tort, ne lui répondriez-vous pas à juste titre que s'il n'avait pas ajouté ces rouages et ces ressorts inutiles, l'accident n'aurait pu se produire ?

honneur suprême, et pourtant des milliers d'hommes ont par indolence laissé les membres inertes des descendants de ces monstres rapaces reposer paisiblement sur leurs trônes ensanglantés²¹.

Une vapeur pestilentielle plane sur la société quand celui qui la dirige n'apprend qu'à inventer des crimes ou à s'acquitter de la routine stupide de cérémonies puériles. Les hommes ne seront-ils jamais sages ? Ne cesseront-ils jamais d'espérer voir l'ivraie produire du bon grain et les ronces des figes ?

Même quand les circonstances les plus favorables sont réunies, il est impossible à quiconque d'acquérir une connaissance et une force d'esprit suffisantes pour s'acquitter des devoirs d'un roi investi d'une autorité sans bornes. Ces devoirs seront donc nécessairement violés quand sa suprématie est en elle-même un obstacle insurmontable pour atteindre à la vertu ou à la sagesse, quand la flatterie étouffe les sentiments, et que le plaisir empêche toute réflexion. C'est certainement de la folie que de faire dépendre le sort de milliers de gens du caprice d'un être faible, dont la situation même le rabaisse nécessairement au-dessous du plus vil de ses sujets ! Mais il ne faudrait pas renverser un pouvoir pour en ériger un autre – car tout pouvoir enivre l'homme faible, et les abus de pouvoir prouvent que plus on instaure d'égalité parmi les hommes, plus la vertu et le bonheur règnent dans la société. Mais cette maxime et toutes celles du même genre dictées par la simple raison font jaillir ce cri, que l'Église ou l'État est en danger si l'on n'a pas une foi implicite dans la sagesse de l'Antiquité ; et ceux qui, émus à la vue de la misère de l'humanité, osent attaquer l'autorité humaine, sont conspués et traités de détracteurs de Dieu et d'ennemis de l'homme. Ce sont là d'atroces calomnies, et pourtant elles ont atteint l'un des hommes les meilleurs²², dont les cendres prêchent encore la paix et dont la mémoire exige qu'on marque une pause respectueuse, quand on discute de sujets qui lui tenaient tant à cœur.

Après avoir attaqué la majesté sacrée des rois, je ne causerai guère de surprise en ajoutant que je suis fermement persuadée que toutes les professions fondées sur la subordination et la hiérarchie font grand tort à la morale.

Une armée de métier, par exemple, est incompatible avec la liberté parce que la subordination et la sévérité sont les véritables nerfs de la discipline militaire, et que le despotisme est nécessaire pour donner de la force aux entreprises dirigées par une seule volonté. Seuls quelques officiers peuvent avoir l'esprit formé par des notions romantiques de l'honneur et une sorte de sens moral fondé sur la mode de l'époque.

²¹ Y eut-il jamais plus grande insulte aux droits de l'homme que les lits de justice en France où un enfant devenait le porte-parole de l'exécrable Dubois !

²² Le Dr Price.

Mais le corps d'armée doit être mû par le commandement, comme les vagues de la mer ; car le vent fort de l'autorité pousse en avant avec une fureur impétueuse la troupe des subalternes, qui ne savent ni ne se demandent pourquoi.

Par ailleurs, rien ne porte plus préjudice à la morale des habitants des villes de province que la présence occasionnelle d'un groupe de jeunes gens désœuvrés et superficiels, dont la seule occupation est la galanterie et dont les manières polies rendent le vice plus dangereux en en dissimulant la difformité sous des aimables parures et des allures pimpantes. La mode, qui n'est qu'une forme d'esclavage et dénonce un manque de personnalité, effraie les gens simples de la campagne et les amène à imiter les vices quand ils ne savent pas adopter les grâces insaisissables du raffinement. Chaque corps d'armée est une suite de despotes qui, se soumettant et tyrannisant tour à tour sans faire usage de leur raison, deviennent pour la communauté des poids morts de vice et de bêtise. Un homme noble ou fortuné, certain de s'élever en usant de son crédit, n'a rien d'autre à faire que de poursuivre quelque lubie extravagante, mais le gentilhomme nécessaire qui peut s'élever, comme on dit, grâce à sa valeur, devient un parasite servile ou un vil entremetteur.

Les matelots et les officiers de marine entrent dans la même catégorie, mais leurs vices prennent une forme différente et plus choquante. Quand ils ne sont pas occupés à accomplir les cérémonials de leur fonction, ils sont plus nettement indolents que les militaires dont l'agitation insignifiante peut être qualifiée d'oisiveté active. Les premiers, vivant plus exclusivement en compagnie d'hommes, acquièrent un goût prononcé pour les plaisanteries et les farces de mauvais goût, tandis que les seconds, fréquentant souvent des femmes de bonne éducation, utilisent un jargon sentimental. Mais dans l'un et l'autre cas, qu'ils versent dans le rire gras ou dans les minauderies polies, l'intelligence est hors de question.

Puis-je me permettre d'étendre cette comparaison à une profession où l'on fait sans doute plus appel à l'intelligence, car les membres du clergé ont des possibilités bien supérieures de cultiver leur esprit, quoique leur état de subordination entrave presque autant leurs facultés ? La soumission aveugle aux aspects formels de la foi qu'on lui impose au collège sert de noviciat au vicaire qui doit respecter obséquieusement l'opinion de son recteur ou de son collateur, s'il veut s'élever dans la carrière. On ne peut sans doute trouver de contraste plus frappant que celui qui existe entre l'allure de dépendance servile d'un pauvre vicaire et le port hautain d'un évêque. Le respect et le mépris qu'ils inspirent rendent tout aussi vain l'accomplissement de leurs fonctions respectives.

Il est très important de noter que la personnalité de chaque homme est, dans une certaine mesure, formée par sa profession. Il se peut qu'un homme donne l'impression d'être intelligent, impression qui disparaît quand on cherche à découvrir

son individualité, mais l'homme faible et ordinaire n'a pour ainsi dire jamais de personnalité si ce n'est physique ; ou du moins, toutes ses opinions sont tellement imprégnées de l'idéologie de la classe dominante qu'on ne peut y découvrir la marque de son esprit obscur.

C'est pourquoi il ne faudrait pas que le progrès de la société entraîne l'apparition de corporations dont les membres seront inévitablement corrompus ou abêtis par leur profession.

Dans l'enfance de la société, quand les hommes sortaient tout juste de la barbarie, les chefs et les prêtres, en jouant sur les mobiles les plus puissants de l'état sauvage que sont l'espoir et la crainte, ont dû avoir un pouvoir démesuré. Certes, l'aristocratie est naturellement la première forme de gouvernement. Mais l'équilibre des forces disparaissant en cas de conflit, la monarchie et la hiérarchie surgissent de la confusion créée par ces luttes ambitieuses et les tenures féodales en affermissent le fondement. Voilà apparemment l'origine du pouvoir monarchique et religieux et le début de la civilisation. Mais on ne peut garder longtemps enfermés des matériaux aussi explosifs ; et le peuple trouve dans les conflits internationaux et les guerres civiles une échappatoire qui lui permet d'acquérir du pouvoir ; les gouvernants sont alors obligés de cacher l'oppression qu'ils exercent derrière une apparence de justice. Ainsi, au fur et à mesure que les guerres, l'agriculture, le commerce et la littérature ouvrent l'esprit, les despotes sont obligés de recourir à une corruption cachée pour conserver le pouvoir jadis arraché ouvertement par la force²³. Et cette gangrène sournoise et nuisible se répand très rapidement par le luxe et la superstition qui sont la lie de l'ambition. La marionnette indolente qui règne à la cour devient d'abord un monstre de luxure ou un épicurien blasé ; puis il utilise la contagion que répand son état anormal comme instrument de sa tyrannie.

C'est cette pourpre funeste qui fait du progrès de la civilisation une malédiction et qui pervertit l'intelligence au point que les hommes se demandent si le développement de l'esprit est plutôt source de bonheur ou de malheur. Mais la nature du poison indique son antidote et si Rousseau était allé plus loin dans ses recherches, si son regard avait percé cette atmosphère embrumée qu'il n'a pas daigné respirer, il aurait pu contempler la perfection de l'homme une fois instituée la vraie civilisation, au lieu de retourner farouchement dans la nuit de l'ignorance et de la volupté.

²³ Des hommes de talent sèment des idées qui germent et contribuent à former l'opinion et quand l'opinion publique l'emporte grâce à l'exercice de la raison, le renversement du pouvoir arbitraire n'est plus très loin.

Chapitre II

Discussion des idées reçues sur les caractères propres à chaque sexe

Afin d'expliquer et d'excuser la tyrannie de l'homme, on a avancé de nombreux arguments ingénieux pour démontrer que les deux sexes, dans leur recherche de la vertu, doivent viser à se former une personnalité très différente ; ou, plus explicitement, on n'accorde pas aux femmes suffisamment de force d'esprit pour acquérir ce qui mérite réellement le nom de vertu. Cependant, si on admet qu'elles ont une âme, on pourrait penser qu'il n'y a qu'une seule façon fixée par la Providence de conduire le genre humain à la vertu ou au bonheur.

Si donc les femmes ne sont pas un essaim d'êtres frivoles et éphémères, pourquoi faudrait-il les maintenir dans une ignorance qualifiée spécieusement d'innocence ? Les hommes se plaignent, et à juste titre, des folies et des caprices de notre sexe, quand ils ne raillent pas avec virulence nos passions impétueuses et nos vices abjects. Voilà, leur répondrai-je, l'effet naturel de l'ignorance ! Un esprit sera toujours fragile s'il ne s'appuie que sur des préjugés ; le courant s'écoule avec une furie destructrice quand il n'y a pas de barrières pour briser sa force. On dit aux femmes dès leur enfance, et l'exemple de leur mère leur apprend qu'une certaine connaissance de la faiblesse humaine, en d'autres termes une certaine fourberie, un tempérament docile, une obéissance apparente, et un soin scrupuleux à adopter un comportement puéril, tout cela leur vaudra la protection de l'homme ; et si elles possèdent en plus la beauté, tout le reste est inutile durant au moins vingt ans de leur vie.

C'est ainsi que Milton décrit notre première et frêle mère ; mais quand il nous dit que les femmes sont faites pour la douceur et les grâces délicates et charmantes, je ne comprends pas ce qu'il veut dire, à moins que, suivant le dogme musulman, il n'ait voulu nous priver de notre âme et insinuer que nous étions des êtres destinés seulement, par ces grâces délicates et charmantes et cette obéissance docile et aveugle, à satisfaire les sens de l'homme quand il n'est plus à même de s'élever sur les ailes de la contemplation.

Comme ils nous insultent grossièrement ceux qui nous donnent de tels conseils à seule fin de faire de nous de dociles animaux domestiques ! Ainsi nous recommandent-on chaleureusement et fréquemment de nous servir de la douceur pour triompher et gouverner sous couvert d'obéissance. Quels enfantillages, et comme il est misérable l'être (est-il même immortel ?) qui condescendra à gouverner par de si sinistres méthodes ! "Il est certain, dit lord Bacon, que l'homme est apparenté aux bêtes par son corps ; et s'il n'est pas apparenté à Dieu par son esprit, il n'est alors qu'une

créature vile et ignoble !” Certes, les hommes agissent de façon extrêmement irréfléchie quand ils essaient de s’assurer la bonne conduite des femmes en s’efforçant de les maintenir toujours dans un état infantile. Rousseau était plus cohérent quand il désirait arrêter le progrès de la raison chez les deux sexes, car si les hommes mangent du fruit de l’arbre de la connaissance, les femmes viendront y goûter ; mais, la culture imparfaite que reçoit leur intelligence à l’heure actuelle ne leur apportera que la connaissance du mal.

J’admets que les enfants doivent être innocents ; mais quand l’épithète s’applique aux hommes ou aux femmes, ce n’est qu’une façon polie de dire qu’ils sont faibles. Car si l’on admet que les femmes ont été destinées par la Providence à acquérir des vertus humaines et à parvenir, par l’exercice de leur intelligence, à cette stabilité de caractère qui est le terrain le plus sûr où fonder nos espoirs futurs, il faut les autoriser à se tourner vers la fontaine de lumière et ne pas les forcer à se diriger à la lueur d’un simple satellite. Milton, je l’avoue, était d’une opinion différente ; car il n’accorde aux femmes qu’un droit irrévocable à la beauté, bien qu’il soit difficile de rendre cohérents deux passages de lui que je veux maintenant mettre en opposition. Mais les grands hommes sont souvent entraînés par leurs sens à de telles incohérences.

Ève, parée d’une beauté parfaite, lui répondit :

Mon auteur et mon souverain, ce que tu me commandes,

J’y obéis sans discuter ; ainsi Dieu l’ordonne ;

Dieu est ta loi, tu es la mienne.

N’en pas savoir davantage

C’est la plus heureuse science de la Femme, c’est son plus bel éloge.

Ce sont là précisément des arguments que j’ai utilisés pour des enfants, mais en y ajoutant ceci : “Votre raison est en plein développement et en attendant qu’elle parvienne à un certain degré de maturité, demandez-moi conseil ; mais ensuite, il vous faudra réfléchir et ne compter que sur Dieu.”

Cependant, dans les vers suivants, Milton semble être d’accord avec moi, quand il prête à Adam ces propos adressés à son Créateur :

Ne m’as-tu pas fait ton représentant sur terre

Et n’as-tu pas placé bien au-dessous de moi

Ces créatures inférieures ?

Entre inégaux quelle société

Peut s’organiser, quelle harmonie, quel vrai délice !

Ce qui doit être mutuel, en juste proportion

Doit être donné et reçu ; mais dans la disparité

Si l’un est tendu, l’autre toujours relâché

*Ils ne peuvent s'entendre l'un avec l'autre,
Mais ils deviennent bientôt également ennuyeux.
Je parle de communauté,
Telle que je la veux, où l'on partage
Tous les plaisirs rationnels.*

En traitant donc ainsi des mœurs des femmes, rejetons les arguments sexuels et efforçons-nous de trouver comment les rendre à même de coopérer, si l'expression n'est pas trop osée, avec l'Être suprême.

Par éducation individuelle j'entends – car le sens de ce mot est imprécis – le fait de porter à l'enfant une attention telle que ses sens s'affinent lentement, que son caractère se forme, qu'il apprenne en temps utile à contrôler ses passions, et qu'il mette en œuvre son intelligence avant que son corps ne parvienne à maturité, de sorte que l'adulte n'ait qu'à poursuivre, et non à commencer, la tâche importante qui consiste à apprendre à penser et à raisonner.

Pour éviter toute interprétation erronée, je dois ajouter que je ne crois pas qu'une éducation privée puisse effectuer les miracles que certains écrivains optimistes lui ont attribués. L'éducation des hommes et des femmes doit se faire en grande partie suivant les opinions et les mœurs de la société dans laquelle ils vivent. À chaque époque, il y a eu un courant d'opinion qui a prévalu et qui a donné à ce siècle comme un air de famille. Il est donc possible d'en conclure à juste titre qu'on ne peut attendre grand-chose de l'éducation tant que la société n'est pas constituée différemment. Cependant, il me suffit pour l'instant d'affirmer que, quel que soit l'effet qu'ont les circonstances sur les aptitudes, chaque individu peut parvenir à la vertu par l'exercice de sa raison ; car si un seul être naissait avec des tendances vicieuses, c'est-à-dire manifestement mauvaises, comment échapperions-nous à l'athéisme ? Ou, comment ne pas penser alors que le Dieu que nous adorons est un démon ?

Par conséquent, la meilleure éducation est, à mon avis, celle qui consiste à exercer l'intelligence de la façon la mieux appropriée qui soit pour fortifier le corps et développer le cœur, ou, en d'autres termes, à permettre à chaque individu d'acquérir de telles habitudes de vertu qu'il soit indépendant. En fait, c'est une plaisanterie que d'appeler vertueux un individu dont les vertus ne résultent pas de l'exercice de sa raison. C'était l'avis de Rousseau sur les hommes ; je l'étends aux femmes, et j'affirme avec assurance que ce sont les faux raffinements et non le désir d'acquérir des qualités masculines qui les ont détournées de leur sphère. Cependant, l'hommage royal qu'elles reçoivent est si enivrant qu'il peut s'avérer impossible, tant que les mœurs de notre époque n'auront pas changé, de les convaincre que le pouvoir illégitime qu'elles obtiennent en s'avalissant est une malédiction et qu'il faut en revenir à la nature et à l'égalité, si elles souhaitent préserver la satisfaction sereine

que procurent des affections sincères. Mais il nous faut attendre cette époque – attendre, peut-être, jusqu'à ce que les rois et les nobles, éclairés par la raison et préférant la vraie dignité de l'adulte à l'infantilisme, renoncent aux fastes héréditaires, et si alors les femmes ne renoncent pas au pouvoir arbitraire de leur beauté, ce sera la preuve qu'elles sont moins intelligentes que les hommes.

Au risque d'être accusée d'arrogance, je dois déclarer ce dont je suis fermement convaincue : que tous les écrivains qui ont traité de l'éducation et des mœurs féminines, de Rousseau au Dr Gregory, ont contribué à faire des femmes des êtres plus faibles et plus artificiels qu'elles ne l'auraient été autrement et à les rendre par conséquent moins utiles à la société. J'aurais pu exprimer cette conviction de façon moins agressive, mais cela aurait été alors, je le crains, des doléances affectées et non l'expression de mes sentiments et des conclusions évidentes que l'expérience et la réflexion m'ont amenée à tirer. Quand j'en arriverai à cette partie du sujet, je ferai référence aux passages que je réprouve le plus dans les œuvres des auteurs auxquels je viens de faire allusion ; mais il faut d'abord remarquer que je condamne toute la teneur de ces ouvrages qui, à mon avis, tendent à discréditer une moitié de l'espèce humaine et à rendre les femmes séduisantes aux dépens de toutes les vraies vertus.

Toutefois, pour suivre Rousseau sur son terrain, si l'homme parvenait, lors de sa maturité physique, à un certain degré de perfection spirituelle, il pourrait être bon, pour faire du couple un seul être, que la femme s'en rapporte entièrement à l'intelligence de son mari ; et le lierre gracieux, étreignant le chêne qui le supporte, formerait un tout où la force et la beauté seraient également manifestes. Mais hélas ! les maris, comme leur compagne, ne sont souvent que de grands enfants ; que dis-je, ce sont extérieurement à peine des hommes, en raison de leur débauche précoce – et si les aveugles conduisent les aveugles, il n'est pas besoin de descendre du ciel pour prévoir ce qui arrivera.

Nombreuses sont les causes qui, dans l'état de corruption actuel de la société, contribuent à asservir les femmes en entravant leur intelligence et en excitant leurs sens. Mais la plus pernicieuse peut-être de toutes ces causes est le mépris de l'ordre.

Faire toutes choses de façon ordonnée est un précepte très important que les femmes dont l'éducation est en général incohérente observent rarement aussi strictement que les hommes rompus, dès leur petite enfance, à cette méthode. Ce genre d'approximations désinvoltes – car comment qualifier autrement l'activité désordonnée d'une espèce de bon sens instinctif qu'on ne soumet jamais à l'épreuve de la raison ? – les empêche de généraliser et c'est pourquoi elles font aujourd'hui ce qu'elles ont fait la veille, simplement parce qu'elles l'ont fait la veille.

Cette espèce de mépris dans lequel on tient l'intelligence dans les premières années de la vie a des conséquences plus néfastes qu'on ne le suppose

habituellement ; car les maigres connaissances que des femmes résolues parviennent à acquérir sont, pour diverses raisons, plus décousues que celles des hommes et acquises plus souvent à partir de simples observations de la vie réelle qu'en comparant ces observations individuelles avec les résultats de l'expérience obtenus par généralisation. Comme leur situation de dépendance et leurs tâches domestiques les amènent plus à aller dans le monde, elles acquièrent leurs connaissances plutôt par bribes, et comme pour elles, en général, l'instruction n'est qu'une chose secondaire, elles ne poursuivent aucune discipline avec l'ardeur et la persévérance nécessaires pour développer les facultés et éclairer le jugement. Dans l'état actuel de la société, un homme bien né doit faire quelques études pour affirmer sa personnalité ; et les garçons sont obligés de se soumettre à quelques années de discipline. Mais dans l'éducation des femmes, la culture de l'intelligence est toujours subordonnée à l'acquisition de quelque talent corporel alors même que la réclusion et de fausses notions de modestie empêchent leur corps alangui et insuffisamment développé d'avoir de la grâce et de la beauté. Par ailleurs, pendant leur jeunesse, l'émulation ne vient jamais stimuler leurs facultés et, comme elles ne font pas d'études scientifiques sérieuses, leur intelligence naturelle, si elles en ont, se tourne rapidement vers les problèmes matériels et les questions de bienséance. Elles s'appesantissent sur les effets et les conséquences, sans en rechercher les causes ; et des règles de conduite compliquées leur tiennent lieu, bien misérablement, de principes élémentaires.

Pour prouver que l'éducation donne cette faiblesse apparente aux femmes, nous pouvons citer l'exemple des militaires qui, comme elles, sont lâchés dans le monde avant d'avoir reçu une formation intellectuelle ou morale solide. Les conséquences sont les mêmes : les soldats acquièrent quelques connaissances superficielles, arrachées au flot bourbeux de la conversation ; à se mêler continuellement à la société, ils parviennent à une certaine connaissance du monde ; et l'on a fréquemment pris cette science des mœurs et des coutumes pour une connaissance du cœur humain. Mais ces observations fortuites, jamais soumises à l'épreuve du jugement, obtenues en confrontant la spéculation à l'expérience, méritent-elles vraiment un tel nom ? Les soldats, comme les femmes, pratiquent les vertus mineures avec une politesse méticuleuse. Où est donc la différence entre les sexes quand l'éducation a été la même ? Toute la différence que je peux discerner vient de l'avantage éminent que constitue la liberté qui permet aux soldats de mieux connaître la vie.

C'est peut-être m'écarter de mon sujet que de faire une remarque politique ; mais, comme c'est là le résultat naturel de l'enchaînement de mes réflexions, je tiens à l'exprimer.

Les armées de métier ne peuvent jamais être constituées d'hommes résolus et robustes ; elles peuvent être des machines bien disciplinées, mais on y verra très rarement des hommes en proie à de fortes passions ou doués de facultés très vigoureuses. Quant à la profondeur de l'intelligence, je me risquerai à affirmer qu'elle est aussi rare dans l'armée que chez les femmes ; et je maintiens que la cause en est la même. On peut remarquer de plus que les officiers sont, eux aussi, particulièrement soucieux de leur personne, qu'ils aiment la danse, les salons surpeuplés, les aventures et les plaisanteries²⁴. Comme le beau sexe, ils font de la galanterie la grande affaire de leur vie. On leur a appris à plaire et ils ne vivent que pour cela. Cependant, ils ne sont pas rabaissés pour autant, et on les considère encore supérieurs aux femmes, bien qu'il soit difficile de trouver en quoi consiste leur supériorité, en dehors de ce que je viens de mentionner.

Le malheur, c'est que pour les uns comme pour les autres, l'acquisition de bonnes manières passe avant l'éducation morale, et qu'ils apprennent à connaître la vie avant d'avoir jamais pris conscience des grands idéaux de la nature humaine. La conséquence naturelle en est que, se satisfaisant de l'ordinaire, ils deviennent la proie des préjugés et ils se soumettent aveuglément à l'autorité dont ils adoptent les opinions. C'est pourquoi leur bon sens, quand ils en ont, est une sorte de coup d'œil instinctif qui évalue les proportions et décide des belles manières, mais qui ne leur permet pas de voir les choses en profondeur ni d'analyser des opinions.

Ne peut-on faire la même remarque pour les femmes ? Certes, on peut pousser la discussion encore plus loin, car les femmes comme les militaires sont écartées de toute fonction utile par des distinctions contre nature, instituées par la civilisation. Les richesses et les honneurs héréditaires ont fait des femmes des zéros, pour utiliser une image numérique ; et l'oisiveté a introduit dans la société un mélange de galanterie et de despotisme qui amène les hommes, esclaves de leurs maîtresses, à tyranniser leurs sœurs, leurs femmes et leurs filles. Cela, il est vrai, n'est qu'une façon de les mettre au pas. Fortifiez et développez l'esprit féminin et ce sera la fin de l'obéissance aveugle ! Mais, comme ceux qui détiennent le pouvoir cherchent toujours à être obéis aveuglément, les tyrans et les libertins ont raison de s'efforcer de maintenir les femmes dans l'ignorance puisque les uns veulent en faire leurs esclaves et les autres leurs jouets. Le libertin a été vraiment le plus dangereux des tyrans et les femmes ont été trompées par leurs amants comme les princes par leurs ministres, en croyant les dominer.

²⁴ Pourquoi devrait-on censurer les femmes avec irritation et animosité parce qu'elles s'entichent d'un manteau écarlate ? Leur éducation est plus proche de celle que reçoivent les soldats que de toute autre.

Je vais maintenant faire essentiellement allusion à Rousseau, car son personnage de Sophie est, sans aucun doute, captivant, mais à mon avis bien peu naturel ; cependant, ce n'est pas la superstructure mais le fondement de son caractère, les principes sur lesquels fut basée son éducation, que j'ai l'intention d'attaquer ; en vérité, quoique j'admire chaleureusement le génie de cet écrivain de talent, dont j'aurai souvent l'occasion de citer les opinions, l'indignation prend toujours chez moi la place de l'admiration et le regard désapprobateur et sévère de la vertu insultée efface le sourire de la satisfaction que ses périodes éloquentes ont l'habitude de soulever, quand je lis ses rêveries voluptueuses. Est-ce là l'homme qui, dans son ardeur à défendre la vertu, souhaite bannir tous les arts agréables et paisibles et presque nous ramener à la discipline Spartiate ? Est-ce là l'homme qui se plaît à décrire le combat salutaire livré aux passions, le triomphe des bonnes dispositions, les transports et les élans héroïques d'une âme ardente ? Comme ces sentiments puissants se dégradent quand il décrit le pied gracieux et les airs enjôleurs de sa petite favorite ! Mais laissons cela, pour le moment, et, au lieu de condamner sévèrement les effusions passagères d'une sensibilité toute puissante, je remarquerai seulement que quiconque a jeté un regard bienveillant sur la société a dû souvent se réjouir à la vue d'un amour humble et réciproque, que ne fortifiait pourtant aucun sentiment ni aucune communion intellectuelle. Les vécues domestiques quotidiennes ont donné matière à des conversations joyeuses, et des caresses innocentes ont adouci des tâches qui n'exigeaient ni un grand effort intellectuel ni une réflexion profonde. Cependant, le spectacle de cette félicité modérée n'a-t-il pas suscité plus de tendresse que de respect, une émotion semblable à celle que nous éprouvons en voyant jouer des enfants ou folâtrer des animaux²⁵ ? Mais c'est de l'admiration que nous avons éprouvée en contemplant les nobles et douloureux conflits intérieurs d'un homme de mérite, et nos pensées se sont alors élevées jusqu'à ce monde où la sensation fait place à la raison.

Donc, de deux choses l'une, ou les femmes sont considérées comme des êtres moraux, ou elles sont jugées si faibles qu'il faut les soumettre entièrement aux facultés supérieures des hommes.

²⁵ L'agréable tableau que donne Milton du bonheur dans le paradis a toujours fait naître chez moi de semblables émotions ; cependant, loin d'envier le couple charmant, je me suis tournée vers l'enfer, avec une dignité consciente ou un orgueil satanique, pour y chercher des objets plus sublimes. De la même façon, levant un noble monument de l'art humain, j'ai senti l'émanation de la Divinité dans l'ordonnance que j'admirais, jusqu'à ce que, descendant de cette hauteur vertigineuse, je me sois surprise à contempler le plus grandiose de tous les spectacles humains : celui d'un pauvre déshérité, seul dans quelque coin retiré, surmontant sa colère et son amertume.

Examinons cette question. Rousseau déclare qu'une femme ne devrait jamais, à aucun moment, se sentir indépendante, qu'elle devrait être empêchée par la peur d'exercer sa ruse naturelle et qu'il faut en faire une esclave coquette afin qu'elle soit un objet plus désirable et une compagne plus douce pour l'homme, chaque fois qu'il souhaite se détendre. Il poursuit encore plus loin ses arguments, qu'il prétend tirer des indications de la nature, et insinue que la sincérité et le courage, pierres de touche de toute vertu humaine, devraient être cultivés avec certaines restrictions, parce que l'obéissance est la grande leçon qu'il faut inculquer aux femmes avec une rigueur inexorable.

Quelle bêtise ! Quand surgira-t-il un grand homme dont la force d'esprit sera capable de dissiper le brouillard dont l'orgueil et la sensualité ont entouré ce sujet ! Si les femmes sont par nature inférieures aux hommes, leurs vertus doivent avoir la même qualité, sinon la même intensité ; ou alors la vertu est une notion relative ; par conséquent, leur conduite devrait être fondée sur les mêmes principes et tendre au même but.

Les femmes sont liées aux hommes en tant que filles, épouses et mères ; on peut donc juger de leur personnalité morale par la façon dont elles remplissent ces simples devoirs ; mais le but, le grand but de leurs efforts, devrait être de développer leurs propres facultés et de poursuivre la vertu en étant conscientes de la dignité qu'elle confère. Elles peuvent essayer de rendre leur route agréable, mais elles ne devraient jamais oublier, comme les hommes, que la vie ne donne pas un bonheur susceptible de satisfaire une âme immortelle. Je n'insinue pas là que l'un et l'autre sexes devraient se perdre dans des réflexions abstraites ou des considérations lointaines à tel point qu'ils en oublient les affections et les devoirs qui se présentent à eux et qui sont à vrai dire les moyens prévus pour rendre leur vie fructueuse ; au contraire, je les leur recommande vivement, et j'affirme même qu'ils procurent une très grande satisfaction quand ils sont considérés sous leur vrai jour.

Probablement, l'opinion établie selon laquelle la femme fut créée pour l'homme a pris sa source dans le récit poétique de Moïse ; cependant, comme parmi les personnes qui se sont penchées sérieusement sur ce sujet, très peu, probablement, ont jamais supposé qu'Ève était, au sens littéral du terme, une des côtes d'Adam, cette conclusion doit pouvoir s'effondrer d'elle-même. On peut admettre tout au plus que cela prouve que l'homme, depuis l'antiquité la plus reculée, a trouvé pratique d'exercer sa force pour subjuguer sa compagne et d'utiliser son imagination à démontrer qu'elle devait avoir le cou courbé sous le joug parce que toute la création ne fut créée que pour le plaisir ou la commodité de l'homme.

Qu'on n'en conclue pas que je souhaite renverser l'ordre des choses ; j'ai déjà admis que la Providence semble destiner les hommes – à en juger par leur

constitution physique – à atteindre un plus haut degré de vertu. Je parle du sexe masculin dans son ensemble ; mais je ne vois pas l'ombre d'une raison d'en conclure que leurs vertus diffèrent en nature. En fait, comment cela serait-il possible, si la vertu n'a qu'un seul et même modèle éternel ? Donc, si mon raisonnement est logique, c'est avec tout autant de fermeté que je dois affirmer d'une part que les deux sexes tendent au même but et d'autre part que Dieu existe.

Il s'ensuit donc qu'il ne faut pas opposer la ruse à la sagesse, les petits soucis aux grands efforts, et la douceur insipide, gratifiée du nom de gentillesse, à ce courage que seuls les grands desseins peuvent inspirer.

On me dira que la femme perdrait alors nombre de ses grâces particulières, et l'on pourrait citer, pour réfuter mon affirmation tranchée, l'opinion d'un poète célèbre. Car Pope a dit, au nom de tout le sexe masculin :

Cependant elle n'était jamais si sûre de susciter notre amour

Que quand elle se rapprochait de tout ce que nous haïssons.

Sous quel jour cette remarque place les hommes et les femmes, je laisse les lecteurs judicieux le décider ; entre-temps, je me contenterai d'observer que je ne peux pas découvrir pourquoi les femmes, à moins qu'elles ne soient pas immortelles, devraient toujours être avilies en étant asservies à l'amour ou à la luxure.

Parler sans respect de l'amour c'est, je le sais, commettre un crime de lèse-majesté contre les beaux sentiments et la sensibilité ; mais je souhaite parler le langage simple de la vérité et m'adresser plutôt à la tête qu'au cœur. Essayer d'extirper l'amour du monde par le raisonnement serait bannir Don Quichotte du roman de Cervantes et pécher contre le bon sens ; mais essayer de contenir cette passion tumultueuse et de prouver qu'on ne devrait pas la laisser détrôner des qualités d'un ordre supérieur ou usurper le sceptre que devrait manier avec sang-froid l'intelligence paraîtra moins insensé.

La jeunesse est, chez les deux sexes, la saison de l'amour ; mais durant cette période de bonheur instinctif, il faudrait envisager les années plus importantes de la vie où la sensation fait place à la réflexion.

Cependant, Rousseau et la plupart des écrivains de sexe masculin qui ont suivi ses traces ont exigé avec véhémence que toute l'orientation de l'éducation féminine tende vers un seul but : les rendre charmantes.

Raisonnons un peu avec les partisans de cette opinion qui ont quelque connaissance de la nature humaine : s'imaginent-ils que le mariage puisse déraciner les habitudes de toute une vie ? La femme à qui l'on a seulement appris à plaire trouvera bientôt que ses charmes sont à leur déclin et que, contemplés quotidiennement, ils ne peuvent plus guère avoir d'effet sur le cœur de son mari, quand l'été s'est enfui. Aura-t-elle alors suffisamment d'énergie innée pour chercher

des consolations en elle-même et cultiver ses facultés endormies ? Ou n'est-il pas plus raisonnable de s'attendre à ce qu'elle essaie de plaire à d'autres hommes et s'efforce, grâce aux émotions suscitées par l'espoir de nouvelles conquêtes, d'oublier l'humiliation subie par son amour et son orgueil ? Quand le mari cessera d'être un amant – et ce temps viendra inexorablement –, son désir de plaire la fera languir ou deviendra une source d'amertume ; et l'amour, la plus évanescence peut-être de toutes les passions, cédera la place à la jalousie ou à la vanité.

Je parlerai maintenant des femmes que les principes ou les préjugés retiennent ; ces femmes-là sont horrifiées à la seule idée d'une liaison, mais il n'en reste pas moins qu'elles souhaitent recevoir l'hommage de la galanterie pour se convaincre que c'est injustement qu'elles sont négligées par leur mari ; ou bien, elles passent des jours et des semaines à rêver du bonheur dont jouissent deux âmes bien unies, et l'insatisfaction finit par leur miner la santé et leur faire perdre leur entrain. Comment alors peut-on juger nécessaire d'apprendre l'art de plaire ? Seule une maîtresse en a besoin, la chaste épouse et la mère avisée ne devraient considérer leur pouvoir de plaire que comme le vernis de leurs vertus, et l'affection de leur mari comme l'un des réconforts qui rendent leur tâche moins difficile et leur vie plus heureuse. Mais, aimée ou négligée, une femme devrait avant tout souhaiter être respectée et elle ne devrait pas faire reposer tout son bonheur sur un être sujet aux mêmes infirmités qu'elle.

Le digne Dr Gregory est tombé dans une erreur similaire. Je respecte ses sentiments, mais je désapprouve entièrement son célèbre *Testament à ses filles*.

Il leur conseille de cultiver leur goût pour les parures parce que, dit-il, c'est chez les femmes chose naturelle. Je suis incapable de comprendre ce que lui ou Rousseau veulent dire, quand ils utilisent à plusieurs reprises ce terme vague. S'ils nous disaient que dans un état antérieur, l'âme aimait les parures et qu'elle a transmis ce goût à un nouveau corps, je les écouterai avec un demi-sourire, comme je le fais souvent quand j'entends dire des inepties sur l'élégance innée des femmes. Mais si le Dr Gregory voulait seulement dire que ce penchant résulte de l'exercice des facultés, je conteste son opinion. Ce penchant n'est pas naturel ; il découle, comme la fausse ambition chez les hommes, de l'amour du pouvoir.

Le Dr Gregory va beaucoup plus loin ; il recommande véritablement la dissimulation et conseille à une fille innocente de cacher ses sentiments et de ne pas danser avec entrain, quand bien même sa gaieté de cœur donnerait de la vivacité à ses pieds sans rendre ses gestes immodestes. Au nom de la vérité et du bon sens, pourquoi une femme ne reconnaîtrait-elle pas qu'elle est capable de plus d'exercice physique qu'une autre ? Ou, en d'autres termes, qu'elle a une constitution saine ? Et pourquoi lui dit-on sévèrement pour refroidir son ardeur innocente que les hommes

en tireront des conclusions auxquelles elle ne pense pas ? Que le libertin en tire la conclusion qu'il veut ; mais j'espère qu'aucune mère sensée ne réprimera la franchise naturelle de la jeunesse en donnant des avertissements aussi indécents. La bouche exprime la générosité du cœur ; et quelqu'un de plus sage que Salomon a dit que le cœur devait être purifié mais qu'il n'était pas nécessaire d'observer des cérémonies triviales qui ne sont d'ailleurs pas très difficiles à accomplir scrupuleusement quand le vice règne dans le cœur.

Les femmes devraient s'efforcer de purifier leur cœur mais le peuvent-elles quand leur intelligence, laissée inactive, les met entièrement sous la dépendance de leurs sens dans leurs occupations et dans leurs distractions, quand aucun dessein noble ne les élève au-dessus des petites vanités quotidiennes ni ne leur permet de réprimer les folles émotions qui agitent un roseau livré à la merci de toutes les brises ? Pour gagner l'affection d'un homme vertueux, l'affectation est-elle nécessaire ? La nature a donné à la femme une charpente plus faible qu'à l'homme ; mais, pour s'assurer l'affection de son mari, faut-il qu'une femme condescende à user d'artifices et feigne d'avoir une délicatesse malade, alors que l'exercice de son intelligence et de son corps lui a permis de conserver sa force physique naturelle et son équilibre nerveux pendant qu'elle accomplissait ses devoirs de fille, d'épouse et de mère ? La faiblesse peut provoquer la tendresse et satisfaire l'orgueil arrogant de l'homme ; mais les caresses hautaines d'un protecteur ne satisferont pas un esprit noble qui réclame et mérite le respect. L'indulgence est un pauvre substitut à l'amitié !

J'accorde que dans un sérail tous ces arts sont nécessaires ; l'épicurien doit avoir le palais chatouillé, sinon il sombrera dans l'indifférence, mais les femmes ont-elles si peu d'ambition qu'elles se satisfont d'une telle condition ? Peuvent-elles passer leur vie à rêver nonchalamment au milieu du plaisir ou dans une lassitude langoureuse, plutôt que d'affirmer leur droit à poursuivre des plaisirs raisonnables et à se faire remarquer en pratiquant les vertus qui donnent sa dignité à l'humanité ? Elle n'a sûrement pas d'âme immortelle celle qui peut passer sa vie dans l'oisiveté, occupée simplement à parer sa personne pour de longs jeux langoureux et pour atténuer les soucis d'un semblable qui veut être distrait par ses sourires et ses manèges, une fois terminées les affaires sérieuses.

De plus, la femme qui fortifie son corps et exerce son intelligence deviendra, en s'occupant de sa famille et en pratiquant diverses vertus, l'amie et non l'humble subordonnée de son mari ; et si, en possédant des qualités aussi solides, elle mérite sa considération, elle ne jugera pas nécessaire de cacher son affection ni de prétendre à une froideur contraire à son tempérament pour exciter les passions de son mari. En fait, si nous regardons l'Histoire, nous trouvons que les femmes qui se sont distinguées n'ont été ni les plus belles ni les plus douces de leur sexe.

La Nature ou, pour parler plus justement, Dieu a fait bien toutes choses ; mais l'homme a trouvé de nombreuses inventions pour déparer son œuvre. Je ne fais pas ici allusion à cette partie du traité du Dr Gregory où il conseille à une femme de ne jamais laisser voir à son mari l'étendue de sa sensibilité ou de son affection. Précaution voluptueuse et aussi inefficace qu'absurde. L'amour, de par sa nature, est nécessairement éphémère. Chercher un moyen secret de le rendre éternel serait aussi insensé que de chercher la pierre philosophale ou la panacée universelle ; et la découverte en serait tout aussi inutile ou plutôt nuisible pour l'humanité. Le lien social le plus sacré est l'amitié. Un auteur satirique perspicace a bien dit que "si l'amour véritable est rare, l'amitié véritable est encore plus rare".

C'est là une vérité évidente et la cause en est si visible qu'on la découvrira facilement.

Il n'est pas d'être humain qui n'éprouve d'une façon ou d'une autre la forme ordinaire de l'amour, où le hasard et la sensation remplacent le choix et la raison ; car il n'est pas nécessaire pour l'instant de parler des émotions supérieures ou inférieures à l'amour. Cette passion, naturellement accrue par l'incertitude et les difficultés, tire l'esprit de son état habituel et intensifie les affections. La sécurité du mariage permet à la fièvre de l'amour de s'apaiser, mais une température normale, pourtant signe de bonne santé, est jugée sans intérêt par ceux qui n'ont pas une intelligence capable de substituer à l'admiration aveugle et aux émotions sensuelles de la passion la calme tendresse de l'amitié et la confiance de l'estime.

Tel est, tel doit être le cours de la nature – l'amitié ou l'indifférence succède inévitablement à l'amour. Et cette organisation semble s'harmoniser parfaitement avec le système de gouvernement qui existe dans le monde moral. Les passions poussent à l'action et ouvrent l'esprit ; puis elles déclinent et deviennent de simples appétits qui procurent une satisfaction personnelle et momentanée, une fois leur but atteint, et l'esprit satisfait repose dans le plaisir. L'homme qui témoignait de sa valeur quand il se battait pour une couronne devient souvent un tyran voluptueux quand celle-ci orne son front ; et quand l'amant ne se transforme pas en mari, son amour excessif en fait la proie de caprices puérils et de sottes jalousies ; il néglige les devoirs sérieux de la vie et les caresses qui devraient susciter la confiance de ses enfants sont prodiguées à ce grand enfant qu'est sa femme.

Pour accomplir leurs devoirs et être capables de poursuivre avec énergie les diverses tâches qui forment moralement le caractère, le père et la mère de famille ne devraient pas continuer à s'aimer avec passion. Je veux dire qu'ils ne devraient pas s'adonner à ces émotions qui perturbent l'ordre de la société et accaparent des pensées qui devraient être utilisées ailleurs. L'esprit qui ne s'est jamais concentré sur un seul objet manque d'énergie ; mais s'il s'y consacre trop longtemps, il s'affaiblit.

Leur éducation défectueuse, leur esprit étroit et inculte et de nombreux préjugés sexuels tendent à rendre les femmes plus constantes que les hommes ; mais, pour l'instant, je n'aborderai pas cet aspect du sujet. J'irai encore plus loin et j'affirmerai, sans rechercher le paradoxe, qu'un mariage malheureux tourne souvent à l'avantage d'une famille et que l'épouse négligée est en général la meilleure des mères. Et il en serait presque toujours ainsi si l'esprit féminin était plus ouvert ; car le décret de la Providence semble être que le plaisir du moment ne peut être thésaurisé au profit de l'expérience et que nous ne pouvons en même temps cueillir les fleurs éphémères du plaisir et le fruit solide du travail et de la sagesse. Le chemin est devant nous, nous devons tourner à gauche ou à droite ; et celui qui passe sa vie à voltiger d'un plaisir à un autre ne doit pas se plaindre s'il n'acquiert ni sagesse ni respectabilité.

Supposons pour un instant que l'âme ne soit pas immortelle et que l'homme ait été créé seulement pour vivre sur cette terre. Je pense que nous aurions alors lieu de nous plaindre que l'amour et la tendresse puérile perdent toujours leur saveur et émoussent les sens. Mangeons, buvons, aimons, car demain nous mourrons serait, en fait, le langage de la raison, la morale de la vie ; et seul un imbécile lâcherait la proie pour l'ombre. Mais si, impressionné par l'observation des facultés perfectibles de l'esprit, nous dédaignons de limiter nos souhaits ou nos pensées à un champ d'action comparativement restreint, qui n'apparaît vaste et important que parce qu'il débouche sur une perspective infinie et des espérances sublimes, quelle nécessité y a-t-il à se comporter de façon fausse et pourquoi violer la majesté sacrée de la vérité pour retenir un bien illusoire qui sape le fondement même de la vertu ? Pourquoi corrompre l'esprit féminin en lui enseignant les arts de la coquetterie, susceptibles de satisfaire la sensualité des hommes, et empêcher l'amour de se transformer en amitié ou en tendresse affectueuse, quand il n'y a pas de qualités sur lesquelles l'amitié puisse se fonder ? Que le cœur honnête se manifeste ouvertement et que la *raison* enseigne à la passion à se soumettre à la nécessité ; ou que l'esprit, recherchant avec dignité la vertu et le savoir, s'élève au-dessus de ces émotions qui, quand elles ne sont pas contenues dans de justes limites, rendent amère la coupe de la vie au lieu de l'adoucir.

Je ne veux pas faire allusion à cette passion romantique qui accompagne le génie. Qui peut lui rogner les ailes ? Mais cette grande passion, sans proportions avec les plaisirs mesquins de la vie, n'est fidèle qu'au sentiment et se nourrit d'elle-même. Les passions qui ont été célébrées pour leur longévité ont toujours été malheureuses. Elles ont dû leur force à l'absence et à un tempérament mélancolique. L'imagination a voleté autour d'une forme de beauté vaguement perçue, mais l'intimité aurait pu transformer l'admiration en dégoût, ou au moins en indifférence, et donner à l'imagination tout loisir pour lever du gibier frais. Avec une parfaite bienséance,

conformément à ce point de vue, Rousseau nous montre Héloïse, maîtresse de son âme, aimant Saint-Preux alors que la vie la quittait ; mais ce n'est pas là la preuve de l'immortalité de cette passion.

Les conseils du Dr Gregory sont du même ordre quand il parle de la délicatesse de sentiment : une femme résolue à se marier ne doit pas, selon lui, en acquérir. Toutefois, il trouve indélicate cette détermination (pourtant tout à fait dans la ligne de ses conseils précédents) et il persuade énergiquement ses filles de la dissimuler, quand bien même elle régirait leur conduite – comme s'il était indélicat d'avoir les appétits habituels de la nature humaine.

Quelle noble moralité ! Elle va de pair avec la prudence cauteleuse d'une âme médiocre, incapable de voir au-delà de la minute présente. Si toutes les facultés de l'esprit féminin ne doivent être cultivées que dans la mesure où elles respectent la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme, si, quand une femme a trouvé un mari, elle considère qu'elle est arrivée à ses fins et si, mesquine et fière, elle se contente d'une couronne aussi misérable, laissons-la se traîner, satisfaite, aux pieds de son époux dans une situation qui l'élève à peine au-dessus des animaux ; mais si elle s'efforce d'obtenir la récompense de sa haute vocation et regarde au-delà de sa vie présente, qu'elle cultive son intelligence sans trop s'attarder à considérer quel caractère peut bien avoir le mari qu'on lui destine. Qu'elle décide seulement, sans trop se soucier de son bonheur actuel, d'acquérir les qualités qui ennoblissent un être rationnel. Un mari rustre et inélégant peut choquer son goût sans pour autant lui faire perdre sa tranquillité d'esprit. Elle ne modèlera pas son âme en fonction des faiblesses de son mari, mais de façon à les supporter ; car le caractère de celui-ci peut être une épreuve à endurer, mais non un obstacle à la vertu.

Bien que le Dr Gregory ait limité ses remarques à l'espoir romantique d'un amour fidèle et d'affections partagées, il aurait dû se rappeler que l'expérience dissipe toujours ce que les conseils ne nous empêcheront jamais de souhaiter, quand l'imagination est privilégiée aux dépens de la raison. J'accorde qu'on voit fréquemment des femmes qui ont nourri une délicatesse de sentiment artificielle et romantique contraire à la nature gâcher leur vie à *imaginer* le bonheur qu'elles auraient connu avec un mari dont l'amour et la tendresse seraient chaque jour plus grands. Mais elles se languiraient tout autant mariées que célibataires et ne seraient pas plus malheureuses à vivre avec un mauvais mari qu'à en désirer un bon. Je reconnais qu'une éducation convenable ou, plus précisément, l'enrichissement de leur esprit, permettrait aux femmes de supporter avec dignité le célibat ; mais éviter de cultiver leur goût de crainte de le voir éventuellement offensé par leur mari, c'est lâcher la proie pour l'ombre. À dire vrai, je ne sais pas à quoi sert un goût raffiné si l'individu n'en est pas pour autant plus dégagé des contingences de la vie, s'il ne

trouve de nouvelles sources de plaisir dans ses propres activités intellectuelles. Les gens de goût, qu'ils soient mariés ou célibataires, seront toujours scandalisés par un certain nombre de choses qui n'affectent nullement des esprits moins attentifs. Il ne faut pas tirer argument de cette conclusion, mais dans l'ensemble des plaisirs, peut-on considérer le goût comme une bénédiction ?

La question est de savoir s'il en découle plus de peine ou plus de plaisir. La réponse décidera si les conseils du Dr Gregory sont justes et montrera comme il est absurde et tyrannique d'instituer ainsi un système d'esclavage, ou d'essayer d'éduquer des êtres moraux par d'autres règles que celles qu'on tire de la raison pure et qui s'appliquent à toute l'espèce.

La douceur, la patience et la longanimité sont des qualités si aimables qu'on en a paré la Divinité en des accents sublimes et poétiques ; et l'on ne peut mieux convaincre les hommes de la bonté divine qu'en leur représentant la Divinité en train de dispenser sa miséricorde et d'accorder son pardon. La douceur, considérée de ce point de vue, porte sur son front toutes les caractéristiques de la grandeur alliée aux grâces engageantes de la condescendance ; mais elle prend un tout autre aspect quand elle représente un état de soumission et de dépendance, ressort de l'être faible qui aime parce qu'il a besoin de protection et qui supporte tout parce qu'il doit endurer silencieusement les insultes et sourire sous le fouet contre lequel il n'ose s'insurger. Aussi ignoble que ce tableau apparaisse, c'est le portrait d'une femme accomplie, selon l'idée reçue de la perfection féminine que certains raisonnements spécieux distinguent de la perfection humaine²⁶. Ou alors on remet obligeamment la côte d'Adam à sa place et l'on fait d'un homme et d'une femme un seul être moral sans oublier de donner à celle-ci tous les "charmes de la docilité".

En quoi consiste l'existence des femmes quand il n'y a ni mariage ni promesse de mariage ? On ne nous le dit pas. Car bien que les moralistes aient admis que le cours de la vie semble prouver que l'homme est préparé par diverses circonstances à une vie future, ils sont toujours d'accord pour conseiller à la femme de pourvoir au présent. À partir de là, on recommande constamment la douceur, la docilité, et une affection de petit chien, comme les vertus cardinales du sexe féminin ; ainsi, ignorant les classifications arbitraires de la nature, un écrivain a déclaré que c'est un comportement masculin pour une femme que d'être mélancolique. Elle a été créée pour être le jouet de l'homme, un hochet qui doit tinter à ses oreilles chaque fois que, repoussant la raison, il choisit de s'amuser.

Certes, recommander de façon générale la douceur est pure sagesse. Un être fragile devrait s'efforcer d'être doux. Mais quand la longanimité confond le bien et le mal,

²⁶ Voir Rousseau et Swedenborg.

elle cesse d'être une vertu ; et même s'il est agréable de la trouver chez une compagne, celle-ci sera toujours considérée comme inférieure et n'inspirera qu'une tendresse insipide qui dégénérera facilement en mépris. Cependant, si les conseils pouvaient réellement rendre doux un être qui ne possède pas naturellement de telles qualités, il en résulterait quelque avantage ; mais si, comme on pourrait le démontrer rapidement, seule l'affectation peut découler de ce conseil aveugle, pierre d'achoppement sur le chemin du progrès et d'une amélioration réelle du caractère, le sexe féminin ne gagnera pas grand-chose à sacrifier de solides vertus au profit de grâces superficielles, même si cela procure à chaque femme individuellement un empire absolu pendant quelques années.

En tant que philosophe, je lis avec indignation les épithètes flatteuses que les hommes utilisent pour atténuer leurs insultes ; et, en tant que moraliste, je demande ce que signifient des expressions aussi contradictoires que "aimables défauts", "charmantes faiblesses", etc. S'il n'existe qu'un seul critère moral, qu'un seul archétype pour l'homme, il semble alors que le destin des femmes est incertain, comme dans le conte bien connu du cercueil de Mahomet : elles n'ont ni l'instinct infaillible des animaux ni la faculté de fixer le regard de la raison sur un modèle parfait. Créées pour être aimées, elles ne doivent pas prétendre au respect, de peur d'être rejetées de la société parce que masculines.

Mais examinons le problème d'un autre point de vue. Les femmes passives et indolentes font-elles les meilleures épouses ? Limitons notre discussion à l'époque actuelle et voyons comment des créatures aussi faibles remplissent leur rôle. Les femmes élevées de bonne heure dans l'obéissance passive ont-elles une personnalité suffisante pour diriger une famille et élever des enfants ? Tant s'en faut qu'après avoir examiné l'histoire des femmes, je ne peux m'empêcher, en accord avec l'esprit satirique le plus sévère, de considérer le sexe féminin comme la moitié de l'espèce humaine la plus faible et la plus opprimée. Que révèle l'Histoire, sinon des témoignages de son infériorité ? Rares sont les femmes qui se sont émancipées du joug humiliant de l'homme souverain ; si rares que les exceptions me rappellent une hypothèse ingénieuse qu'on avait avancée à propos de Newton. On a dit de lui qu'il était probablement un être d'un ordre supérieur, accidentellement enfermé dans un corps humain. En suivant le même raisonnement, j'ai été amenée à imaginer que les quelques femmes extraordinaires qui sont sorties de l'orbite imposée à leur sexe étaient des esprits mâles enfermés par erreur dans des corps féminins. Mais s'il n'est pas philosophiquement possible de penser au sexe quand on mentionne l'âme, c'est que l'infériorité doit dépendre des organes ; sinon, le feu céleste qui doit fermenter l'argile n'est pas dispensé également. Mais, évitant comme je l'ai fait jusqu'ici toute comparaison directe entre les deux sexes pris dans leur ensemble, ou reconnaissant

franchement l'infériorité de la femme, dans l'état actuel des choses, j'insisterai uniquement sur le fait que les hommes ont accru cette infériorité au point que les femmes sont situées presque en dessous du niveau des créatures raisonnables. Laissons à leurs facultés l'espace nécessaire pour se développer, et laissons leurs vertus s'affermir avant de décider du niveau auquel doit se situer le sexe féminin tout entier dans l'échelle intellectuelle des êtres. N'oublions pas cependant qu'il est un petit nombre de femmes distinguées qui n'ont pas besoin qu'on leur assigne une place.

Il est difficile pour nous, mortels à courte vue, de dire quel sommet les découvertes et le progrès humain pourront atteindre quand se dissiperont les ténèbres du despotisme qui nous font trébucher à tous les pas ; mais quand la moralité sera établie sur une base plus solide, alors (et sans être douée d'un esprit prophétique, je m'aventurerai à le prédire) la femme sera soit l'amie soit l'esclave de l'homme. Nous ne nous demanderons pas comme aujourd'hui si elle est un agent moral ou le maillon qui relie l'homme aux animaux. Mais, s'il apparaissait alors que, comme les animaux, les femmes ont été créées essentiellement à l'usage de l'homme, il les laissera ronger patiemment leur frein, sans se moquer d'elles avec des compliments creux. Par contre, si l'on a prouvé qu'elles sont douées de raison, il ne fera pas obstacle à leur amélioration pour pouvoir satisfaire ses appétits sensuels. Il n'utilisera pas toutes les fleurs de rhétorique pour leur apprendre à soumettre implicitement leur intelligence à l'autorité de l'homme. Il n'affirmera pas, en traitant de l'éducation des femmes, qu'elles ne doivent jamais avoir le libre usage de leur raison et il ne recommandera pas la ruse et la dissimulation à des êtres susceptibles d'acquérir comme lui les vertus de l'humanité.

Si la morale a un fondement éternel, il ne peut y avoir qu'une seule règle de justice et quiconque sacrifie la vertu (au sens strict) à la satisfaction du moment, ou quiconque est contraint par devoir à agir de la sorte, ne vit que pour l'instant présent et ne peut être une créature responsable.

Le poète qui a dit : "Si les femmes faibles s'écartent du droit chemin il faut s'en prendre à leur étoile" n'aurait plus lieu de persifler, car il est indéniable qu'elles sont enchaînées par la destinée, s'il s'avère qu'elles ne doivent jamais exercer leur raison, jamais être indépendantes, jamais braver l'opinion ni ressentir la dignité de l'être libre et raisonnable, qui ne s'incline que devant Dieu en oubliant souvent que l'univers contient d'autres êtres que lui-même et ce modèle de perfection vers lequel se tourne son regard ardent pour adorer des attributs qu'il peut imiter en qualité sous forme de vertus mais dont l'intensité confond l'esprit extasié.

Je ne veux pas faire de grandes déclarations, quand la Raison nous offre sa sobre lumière. Si donc les femmes sont réellement capables d'agir comme des créatures

raisonnables, qu'on ne les traite pas comme des esclaves ou comme des animaux domestiques soumis à la raison de l'homme ; mais qu'on cultive leur esprit, qu'on leur donne des principes sublimes et salutaires et qu'elles prennent conscience de leur dignité en réalisant qu'elles ne dépendent que de Dieu. Qu'on leur apprenne, comme aux hommes, à se soumettre à la nécessité au lieu de leur donner une morale propre à leur sexe pour les rendre plus attrayantes.

Qui plus est, si l'expérience prouvait qu'elles ne peuvent avoir une force de caractère, une persévérance et un courage aussi grands, rien n'empêcherait qu'elles recherchent les mêmes vertus que les hommes, même si c'était en vain qu'elles s'efforceraient de les égaler sur ce plan ; la supériorité de l'homme en sera tout aussi claire sinon plus claire ; et la vérité, principe élémentaire, qui n'admet aucune modification, serait alors la même pour les deux sexes. Que dis-je, l'ordre actuel de la société ne serait pas renversé, car la femme n'aurait alors que le rang que la raison lui attribuerait, et l'on ne pourrait user d'artifices pour rétablir l'équilibre et encore moins pour le renverser.

On peut qualifier ces remarques de rêves utopiques. Grâce à cet Être qui me les a inspirées, et qui m'a donné suffisamment de force de caractère pour oser exercer ma propre raison jusqu'à ce que je ne compte plus que sur lui pour fonder ma vertu, je vois avec indignation les notions erronées qui asservissent mon sexe.

J'aime l'homme comme mon compagnon ; mais son sceptre, légitime ou usurpé, ne s'étend pas sur moi, à moins que la raison d'un individu ne mérite mon hommage ; et même alors je me sou mets à la raison et non à l'homme. En fait, la conduite d'un être responsable doit être régie par sa propre raison ; sinon sur quoi repose le trône de Dieu ?

Il me semble nécessaire de m'appesantir sur ces vérités évidentes parce que les femmes ont été en quelque sorte isolées ; et, en les dépouillant des vertus que devrait porter l'humanité, on les a parées de grâces artificielles qui leur permettent d'exercer une brève tyrannie. L'amour, dans leur cœur, a pris la place de toute passion plus noble et leur seule ambition est d'être belles, de faire naître l'émotion au lieu d'inspirer le respect ; et ce désir infâme, comme la servilité dans les monarchies absolues, détruit en elles toute force de caractère. La liberté est la mère de la vertu ; si les femmes sont esclaves de par leur constitution et si on ne leur permet pas de respirer l'air vif et vivifiant de la liberté, elles se languiront à tout jamais comme des plantes exotiques, et on les considérera comme un beau défaut dans la nature.

Quant à l'argument concernant la sujétion dans laquelle on a toujours maintenu le sexe féminin, il se retourne contre l'homme. La minorité a toujours asservi la majorité ; et des monstres, qui n'ont guère manifesté de qualités humaines, ont

tyrannisé des milliers de leurs semblables. Pourquoi des hommes supérieurement doués se sont-ils laissé avilir ainsi ?

Car n'est-il pas universellement reconnu que les rois, dans leur ensemble, ont toujours été inférieurs intellectuellement et moralement à des hommes (en nombre équivalent) issus du commun des mortels ? Cependant, n'ont-ils pas été et ne sont-ils pas encore traités avec un degré de révérence qui est une insulte à la raison ? La Chine n'est pas le seul pays où un homme a été fait Dieu. Les hommes se sont soumis à une force supérieure pour jouir avec impunité du plaisir du moment – il en a été de même pour les femmes –, et c'est pourquoi tant que l'on n'a pas prouvé que le courtisan qui abandonne servilement son titre d'homme n'est pas un être moral, on ne peut prouver que la femme est par essence inférieure à l'homme parce qu'elle a toujours été soumise.

La force brutale a jusqu'ici gouverné le monde, et il est évident que la politique est dans sa petite enfance puisque les philosophes hésitent à donner à cet art de gouverner, si utile à l'homme, le titre de science.

Je ne poursuivrai pas plus loin cet argument sinon pour en tirer la conclusion évidente que l'humanité, femmes incluses, deviendra plus sage et plus vertueuse quand une saine politique fera régner la liberté.

Chapitre III

Suite de la même discussion

Après avoir été l'apanage des héros, la force physique est maintenant injustement méprisée, à tel point que tout le monde semble la considérer comme inutile : les femmes, parce qu'elle nuit à leurs grâces féminines et à leur délicieuse faiblesse sur lesquelles elles fondent leur pouvoir illégitime ; les hommes, parce que ce n'est point là une qualité de gentilhomme.

On peut facilement prouver que les deux sexes sont passés d'un extrême à l'autre ; mais il convient peut-être d'abord de remarquer qu'une erreur banale a, en s'accréditant, renforcé une conclusion fausse et l'on a pris à tort l'effet pour la cause.

Des personnes de génie se sont souvent ruiné la santé par négligence ou pour avoir trop étudié, et la violence de leurs passions étant proportionnelle à la puissance de leur intelligence, l'épée a usé le fourreau, comme dit le proverbe. Des observateurs superficiels en ont déduit que les hommes de génie ont généralement une constitution chétive ou, pour utiliser une expression plus élégante, délicate. C'est cependant, je crois, le contraire qui apparaîtra comme exact ; car, à la suite d'actives recherches, j'ai découvert que dans la plupart des cas, la force de caractère s'est accompagnée d'une force physique supérieure, d'une constitution naturellement saine – et non de cette tonicité nerveuse et de cette vigueur musculaire produites par l'effort physique, alors que l'esprit est au repos ou se borne à diriger les mains.

Le Dr Priestley a remarqué dans la préface de sa biographie que la majorité des grands hommes ont vécu au-delà de quarante-cinq ans. Et ils devaient vraiment avoir des constitutions de fer si l'on considère la manière irréfléchie dont ils ont dépensé leur force, quand plongés dans leurs recherches scientifiques favorites, ils consumaient la lampe de la vie en oubliant qu'il était minuit ou quand, perdus dans des rêveries poétiques, ils ont donné libre cours à leur imagination et qu'ils ont ressenti dans leurs corps l'émoi de leur âme troublée par les passions que la méditation avait fait naître et dont les objets, tissu sans trame de la vision, se sont évanouis devant leurs yeux fatigués. Shakespeare n'a jamais saisi le poignard imaginaire d'une main sans force et Milton n'a pas tremblé quand il a entraîné Satan au-delà des bornes de sa prison lugubre. Ce n'étaient pas des divagations d'imbéciles ni les effusions malades de cerveaux dérangés mais les excursions d'une imagination ardente qui dans un bel enthousiasme oubliait ses entraves matérielles.

Je reconnais que cet argument m'entraînerait plus loin que je ne souhaite aller ; mais je poursuis la vérité et, adhérant toujours à ma première position, j'accorderai que la force physique semble donner à l'homme une supériorité naturelle sur la femme ; et c'est là la seule base solide sur laquelle on peut fonder la supériorité du sexe masculin. Mais j'insiste encore sur le fait que les deux sexes devraient posséder non seulement des vertus, mais aussi des connaissances de même nature, sinon au même degré, et que les femmes considérées non seulement comme des créatures morales, mais comme des êtres raisonnables devraient s'efforcer d'acquérir les vertus ou les qualités humaines par les *mêmes* moyens que les hommes, au lieu d'être élevées comme une race de *demi-êtres* imaginaires, une des folles chimères de Rousseau²⁷.

Mais si la force physique est, avec quelque raison, l'orgueil des hommes, pourquoi les femmes sont-elles infatuées au point d'être fières de ce qui leur fait défaut ? Rousseau leur a fourni une excuse plausible qui ne pouvait venir à l'esprit que d'un homme dont on a laissé l'imagination divaguer et renchérir sur les impressions produites par des sens délicats ; cela leur permet en fait de trouver prétexte pour céder à un instinct naturel sans violer une sorte de modestie romantique qui satisfait l'orgueil et le libertinage masculins.

Les femmes, trompées par ces sentiments, se vantent quelquefois de leur faiblesse, et prennent du pouvoir par ruse en jouant sur la faiblesse des hommes ; elles ont d'ailleurs tout lieu de se féliciter de leur pouvoir illicite car, comme les pachas turcs, elles ont plus de pouvoir réel que leur maître ; mais c'est sacrifier la vertu à des satisfactions passagères et la respectabilité de toute une vie au triomphe d'une heure.

Les femmes, comme les despotes, ont peut-être aujourd'hui plus de pouvoir qu'elles n'en auraient si le monde, divisé et subdivisé en royaumes et en familles, était gouverné par des lois résultant de l'exercice de la raison ; mais si l'on poursuit la comparaison, les femmes se sont avilies pour obtenir ce pouvoir, et la débauche s'est répandue dans toute la société. La majorité sert de piédestal à la minorité.

C'est pourquoi je me risquerai à affirmer que tant que les femmes ne recevront pas une éducation plus rationnelle, on fera obstacle au progrès moral et intellectuel. Et si l'on admet que la femme n'a pas été créée à seule fin de satisfaire les désirs de l'homme ou d'être la servante principale qui lui fournit ses repas et prend soin de son linge, il doit s'ensuivre que le premier souci de ces mères ou de ces pères qui s'occupent vraiment de l'éducation de leurs filles devrait être sinon de fortifier leur corps, au moins de ne pas détruire leur santé en leur inculquant des notions erronées

²⁷ Cf. *L'Émile*, de Rousseau [éditions Garnier, p. 488-489]. J'espère que mes lecteurs se souviennent encore de la comparaison que j'ai faite entre les femmes et les officiers.

de la beauté et de l'excellence féminines ; et l'on ne devrait pas laisser les filles se pénétrer de la notion pernicieuse selon laquelle un défaut peut, par quelque opération chimique du raisonnement, se transformer en qualité. À cet égard, je suis heureuse de trouver que l'auteur d'un des livres les plus instructifs que notre pays ait produits pour les enfants partage mon opinion ; je citerai ses remarques pertinentes pour donner à mon raisonnement la force de son autorité respectable²⁸.

Mais si l'on prouvait que la femme est naturellement plus faible que l'homme, d'où en découlerait-il qu'il est naturel pour elle de chercher à devenir encore plus faible que la nature ne l'a voulu ? Des arguments de cette sorte sont une insulte au bon sens, et tiennent de la passion. Il est à espérer que le *droit divin* des maris, comme le droit divin des rois, peut être combattu sans danger en ce siècle de lumières et, même si l'on ne peut faire taire de nombreux contestataires arrogants, il reste qu'en attaquant

²⁸ Un vénérable vieillard donne le compte-rendu sensé suivant de la méthode qu'il a poursuivie pour élever sa fille : "J'ai essayé de donner à son esprit et à son corps un degré de vigueur qu'on trouve rarement chez les femmes. Dès qu'elle eut suffisamment de force pour s'occuper des petits travaux d'agriculture et de jardinage, je l'utilisai comme aide. Sélène, car c'était là son nom, acquit bientôt pour toutes ces tâches rustiques une dextérité que j'observais avec autant de plaisir que d'admiration. Si les femmes manquent en général de force physique et intellectuelle, cela vient moins de la nature que de l'éducation. Nous encourageons une indolence et une inactivité nocives que nous appelons à tort délicatesse ; au lieu d'endurcir leur esprit aux principes austères de la raison et de la philosophie, nous leur apprenons des arts inutiles qui mènent à la vanité et à la sensualité. Dans la plupart des pays que j'avais visités, on ne leur enseignait rien d'autre que quelques inflexions de voix ou des poses sans utilité, leurs journées s'écoulaient dans la paresse ou les frivolités, et les frivolités devenaient les seules occupations susceptibles de les intéresser. Nous semblons oublier que c'est des qualités des femmes que dépendent notre propre confort domestique et l'éducation de nos enfants. Quel confort et quelle éducation une race d'êtres corrompus depuis l'enfance et ignorant tous les devoirs de la vie est-elle à même d'accorder ? Effleurer un instrument de musique avec une habileté inutile, exhiber des grâces naturelles ou affectées devant des jeunes gens indolents et débauchés, dissiper le patrimoine de leur mari dans des dépenses inutiles et frivoles, étaient les seuls arts cultivés par les femmes dans la plupart des nations raffinées que j'avais vues. Les conséquences en sont uniformément celles qu'on peut attendre de sources aussi polluées : le malheur dans la vie privée et l'asservissement dans la vie publique.

Mais l'éducation de Sélène s'appuya sur des conceptions différentes, et fut conduite d'après des principes plus austères, si l'on peut appeler austérité ce qui ouvre l'esprit au sens des devoirs religieux et moraux et l'arme très efficacement contre les maux inévitables de la vie." – *Mr Day's Sandford and Merton*, vol. III.

un préjugé existant, on fera réfléchir les femmes mariées en dépit des esprits étroits qui protestent avec une véhémence insensée contre toute innovation.

La mère qui souhaite donner à sa fille une personnalité empreinte de dignité doit, sans se soucier des sarcasmes des ignorants, agir sur un plan diamétralement opposé à celui que Rousseau a recommandé avec tous les charmes trompeurs de l'éloquence et de la sophistique. Car son éloquence rend plausibles des absurdités, et ses conclusions dogmatiques laissent perplexes sans les convaincre ceux qui n'ont pas la compétence nécessaire pour les réfuter.

Dans tout le règne animal, les petits ont un besoin presque continu d'exercice, et l'enfance des êtres humains, conformément à ce modèle, devrait se passer en ébats inoffensifs qui exercent les pieds et les mains, sans réclamer de directives très précises du cerveau ni l'attention constante d'une nourrice. En fait, la première activité naturelle de l'intelligence est sa propre conservation, de même que l'imagination se développe par l'invention de petits jeux spontanés. Mais ces sages intentions de la nature sont contrariées par une tendresse mal venue ou un zèle aveugle. On ne laisse pas un instant l'enfant agir à sa guise, surtout si c'est une fille, et une fois qu'on l'a rendu dépendant, on décrète naturelle cette dépendance.

Pour préserver sa beauté, sujet de gloire pour la femme !, on entrave ses membres et ses facultés par des liens pires que les bandelettes chinoises, et la vie sédentaire à laquelle on condamne les filles, alors que les garçons s'ébattent au grand air, affaiblit les muscles et relâche les nerfs. Quant aux remarques de Rousseau, auxquelles plusieurs écrivains ont fait écho depuis, comme quoi les filles ont naturellement, c'est-à-dire de naissance, un penchant pour les poupées, les vêtements et le bavardage – elles sont si puériles qu'elles ne méritent pas une réfutation sérieuse. Qu'une fille, condamnée à rester assise pendant des heures à écouter les papotages de pauvres nourrices ou à surveiller la toilette de sa mère, essaie de se joindre à la conversation est, en fait, chose très naturelle ; et qu'elle imite sa mère ou ses tantes en s'amusant à parer sa poupée sans vie comme elles le font avec elle, pauvre bébé innocent, est incontestablement une conséquence tout à fait naturelle. Car les hommes les plus éminents ont rarement eu assez de force pour s'élever au-dessus de l'atmosphère environnante ; et, puisque les préjugés de l'époque ont souvent terni l'expression du génie, on devrait avoir de l'indulgence pour un sexe qui, comme les rois, voit toujours les choses à travers un écran déformant.

En poursuivant ces réflexions, on peut facilement expliquer le goût évident qu'ont les femmes pour les vêtements, sans aller imaginer qu'il provient d'un désir de plaire au sexe dont elles dépendent. Bref, l'absurdité qu'il y a à supposer qu'une fille est par nature coquette et qu'un désir lié à l'instinct naturel de reproduction apparaît avant même qu'une éducation impropre l'ait fait naître prématurément en échauffant

l'imagination est si peu philosophique qu'un observateur aussi pertinent que Rousseau ne l'aurait pas faite sienne s'il n'avait eu l'habitude de laisser son désir d'originalité l'emporter sur la raison et de préférer à la vérité un paradoxe qu'il affectionne.

Cependant, le fait de donner ainsi un sexe à l'esprit ne s'accordait guère avec les principes d'un homme qui discuta si chaleureusement et si bien de l'immortalité de l'âme. Mais c'est une barrière précaire que la vérité quand elle contredit une hypothèse ! Rousseau respectait, adorait presque la vertu et cependant il se laissait aller à manifester en amour une tendresse sensuelle. Son imagination attisait constamment ses sens inflammables mais, afin de réconcilier son respect pour l'abnégation, le courage et ces vertus héroïques qu'un esprit comme le sien ne pouvait admirer froidement, il s'efforça d'inverser la loi de la nature, et développa une doctrine lourde de conséquences fâcheuses et qui portait atteinte au caractère de la sagesse divine.

Ses histoires ridicules où il s'efforce de prouver que les filles sont *par nature* soucieuses de leur personne, sans prendre en considération l'exemple qui leur est donné quotidiennement, sont les plus méprisables. Et l'histoire de la petite jeune fille au goût si délicat qu'elle renonça au plaisir d'écrire les "o" pour la simple raison qu'elle s'était aperçue que cela lui donnait une attitude peu gracieuse est digne des anecdotes du cochon savant²⁹.

J'ai probablement eu plus souvent que J.-J. Rousseau l'occasion d'observer des petites filles ; je peux me souvenir de mes propres réactions et j'ai regardé attentivement ce qui se passait autour de moi ; cependant, loin de partager son opinion concernant l'éveil du caractère féminin, je me risquerai à affirmer que si sa personnalité n'a pas été étouffée par l'inactivité ni son innocence entachée de fausse honte, une petite fille sera toujours turbulente, et qu'elle ne prêterait pas attention à sa poupée à moins qu'étant enfermée, elle n'ait d'autre distraction. Bref, les garçons et les filles joueraient ensemble sans problèmes si la distinction des sexes ne leur était inculquée avant que la nature ne marque de différence. J'irai plus loin et j'affirmerai comme un fait indiscutable que la plupart des femmes que j'ai pu observer, qui se sont comportées de façon rationnelle, ou qui ont fait preuve d'une solide intelligence, se trouvaient avoir été élevées à la va-comme-je-te-pousse, comme le donneraient à entendre certains éducateurs élégants du beau sexe.

Les conséquences navrantes qu'entraîne la négligence manifestée à l'égard de la santé des enfants pendant leur jeunesse vont plus loin qu'on ne le suppose : la dépendance physique engendre naturellement la dépendance intellectuelle. Comment

²⁹ Cf. *L'Émile* de Rousseau [éditions Garnier, p. 461].

une fille peut-elle être une bonne épouse ou une bonne mère, quand elle passe la plus grande partie de son temps à être malade ou à se protéger contre la maladie ?

On ne peut non plus espérer qu'une femme cherche résolument à fortifier son corps et évite de se laisser anémier si on lui a inculqué de bonne heure des notions artificielles sur la beauté et une fausse conception de la sensibilité. Bien des hommes sont parfois obligés de supporter des souffrances physiques et de subir de temps en temps la rigueur des éléments ; mais les femmes de bonne famille sont, littéralement parlant, esclaves de leur corps et se vantent de cette sujétion.

J'ai connu jadis une femme du monde chétive, extraordinairement fière de sa délicatesse et de sa sensibilité. C'était à ses yeux le comble de la perfection humaine que d'avoir un goût délicat et un petit appétit, et elle se comportait en conséquence. J'ai vu cet être faible et sophistiqué négliger tous ses devoirs dans la vie et s'étendre complaisamment sur un canapé en se vantant de son manque d'appétit comme d'une preuve de délicatesse à laquelle elle devait son exquise sensibilité ou qui peut-être en découlait, car il est difficile de rendre intelligible un jargon aussi ridicule. Cependant, à ce moment-là, je l'ai vu insulter une vieille dame respectable que des malheurs inattendus avaient mise à la merci de sa générosité toute ostentatoire et qui, en des jours meilleurs, aurait pu prétendre à sa gratitude. Une créature humaine aurait-elle pu devenir aussi veule et aussi vile si, comme chez les Sybarites perdus dans la luxure, on n'avait pas effacé toute trace de vertu en elle ou si on ne lui avait jamais inculqué de préceptes moraux, piètre substitut il est vrai de la culture intellectuelle, encore qu'ils la protègent du vice ?

Une femme comme celle-ci n'est pas plus un monstre de déraison que certains empereurs romains corrompus par le pouvoir arbitraire. Cependant, depuis que les rois sont plus fortement soumis à la contrainte de la loi et aux règles, même légères, de l'honneur, on ne trouve plus dans les annales de l'Histoire d'exemples aussi anormaux de bêtise et de cruauté, et le despotisme qui tue dans l'œuf la vertu et le génie ne règne plus sur l'Europe avec cette fureur destructive qui ravage la Turquie et frappe de stérilité la terre et les hommes de ce pays.

Les femmes sont partout dans cet état déplorable, car afin de préserver leur innocence, comme on appelle poliment leur ignorance, on leur cache la vérité et on leur fait adopter une personnalité artificielle avant même que leurs facultés se soient développées. Apprenant dès l'enfance que la beauté est le sceptre de la femme, l'esprit se modèle sur le corps et, tournant en rond dans sa cage dorée, s'efforce d'adorer sa prison. Les hommes ont des activités variées qui occupent leur attention et qui donnent sa personnalité à leur esprit en développement ; par contre les femmes sont confinées dans une seule occupation, et leurs pensées sont constamment tournées vers ce qu'il y a de plus insignifiant en elles ; aussi voient-elles rarement au-delà du

triomphe du moment. Mais si leur intelligence s'émancipait un jour de l'esclavage auquel les ont soumises l'orgueil et la sensualité de l'homme ainsi que leur ambition immédiate, semblable à la soif de domination des tyrans, nous entendrions probablement parler de leur faiblesse avec surprise. Poursuivons donc cet argument un peu plus loin.

Supposons qu'il existe un être nuisible errant, suivant le langage allégorique de la Bible, à la recherche de quelque proie à dévorer : le plus sûr moyen qu'il pourrait trouver de dégrader la personnalité humaine serait de donner à un homme le pouvoir absolu.

Cet argument a plusieurs ramifications. La naissance, la richesse et tous les avantages extérieurs qui placent un homme au-dessus de ses semblables sans effort intellectuel, le ravalent en réalité au-dessous d'eux. Les intrigues qui l'entourent sont à la mesure de sa faiblesse jusqu'à ce que ce monstre boursoufflé ait perdu toute trace d'humanité. Et le fait que des tribus entières suivent paisiblement un tel chef, comme des troupeaux de moutons, est une erreur que seuls peuvent expliquer le désir de jouir du moment présent et l'étroitesse d'esprit. Élevés dans une dépendance servile et amollis par le luxe et l'oisiveté, où trouverons-nous des hommes prêts à affirmer les droits de l'homme ou à revendiquer le privilège d'être moraux qui ne devraient suivre qu'un seul chemin vers la perfection ? Il faudra bien du temps avant que le monde cesse de se soumettre aux monarques et aux ministres, et cet esclavage dont l'emprise mortelle arrête le progrès de l'esprit humain n'est pas encore aboli.

Que les hommes, orgueilleux de leur pouvoir, n'utilisent donc pas les mêmes arguments que les rois tyranniques et les ministres vénaux, et qu'ils n'affirment pas trompeusement que la femme devrait être soumise parce qu'elle l'a toujours été. Mais, quand l'homme, gouverné par des lois raisonnables, jouira de sa liberté naturelle, qu'il méprise la femme si elle ne partage pas cette liberté avec lui ; et, avant que n'arrive cette heure de gloire, qu'il ne ferme pas les yeux sur sa propre sottise en discourant sur celle des femmes.

Il est vrai que les femmes qui prennent du pouvoir par des moyens injustes, en pratiquant ou en entretenant le vice, perdent évidemment le rang que la raison leur assignerait et deviennent d'abjectes esclaves ou des tyrans capricieux. Elles perdent toute simplicité, toute dignité d'esprit à gagner du pouvoir et agissent comme on voit agir les hommes quand ils se sont élevés par les mêmes moyens.

Il est temps d'effectuer une révolution dans les mœurs féminines, il est temps de redonner aux femmes leur dignité perdue et de les faire contribuer, en tant que membres de l'espèce humaine, à la réforme du monde en les réformant elles-mêmes. Il est temps de dégager une morale immuable de coutumes locales. Si les hommes sont des demi-dieux, eh bien ! servons-les ! et si la dignité de l'âme féminine est aussi

discutable que celle des animaux, si leur raison ne leur fournit pas de lumière suffisante pour diriger leur conduite alors qu'on leur dénie un instinct infaillible, ce sont sûrement de toutes les créatures les plus malheureuses ! et, courbées sous la main de fer de la destinée, elles doivent se résigner à être un "beau défaut" dans la création. Mais il serait bien difficile au casuiste le plus subtil de justifier les voies de la Providence à leur égard en trouvant quelque raison irréfutable pour laquelle une si grande partie de l'humanité serait à la fois responsable et irresponsable.

Il semble que le seul fondement solide de la morale soit la personne de l'Être suprême dont l'harmonie découle d'attributs divers ; et, en toute révérence, un attribut semble en impliquer nécessairement un autre : Dieu doit être juste parce qu'il est sage ; Il doit être bon parce qu'il est tout-puissant. Car exalter un attribut aux dépens d'un autre tout aussi noble et nécessaire, c'est le signe que la raison de l'homme est imparfaite, c'est l'expression de la passion. L'homme, habitué dans les sociétés primitives à s'incliner devant le pouvoir, parvient rarement à se débarrasser de ce préjugé barbare, même quand la civilisation décide de la supériorité de la force intellectuelle sur la force corporelle ; ces idées frustes obscurcissent sa raison, même quand il pense à la Divinité. L'omnipotence de Dieu l'emporte alors sur ses autres attributs ou les englobe et l'on accuse ces mortels de limiter irrévérencieusement le pouvoir divin parce qu'ils le croient modéré par la sagesse divine.

Je rejette cette humilité spécieuse qui, après avoir étudié la nature, s'arrête devant son auteur. L'Être suprême et supérieur qui demeure dans l'éternité possède sans doute de nombreux attributs qu'il nous est impossible de concevoir ; mais la raison me dit que ces attributs inconnus ne peuvent contredire ceux que j'adore et je suis obligée d'écouter la voix de la raison.

Il semble naturel que l'homme recherche la perfection et qu'il la trouve dans l'objet qu'il adore, ou qu'il en pare aveuglément cet objet, comme d'un vêtement. Mais quel effet positif peut avoir la dernière mode en matière d'adoration sur la conduite morale d'un être raisonnable ? Il s'incline devant le pouvoir ; il adore un nuage noir qui peut aussi bien lui ouvrir de brillantes perspectives ou déclencher une effroyable tempête sur sa tête courbée, sans qu'il sache pourquoi. Et, si la Divinité agit suivant les vagues impulsions d'une volonté capricieuse, l'homme doit aussi suivre sa propre volonté ou se conformer à des lois dont il désavoue les principes comme irrévérencieux. Des exaltés tout comme des philosophes plus sereins sont tombés dans ce dilemme quand ils se sont évertués à libérer les hommes des saines contraintes qu'impose une juste notion de la Divinité.

Il n'y a donc rien d'impie à déchiffrer les attributs du Tout-Puissant ; en fait, quiconque exerce ses facultés ne peut manquer de le faire. Car aimer Dieu en tant que source de la sagesse, de la bonté et du pouvoir semble être le seul culte profitable à

celui qui souhaite acquérir la vertu ou le savoir. Une affection aveugle et instable peut, comme les passions humaines, occuper l'esprit et réchauffer le cœur, alors même qu'on oublie la justice, la miséricorde et l'humilité devant Dieu. Je poursuivrai encore ce sujet, quand je considérerai la religion d'un point de vue opposé à celui du Dr Gregory qui la traite comme une affaire de sentiment ou de goût.

Laissons là cette digression apparente. Il serait souhaitable que les femmes aient pour leur mari une affection fondée sur le même principe que celui sur lequel doit reposer la dévotion. C'est la seule base solide qui existe ; que les femmes se méfient donc de la lumière fallacieuse du sentiment, trop souvent utilisé pour parler de façon voilée de sensibilité. Il s'ensuit, selon moi, que dès leur enfance, les femmes devraient être enfermées comme des princesses orientales, ou être élevées de façon à pouvoir penser et agir par elles-mêmes.

Pourquoi les hommes hésitent-ils entre deux opinions et s'attendent-ils à des choses impossibles ? Pourquoi espèrent-ils la vertu de la part d'une esclave, de la part d'un être que la constitution de la société civile a rendu faible, sinon vicieux ?

Je sais toutefois qu'il faudra un laps de temps considérable pour extirper les préjugés solidement enracinés que les sensualistes ont plantés ; il faudra aussi quelque temps pour convaincre les femmes qu'elles agissent largement à l'opposé de leur véritable intérêt, quand elles affectionnent ou affectent la faiblesse sous le nom de délicatesse, et pour convaincre le monde que la source empoisonnée des vices et des folies des femmes – s'il est nécessaire, conformément à la coutume, d'utiliser des termes qui sont en fait synonymes – se trouve dans l'hommage sensuel rendu à la beauté – à la beauté des traits ; car un écrivain allemand a remarqué pertinemment qu'une jolie femme est généralement un objet de désir pour des hommes de toute espèce, tandis qu'une femme distinguée dont la beauté intellectuelle fait naître des émotions plus sublimes peut être dédaignée ou considérée avec indifférence par ces hommes qui trouvent leur bonheur dans la satisfaction de leurs instincts. Je vois bien la réponse évidente qu'on me fera, on me dira que tant que l'homme restera dans l'état d'imperfection où il semble avoir été jusqu'ici, il sera plus ou moins l'esclave de ses instincts et que, comme les femmes qui obtiennent le maximum de pouvoir sont celles qui satisfont un instinct dominant, c'est, par une nécessité physique, sinon par une nécessité morale, que le sexe féminin est avili.

J'avoue que cette objection a quelque force ; mais tant qu'il existe un précepte aussi sublime que celui-ci : "Soyez pur comme votre Père céleste est pur", il semble que les vertus de l'homme ne soient pas limitées par l'Être qui seul pouvait les limiter ; l'homme peut aller de l'avant sans considérer qu'il sort de sa sphère en donnant libre cours à cette noble ambition. Aux flots déchaînés il a été dit : "Vous irez jusque-là et pas plus loin, et vos vagues fières s'arrêteront ici." C'est donc en vain

qu'elles déferlent et éclatent, contenues par ce pouvoir qui maintient les planètes rebelles dans leur orbite : la matière s'incline devant l'Esprit souverain. Mais une âme immortelle, sans lois mécaniques pour la retenir, qui s'efforce de se libérer des entraves de la matière, contribue à instaurer, et non à troubler, l'ordre de la création, quand coopérant avec le Père des esprits, elle essaie de se gouverner suivant la règle immuable qui régit l'univers à un point qui dépasse notre imagination.

Par ailleurs, si l'éducation des femmes les prépare à la dépendance, c'est-à-dire à agir conformément à la volonté d'un autre être faillible et à se soumettre, à tort ou à raison, au pouvoir, où nous arrêterons-nous ? Doivent-elles être considérées comme des vice-rois à qui l'on permet de régner sur un petit domaine et qui sont responsables de leur conduite devant un tribunal supérieur, mais non infallible ?

Il ne sera pas difficile de prouver que dans une telle situation, elles agiront comme des hommes subjugués par la crainte et qu'elles feront subir à leurs enfants et à leurs domestiques leur oppression tyrannique. Soumises sans raison, faute de règles pour définir leur conduite, elles seront bonnes ou cruelles, suivant l'humeur du moment ; et nous ne devrions pas nous étonner si parfois, irritées par leur joug pesant, elles prennent un malin plaisir à le faire reposer sur des épaules plus frêles encore.

Mais, à supposer qu'une femme, entraînée à l'obéissance, soit mariée à un homme sensé qui guide son jugement sans lui faire sentir la servilité de sa dépendance et qui lui apprenne à agir d'après cette lumière indirecte aussi convenablement qu'on peut l'espérer quand la raison est utilisée de seconde main, elle ne peut cependant être sûre que son protecteur restera en vie ; il peut mourir et la laisser avec de nombreux enfants.

Il lui incombe alors le double devoir de les élever en étant pour eux à la fois un père et une mère, de leur donner des principes et de préserver leurs biens. Mais hélas ! elle n'a jamais pensé et encore moins agi par elle-même. Elle a seulement appris à plaire³⁰ aux hommes, à dépendre gracieusement d'eux ; cependant, avec des enfants à sa charge, comment va-t-elle trouver un autre protecteur, un mari qui supplée son manque de raison ? Bien qu'un homme raisonnable – car nous ne sommes pas là dans le domaine romantique – puisse la considérer comme une créature agréable et docile, il ne choisira pas d'épouser une famille par amour, quand le monde contient de nombreuses créatures plus jolies. Qu'advient-il d'elle alors ? Ou elle devient la victime facile de quelque vil coureur de dot qui dépouille ses enfants de leur héritage paternel et la rend malheureuse ; ou elle succombe au mécontentement et à une faiblesse aveugle. Incapable d'élever ses fils ou de leur inspirer le respect (car

³⁰ Cf. *L'Émile de Rousseau* [éditions Garnier, p. 446-447]. Mon seul commentaire sur ce passage ingénieux sera d'observer que c'est la philosophie de la lascivité.

ce n'est pas jouer sur les mots que d'affirmer qu'on ne respecte jamais les gens qui ne sont pas respectables, même s'ils occupent une position importante), elle se désole, en proie à l'angoisse d'un regret impuissant et inutile. Le venin du serpent pénètre dans son âme et les vices de la jeunesse licencieuse la font mourir de douleur, sinon aussi de misère.

Cela n'est pas un tableau exagéré ; au contraire, c'est une situation très plausible et tout observateur attentif a dû rencontrer des cas semblables.

Cependant, j'ai considéré comme acquis que cette femme était bien disposée, quoique l'expérience montre que les aveugles peuvent être entraînés dans le fossé aussi facilement que sur la bonne voie. Mais, à supposer, conjecture tout à fait probable, qu'un être instruit seulement de l'art de plaire doive continuer à plaire pour être heureuse, quel exemple de bêtise, pour ne pas dire de vice, sera-t-elle pour ses filles innocentes ! La mère s'effacera derrière la coquette, et au lieu de voir en ses filles des amies, elle les regardera avec malveillance, comme des rivales – des rivales plus cruelles que toute autre, parce qu'elles invitent à la comparaison et l'écartent du trône de la beauté, elle qui n'a jamais pensé occuper le banc de la raison.

Il n'est pas besoin d'un pinceau agile ni du tracé précis de la caricature pour décrire les malheurs domestiques et les vices sordides que répand une mère de famille de ce genre. Pourtant elle agit seulement comme doit agir une femme élevée suivant les principes de Rousseau. On ne peut jamais lui reprocher d'être masculine ou de sortir de sa sphère ; que dis-je, elle peut observer une autre des grandes règles de cet écrivain et, en préservant soigneusement sa réputation de toute tache, être considérée comme une femme honorable. Cependant, en quoi peut-on dire qu'elle est honorable ? Elle s'abstient, il est vrai, sans grande difficulté, de commettre des fautes grossières ; mais comment remplit-elle ses devoirs ? Ses devoirs ! – en vérité, elle est bien assez préoccupée de ses toilettes et des soins à donner à sa santé fragile.

En ce qui concerne la religion, elle n'a jamais pris la liberté de juger par elle-même ; mais, comme doit le faire une créature dépendante, elle a accompli les formalités de la religion dans laquelle elle a été élevée, en croyant en toute piété que des têtes plus sages que la sienne ont réglé cette affaire ; et c'est pour elle le comble de la perfection de ne pas douter. C'est pourquoi elle paie sa dîme de menthe et de cumin et remercie son Dieu de ne pas être comme les autres femmes. Voilà les heureux effets d'une bonne éducation ! Voilà les vertus qu'on attend de la compagne de l'homme³¹ !

Décrivons maintenant un tableau plus réconfortant.

³¹ Cf. *L'Émile* de Rousseau [éditions Garnier, p. 520]. Je me contenterai simplement de demander comment l'amitié peut subsister entre le maître et son élève quand l'amour est mort ?

Que l'imagination se représente à présent une femme moyennement intelligente (car je ne veux pas m'écarter de la moyenne). Cette femme a atteint grâce à l'exercice une pleine force physique et son esprit s'est développé en même temps progressivement ; elle sait quels sont ses devoirs moraux dans la vie et en quoi consistent la vertu et la dignité humaines.

Ainsi formée par l'accomplissement des devoirs correspondant à sa situation, elle se marie par affection, mais sans imprudence, et regardant au-delà de la félicité conjugale, elle s'assure le respect de son mari avant qu'il soit nécessaire d'exercer des artifices mesquins pour lui plaire et entretenir une flamme défaillante que la nature a condamnée à s'éteindre une fois passé l'attrait de la nouveauté, quand l'amitié et l'indulgence prennent la place d'une affection plus ardente. C'est la mort naturelle de l'amour et aucun effort pour empêcher qu'il ne meure ne vient troubler la paix du foyer. Je suppose aussi que le mari est vertueux, sinon la femme a encore plus besoin d'indépendance.

Cependant, le destin rompt ce lien. Elle reste veuve, peut-être sans ressources suffisantes ; mais elle n'est pas désespérée ! Elle ressent le malheur infligé par la nature ; mais après que le temps a atténué sa douleur et transformé son chagrin en une résignation mélancolique, son cœur se tourne vers ses enfants avec une tendresse redoublée et, soucieuse de pourvoir à leurs besoins, elle porte à ses devoirs maternels une attention héroïque et sacrée. Elle pense non seulement que Dieu, dont découle maintenant tout son réconfort et dont l'approbation l'aide à vivre, contemple ses efforts vertueux, mais dans son imagination, un peu distraite et exaltée par le chagrin, elle chérit l'espoir que les yeux que sa main tremblante a fermés peuvent la voir dominer toutes ses passions rebelles pour accomplir le double devoir qui lui incombe d'être à la fois un père et une mère pour ses enfants. Poussée à l'héroïsme par ses malheurs, elle réprime la moindre petite manifestation d'affection, avant qu'elle ne se transforme en amour, et dans la fleur de l'âge, elle oublie qu'elle est femme, elle oublie le plaisir que procure une passion naissante qu'elle aurait pu de nouveau inspirer et partager. Elle ne pense plus à plaire et une dignité consciente l'empêche de s'enorgueillir des éloges que sa conduite fait naître. Ses enfants ont son amour, et ses espoirs les plus vifs sont au-delà du tombeau, là où son imagination va souvent vagabonder.

Je crois la voir entourée de ses enfants, recueillant la récompense de sa sollicitude. Des regards intelligents croisent le sien ; la santé et l'innocence éclatent sur leurs joues rebondies, et quand ils grandissent, leur attention reconnaissante atténue les soucis de sa vie. Elle vit pour voir ses enfants pratiquer les vertus dont elle a essayé de leur donner les principes ; elle les voit parvenir à une force de caractère qui leur permet de supporter l'adversité, suivant l'exemple de leur mère.

La tâche de sa vie ainsi accomplie, elle attend calmement le sommeil de la mort, et à la résurrection elle peut dire : “Regardez, vous m’aviez donné un talent et en voici cinq.”

Je souhaite résumer en quelques mots ce que j’ai dit, car je jette ici le gant et nie l’existence de vertus propres à un sexe, y compris la modestie. La vérité, si je comprends bien le sens de ce mot, est nécessairement la même pour l’homme et la femme ; cependant, comme le caractère fantasque de la femme, suivant les descriptions qu’en font les poètes et les romanciers, exige qu’on lui sacrifie la vérité et la sincérité, la vertu devient une notion relative, sans autre fondement que son utilité, et de cette utilité les hommes prétendent arbitrairement juger, suivant leur convenance.

Les femmes, je l’accorde, peuvent avoir des devoirs différents à remplir ; mais ce sont des devoirs humains et les principes qui devraient régir l’accomplissement de ces devoirs sont, je persiste à le croire, nécessairement les mêmes.

Pour devenir respectables, il faut que les femmes exercent leur intelligence ; il n’y a pas d’autre fondement à l’indépendance du caractère ; je veux dire explicitement qu’elles doivent s’incliner devant la seule autorité de la raison, au lieu d’être les *modestes* esclaves de l’opinion.

Dans les couches supérieures de la société, il est très rare de rencontrer un homme de qualités supérieures ou même de connaissances moyennes. La raison m’en semble évidente : la situation dans laquelle ces hommes se sont trouvés à leur naissance n’était pas naturelle. Le caractère humain a toujours été formé par les activités que poursuit l’individu ou par la classe à laquelle il appartient ; et si les facultés ne sont pas aiguisées par la force des choses, elles restent nécessairement obtuses. On peut, à juste titre, étendre l’argument aux femmes ; car, comme elles s’occupent rarement d’affaires sérieuses, la poursuite du plaisir donne à leur caractère cette médiocrité qui rend la société des *grands* si insipide. La même absence de fermeté, produite par une cause semblable, les force pareillement à se précipiter vers des plaisirs bruyants et des passions artificielles ; alors, tous les sentiments sociaux font place à la vanité, et l’on peut à peine discerner chez elles les caractéristiques d’un être humain. Les bienfaits que procurent les gouvernements civils dans leur organisation actuelle sont tels que la richesse d’une part et la douceur féminine d’autre part contribuent également à avilir l’humanité et résultent des mêmes causes ; mais en permettant aux femmes d’être des êtres raisonnables, on devrait les inciter à acquérir des vertus qui soient véritablement les leurs, car comment un être raisonnable peut-il être valorisé par quelque chose qu’il n’a pas obtenu par ses *propres* efforts ?

Chapitre IV

Remarques sur l'état de dégradation auquel la femme est réduite pour diverses raisons

Il est, je crois, évident que la femme est naturellement faible, ou avilie par le concours des circonstances. Mais je rapprocherai ce point de vue d'une conclusion que j'ai fréquemment entendu exprimer par des hommes sensés partisans d'une aristocratie selon laquelle tous les hommes ne peuvent avoir la même valeur, sinon les esclaves obséquieux qui se laissent patiemment exploiter auraient conscience de leur propre dignité et briseraient leurs chaînes. Les hommes, observent-ils encore, se soumettent partout à l'oppression quand il leur suffirait de relever la tête pour se débarrasser de leur joug ; au lieu d'affirmer leur droit de naissance, ils lèchent tranquillement la poussière et disent : Mangeons et buvons car demain nous mourrons. Il s'ensuit par analogie que les femmes sont avilies par une tendance semblable à jouir du moment présent et qu'elles méprisent la liberté parce qu'elles n'ont pas assez de vertu pour s'efforcer de l'obtenir. Mais soyons plus explicite.

On admet de façon unanime que l'éducation du cœur n'a rien à voir avec le sexe ; mais quand il s'agit de capacités intellectuelles, il est exclu qu'on oublie l'infériorité des femmes³². Leur beauté est illimitée mais la part de raison qu'on accorde aux femmes est vraiment très congrue ; car, si on leur dénie le génie et le jugement, on ne voit guère ce qui reste pour caractériser leur intelligence.

La trame de l'immortalité, si on me permet d'utiliser cette expression, est la perfectibilité de la raison humaine ; car, si l'homme était créé parfait ou si, une fois parvenu à la maturité, il possédait une somme de connaissances telle qu'il ne se trompe jamais, je douterais de son immortalité. Mais, dans l'état actuel des choses, les difficultés morales qui confondent le raisonnement et échappent à toute investigation approfondie comme au regard perçant du génie sont, à mes yeux, une

³² Dans quelles incohérences tombent les hommes quand leurs arguments sont dénués de tout principe. Les femmes, les faibles femmes, sont comparées à des anges ; cependant, on pourrait supposer que des êtres d'un ordre supérieur possèdent plus d'intelligence que l'homme ; sinon, en quoi consisterait leur supériorité ? C'est aussi pour se moquer qu'on leur accorde plus de bonté, de piété et de bienveillance. Je doute qu'il en soit ainsi, bien qu'on le dise par courtoisie, à moins que l'ignorance ne soit considérée comme la mère du dévouement ; car je suis fermement persuadée qu'en moyenne, il y a plus de rapport entre la vertu et le savoir qu'on ne l'admet généralement.

justification de l'immortalité de l'âme. Par conséquent, la raison est la faculté de s'améliorer ou, plus exactement, de discerner la vérité. Chaque individu est à cet égard un monde en soi. Ce qu'on en voit varie d'un individu à l'autre ; mais, si la raison est une émanation de la divinité, le lien qui unit la créature au Créateur, elle doit être de même nature chez tous les humains ; car cette âme ne peut porter la marque du divin si elle n'est pas améliorée par l'exercice de sa raison³³. Cependant, objet de soins raffinés et parée de façon à enchanter l'homme, "afin qu'il puisse aimer en tout honneur³⁴", l'âme de la femme n'a pas droit à cette distinction ; l'homme s'interposant entre elle et la raison, on représente toujours la femme comme créée pour voir les choses à travers un intermédiaire et pour tout accepter de confiance. Mais en rejetant ces théories fantaisistes et en considérant la femme comme un tout, quel qu'il soit, et non comme une partie de l'homme, il s'agit de savoir si elle est ou non douée de raison. Si oui, ce que pour un instant je considérerai comme acquis, elle n'a donc pas été créée simplement pour être le réconfort de l'homme et son sexe ne doit pas lui ôter tout caractère humain.

Les hommes ont probablement été amenés à ce point de vue erroné en considérant l'éducation sous un jour faux, en la concevant non pas comme la première étape vers la perfection³⁵, mais seulement comme une préparation à la vie. À partir de cette erreur "sensuelle", car il me faut la qualifier ainsi, on a organisé le comportement féminin selon un système artificiel qui ôte à toutes les femmes leur dignité et qui classe brunes et blondes parmi les fleurs souriantes dont la seule fonction est d'orner la terre. Tel a toujours été le langage des hommes et dans la crainte de se départir d'une caractéristique soi-disant sexuelle, même les femmes d'une intelligence supérieure ont adopté ce point de vue³⁶. Ainsi on a dénié aux femmes une

³³ "Les animaux, dit lord Monboddo, restent dans l'état dans lequel la nature les a placés, sauf dans la mesure où leur instinct naturel est amélioré par l'éducation que nous leur donnons."

³⁴ Voir Milton.

³⁵ Ce mot n'est pas tout à fait exact, mais je ne peux en trouver de meilleur.

³⁶ "Le plaisir est le lot de la race inférieure ; mais la gloire, la vertu et le Ciel ont été réservés à l'homme."

Après avoir écrit ces vers, comment Mme Barbauld (1743-1825) a-t-elle pu écrire l'ignoble comparaison suivante ?

*"À une Dame, avec quelques fleurs peintes :
Des fleurs pour la belle : je vous apporte ces fleurs,
Printemps précoce en signe de bienvenue.
Des fleurs odorantes, gaies, délicates comme vous,
Emblèmes de l'innocence et de la beauté.*

intelligence au sens strict du terme ; et on y a substitué l'instinct, sublimé en ruse et en vivacité d'esprit, pour les besoins de la vie.

Le pouvoir de généraliser des idées, de tirer des conclusions générales à partir d'observations individuelles, est la seule faculté qui chez un être immortel mérite vraiment le nom de savoir. Se contenter d'observer quelque chose, sans essayer de l'expliquer, peut (de façon très imparfaite) tenir lieu de bon sens ; mais que restera-t-il à l'âme quand elle quittera le corps ?

Ce pouvoir n'a pas été simplement dénié aux femmes. Des écrivains ont dit avec insistance qu'à quelques exceptions près, il est incompatible avec leur sexe. Que les hommes le prouvent, et j'admettrai alors que la femme n'existe que pour l'homme. Je dois cependant remarquer au préalable que le pouvoir de généraliser des idées de façon valable n'est très fréquent ni chez les hommes ni chez les femmes.

Mais cet exercice est la vraie culture de l'esprit ; et tout concourt à rendre cette culture plus difficile pour les femmes que pour les hommes.

Cette affirmation m'amène naturellement au sujet principal de ce chapitre et j'essaierai maintenant de faire apparaître quelques-unes des causes qui avilissent le sexe féminin et empêchent les femmes de généraliser leurs observations.

Je ne remonterai pas aux annales de l'Antiquité pour retracer l'histoire de la femme ; admettons seulement qu'elle a toujours été esclave ou despote, et remarquons que chacune de ces situations retarde tout autant le progrès de la raison. La grande source de la sottise et des vices des femmes m'a toujours semblé découler

*Les Grâces tressent avec des fleurs leurs boucles blondes,
Et les amants portent des couronnes de fleurs.
Seul luxe qu'a connu la nature,
Les fleurs croissaient dans le jardin pur et innocent de l'Éden,
Les plantes supérieures ont des tâches plus ardues ;
Le chêne protecteur résiste au vent d'orage ;
L'if robuste repousse les envahisseurs ;
Et le pin élancé devient navire.
Mais cette douce famille, ignorant les soucis,
Est née pour le seul plaisir et la seule jouissance.
Gaies sans effort, belles sans artifice,
Elles naissent pour divertir les sens et réjouir le cœur,
Ne rougis pas, ma belle, d'imiter celles-ci,
Ton meilleur, ton plus doux empire est de PLAIRE."*

Ainsi nous parlent les hommes ; mais, dit la raison, la vertu ne s'acquiert que par de rudes efforts et de salutaires combats ici-bas.

de leur étroitesse d'esprit ; et c'est la constitution même des gouvernements civils qui a placé des obstacles quasi insurmontables pour empêcher les femmes de cultiver leur intelligence : cependant, la vertu ne saurait avoir d'autre fondement ! Les mêmes obstacles sont jetés en travers du chemin des riches et les mêmes conséquences s'ensuivent.

La nécessité est proverbialement appelée la mère de l'invention, et on peut étendre cet aphorisme à la vertu. C'est un talent, et un talent auquel il faut sacrifier le plaisir ; et qui peut sacrifier le plaisir quand il est à sa portée, s'il n'a élargi et développé son intelligence dans l'adversité ou quand, stimulé par la nécessité, il a cherché à s'instruire ? Encore heureux quand les gens ont à se débattre contre les difficultés de la vie ; car ces conflits les empêchent de devenir la proie de vices corrupteurs, par simple oisiveté ! Mais si, dès leur naissance, les hommes et les femmes sont placés dans une région torride où le soleil du plaisir est à son méridien et darde ses rayons directement sur eux, comment peuvent-ils s'armer de courage pour accomplir les devoirs de leur vie ou même goûter les affections qui les font sortir d'eux-mêmes ?

Le plaisir est la grande affaire de la vie d'une femme, dans l'état actuel de la société, et tant qu'il en sera ainsi, on ne peut attendre grand-chose d'êtres aussi faibles. Héritières en ligne directe du sceptre de la beauté, elles ont, pour conserver leur pouvoir, renoncé à leurs droits naturels que l'exercice de la raison aurait pu leur procurer ; elles ont choisi cette royauté éphémère plutôt que de s'efforcer d'obtenir les sobres satisfactions de l'égalité. Exaltées par leur infériorité (ce qui paraît contradictoire), elles réclament perpétuellement des hommages en tant que femmes ; pourtant l'expérience leur apprend que les hommes qui s'enorgueillissent de payer ce respect arbitraire et insolent à leur sexe, avec une précision des plus scrupuleuses, sont les plus enclins à tyranniser et à mépriser cette faiblesse qui leur est si chère. Ils rappellent souvent l'opinion de M. Hume sur la question, quand comparant les Français et les Athéniens, il fait allusion aux femmes : "Mais ce qui est plus singulier dans votre nation fantasque, dis-je aux Athéniens, c'est que vos ébats pendant les Saturnales, quand les esclaves sont servis par leur maître, se poursuivent sérieusement chez eux toute l'année et toute la vie ; et certains détails qui s'y ajoutent en montrent plus encore l'absurdité et le ridicule. C'est pour vous amuser que pendant quelques jours vous élevez ceux que le destin a ravalés et qu'il peut, aussi pour s'amuser, élever réellement et à tout jamais au-dessus de vous. Mais cette nation exalte solennellement les êtres que la nature leur a soumis et dont les infirmités et l'infériorité sont absolument incurables. Les femmes, bien que dépourvues de vertu, sont leurs maîtres et leurs souverains."

Ah ! je le dis avec tendresse et sollicitude, pourquoi les femmes condescendent-elles à recevoir de la part d'inconnus des marques d'attention et de respect différentes

de cet échange de civilités que les règles de l'humanité et la politesse autorisent d'homme à homme ? Et pourquoi ne découvrent-elles pas, quand le pouvoir de leur beauté est à son apogée, que, traitées comme des reines, elles sont abusées par un respect illusoire jusqu'à ce qu'on les amène à renoncer à leurs prérogatives naturelles ou à ne pas les exercer ? Enfermées dans des cages comme l'espèce ailée, elles n'ont rien à faire qu'à se lisser les plumes et à se pavaner de perchoir en perchoir avec une feinte majesté. Il est vrai qu'on leur fournit de la nourriture et des vêtements pour lesquels elles ne travaillent ni ne filent ; mais en échange elles renoncent à la santé, à la liberté et à la vertu. Cependant, quel être humain a jamais possédé assez de force de caractère pour renoncer à des prérogatives fortuites ? Quel est l'être qui, s'élevant au-dessus de l'opinion avec la calme dignité de la raison, a jamais osé s'enorgueillir des privilèges inhérents à l'homme ? Il est vain d'espérer que cela se produise tant que le pouvoir héréditaire étouffera les sentiments et tuera la raison dans l'œuf.

Ainsi, les passions des hommes ont placé les femmes sur des trônes, et tant que l'humanité ne deviendra pas plus raisonnable, il est à craindre que les femmes n'usent de ce pouvoir qu'elles peuvent obtenir sans le moindre effort et qui est le moins susceptible de contestation. Elles souriront, oui, elles souriront, bien qu'on leur dise que :

Dans l'empire de la beauté il n'y a pas de milieu,

Et la femme, esclave ou reine,

Est vite méprisée, quand elle n'est pas adorée.

Mais l'adoration vient d'abord et l'on ne prévoit pas le mépris.

Louis XIV, en particulier, a introduit des mœurs artificielles et il a entraîné toute la nation à sa suite par des moyens spécieux, car, grâce à une trame habile de despotisme, il fit en sorte que l'intérêt du peuple consistât à respecter sa position et à soutenir son pouvoir. Et les femmes, qu'il flatta par une attention puérile pour tout le sexe féminin, obtinrent sous son règne cet espèce d'empire si nuisible à la raison et à la vertu.

Un roi est toujours un roi – et une femme toujours une femme³⁷ : l'autorité de celui-là et le sexe de celle-ci font toujours obstacle à des relations rationnelles. Avec un amant, j'accorde qu'il doit en être ainsi, et la sensibilité de la femme la conduira naturellement à chercher à susciter des émotions pour satisfaire non pas sa vanité mais son cœur. Je ne considère pas cela comme de la coquetterie : c'est une impulsion naturelle et spontanée ; je m'élève seulement contre le désir sexuel de faire des conquêtes, sans qu'intervienne aucun sentiment.

³⁷ Et un bel esprit est toujours un bel esprit, pourrait-on ajouter ; car les niaiseries creuses des beaux esprits et des belles pour attirer l'attention et faire des conquêtes se valent bien.

Ce désir n'est pas le fait des seules femmes : "J'ai essayé, dit lord Chesterfield, de conquérir le cœur de vingt femmes dont je me moquais pas mal." Le libertin qui, dans un élan passionné, profite d'une tendresse innocente est un saint comparé à cette canaille sans cœur, car j'aime utiliser des mots qui veulent bien dire ce qu'ils veulent dire. Cependant, les femmes, à qui l'on n'apprend qu'à plaire, cherchent toujours à plaire et s'efforcent avec une ardeur véritablement héroïque de conquérir des cœurs pour le seul plaisir de les abandonner ou de les mépriser, quand la victoire est assurée et manifeste.

Entrons maintenant dans les détails du sujet.

Je déplore que les femmes soient systématiquement avilies par des attentions triviales que les hommes considèrent viril de leur payer, alors qu'en fait ils maintiennent par là leur propre supériorité. Ce n'est pas de la condescendance que de s'incliner devant un inférieur. Ces cérémonies me semblent en fait si ridicules que je suis à peine capable de contrôler mes réactions quand je vois un homme commencer à ramasser un mouchoir ou à fermer une porte avec une sollicitude grave et empressée, alors que la *dame* aurait pu le faire elle-même moyennant un pas ou deux.

Un désir insensé vient de monter de mon cœur à ma tête et je ne le réprimerai pas, même s'il provoque le rire. Je souhaite sincèrement voir disparaître de la société la distinction entre les sexes, sauf quand il s'agit de relations amoureuses. Car cette distinction est, j'en suis fermement convaincue, le fondement de la faiblesse de caractère attribuée aux femmes, la raison pour laquelle on néglige leur esprit, alors qu'on leur fait acquérir toutes sortes de talents avec un soin assidu. C'est pour cette raison qu'elles préfèrent l'élégance à l'héroïsme.

Tous les êtres humains, quels qu'ils soient, souhaitent être aimés et respectés par *quelque chose* ; et le commun des mortels prendra toujours le plus court chemin pour parvenir à l'accomplissement de ses désirs. Le respect qu'on voue à la richesse et à la beauté est le plus évident et le moins équivoque ; aussi, bien entendu, il attirera toujours le regard des esprits vulgaires. Ce sont obligatoirement leurs qualités et leurs vertus qui donnent leur valeur aux hommes issus des classes moyennes, et la conséquence naturelle en est que c'est dans les classes moyennes qu'on trouve le plus de vertus et de qualités. Ainsi, dans un certain rang, les hommes ont au moins l'occasion de se comporter avec dignité et de s'élever grâce à leurs efforts, source d'un véritable progrès moral ; mais, jusqu'à ce que leur caractère soit formé, les femmes se trouvent dans la même situation que les riches : elles ont à la naissance (je parle ici de l'état actuel de la civilisation) certains privilèges sexuels et tant qu'on les leur accordera gratuitement, rares seront celles qui chercheront jamais à accomplir des actes surérogatoires pour obtenir l'estime d'un petit nombre de gens supérieurs.

Entendons-nous jamais parler de femmes qui, sortant de l'obscurité, exigent hardiment qu'on les respecte en raison de leurs grandes aptitudes ou de leurs vertus héroïques ? Où peut-on trouver de telles femmes ? "Attirer les regards, les attentions, la sympathie, les flatteries et l'approbation sont les seuls avantages qu'elles recherchent." C'est vrai !, s'exclameront probablement mes lecteurs masculins ; mais qu'ils se souviennent, avant de tirer aucune conclusion, que cela ne fut pas écrit à l'origine à propos des femmes mais à propos des riches. Dans la *Théorie des sentiments moraux* du Dr Smith, j'ai trouvé une description générale des nobles et des riches qui, à mon avis, aurait pu s'appliquer parfaitement aux femmes. Je renvoie le lecteur avisé à toute cette comparaison, mais j'en citerai un passage pour étayer un argument sur lequel je veux insister, parce que c'est l'un des plus concluants qui soient pour réfuter l'existence de caractéristiques sexuelles. Car si, à l'exception des guerriers, la noblesse n'a jamais produit de grands hommes d'aucune espèce, n'en peut-on conclure à juste titre que leur situation particulière a étouffé l'homme en eux et a produit une personnalité semblable à celle des femmes qui *se situent*, si je peux utiliser ce mot, d'après le rang où elles sont placées par courtoisie ? Les femmes, qu'on appelle couramment des *dames*, ne doivent pas être contredites publiquement ; elles n'ont pas le droit d'exercer leur force physique ; et l'on n'attend d'elles que des vertus négatives (si même on en attend des vertus), telles que la patience, la docilité, la bonne humeur et la complaisance, vertus incompatibles avec tout effort intellectuel sérieux. En outre, vivant plus entre elles et se trouvant rarement seules, elles sont plus soumises à l'influence des sentiments qu'à celle des passions. La solitude et la réflexion sont nécessaires pour donner aux désirs l'intensité de la passion et pour permettre à l'imagination d'amplifier les choses et de les rendre plus désirables. On peut dire la même chose des riches ; ils ne s'occupent pas assez d'idées générales, rassemblées avec passion ou dans le calme de la réflexion, dans le but d'acquérir cette force de caractère qui permet les grandes décisions. Mais écoutez ce que dit des grands un observateur pertinent :

"Les grands ignorent-ils comme il en coûte peu de gagner l'admiration publique, ou s'imaginent-ils qu'ils doivent comme les autres hommes la payer de leur sueur ou de leur sang ? Quelles qualités essentielles enseigne-t-on au jeune noble pour qu'il se montre digne de son rang et mérite cette supériorité sur ses concitoyens que lui vaut la vertu de ses ancêtres ? S'agit-il du savoir, de l'ingéniosité, de la patience, de l'abnégation ou de toute autre vertu ? Comme toutes ses paroles, tous ses mouvements sont surveillés, il apprend à faire attention à tous les détails de son comportement ordinaire et étudie comment accomplir tous ces petits devoirs avec la plus extrême convenance. Comme il est conscient qu'on l'observe et que l'humanité est prête à encourager tous ses penchants, il agit, dans les occasions les plus banales,

avec cette liberté et cette dignité que lui inspire naturellement cette réflexion. Son air, ses manières, son comportement, tout trahit ce sentiment élégant et gracieux de sa propre supériorité que ceux qui sont nés dans un rang inférieur ne peuvent presque jamais atteindre. Voilà les artifices par lesquels il se propose d'amener plus facilement les individus à se soumettre à son autorité et de guider leurs penchants suivant son propre plaisir ; et, sur ce plan, il est rarement déçu. Ces artifices, que favorisent le rang et la prééminence, suffisent d'ordinaire pour gouverner le monde. Louis XIV, pendant la plus grande partie de son règne, fut considéré non seulement en France, mais dans toute l'Europe, comme l'exemple le plus parfait de ce qu'est un grand prince. Mais quels sont les talents et les qualités qui lui ont valu une telle renommée ? Est-elle due à la justice scrupuleuse et inflexible qu'il manifesta dans toutes ses entreprises, aux immenses dangers et difficultés qui les accompagnaient ou au soin infatigable et incessant avec lequel il les poursuivit ? Est-elle due à ses connaissances étendues, à son jugement remarquable, ou son héroïsme ? Elle n'est due à aucune de ces qualités. Il fut, avant tout, le prince le plus puissant d'Europe et par conséquent il eut le rang le plus élevé parmi les rois et puis, dit son historien, il a surpassé tous ses courtisans par la grâce de sa tournure et la beauté majestueuse de ses traits. Le son de sa voix, noble et touchante, a conquis les cœurs que sa présence intimidait. Il avait une démarche et un comportement qui ne pouvaient convenir qu'à son rang et à sa personne et qui eussent été ridicules chez un autre. L'embarras qu'il faisait naître chez ceux qui lui adressaient la parole flattait la secrète satisfaction que lui procurait le sentiment de sa propre supériorité. Ces talents frivoles, favorisés par son rang, et sans doute aussi par d'autres qualités et vertus dont le niveau ne semble pas toutefois avoir dépassé de beaucoup la médiocrité, valurent à ce prince l'estime de son époque et de la part de la postérité un très grand respect porté à sa mémoire.

De son temps et en sa présence, aucune autre vertu n'a pu, semble-t-il, soutenir la concurrence de ses qualités personnelles devant lesquelles le savoir, l'ingéniosité, la bravoure et la bienfaisance, tremblants et confondus, perdirent toute dignité."

Il en est ainsi de la femme, "parfaite en elle-même" ; en possédant tous ces talents frivoles, elle change la nature des choses de sorte que :

Ce qu'elle fait ou dit

Semble ce qu'il y a de plus sage, de plus vertueux, de plus discret, de mieux ;

Toute connaissance supérieure s'effondre en sa présence. La sagesse décontenancée s'égare dans les discours qu'elle lui tient et se montre semblable à la Bêtise

L'autorité et la raison sont à ses ordres.

Et tout ceci se fonde sur sa beauté !

Dans les classes moyennes, pour poursuivre la comparaison, les hommes sont préparés durant leur jeunesse à des professions et le mariage n'est pas considéré comme le grand événement de leur vie ; les femmes, au contraire, n'ont d'autre projet pour stimuler leurs facultés. Ce ne sont pas les affaires, les plans généraux, ou un quelconque élan de l'ambition qui occupent leur attention ; non, elles n'échafaudent pas d'aussi nobles projets. Pour s'élever dans le monde et courir librement d'un plaisir à un autre, il faut qu'elles se marient avantageusement et c'est à cet objectif qu'elles consacrent leur temps et qu'elles prostituent souvent légalement leur personne. Quand un homme embrasse une profession, il a en vue quelque avantage futur (et en concentrant tous ses efforts sur un seul point, l'esprit acquiert de la force de caractère) ; pénétré de ses affaires, il considère le plaisir comme une simple détente, alors que les femmes recherchent le plaisir comme but principal de leur existence. En fait, en raison de l'éducation qu'elles reçoivent de la société, on peut dire que l'amour du plaisir régit leur vie ; mais cela prouve-t-il que les âmes ont un sexe ? Il serait tout aussi rationnel de déclarer que les courtisans français, formés dans un système despotique destructeur, n'étaient pas des hommes parce qu'ils sacrifiaient la liberté, la vertu et l'humanité au plaisir et à la vanité – passions fatales qui ont toujours dominé l'espèce *tout entière* !

Le même amour du plaisir, qu'encourage la tendance générale de leur éducation, donne dans la plupart des cas une tournure frivole à la conduite des femmes ; ainsi par exemple, elles sont toujours préoccupées de choses secondaires et en quête d'aventures, au lieu de s'acquitter de leurs devoirs.

Quand un homme entreprend un voyage, il en envisage généralement le terme ; une femme pense plus aux incidents de parcours, aux choses étranges qui peuvent survenir sur la route, à l'impression qu'elle peut faire sur ses compagnons de voyage ; et surtout, elle veille scrupuleusement sur les parures qu'elle emporte avec elle, qui sont plus qu'une partie d'elle-même, surtout quand elle va apparaître sur une nouvelle scène, quand, pour utiliser une jolie expression française, elle va faire sensation. Peut-il y avoir dignité d'esprit quand on a des soucis aussi triviaux ?

Bref, les femmes en général, de même que les riches, hommes et femmes, ont acquis toutes les folies et tous les vices de la civilisation sans bénéficier de ses fruits. Il n'est pas nécessaire de rappeler encore une fois que je parle de l'ensemble du sexe féminin, en laissant de côté les exceptions. On excite leurs sens et on néglige leur esprit, en conséquence de quoi les femmes deviennent la proie de leurs sens, délicatement nommés "sensibilité", et la moindre bourrasque de sentiment les emporte. Les femmes civilisées sont donc si affaiblies par de faux raffinements que leur condition morale est bien inférieure à ce qu'elle serait si on les laissait dans un état plus proche de l'état de nature. Une sensibilité exacerbée ne donne pas

seulement aux femmes, perpétuellement agitées et nerveuses, un sentiment de malaise mais les rend agaçantes pour les autres, pour employer une expression modérée. Toutes leurs pensées sont axées vers ce qui est susceptible d'exciter l'émotion ; faisant appel au sentiment et non à la raison, leur conduite est instable et leurs opinions changeantes, non pas tant en raison de changement de points de vue qu'en raison d'émotions contradictoires. Elles s'enthousiasment pour de nombreuses activités par accès ou par à-coups, mais elles ne persévèrent jamais et se fatiguent vite ; l'indifférence s'ensuit, due à cette ardeur ou à une autre passion passagère à laquelle la raison n'a jamais donné de pesanteur particulière. Qu'il doit être malheureux cet être dont l'éducation n'a cherché qu'à enflammer les passions ! On devrait faire une distinction entre le fait de les enflammer et de les attiser. Une fois les passions ainsi encouragées, sans que soit formé le jugement, que peut-on espérer ? Sans aucun doute, un mélange de folie et de bêtise !

Cette observation ne devrait pas se limiter au *beau sexe* ; cependant, pour l'instant, je me contente de l'appliquer seulement aux femmes.

Les romans, la musique, la poésie et la galanterie, tout tend à faire des femmes les créatures de la sensation ; ainsi, leur caractère se forme dans le moule de la bêtise durant cette époque où elles apprennent les arts d'agrément, seuls talents qu'elles sont poussées à acquérir, de par leur situation dans la société. Cette sensibilité exacerbée affaiblit naturellement leurs autres facultés intellectuelles et empêche leur esprit de parvenir à cette prééminence qui ferait d'elles des créatures raisonnables utiles aux autres et contentes de leur sort : car l'exercice de l'intelligence, au fur et à mesure des années, est la seule méthode indiquée par la nature pour modérer les passions.

La satiété a des effets très différents et j'ai été souvent très impressionnée par une description emphatique de la damnation, où l'âme est représentée errant inutilement autour du corps impur qu'elle a quitté, incapable de rien goûter sans les organes des sens. Cependant on rend les femmes esclaves de leurs sens parce que c'est par leur sensibilité qu'elles obtiennent leur pouvoir actuel.

Les moralistes oseront-ils affirmer que c'est la condition dans laquelle il faut encourager à rester une moitié de la race humaine, inactive, apathique, stupide et soumise ? Aimables instructeurs ! Pour quelle fin fûmes-nous créées ? Pour rester, peut-on dire, innocentes ; ce qui pour eux veut dire en enfance. Nous aurions tout aussi bien pu ne jamais naître, à moins qu'il ne fût nécessaire de nous créer pour permettre à l'homme d'acquérir le noble privilège de la raison, la faculté de discerner le bien du mal, tandis que nous retournons à la poussière d'où nous sommes issues, sans espoir de résurrection.

Ce serait une tâche interminable que de retracer les divers chagrins, soucis et mesquineries que vaut aux femmes l'opinion courante suivant laquelle elles furent créées pour ressentir les choses plutôt que pour les comprendre et que tout leur pouvoir doit venir de leurs charmes et de leur faiblesse :

“Leur faiblesse est leur beauté et leur charme.” Cette aimable faiblesse les met entièrement à la merci non seulement de la protection, mais des conseils de l'homme, sauf quand elles détiennent quelque pouvoir illicite. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que, négligeant les devoirs que leur désigne la raison et reculant devant des épreuves à même de fortifier leur esprit, elles ne cherchent qu'à donner à leurs défauts un jour gracieux qui servira à accroître leurs charmes aux yeux d'êtres voluptueux, même si cela les ravale dans l'échelle des valeurs morales ?

Fragiles dans tous les sens du terme, elles sont obligées de compter sur l'homme pour trouver le bien-être. Dans les moindres dangers, elles s'accrochent à lui avec la ténacité d'un parasite, en demandant secours d'une voix plaintive ; alors leur protecteur *naturel* étend son bras ou élève la voix pour protéger la belle apeurée – de quoi ? Peut-être des cornes d'une vieille vache ou du trottement d'une souris ; et s'il s'agissait d'un rat le danger serait sérieux. Au nom de la raison, et même du bon sens, qui pourrait sauver de tels êtres du mépris, en dépit de leur beauté et de leur douceur ?

Ces craintes, quand elles ne sont pas affectées, peuvent être assez touchantes, mais elles révèlent un degré d'imbécillité qui dégrade une créature raisonnable à un point dont les femmes ne sont pas conscientes, car l'amour et l'estime sont deux choses très différentes.

Je suis pleinement convaincue que nous n'aurions aucun de ces comportements puérils si l'on permettait aux filles de prendre suffisamment d'exercice et si on ne les confinait pas dans des pièces sans air, ce qui atrophie leurs muscles et dérègle leur système digestif. Pour pousser plus loin cette remarque, si au lieu d'entretenir ou peut-être même de faire naître la crainte chez les filles, on la traitait de la même manière que la lâcheté chez les garçons, nous ne tarderions pas à voir les femmes se comporter avec plus de dignité. Il est vrai qu'on ne pourrait alors dire avec autant de justesse qu'elles sont les douces fleurs qui égayaient le chemin de l'homme ; mais elles seraient des membres plus respectables de la société et accompliraient les devoirs importants de leur vie à la lumière de leur propre raison. “Éduquez les femmes comme les hommes, dit Rousseau, et plus elles ressembleront à notre sexe, moins elles auront de pouvoir sur nous.” C'est exactement l'objectif que je vise. Je ne souhaite pas qu'elles aient du pouvoir sur les hommes mais sur elles-mêmes.

J'ai entendu des hommes s'élever de la même façon contre l'instruction des pauvres ; car nombreuses sont les formes que revêt l'aristocratie. “Apprenez-leur à

lire et à écrire, disent-ils, et vous les ferez sortir de la situation à laquelle la nature les a destinés.” Un Français a réfuté ce point de vue avec éloquence et je lui emprunterai ses arguments. “Mais ils ne savent pas qu’en faisant de l’homme un animal, ils peuvent à tout instant le voir se transformer en une bête féroce. Sans instruction, point de moralité !”

L’ignorance est un fondement fragile pour la vertu ! Telle est cependant la condition à laquelle la femme est destinée, disent avec insistance les écrivains les plus acharnés à démontrer la supériorité de l’homme, une supériorité non en quantité mais en qualité, bien que, pour adoucir l’argument, ils aient essayé de prouver avec une générosité toute chevaleresque qu’il ne fallait pas comparer les sexes. Selon eux, l’homme a été créé pour comprendre les choses, la femme pour les sentir – et ensemble, corps et âme, ils forment le tout le plus parfait qui soit où s’allient avec bonheur en une seule personne raison et sensibilité.

Et qu’est-ce que la sensibilité ? “Rapidité de sensation ; rapidité de perception ; délicatesse.” Telle est la définition du Dr Johnson, mais cette définition, à mon avis, ne suggère que l’idée d’un instinct poli et délicat. Je ne discerne aucune trace de l’image de Dieu ni dans la sensation ni dans la matière. Qu’on les raffine soixante-dix fois sept fois, il s’agira toujours de choses matérielles, et le feu ne transformera pas le plomb en or !

J’en reviens à mon vieil argument : si l’on accorde à la femme une âme immortelle, elle doit s’efforcer durant sa vie d’améliorer son intelligence. Et quand, oubliant que sa vie ici-bas n’est qu’une fraction d’un tout plus vaste, on l’incite à rechercher la satisfaction du moment et à oublier la noble fin à laquelle elle est destinée, on contrarie la nature ; ou alors c’est que la femme n’est sur terre que pour propager l’espèce et se dissout ensuite dans la mort. À moins qu’accordant aux animaux de toute sorte une âme non raisonnable, on ne considère l’exercice de l’instinct et de la sensibilité comme une étape dans cette vie qui leur permet d’accéder à la raison dans l’autre, si bien que durant toute l’éternité les femmes resteront derrière l’homme qui, nous ne savons pourquoi, a, lui, reçu le pouvoir d’accéder à la raison dès sa vie sur terre.

Quand je traiterai des devoirs spécifiques des femmes, comme je devrai traiter des devoirs spécifiques d’un citoyen ou d’un père, on s’apercevra que je ne prétends pas qu’on doive les sortir de leur famille, du moins pour la majorité d’entre elles. “Celui qui a une femme et des enfants, dit lord Bacon, a donné des otages à la fortune ; car ce sont des obstacles aux grandes entreprises, bonnes ou mauvaises. Il est certain que les œuvres les meilleures et les plus bénéfiques pour la collectivité ont été accomplies par des hommes célibataires ou sans enfants.” J’en dis autant des femmes : mais le bien-être de la société ne dépend pas d’exploits extraordinaires ; et si son

organisation était plus rationnelle, on aurait encore moins besoin de grands talents ou de vertus héroïques.

Pour s'occuper d'une famille et élever des enfants, il faut faire preuve de discernement et posséder une force physique et morale tout à la fois ; cependant les hommes, qui, par leurs écrits, se sont acharnés le plus violemment à confiner les femmes à la maison, ont essayé d'affaiblir leur corps et de paralyser leur esprit en employant des arguments dictés par un instinct grossier que la satiété avait rendu difficile. Mais si par ces funestes méthodes ils avaient réellement persuadé les femmes, en agissant sur leurs sentiments, de rester chez elles et d'accomplir leurs devoirs de mère et de maîtresse de maison, je m'opposerais nettement à ces opinions ; car si de cette façon on a amené les femmes à se bien conduire, en faisant de l'accomplissement de tâches aussi importantes l'occupation principale de leur vie, on a insulté la raison. Cependant, et j'en appelle à l'expérience, si en négligeant leur intelligence, on les a détachées de ces tâches domestiques autant, sinon plus, que si elles avaient eu des activités intellectuelles tout à fait sérieuses, et bien qu'on puisse observer que dans son ensemble l'humanité ne poursuit jamais avec assiduité un objet intellectuel³⁸, qu'on me permette d'en conclure que la raison est indispensable pour permettre à une femme d'accomplir n'importe lequel de ses devoirs correctement et, répétons-le encore une fois, la sensibilité n'est pas la raison.

La comparaison avec les riches me revient encore ; car, quand les hommes négligent les devoirs de l'humanité, les femmes suivent leur exemple ; un même courant les emporte tous avec une vitesse insensée. Les richesses et les honneurs empêchent un homme de développer son intelligence et affaiblissent toutes ses facultés en renversant l'ordre de la nature qui a toujours fait du vrai plaisir la récompense du travail. Le plaisir, le plaisir émollient, est aussi à la portée des femmes, sans qu'elles le méritent. Mais comment pouvons-nous espérer que les hommes soient fiers de la vertu tant que l'on n'aura pas supprimé les biens héréditaires ? Et, d'ici là, les femmes régneront sur eux par les moyens les plus directs et négligeront leurs tristes devoirs domestiques pour courir après le plaisir éphémère.

“Le pouvoir de la femme, a dit quelqu'un, réside dans sa sensibilité” ; et les hommes, sans s'inquiéter des conséquences, font tout ce qu'ils peuvent pour faire de la sensibilité ce pouvoir suprême. L'empire de ceux qui y font constamment appel comme, par exemple, les poètes, les peintres et les compositeurs³⁹ est très grand.

³⁸ L'ensemble de l'humanité est plutôt esclave de ses instincts que de ses passions.

³⁹ Les hommes de ce genre la déversent dans leurs compositions afin de fondre des ingrédients grossiers ; et les façonnant avec passion donnent une âme à un corps inerte ; mais dans l'imagination de la femme, l'amour seul concentre ses rayons éthérés.

Cependant, quand la sensibilité est ainsi privilégiée aux dépens de la raison, et même de l'imagination, on ne voit pas pourquoi les philosophes se plaignent de leur instabilité. L'attention sexuelle que les hommes portent aux femmes agit particulièrement sur leur sensibilité, et cette sympathie s'exerce depuis leur jeunesse. Un mari ne peut prodiguer longtemps de telles attentions avec la passion qu'il faut pour susciter de vives émotions, et son cœur étant habitué à ces vives émotions, la femme se tourne vers un nouvel amant ou, victime de sa vertu ou de sa prudence, se languit en secret. Je parle ici de femmes dont on a sensibilisé le cœur et formé le goût ; car je suis à même de conclure d'après ce que j'ai vu dans la haute société que le mode d'éducation et les relations entre les sexes que j'ai dénoncés développent plus souvent la vanité que la sensibilité et que la coquetterie découle plus fréquemment de la vanité que de l'inconstance qu'engendre naturellement une sensibilité exacerbée.

Il est un autre argument qui, à mes yeux, a beaucoup de poids et qui, je pense, devrait frapper tous les cœurs attentifs et bienveillants. Les filles qui ont ainsi reçu une éducation insuffisante se retrouvent souvent cruellement dépourvues de ressources à la mort de leurs parents ; alors elles dépendent non seulement de la raison, mais de la générosité de leurs frères. Ces frères sont, dans le meilleur des cas, des hommes bons et leur donnent comme une faveur ce à quoi des enfants nés de mêmes parents avaient pareillement droit. Une femme docile peut rester quelque temps dans cette situation équivoque et humiliante sans trop en souffrir. Mais, quand le frère se marie, événement des plus probables, elle n'est plus considérée comme la maîtresse de maison, mais comme une intruse qu'on regarde de travers, une charge inutile dépendant de la bienveillance du maître de la maison et de sa nouvelle compagne.

Qui peut dire les souffrances qu'éprouvent dans de telles situations de nombreux êtres infortunés, aussi faibles de corps que d'esprit, incapables de travailler et rougissant d'avoir à quémander ? Il n'est pas injuste de supposer que l'épouse ait le cœur dur et l'esprit étroit ; car le mode d'éducation actuel ne développe pas plus le cœur que l'intelligence ; l'épouse est jalouse des petites gentillesse que son mari manifeste pour ses proches, et sa sensibilité ne s'élevant pas jusqu'à des sentiments d'humanité, elle est mécontente de voir les biens de ses enfants prodigués à une sœur sans ressources.

Ce sont là des faits que j'ai constatés maintes fois. La conséquence en est évidente : l'épouse a recours à la ruse pour saper une affection de longue date qu'elle n'ose attaquer ouvertement ; et elle n'épargne ni les larmes ni les caresses tant que l'espionne n'est pas chassée de la maison et jetée dans le monde sans être préparée à ses difficultés, à moins que dans un grand effort de générosité ou par égard pour la

décence, on ne la relègue dans une solitude sans joie avec une petite rente et un esprit inculte.

Il se peut que ces deux femmes en soient au même point pour ce qui est de la raison et de l'humanité ; et si les rôles avaient été intervertis, elles auraient pu agir de la même façon égoïste ; mais avec une éducation différente, la situation aurait été aussi très différente. L'épouse n'aurait pas eu cette sensibilité égocentrique, et sa raison aurait pu lui apprendre à ne pas espérer l'affection d'un mari qu'elle aurait amené à violer ses devoirs antérieurs, ni même à s'en flatter. Elle ne l'aurait pas aimé simplement parce qu'elle en était aimée, mais en raison de ses qualités ; et sa sœur aurait été capable de lutter toute seule au lieu de manger le pain amer de la dépendance.

Je suis vraiment convaincue que le cœur, comme l'intelligence, s'épanouit grâce à l'éducation et, ce qui n'est peut-être pas aussi évident, grâce au développement de l'organisme. Je ne parle pas en ce moment des éclairs momentanés de la sensibilité mais des affections. Et peut-être dans l'éducation des deux sexes, la tâche la plus difficile est-elle d'adapter l'instruction de façon à ne pas entraver le développement de l'intelligence cependant qu'on nourrit le cœur de la sève généreuse du printemps, produite par la fermentation électrique de la saison, et en évitant de dessécher les sentiments par des activités intellectuelles coupées de la vie.

Quand elles reçoivent une éducation soignée, les femmes deviennent de belles dames distinguées, débordant de sensibilité et regorgeant de fantaisies et de caprices, ou simplement de bonnes ménagères. Ces dernières sont souvent des êtres sympathiques et honnêtes et ont une sorte de bon sens clairvoyant assorti d'une sagesse pratique qui fait souvent d'elles des membres de la société plus utiles que la belle dame sentimentale, bien qu'elles ne possèdent ni goût ni grandeur d'esprit. Le monde intellectuel leur est fermé ; sortez-les de leur famille ou de leur entourage : elles restent semblables à elles-mêmes ; leur esprit ne trouve pas d'occupation, car la littérature leur fournit un fonds de distraction qu'elles n'ont jamais cherché à apprécier et que souvent elles méprisent. Les sentiments et les goûts manifestés par des esprits plus cultivés leur semblent ridicules même chez ceux que le hasard et les relations de famille les ont amenées à aimer. Et chez de simples connaissances, elles prennent tout cela pour de l'affectation.

Un homme sensé ne peut aimer une femme de ce genre qu'en raison de son sexe et il ne la respecte que parce qu'elle est une servante de confiance. Pour préserver sa propre tranquillité, il la laisse réprimander les domestiques et aller à l'église avec des vêtements d'excellente qualité. Un homme dépourvu d'intelligence ne s'entendrait probablement pas aussi bien avec elle, car il se pourrait qu'il souhaite empiéter sur ses prérogatives et s'occuper lui-même de certaines affaires domestiques. Cependant,

les femmes dont on n'a pas cultivé l'esprit ni développé par la réflexion la sensibilité naturelle sont incapables de s'occuper d'une famille ; car elles étendent exagérément leur pouvoir, et tyrannisent toujours autrui pour marquer une supériorité qui repose sur la seule distinction arbitraire de la fortune. Le mal est quelquefois plus sérieux et des domestiques sont privés de plaisirs innocents et accablés de travail au-delà de leur force, afin de permettre à la maîtresse de maison d'avoir une meilleure table et de surpasser ses voisines en luxe et en élégance. Si elle s'occupe de ses enfants, c'est en général pour les habiller à grand prix, et que cette attention vienne de la vanité ou de la tendresse, elle est tout aussi nocive.

Par ailleurs, combien de femmes de cette nature passent leur journée ou au moins leur soirée à maugréer. Leurs maris reconnaissent que ce sont de bonnes ménagères et de chastes épouses, mais ils vont chercher ailleurs une compagnie plus agréable, ou si je puis utiliser un mot français significatif, plus piquante. Et la femme assidue à sa tâche, comme un cheval aveugle dans un moulin, se voit voler sa juste récompense ; car les gages qui lui sont dus sont les caresses de son mari et les femmes qui ont si peu de ressources en elles-mêmes ne supportent pas très facilement d'être privées d'un droit naturel.

Une dame distinguée, au contraire, a appris à considérer avec mépris les tâches vulgaires de la vie, bien qu'elle n'ait été incitée qu'à cultiver des talents un peu plus intellectuels, car même l'habileté physique ne peut s'acquérir correctement, si l'on n'exerce son intelligence. S'il ne repose pas sur des principes, le goût reste superficiel ; la grâce doit provenir de quelque chose de plus profond que l'imitation. Cependant l'imagination est exaltée et les sentiments deviennent délicats sinon sophistiqués ; ou alors le cœur encore ingénu auquel le jugement ne fait pas contrepoids devient trop sensible.

Ces femmes sont souvent aimables ; et leur cœur a réellement plus tendance à se montrer bienveillant, et plus sensible aux sentiments de la vie civilisée que celui de la ménagère rustre ; mais, manquant du jugement et de l'indépendance nécessaires, elles n'inspirent que de l'amour ; elles sont les maîtresses de leur mari sans avoir prise sur leurs affections, et ont avec les amis de leur mari des relations platoniques. Ce sont elles les "beaux défauts" de la nature, les femmes qui semblent être créées non pour apprécier la compagnie de l'homme, mais pour l'empêcher de sombrer dans une bestialité complète, en polissant son caractère et en donnant, par des caresses enjouées, quelque dignité à l'instinct qui le porte vers elles. Dieu miséricordieux, Créateur de toute la race humaine ! N'as-tu créé pour aucune fin supérieure un être comme la femme qui peut découvrir ta sagesse dans tes œuvres et sentir que Toi seul de par ta nature es au-dessus d'elle ? Peut-elle croire qu'elle fut créée à seule fin de se soumettre à l'homme, son égal, envoyé, comme elle, dans le monde pour y acquérir la

vertu ? Peut-elle accepter de ne chercher qu'à lui plaire, de n'être qu'un ornement de la terre quand son âme est capable de s'élever jusqu'à Toi ? Et peut-elle se résoudre à n'avoir de raison qu'autant que l'homme veut bien lui en accorder quand elle devrait gravir avec lui les marches ardues du savoir ?

Cependant, si l'amour est le bien suprême, que les femmes soient élevées à seule fin de l'inspirer et que chacun de leurs charmes soit cultivé de façon à intoxiquer les sens ; mais, si ce sont des êtres moraux, qu'elles aient une chance de devenir intelligentes et que leur amour pour l'homme ne soit qu'une partie du feu ardent de l'amour universel qui, après avoir embrassé l'humanité, monte avec reconnaissance vers Dieu comme l'encens.

Pour accomplir les devoirs domestiques, il faut beaucoup d'énergie et une sorte de persévérance laborieuse qui doit reposer sur un appui plus solide que les émotions, aussi vives et sincères soient-elles. Pour donner l'exemple de l'ordre, qui est l'âme de la vertu, il faut adopter une conduite quelque peu austère, qu'on ne peut guère attendre d'un être qui, depuis son enfance, a été le jouet de ses propres sensations. Quiconque veut servir utilement doit suivre une ligne de conduite ; et, en accomplissant le devoir le plus simple, nous sommes souvent obligés d'agir à l'encontre de l'impulsion du moment qui nous porte à la tendresse ou à la compassion. La sévérité est souvent la preuve d'affection la plus sûre et la plus noble ; et si tant de mères affectueuses gâtent leurs enfants, c'est parce qu'elles n'ont pas cette maîtrise de leurs sentiments ni cette affection digne et sublime qui fait préférer le bien futur de l'être aimé à un plaisir immédiat. Aussi s'est-on demandé si la négligence était plus nocive que l'indulgence ; mais je suis portée à penser que c'est la seconde qui a fait le plus de mal.

Les hommes semblent admettre que les enfants soient laissés sous la responsabilité des femmes durant leur enfance. Or, d'après toutes les observations que j'ai pu faire, les femmes sensibles sont les moins aptes à cette tâche, car, emportées par leurs sentiments, elles gâteront inmanquablement le caractère d'un enfant. La formation du caractère, qui est la première et la plus importante fonction de l'éducation, nécessite une attention sérieuse et raisonnée et une ligne de conduite à mi-chemin entre la tyrannie et l'indulgence ; pourtant ce sont là les extrêmes dans lesquels tombent alternativement les êtres sensibles qui dépassent toujours les bornes. J'ai poursuivi plus loin ce raisonnement pour en arriver à la conclusion qu'une personne de génie est la moins apte à s'occuper d'éducation publique ou privée. Ces esprits exceptionnels voient les choses trop globalement et ont rarement bon caractère, sinon jamais. Cette gaieté habituelle, appelée bonne humeur, est aussi rarement associée à de grandes facultés intellectuelles qu'à des sentiments profonds. Et ces gens qui suivent avec intérêt et admiration les envolées du génie ou qui

cherchent à s'instruire par les méditations d'un profond penseur ne doivent pas s'indigner de trouver le premier irascible et le second morose, parce qu'une vive imagination et une intelligence solide ne sont guère compatibles avec cette civilité courtoise qui conduit un homme à s'incliner devant les opinions et les préjugés des autres, au lieu de les attaquer de front.

Mais lorsqu'on parle d'éducation ou de mœurs, il ne faut pas prendre en considération les esprits supérieurs : ce sont des cas exceptionnels ; c'est la multitude, avec ses compétences moyennes, qui a besoin d'instruction et qui s'imprègne de l'atmosphère qu'elle respire. Il ne faudrait pas, à mon avis, échauffer par une indolence luxurieuse les sensations de tous ces hommes et femmes respectables, aux dépens de leur intelligence ; car, sans un fonds d'intelligence, ils ne deviendront jamais ni vertueux ni libres : une aristocratie, fondée sur la propriété ou sur des talents certains, l'emportera toujours sur ceux qui, tour à tour timides ou féroces, sont esclaves de leurs sentiments.

Examinons les choses d'un autre point de vue. Il existe un grand nombre d'arguments, apparemment sensés parce qu'on les suppose déduits de la nature, que les hommes ont utilisés pour avilir moralement et physiquement le sexe féminin. Il faut que j'en signale quelques-uns.

On a souvent remarqué avec mépris que l'intelligence féminine parvient plus tôt à maturité que l'intelligence masculine. Je ne répondrai pas à cet argument en faisant allusion aux signes précoces de raison, sinon de génie, chez Cowley, Milton et Pope⁴⁰, mais j'en appellerai seulement à l'expérience pour déterminer si les jeunes gens qui sont introduits de bonne heure dans la société (et les exemples en sont fréquents aujourd'hui) n'acquièrent pas la même précocité. Ce fait est si notoire qu'il suffit de le mentionner pour que tous ceux qui vont un tant soit peu dans le monde se rappellent avoir vu un certain nombre de ces petits singes maniérés dont l'intelligence a été entravée dans son développement pour avoir été introduits dans la société des hommes à un âge où ils auraient dû être en train de faire marcher une toupie ou de jouer au cerceau.

Certains naturalistes ont aussi affirmé que les hommes ne terminent pas complètement leur croissance avant l'âge de trente ans, mais que les femmes parviennent à la maturité avant vingt ans. Je crains qu'ils ne raisonnent sur des bases fausses, égarés par le préjugé masculin selon lequel la beauté est la perfection de la femme – la simple beauté des traits et du visage, au sens vulgaire du terme –, alors qu'on reconnaît à la beauté masculine un certain rapport avec l'esprit. Pas plus que les hommes, les femmes n'acquièrent de force physique ni cette expression

⁴⁰ On pourrait en citer bien d'autres.

caractéristique que les Français appellent physionomie avant l'âge de trente ans. Les petites manières innocentes des enfants sont, il est vrai, particulièrement agréables et attrayantes ; cependant, quand la première fraîcheur de la jeunesse a disparu, ces grâces innocentes deviennent des airs empruntés qui déplaisent à toute personne de goût. Le maintien des jeunes filles doit exprimer seulement la vivacité et une modestie empreinte de pudeur ; mais une fois passé le printemps de la vie, le visage doit être plus grave et à la place de fossettes mutines on doit y remarquer les traces de la passion et nous nous attendons à voir apparaître la personnalité individuelle qui seule retient les affections⁴¹. À cet âge nous préférons les conversations aux caresses, nous souhaitons donner du champ à notre imagination et aux sensations de notre cœur.

À vingt ans, la beauté des deux sexes est la même ; mais le libertinage de l'homme l'amène à faire la différence et les vieilles coquettes sont souvent du même avis ; car, quand elles ne peuvent plus inspirer l'amour, elles paient cher la vigueur et la vivacité de la jeunesse. Les Français, qui font entrer plus d'esprit dans leur conception de la beauté, donnent la préférence aux femmes de trente ans. Je veux dire qu'à leurs yeux les femmes sont au comble de la perfection quand la vivacité fait place à la raison et à cette gravité majestueuse, qui est la marque de la maturité, son point d'équilibre. Durant la jeunesse, jusqu'à l'âge de vingt ans, le corps se développe ; jusqu'à trente ans, le squelette s'étoffe et les muscles souples se fortifient jour après jour en façonnant le caractère ; c'est-à-dire qu'ils décrivent les opérations de l'esprit avec la plume de fer du destin et nous indiquent non seulement les facultés intérieures de l'être, mais la manière dont elles ont été utilisées.

Il convient d'observer que les animaux lents à atteindre la maturité sont ceux qui vivent le plus longtemps et qui appartiennent à l'espèce la plus noble. Les hommes ne peuvent cependant pas revendiquer une supériorité naturelle quelconque du fait de la longévité ; car la nature n'a pas privilégié les hommes à cet égard.

La polygamie est une autre forme de dégradation physique et l'argument avancé pour défendre une coutume qui détruit toutes les vertus domestiques est que dans les pays où elle existe, il naît plus de femmes que d'hommes. Il semble qu'il s'agisse là d'une indication de la nature, or la raison doit s'incliner devant la nature. Une autre conclusion évidente s'impose : si la polygamie est nécessaire, la femme doit donc être inférieure à l'homme et faite pour lui.

Nous savons très peu de choses de la formation du fœtus dans le sein maternel ; mais il me semble probable que c'est une cause physique fortuite qui peut expliquer le

⁴¹ La force d'une affection est généralement proportionnelle au caractère de l'espèce dans l'objet aimé, mais elle se perd dans celle de l'individu.

phénomène dont je viens de parler et prouver que ce n'est pas une loi de la nature. J'ai rencontré à ce sujet dans le livre de Forster, *Description des îles de la mer du Sud*, quelques observations pertinentes qui illustreront mon propos. Après avoir remarqué que des deux sexes qui existent chez les animaux, c'est toujours le plus vigoureux et le plus ardent qui l'emporte et qui reproduit l'espèce, il ajoute : "Si cela s'applique aux habitants d'Afrique, il est évident que les hommes de là-bas, habitués à la polygamie, sont affaiblis par leurs rapports avec tant de femmes, et donc moins vigoureux ; les femmes, au contraire, sont d'une constitution plus ardente non seulement en raison de leurs nerfs plus irritables, de leur système plus sensible et de leur imagination plus vive, mais aussi parce qu'elles sont privées dans le mariage de cette part d'amour physique qui, dans un régime monogame, leur reviendrait tout entière ; aussi, pour les raisons données ci-dessus, la majorité des enfants qui naissent sont des femmes.

Dans la plus grande partie de l'Europe, il a été prouvé par les tables de mortalité les plus exactes qu'il y a à peu près autant d'hommes que de femmes ou que, s'il y a une différence, c'est que les naissances de garçons sont plus nombreuses, dans la proportion de 105%."

On ne voit donc pas la nécessité de la polygamie, cependant quand un homme séduit une femme, je pense qu'on devrait appeler cela un mariage de la main gauche, et que l'homme devrait être légalement obligé d'entretenir la femme et ses enfants, à moins que l'adultère, qui est un divorce naturel, ne l'en dispense. Et cette loi devrait rester en vigueur aussi longtemps que la faiblesse des femmes permettra d'utiliser le terme séduction pour excuser leur fragilité et leur manque de principe, que dis-je, tant qu'elles dépendront de l'homme pour leur subsistance, au lieu de gagner leur vie par leurs propres moyens. Mais ces femmes ne devraient pas porter le nom d'épouses au sens plein du terme, sinon le but même du mariage serait bouleversé et toute l'affection qui découle de la fidélité individuelle et qui sanctifie le lien conjugal se transformerait en égoïsme puisqu'il n'y aurait ni amour ni amitié. La femme qui est fidèle au père de ses enfants a droit au respect et l'on ne devrait pas la traiter comme une prostituée, et si j'admets volontiers qu'il est nécessaire pour un homme et une femme de vivre ensemble pour élever leurs enfants, il n'a jamais été prévu par la nature qu'un homme ait plus d'une femme.

Cependant, quel que soit le respect que je porte au mariage, fondement de presque toutes les vertus sociales, je ne peux m'empêcher d'éprouver la sympathie la plus vive pour ces malheureuses femmes qui sont rejetées par la société et privées pour une seule faute de toutes ces affections et de toutes ces relations si salutaires pour le cœur et l'esprit. Souvent même on ne peut parler de faute ; car de nombreuses jeunes filles innocentes sont les victimes d'un cœur sincère et affectueux ; et plus encore sont

même séduites avant de connaître la différence entre la vertu et le vice : préparées à l'infamie par leur éducation, elles deviennent infâmes. Les maisons de filles repenties ne sont pas les remèdes qui conviennent à ces erreurs. C'est de justice, et non de charité, que le monde a besoin !

Une femme qui a perdu son honneur s'imagine qu'elle ne peut pas tomber plus bas ; et quant à retrouver sa position antérieure, c'est impossible ; aucun effort ne peut faire disparaître cette tache. Comme plus rien ne la stimule et qu'elle n'a aucun autre moyen de subsister, la prostitution devient son seul refuge ; son caractère se déprave rapidement en raison de circonstances sur lesquelles la pauvre fille n'a guère de pouvoir, à moins qu'elle ne possède une somme de bon sens et une force de caractère peu courantes. La nécessité n'amène jamais les hommes à choisir la prostitution comme métier, mais les femmes qui sont ainsi systématiquement poussées au vice sont innombrables. Cela provient dans une large mesure de l'état d'oisiveté dans lequel les femmes sont élevées, car on leur apprend toujours à s'en remettre à un homme pour leur subsistance et à considérer qu'elles doivent les en remercier de leur personne. Des allures de courtisane et la science de l'érotisme ont alors un effet plus puissant que l'instinct ou la vanité ; et cette remarque renforce l'opinion courante selon laquelle, quand une femme perd sa chasteté, elle perd toute respectabilité. Sa personnalité dépend de la pratique d'une seule vertu, bien que la seule passion entretenue dans son cœur soit l'amour. Bien plus, on ne fait pas dépendre l'honneur d'une femme de sa volonté.

Richardson⁴², qui fait dire à Lovelace par Clarissa qu'il lui a dérobé son honneur, devait avoir d'étranges notions de l'honneur et de la vertu. Car l'être qui a pu se laisser avilir contre son gré est malheureux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. J'ai entendu justifier cet excès de sévérité en le présentant comme une erreur salutaire. Je répondrai avec Leibniz que "les erreurs sont souvent utiles ; mais c'est ordinairement pour remédier à d'autres erreurs".

La plupart des maux qui frappent l'humanité proviennent d'un désir immodéré de jouissance immédiate. L'obéissance exigée des femmes dans le mariage est de cette espèce ; l'esprit, naturellement affaibli par son état de dépendance, n'exerce jamais ses propres facultés et la femme obéissante devient ainsi une mère faible et indolente. Ou, à supposer qu'il n'en soit pas toujours ainsi, il reste qu'en ne cultivant que les seules vertus négatives, on ne prend guère en ligne de compte une existence future. Dans leurs traités de morale, surtout quand ils font allusion aux femmes, les écrivains ont trop souvent considéré la vertu dans un sens très limité et lui ont donné pour

⁴² Le Dr Young soutient la même opinion dans ses pièces quand il parle de l'infortunée qui a fui la clarté du jour.

unique fondement son utilité pratique ; bien plus, on a donné à cet édifice prodigieux une base encore plus fragile. Car les sentiments fluctuants et changeants des hommes sont devenus la norme de la vertu. Oui, la vertu comme la religion a été soumise aux décisions du goût.

Si l'absurdité et la vanité de l'homme ne nous faisaient du tort à bien des égards, on ne pourrait s'empêcher de sourire de mépris en observant comme les hommes sont avides d'avilir le sexe dont ils prétendent recevoir leur principal plaisir dans la vie ; et j'ai fréquemment et sincèrement retourné contre eux le sarcasme de Pope ou, plus exactement, il m'est apparu valable pour toute la race humaine. L'amour du plaisir ou du pouvoir semble diviser l'humanité et le mari qui règne sur son petit harem ne pense qu'à son plaisir ou à son confort. C'est l'amour immodéré du plaisir qui conduit à de telles extrémités des hommes prudents ou des libertins blasés ; ils se marient pour avoir quelqu'un de sûr dans leur lit et ils séduisent leur propre femme. Le mariage proscrit la modestie et l'amour chaste disparaît.

L'amour, considéré comme un instinct animal, ne peut se nourrir longtemps de sa propre substance sans s'éteindre. Et cette extinction de l'amour dans sa propre flamme peut être appelée sa mort violente. Mais l'épouse à qui l'on a appris le libertinage essaiera probablement de combler le vide laissé par la perte des attentions de son mari ; car elle ne saurait se satisfaire de devenir une super-domestique après avoir été traitée comme une déesse. Elle est encore belle et au lieu de transférer son affection sur ses enfants, elle ne rêve que de jouir du soleil de la vie. Par ailleurs, il y a de nombreux maris si dépourvus de bon sens et d'affection paternelle que durant la première période d'ardeur voluptueuse, ils refusent de laisser leur épouse nourrir au sein leurs enfants. Elles ne doivent s'habiller et vivre que pour leur plaire et l'amour, même l'amour innocent, sombre rapidement dans la lascivité quand on sacrifie à son assouvissement l'accomplissement d'un devoir.

L'attachement personnel est un très bon fondement à l'amitié ; cependant, même quand les deux futurs époux sont des êtres vertueux, il serait peut-être bon que certaines circonstances modèrent leur passion, que le souvenir de quelque attachement antérieur ou de quelque affection déçue en fasse, pour l'un d'entre eux au moins, une alliance fondée sur l'estime. Car alors ils regarderaient au-delà du moment présent et s'efforceraient de se conduire convenablement toute leur vie en créant entre eux une relation d'amitié que seule la mort ferait disparaître.

L'amitié est un sentiment profond, la plus sublime de toutes les affections parce qu'elle est fondée sur des principes et cimentée par le temps. On peut dire tout le contraire de l'amour. Dans une large mesure, l'amour et l'amitié ne peuvent subsister dans un même cœur ; même quand ils sont inspirés par des objets différents, ils s'affaiblissent ou se détruisent mutuellement, et on ne peut les éprouver en même

temps pour un même objet. Les craintes vaines et les sottes jalousies qui attisent la flamme de l'amour quand elles sont judicieusement ou habilement modérées sont incompatibles avec la tendre confiance et le respect sincère de l'amitié.

L'amour, tel que l'a décrit la plume ardente du génie, n'existe pas sur cette terre ou réside seulement dans ces imaginations exaltées et fiévreuses qui en ont esquissé de si dangereux tableaux. Dangereux, parce que non seulement ils offrent une excuse plausible au voluptueux qui cache sa sensualité sous le voile du sentiment, mais parce qu'ils encouragent l'affectation et qu'ils s'écartent de la dignité de la vertu. La vertu, comme le mot lui-même l'implique, devrait avoir un air de gravité, sinon d'austérité ; essayer de la parer de la robe du plaisir, parce que ce terme a été utilisé comme synonyme de beauté, c'est l'ériger sur des sables mouvants, c'est essayer insidieusement de précipiter sa chute sous une apparence de respect. La vertu et le plaisir ne sont pas d'aussi proches alliés que certains écrivains éloquents ont essayé de le prouver. La couronne du plaisir est éphémère et sa coupe enivrante ; mais le fruit que donne la vertu est la récompense de l'effort et, savouré au fur et à mesure qu'il mûrit, il ne procure qu'une satisfaction paisible ; bien plus, il semble résulter de la tendance naturelle des choses, si bien qu'on le remarque à peine. On considère rarement comme une bénédiction le pain, aliment ordinaire de la vie ; il nourrit le corps et le maintient en bonne santé ; pourtant les festins enchantent le cœur de l'homme, même si la maladie et parfois la mort se cachent dans le verre qui émoustille ou dans la friandise qui flatte le palais. De la même façon, l'imagination animée et échauffée dépeint l'amour, comme elle dépeint toute autre chose, avec des couleurs vives dérobées à l'arc-en-ciel ; la main audacieuse qui trace ces tableaux est dirigée par un esprit condamné, dans un monde comme celui-ci, à prouver sa noble origine en aspirant à une perfection inaccessible ; elle poursuit sans cesse ce qu'elle sait être un rêve fugitif. Une imagination aussi puissante peut donner vie à des formes sans substance et concrétiser des rêveries indistinctes auxquelles l'esprit se laisse naturellement aller quand il trouve la réalité insipide. Elle peut alors parer l'amour de charmes surnaturels et idéaliser l'être aimé – elle peut imaginer un degré d'affection réciproque qui purifie l'âme et survit une fois gravie l'échelle du paradis et qui, comme la dévotion, englobe tous les autres sentiments et désirs. Dans les bras l'un de l'autre, comme dans un temple dont le sommet se perd dans les nuages, ces amants oublient le monde et toutes leurs pensées, tous leurs désirs émanent d'une affection pure et d'une vertu constante. Une vertu constante ! hélas ! Rousseau, respectable visionnaire ! Ton paradis serait aussitôt violé par l'arrivée de quelque invité inattendu ! Comme celui de Milton, il ne contiendrait que des anges ou des hommes déchus de leur dignité de créatures rationnelles. Le bonheur n'est pas matériel, on ne peut le voir ni le toucher ! Cependant, l'ardente poursuite du bien, que chacun

s'imaginer à sa façon, proclame que l'homme est seigneur de ce monde d'ici-bas et qu'en tant que créature intelligente, il ne doit pas recevoir mais mériter son bonheur. C'est pourquoi ceux qui se plaignent d'être abusés par la passion oublient qu'ils s'élèvent contre une preuve formelle de l'immortalité de l'âme.

Mais laissons là les esprits supérieurs se corriger eux-mêmes et payer chèrement leur expérience. Il convient d'observer que ce n'est pas contre des passions fortes et durables mais contre des sentiments fluctuants et romantiques que je souhaite mettre en garde le cœur féminin, en demandant aux femmes de cultiver leur intelligence ; car ces rêveries enchanteresses sont plus souvent dues à l'oisiveté qu'à une imagination débordante.

Les femmes ont rarement assez d'occupations sérieuses pour faire taire leurs sentiments ; une série de petits soucis ou d'activités futiles morcelle toute leur force physique et intellectuelle, si bien qu'elles en viennent naturellement à n'avoir que des sensations. Bref, toute l'orientation de l'éducation des femmes (l'éducation donnée par la société) tend à rendre les meilleures d'entre elles romantiques et inconstantes et les autres vaines et mesquines. Dans l'état actuel de la société, on ne peut guère, je le crains, remédier à ce mal ; mais si une ambition plus louable pouvait jamais prévaloir, les femmes pourraient se rapprocher de la nature et de la raison et devenant plus respectables, elles deviendraient plus vertueuses et plus utiles.

Mais j'ose affirmer que leur raison n'acquerra jamais assez de force pour pouvoir guider leur conduite tant que le fait de briller dans le monde restera le principal désir de la majorité des humains. On sacrifie à ce piètre désir les affections naturelles et les vertus les plus salutaires. Les jeunes filles se marient à seule fin d'*améliorer leur situation*, suivant une expression vulgaire mais significative, et elles contrôlent si bien leurs sentiments qu'elles ne se permettent pas de *tomber amoureuses* avant qu'un homme suffisamment fortuné ne se présente. Sur ce sujet, je compte m'étendre dans un prochain chapitre ; il me suffit pour le moment d'y faire allusion car les femmes sont souvent déconsidérées pour avoir permis à la prudence égoïste de l'âge mûr de refroidir l'ardeur de la jeunesse.

De cette même source découle l'opinion selon laquelle les jeunes filles devraient consacrer une grande partie de leur temps aux travaux d'aiguille ; pourtant, cette occupation limite leurs facultés plus que toute autre activité qu'on aurait pu leur choisir car elle les replie sur elles-mêmes. Les hommes font faire leurs vêtements et en ont fini avec ce problème ; les femmes font leurs propres vêtements (ordinaires ou d'apparat) ; elles en parlent continuellement et leurs pensées suivent leurs mains. Ce n'est certes pas la fabrication de ce qui leur est nécessaire qui affaiblit leur esprit, mais les colifichets. Car quand une femme d'une classe sociale inférieure fait les vêtements de son mari et de ses enfants, elle remplit son devoir ; cela fait partie de

ses tâches familiales ; mais quand les femmes travaillent seulement pour être mieux vêtues qu'elles ne le pourraient être autrement, c'est encore pire que si elles perdaient tout simplement leur temps. Pour rendre honnêtes les pauvres il faut les occuper, et si elles ne singeaient pas les habitudes de la noblesse, sans en avoir les moyens, les femmes des classes moyennes pourraient employer les pauvres à leur service tout en continuant elles-mêmes à s'occuper de leur famille, à instruire leurs enfants et à exercer leur esprit. Le jardinage, la philosophie expérimentale et la littérature leur donneraient matière à réflexion et leur fourniraient des sujets de conversation propres à exercer un peu leur intelligence. La conversation des Françaises, qui ne sont pas aussi clouées sur leur chaise à s'occuper de rabats et de rubans, est souvent superficielle ; mais je prétends qu'elle n'est pas aussi insipide que celle de ces femmes anglaises qui passent leur temps à faire des chapeaux, des bonnets et tous ces misérables colifichets, sans parler des courses dans les magasins, des soldes, etc. Ce sont les femmes honnêtes et prudentes qui se discréditent le plus par ces pratiques ; car elles ont pour seul mobile la vanité. La coquette qui cherche à plaire et exerce son goût à cette fin a un autre objectif en perspective.

Toutes ces observations proviennent d'une seule remarque générale que j'ai faite précédemment et sur laquelle on ne peut trop insister, car, qu'on parle des hommes, des femmes ou des métiers, on s'aperçoit que l'occupation de l'esprit modèle le caractère de façon générale et individuelle tout à la fois. Les pensées des femmes tournent autour de leur personne : est-il surprenant que leur personne soit ce qu'elles estiment le plus ? Cependant, même pour se former physiquement il faut une certaine liberté d'esprit ; et c'est là peut-être une des raisons pour lesquelles de douces épouses ont si peu de charmes en dehors de ceux de leur sexe. Ajoutez à cela que les occupations sédentaires rendent malades la plupart des femmes et qu'une conception erronée de la perfection féminine les rend fières de cette fragilité, bien que ce soit une entrave de plus qui paralyse l'activité de leur esprit en les amenant à s'occuper continuellement de leur corps.

Les femmes de qualité s'occupent rarement de la confection de leurs habits, en conséquence de quoi seul leur goût s'exerce, et comme elles pensent moins à leurs vêtements une fois leur toilette terminée, elles acquièrent une aisance qu'on rencontre rarement chez les femmes qui s'habillent simplement pour le plaisir de s'habiller. En fait, ma remarque concernant les classes moyennes, où les talents se développent plus facilement, ne s'étend pas aux femmes. En effet, dans les classes supérieures, les femmes ont au moins quelques notions de littérature et s'entretiennent plus avec les hommes de sujets généraux et elles acquièrent de ce fait plus de connaissances que les femmes qui singent leurs manières et leurs défauts sans avoir droit aux mêmes privilèges. Quant à la vertu, au sens global du terme, c'est

dans les classes inférieures que j'en ai vu le plus. De nombreuses femmes nécessiteuses élèvent leurs enfants à la sueur de leur front et gardent unies des familles que les vices des pères auraient autrement dispersées ; mais les dames de la bonne société sont trop indolentes pour être vertueuses activement et sont plutôt ramollies que raffinées par la civilisation. En vérité, le bon sens que j'ai constaté chez les femmes nécessiteuses qui ont été plutôt défavorisées par leur éducation ; et qui ont cependant mené une vie héroïque, m'a fortement confirmée dans l'opinion que ce sont des occupations futiles qui ont rendu la femme futile. L'homme prend le corps de la femme⁴³, et laisse rouiller son esprit ; aussi, tant que l'amour physique, sa distraction favorite, affaiblira l'homme, il essaiera d'asservir la femme ; et qui peut dire combien de générations il faudra pour que se développent la vertu et les talents des descendantes affranchies de ces esclaves abjectes⁴⁴ ?

En retraçant les causes qui, à mon avis, ont avili la femme, j'ai limité mes observations à ce qui influe de façon universelle sur la morale et sur les mœurs de tout le sexe féminin et il me semble clair que ces causes proviennent toutes d'un manque d'intelligence. Que cela découle d'une faiblesse physique ou d'une faiblesse accidentelle de leurs aptitudes, le temps seul peut le déterminer, car je ne mettrai pas l'accent sur l'exemple de quelques femmes⁴⁵ qui, ayant reçu une éducation masculine, ont fait preuve de courage et d'esprit de décision ; je soutiens seulement que les hommes, placés dans des situations semblables, ont acquis les mêmes qualités (je parle collectivement) et que les hommes de génie et de talent sont issus d'une catégorie dans laquelle les femmes n'ont jamais été placées jusqu'ici.

⁴³ "Je prends son corps", dit Ranger.

⁴⁴ "Même si les femmes sont volontairement esclaves, l'esclavage de quelque sorte qu'il soit n'est pas favorable au bonheur et au progrès humains", *Essais* de Knox.

⁴⁵ Sappho, Héloïse, Mme Macaulay, l'impératrice de Russie, Mme d'Eon, etc. Toutes ces femmes et bien d'autres peuvent être considérées comme des exceptions ; or les héros comme les héroïnes, ne sont-ils pas des exceptions aux règles générales ? Je souhaite voir les femmes n'être ni des héroïnes ni des bêtes, mais des créatures raisonnables.

Chapitre V

Critique de certains écrivains qui ont fait des femmes des objets de pitié, et presque de mépris

Il reste maintenant à examiner les opinions, défendues de façon spécieuse dans certaines publications modernes, sur le caractère et l'éducation des femmes, et qui ont donné le ton à la plupart des observations superficielles qu'on a faites sur le sexe féminin.

Section I

Je commencerai par Rousseau et donnerai les grandes lignes de son analyse du caractère féminin, dans ses propres termes, en y mêlant mes commentaires et mes réflexions. Mes commentaires, il est vrai, découleront tous de quelques principes simples et l'on pourrait les déduire de ce que j'ai déjà dit ; mais Rousseau a élaboré un système artificiel avec tant d'ingénuité qu'il semble nécessaire de l'attaquer de façon plus détaillée et d'en montrer moi-même les incidences pratiques.

Sophie, dit Rousseau, devrait être aussi parfaite en tant que femme que l'est Émile en tant qu'homme et pour cela il est nécessaire d'examiner le caractère que la nature a donné aux femmes.

Il entreprend alors de prouver que la femme devrait être faible et passive parce qu'elle a moins de force physique que l'homme et il en déduit qu'elle a été formée pour plaire et pour être assujettie à l'homme ; c'est son devoir de se rendre agréable à son maître – c'est là le grand but de son existence⁴⁶. Cependant, pour donner un semblant de dignité à la luxure, il insiste sur le fait que l'homme ne doit pas exercer sa force et que dans la recherche de son plaisir, il doit se plier aux désirs de la femme.

Voici donc une troisième conséquence de la constitution des sexes, c'est que le plus fort soit le maître en apparence, et dépende en effet du plus faible, et cela non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les désirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, et le contraint de chercher à son tour à lui

⁴⁶ J'ai déjà cité ce passage plus haut.

plaire pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort⁴⁷. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire est de douter si c'est la faiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; et la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle et lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur faiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance : elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auraient honte d'être fortes. Pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement pour paraître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses et le droit d'être faibles au besoin.

J'ai cité ce passage de peur que mes lecteurs ne me soupçonnent de fausser le raisonnement de l'auteur pour mieux défendre mon point de vue. J'ai déjà affirmé qu'en éduquant les femmes suivant ces principes fondamentaux, on engendre la ruse et la lascivité.

Si la femme a été créée seulement pour plaire à l'homme et lui être assujettie, il est juste d'en conclure qu'elle devrait sacrifier toute autre considération à chercher à lui être agréable ; et s'il est prouvé que telle est sa triste destinée, son instinct animal de conservation sera le mobile essentiel de toutes ses actions ; elle cherchera à s'adapter à son sort, sans tenir compte des différences physiques ou morales. Mais si, comme je pense qu'on peut le démontrer, l'institution de règles pratiques à partir de ce principe ignoble a faussé le but de sa vie ici-bas, on me permettra de douter que la femme fût créée pour l'homme ; et même si l'on m'accuse d'irréligion ou d'athéisme, je déclarerai simplement que si un ange descendait du ciel pour me dire que la belle cosmogonie poétique de Moïse et le récit de la chute de l'homme étaient à prendre au pied de la lettre, je ne pourrais pas croire ce que ma raison me dit être insultant pour l'Être suprême ; et sans craindre de voir apparaître le démon, j'ose affirmer qu'il s'agit là d'une suggestion de ma raison et je refuse de m'appuyer sur les larges épaules du premier séducteur venu.

“Dès qu'une fois, il est démontré que l'homme et la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractère ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses ; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différents, et par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

⁴⁷ Quelle sottise !

Soit que je considère la destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchants, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs désirs ; les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Les petites filles, presque en naissant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles : on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà ; et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très indiscretement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendants, et qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force du temps et de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette première leçon, elle est très bonne. Puisque le corps naît pour ainsi dire avant l'âme, la première culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes. Mais l'objet de cette culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agréments : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe, l'ordre seulement est renversé ; il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grâce ; il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Les enfants des deux sexes ont beaucoup d'amusements communs, et cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands ? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit, des tambours, des sabots, de petits carrosses ; les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées : la poupée est l'amusement spécial de ce sexe ; voilà très évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure : c'est tout ce que des enfants peuvent cultiver de cet art.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui serait bien plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne : ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire ; mais, quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talents pourront un jour leur servir à se parer. ”

Il ne s'agit là certainement que d'éducation physique ; mais Rousseau n'est pas le seul homme à avoir dit indirectement que le charme d'une *jeune* femme, dépourvue d'intelligence sinon de tempérament, tient à sa personne. Pour la rendre faible et, selon certains, belle, on néglige son intelligence. Les petites filles sont contraintes à rester assises tranquillement, à jouer à la poupée et à écouter des conversations stupides – et l'on persiste à prendre l'effet de l'habitude pour une indication indiscutable de la nature. Je sais que, selon Rousseau, les premières années de la jeunesse doivent être utilisées à former le corps, bien qu'en élevant son Émile, il dévie de ce plan ; cependant, il y a une grande différence entre le fait de fortifier le corps – dont dépend en grande mesure la force de caractère – et le fait de lui donner seulement de l'aisance.

Les observations de Rousseau, il convient de le noter, ont été faites dans un pays où le raffinement dans l'art de plaire avait pour seul but de faire disparaître la grossièreté du vice. Rousseau n'est pas retourné à l'état de la nature, ou alors un instinct tout-puissant troubla en lui les opérations de la raison ; sinon il n'aurait pas tiré de conclusions aussi cruelles.

En France, les garçons et les filles, en particulier ces dernières, ne sont élevés que pour plaire, pour s'occuper de leurs personnes et régler leur conduite ; leurs esprits sont corrompus très tôt par les avertissements mondains et pieux qu'on leur donne pour les mettre en garde contre l'indécence. Je parle des temps passés. Les confessions que de simples enfants étaient obligés de faire et les questions posées par les prêtres (j'affirme ces faits de source sûre) suffisaient à les marquer sexuellement ; et l'éducation de la société était une école de coquetterie et d'artifice. À l'âge de dix ou onze ans, que dis-je, souvent bien plus tôt, les filles commençaient à jouer les coquettes et parlaient de s'établir grâce au mariage sans qu'on les en blâmât.

Bref, elles étaient traitées comme des femmes presque dès leur naissance et écoutaient des compliments au lieu de s'instruire. Leur esprit s'appauvissait et l'on

en a déduit que la Nature avait agi comme une marâtre quand elle forma après coup cette créature.

Comme on n'accordait pas aux femmes d'intelligence, il était logique de les assujettir sans tenir compte de leur raison, et pour les préparer à la soumission, Rousseau leur donne le conseil suivant :

“Les filles doivent être vigilantes et laborieuses ; ce n'est pas tout : elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe ; et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances. Il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles voulaient toujours travailler, on devrait quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissements, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.”

Et pourquoi la vie d'une femme honnête est-elle un combat perpétuel ? Je devrais répondre que c'est ce système d'éducation qui en est la cause. La pudeur, la tempérance et l'abnégation sont les sobres produits de la raison ; mais quand on développe la sensibilité aux dépens de l'intelligence, on crée des êtres faibles qu'il faut maintenir arbitrairement enfermés car ils sont exposés à des combats continuels ; mais donnez à leur esprit un champ d'action plus vaste et vous verrez alors des passions et des mobiles plus nobles régir leurs instincts et leurs sentiments.

“L'attachement, les soins, la seule habitude, feront aimer la mère de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affaiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.”

Voilà qui est supposer vrai ce qui reste à prouver, car la servitude n'avilit pas seulement l'individu, mais ses effets semblent se transmettre à sa descendance. Si l'on considère depuis combien de temps les femmes sont assujetties, est-il surprenant que certaines d'entre elles bénissent leurs chaînes et courbent l'échine comme un épagneul ? “Ces chiens, observe un naturaliste, avaient autrefois les oreilles droites ; mais l'habitude a pris la place de la nature et ce qui était une manifestation de crainte est devenu un signe de beauté.”

“Par la même raison qu’elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l’excès celle qu’on leur laisse ; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d’emportement encore que les garçons.”

La réponse à cela est très simple. Les esclaves et les masses populaires se sont toujours adonnés aux mêmes excès, une fois affranchis de l’autorité. L’arc bandé se détend avec violence dès que se relâche la main qui le retenait ; et la sensibilité, jouet de circonstances extérieures, doit être soumise à l’autorité ou tempérée par la raison.

“Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu’elles ne cessent jamais d’être assujetties ou à un homme, ou aux jugements des hommes, et qu’il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements. La première et la plus importante qualité d’une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l’homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l’injustice et à supporter les torts d’un mari sans se plaindre ; ce n’est pas pour lui, c’est pour elle qu’elle doit être douce. L’aigreur et l’opiniâtreté des femmes ne font jamais qu’augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n’est pas avec ces armes-là qu’elles doivent les vaincre.”

Formées pour vivre avec un être aussi imparfait que l’homme, les femmes doivent acquérir, en exerçant leurs facultés, la patience qui leur est indispensable ; mais tous les droits sacrés de l’humanité sont violés quand on exige d’elles une obéissance aveugle ; ou alors c’est que les droits les plus sacrés n’appartiennent *qu’à* l’homme.

L’être qui endure patiemment l’injustice et supporte en silence les insultes deviendra bientôt injuste à son tour et ne saura plus discerner le bien du mal. En outre, je nie que ce soit le meilleur moyen de former ou d’améliorer le caractère ; car, en tant que sexe, les hommes ont meilleur caractère que les femmes parce qu’ils sont occupés à des activités qui font appel à l’intelligence autant qu’aux sentiments et qu’une activité intellectuelle suivie maintient le cœur en bonne santé. Les gens sensibles ont rarement bon caractère. La formation du caractère est l’œuvre de la raison et de la maîtrise de soi, et au fur et à mesure que la vie s’écoule, les éléments discordants se combinent avec bonheur. Je n’ai jamais connu de personne faible ou ignorante qui ait eu bon caractère, bien que cette bonne humeur constitutionnelle et cette docilité que la crainte donne au comportement lui valent souvent ce nom. Je dis comportement, car la douceur naturelle ne pénètre jamais le cœur ni l’esprit si ce n’est par un phénomène de réflexion. La simple contrainte produit une certaine mauvaise humeur dans la vie domestique, selon l’avis même de nombreux hommes sensés, qui trouvent certaines de ces femmes douces et irritables de bien pénibles compagnes.

“Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu’un homme ne soit un monstre, la douceur d’une femme le ramène, et triomphe de lui tôt ou tard.”

Peut-être la douceur de la raison peut-elle parfois produire ce résultat ; mais la crainte abjecte inspire toujours du mépris et les larmes ne sont éloquentes que lorsqu’elles coulent sur de jolies joues.

De quels matériaux peut être fait le cœur qui fond sous l’insulte et qui, loin de se révolter devant l’injustice, baise la main qui le frappe ? Est-il injuste d’en conclure que quand une femme peut caresser un homme avec une douceur toute féminine alors même qu’il la traite de façon tyrannique, c’est que sa vertu découle de vues étroites et égoïstes ? La Nature n’a jamais imposé un tel manque de sincérité ; et bien qu’on puisse appeler vertu ce genre de prudence, il n’en reste pas moins que la moralité est une notion bien floue si elle est censée s’appuyer partiellement sur le mensonge. Ce sont de simples expédients et les expédients ne sont utiles que sur le moment.

Que le mari prenne garde de ne pas compter trop aveuglément sur cette obéissance servile ; car si sa femme peut lui prodiguer de douces caresses enjôleuses quand elle est ou devrait être en colère, à moins que le mépris n’ait étouffé cette réaction naturelle, elle peut en faire autant après avoir quitté un amant. Tout cela prépare à l’adultère, car si par crainte du monde ou de l’enfer elle réfrène son désir de plaire à d’autres hommes quand elle ne peut plus plaire à son mari, que lui substituera-t-elle puisqu’elle a été formée, naturellement et artificiellement, pour plaire à l’homme ? Comment pourra-t-elle compenser ce manque ? Où ira-t-elle chercher une nouvelle occupation ? Où trouver la force de caractère suffisante pour entreprendre cette tâche quand les habitudes sont prises et que depuis longtemps la vanité règne sur son esprit chaotique ?

Mais ce moraliste partial recommande la ruse systématiquement et spécieusement.

“Que les filles soient toujours soumises, mais que les mères ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre modeste, il ne faut pas l’abrutir ; au contraire, je ne serais pas fâché qu’on lui laissât mettre quelquefois un peu d’adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d’obéir. Il n’est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe ; et, persuadé que tous les penchants naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d’avis qu’on cultive celui-là comme les autres : il ne s’agit que d’en prévenir l’abus.”

“Tout ce qui est est bien”, s’empresse-t-il alors de conclure triomphalement. D’accord ; pourtant aucun aphorisme n’a peut-être jamais renfermé une affirmation

plus paradoxale. C'est une vérité solennelle en ce qui concerne Dieu. Je dirai avec révérence que Dieu englobe l'univers d'un seul regard, et il en a vu les justes proportions dans la nuit des temps ; mais l'homme à qui s'offrent seulement des éléments séparés peut trouver mauvaises de nombreuses choses ; et comme il fait partie du système de l'univers, il est donc normal qu'il essaie de changer ce qui lui semble être mauvais, alors même qu'il s'incline devant la sagesse du Créateur, et respecte le mystère qu'il s'efforce d'expliquer.

La conclusion qui suit est juste, à supposer que le principe en soit valable.

Cette adresse particulière donnée au sexe est un dédommagement très équitable de la force qu'il a de moins ; sans quoi la femme ne serait pas la compagne de l'homme, elle serait son esclave : c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, et qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa faiblesse ; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre ?

La grandeur d'esprit ne peut en aucun cas aller de pair avec la ruse ou l'habileté ; car je n'aurai pas peur des mots : il s'agit clairement de manque de sincérité et de mensonge ; mais je me contenterai d'observer que s'il doit y avoir dans l'humanité une classe dont l'éducation s'inspire de règles qui ne découlent pas strictement de la vérité, la vertu n'est plus qu'une affaire de convention. Comment Rousseau, après avoir donné ce conseil, a-t-il osé affirmer que le grand but de l'existence devrait être le même pour les deux sexes, alors qu'il savait pertinemment que l'esprit est formé par ses activités et qu'il se développe proportionnellement aux objectifs vers lesquels il tend ?

Les hommes ont une force physique supérieure mais si les femmes n'avaient pas de fausses notions de la beauté, elles acquerraient une instruction suffisante pour pouvoir gagner leur vie, et par conséquent leur indépendance, et pour supporter les inconvénients et les efforts physiques qui servent à fortifier l'esprit.

Qu'on nous laisse donc prendre autant d'exercice que les garçons non seulement pendant l'enfance, mais pendant la jeunesse, pour parvenir à la perfection physique, et nous saurons alors jusqu'où va la supériorité de l'homme. Quel discernement ou quelle vertu peut-on attendre d'une créature que l'on a négligée à l'époque des semailles ? Aucun, si les vents célestes n'ont pas semé accidentellement quelque bon grain dans le sol en friche.

“On ne peut jamais se donner la beauté, et l'on n'est pas si tôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légèreté, à prendre des attitudes gracieuses, et à choisir partout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit, et prend du timbre ; les bras se développent, la démarche

s'assure et l'on s'aperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille et d'industrie ; de nouveaux talents se présentent et font déjà sentir leur utilité.

Pour moi, je voudrais qu'une jeune Anglaise cultivât avec autant de soin les talents agréables pour plaire au mari qu'elle aura qu'une jeune Albanaise les cultive pour le harem d'Ispahan."

Pour rendre les femmes totalement insignifiantes, il ajoute :

"Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plus tôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes. On les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge ; la bouche et les yeux ont chez elles la même activité, et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît ; l'un pour parler a besoin de connaissance, et l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité. On ne doit donc pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure : À quoi cela est-il bon ? mais par cette autre, à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre : Quel effet cela fera-t-il ? Dans ce premier âge, où, ne pouvant discerner encore le bien et le mal elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; et ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile est qu'elle reste toujours subordonnée à la première, qui est de ne jamais mentir."

Mettre un frein à sa langue de la sorte doit demander vraiment une grande habileté ; et c'est une pratique trop fréquente chez les hommes et chez les femmes. Rares sont ceux qui parlent du fond du cœur ! Si rares que moi, qui aime la simplicité, j'échangerais volontiers toute la politesse du monde contre un quart de la vertu qu'on a sacrifiée à cette qualité équivoque qui, après tout, ne devrait être que le vernis de la vertu. Mais pour achever ce tableau, Rousseau ajoute :

"On comprend bien que si les enfants mâles sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles : c'est pour cela même que je voudrais en parler à celles-ci de meilleure heure ; car s'il fallait attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courrait risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la

femme pouvait remonter aussi bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendants l'un de l'autre, ils vivraient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourrait subsister. Mais dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune ; on ne sait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la famille à l'ordre de la nature efface auprès de Dieu le péché de l'erreur⁴⁸. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celle de l'Église.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obscures est la première source du fanatisme, et celle qu'on exige pour des choses absurdes mène à la folie ou à l'incrédulité."

Il faut, semble-t-il, que l'autorité absolue, indiscutée, se trouve quelque part ; mais les hommes ne s'approprient-ils pas la raison de façon absolue et exclusive ? Ainsi, les *droits* de l'humanité ont été limités à la descendance mâle d'Adam. Rousseau voudrait pousser la suprématie masculine encore plus loin, car il insinue qu'il ne blâmerait pas ceux qui s'efforcent de laisser la femme dans un état d'ignorance très profonde, s'il n'était nécessaire, pour préserver la chasteté féminine et justifier le choix de leur mari aux yeux du monde, de donner aux femmes quelque connaissance des hommes et des mœurs produites par les passions humaines ; autrement elles pourraient propager l'espèce tranquillement, au logis, sans perdre leurs charmes voluptueux et leur innocence par l'exercice de leur intelligence, excepté sans doute pendant la première année de leur mariage où elles seraient autorisées à l'utiliser pour s'habiller comme Sophie :

"Sa parure est très modeste en apparence, très coquette en effet ; elle n'étale point ses charmes ; elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit : Voilà une fille modeste et sage ; mais tant qu'on reste auprès

⁴⁸ Qu'arriverait-il si la mère et le père avaient des opinions divergentes ? On ne peut, par le raisonnement, tirer de son erreur une personne ignorante et un esprit qu'on a persuadé de renoncer à un préjugé pour en adopter un autre n'a aucune stabilité. Certes, le mari peut ne pas avoir de religion à enseigner à sa femme, bien que dans une telle situation, la femme ait grand besoin de soutien moral, indépendamment de toutes considérations mondaines.

d'elle, les yeux et le cœur errent sur toute sa personne sans qu'on puisse les en détacher, et l'on dirait que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination."

Est-ce là la modestie ? Est-ce là le moyen de se préparer à l'immortalité ? Encore une fois, que devons-nous penser d'un tel système d'éducation quand l'auteur dit de son héroïne qu'"en sorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins ; le premier est toujours de le faire proprement".

En fait, toutes les vertus et les qualités de Sophie sont secondaires car, en ce qui concerne la religion, voici quels mots il met dans la bouche de ses parents, s'adressant à elle qui est habituée à la soumission : "Ton mari t'instruira *en temps utile*."

Il paralyse ainsi l'esprit de la femme, mais pour lui conserver sa beauté, il ne veut pas qu'il soit complètement vide. Aussi il lui conseille de réfléchir, pour éviter qu'un homme accoutumé à penser ne s'ennuie en sa compagnie, quand il est fatigué de la caresser. À quoi peut-elle réfléchir, elle qui doit obéir ? Et ne serait-ce pas un raffinement de cruauté que de lui ouvrir l'esprit uniquement pour lui faire apparaître l'obscurité et la misère de son sort ? Cependant, ce sont là ces remarques sensées ; au lecteur de juger comment elles se concilient avec les citations que j'ai déjà dû faire, pour présenter le sujet sous son vrai jour.

"Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les Offices de Cicéron pour être homme de bien ; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable ; et c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfants ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connaît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolents ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfants aimables."

Comment est-ce possible en effet, quand son mari n'est pas toujours là pour lui prêter sa raison, quand ensemble ils ne forment qu'un seul être ? Une volonté aveugle, "des yeux sans mains", n'irait pas très loin ; et il se peut que la raison

abstraite de l'homme qui devrait concentrer les rayons divergents de la raison pratique de la femme soit employée à goûter le vin, à discuter des sauces qui conviennent le mieux pour accommoder la tortue ; il se peut que profondément absorbé à la table de jeu, il généralise des idées quand il mise sa fortune et laisse tous les détails de l'éducation à sa compagne ou au hasard.

Mais, en admettant que la femme doive être belle, innocente et stupide, à quoi sacrifie-t-on son esprit pour en faire une compagne plus séduisante et plus indulgente ? Et pourquoi toute cette préparation est-elle nécessaire, s'il s'agit seulement, d'après ce qu'en dit Rousseau lui-même, de faire d'elle la maîtresse de son mari pendant une très courte période ? Car aucun homme n'a jamais plus insisté sur la nature éphémère de l'amour. Ainsi parle le philosophe :

“La félicité des sens est passagère ; l'état habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui par l'espérance que vous ne jouirez jamais en réalité. L'imagination qui par ce qu'on désire l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.”

Mais il retourne à ses paradoxes incompréhensibles, quand il s'adresse ainsi à Sophie :

“En devenant votre époux, Émile est devenu votre chef ; c'est à vous d'obéir, ainsi l'a voulu la nature. Quand la femme ressemble à Sophie, il est pourtant bon que l'homme soit conduit par elle ; c'est encore la loi de la nature ; et c'est pour vous rendre autant d'autorité sur son cœur que son sexe lui en donne sur votre personne, que je vous ai faite l'arbitre de ses plaisirs. Il vous en coûtera des privations pénibles ; mais vous régnerez sur lui si vous savez régner sur vous ; et ce qui s'est déjà passé me montre que cet art si difficile n'est pas au-dessus de votre courage. Voulez-vous voir votre mari sans cesse à vos pieds, tenez-le toujours à quelque distance de votre personne.

C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous donnera sa confiance, qu'il écouterà vos avis, qu'il vous consultera dans ses affaires, et ne résoudra rien sans en délibérer avec vous. C'est ainsi que vous pouvez le rappeler à la sagesse quand il s'égare, le ramener par une douce persuasion, vous rendre aimable pour vous rendre utile, employer la coquetterie aux intérêts de la vertu, et l'amour au profit de la raison.”

Je terminerai ces extraits avec cette description fidèle d'un couple heureux.

“Ne croyez pas avec tout cela que cet art même puisse vous servir toujours. Quelque précaution qu'on puisse prendre, la jouissance use les plaisirs, et l'amour avant tous les autres. Mais, quand l'amour a duré longtemps, une douce habitude en remplit le vide, et l'attrait de la confiance succède aux transports de la passion. Les enfants forment entre ceux qui leur ont donné l'être une liaison non moins douce et souvent plus forte que l'amour même. Quand vous cesserez d'être la

maîtresse d'Émile, vous serez sa femme et son amie ; vous serez la mère de ses enfants."

Les enfants, observe-t-il à juste titre, créent une relation beaucoup plus durable entre les époux que l'amour. La beauté, déclare-t-il, ne sera pas appréciée ni même remarquée après six mois de vie conjugale ; de la même façon les grâces artificielles et la coquetterie finissent par blaser les sens : pourquoi alors dire qu'une fille doit être élevée en vue du mariage avec le même soin que si elle était destinée à vivre dans un harem oriental ?

Laissons là les rêveries de l'imagination et la débauche raffinée ; j'en appelle maintenant au bon sens de l'humanité et je demande si la méthode recommandée si spécieusement ci-dessus est celle qui permet le mieux de parvenir au but de l'éducation, qui est de préparer les femmes à être des épouses chastes et des mères sensées. Admettra-t-on que le moyen le plus sûr de rendre une épouse chaste est de lui apprendre le comportement libertin d'une maîtresse, appelé coquetterie vertueuse par le sensualiste qui ne sait plus apprécier les charmes innocents de la sincérité, ni savourer le plaisir que procure une tendre intimité basée sur la confiance réciproque et sur le bon sens ?

L'homme qui peut se contenter de vivre avec une compagne jolie et compétente mais dépourvue d'intelligence a perdu dans des satisfactions voluptueuses le goût de plaisirs plus raffinés ; il n'a jamais éprouvé cette calme satisfaction, qui rafraîchit le cœur desséché comme la rosée silencieuse du ciel, la satisfaction d'être aimé par quelqu'un qui peut le comprendre. En compagnie de sa femme, il est encore seul, sauf quand l'homme fait place à la bête. "Le charme de la vie, dit un grave philosophe, c'est la sympathie ; rien ne nous plaît plus que d'observer chez d'autres hommes un sentiment semblable aux émotions de notre propre cœur."

Mais d'après le raisonnement selon lequel les femmes ne doivent pas approcher de l'arbre de la connaissance, il faudrait sacrifier les importantes années de la jeunesse, les avantages de la maturité et les espoirs raisonnables de l'avenir pour faire des femmes l'objet du désir des hommes pendant un temps très *court*. D'ailleurs, comment Rousseau pourrait-il espérer qu'elles soient vertueuses et constantes quand on n'admet ni que la raison est le fondement de la vertu, ni que la vérité est le but à atteindre ?

Mais toutes les erreurs de raisonnement que commet Rousseau découlent de sa sensibilité et les femmes sont toutes prêtes à pardonner à quiconque est sensible à leurs charmes ! Au lieu de raisonner, il s'est passionné et la réflexion a enflammé son imagination au lieu d'éclairer son intelligence. Même ses vertus ont contribué à l'égarer, car, comme il avait un tempérament ardent et une vive imagination, la nature l'a entraîné vers l'autre sexe avec une tendresse si passionnée qu'il est bientôt

devenu lascif. S'il avait cédé à ses désirs, le feu se serait éteint tout naturellement ; mais la vertu et une sorte de délicatesse romantique l'ont fait pratiquer l'abnégation ; pourtant, alors que la crainte, la délicatesse ou la vertu le retenaient, il a corrompu son imagination et réfléchissant aux sensations auxquelles ses rêveries donnaient plus de force, il les a dépeintes avec les couleurs les plus vives et en a imprégné profondément son âme.

Il rechercha alors la solitude non pour retrouver l'homme naturel ou chercher calmement l'origine des choses là où sir Isaac Newton s'adonnait à la contemplation, mais simplement pour s'adonner à ses sensations. Et il a peint si vivement ce qu'il ressentait violemment qu'il a touché le cœur et enflammé l'imagination de ses lecteurs : suivant la force de leur tempérament, ils s'imaginent avoir été convaincus quand ils ne font que sympathiser avec un écrivain poétique qui leur montre habilement le monde sensible dans une pénombre voluptueuse ou couvert d'un voile gracieux. Il nous fait ainsi éprouver des émotions alors que nous croyons raisonner et notre esprit en garde de fausses conclusions.

Pourquoi la vie de Rousseau fut-elle partagée entre l'extase et le sentiment du malheur ? La seule réponse possible en est que l'effervescence de son imagination les a produits tous deux ; mais s'il avait laissé se calmer son imagination, il aurait sans doute eu plus de force de caractère. Toutefois, si le but de la vie est d'éduquer ce qui est intellectuel en l'homme, il n'y a pas eu d'erreur en ce qui le concerne ; mais, si la mort ne l'avait conduit dans un monde plus noble, il est probable qu'il aurait joui d'un bonheur plus serein sur terre et qu'il aurait ressenti les calmes sensations de l'homme naturel au lieu de se préparer à une autre existence en nourrissant les passions qui agitent l'homme civilisé.

Mais paix à ses mânes ! Je ne m'attaque pas à ses cendres mais à ses opinions. Je m'attaque seulement à la sensibilité qui l'a amené à discréditer la femme en faisant d'elle l'esclave de l'amour.

“Servage maudit ! Nous sommes d'abord idolâtrées puis quand s'éteint le feu ardent de l'amour, nous devenons les esclaves de ceux qui nous ont courtisées auparavant.”

Dryden

On ne dénonce jamais trop souvent ou trop sévèrement la tendance pernicieuse de ces livres dans lesquels les écrivains discréditent insidieusement le sexe féminin tout en se prosternant devant les charmes individuels des femmes.

Élevons-nous donc, mes chères sœurs, au-dessus de préjugés aussi étroits ! Si la sagesse est désirable en elle-même, si la vertu pour mériter son nom doit être fondée sur le savoir, essayons de fortifier notre esprit par la réflexion pour que notre

intelligence contrebalance notre cœur ; ne limitons pas toutes nos pensées aux petits incidents quotidiens ou notre savoir à la connaissance du cœur de notre amant ou de notre mari ; mais que l'accomplissement de tous nos devoirs soit subordonné au devoir suprême qui est d'améliorer notre esprit et de préparer nos affections à un état plus noble !

Veillez donc, mes amies, à ne pas laisser votre cœur s'attendrir pour un rien : le roseau est secoué par la brise et meurt au bout d'un an, mais le chêne brave l'orage et lui résiste pendant des siècles !

Si nous étions vraiment créées pour voltiger une heure durant et mourir – alors, nous donnerions libre cours à notre sensibilité et nous ririons de la sévérité de la raison. Hélas ! même alors nous manquerions de force physique et morale et nous gaspillerions notre vie dans des plaisirs fébriles et une langueur épuisante.

Mais le système d'éducation que je souhaite vivement voir dénoncé semble présupposer ce qui devrait être considéré comme acquis, que la vertu nous protège des accidents de la vie et que la fortune, ôtant son bandeau, sourit à une femme bien élevée et lui apporte un Émile ou un Télémaque. Tandis qu'au contraire, la récompense que la vertu promet à ses adorateurs est renfermée dans leur cœur et il leur faut souvent lutter contre les difficultés matérielles les plus irritantes et supporter les vices et les humeurs de parents pour lesquels ils ne peuvent jamais ressentir d'amitié.

Il y a eu beaucoup de femmes dans le monde qui, n'ayant pu recevoir le soutien de la raison et la vertu de leur père ou de leur frère, se sont fortifiées moralement en luttant contre les vices et les bêtises de ceux-ci ; pourtant elles n'ont jamais rencontré de héros, en la personne d'un mari qui, payant la dette que l'humanité leur devait, aurait pu ramener leur raison à son état naturel de dépendance et rendre à l'homme la prérogative qu'elles lui avaient usurpée et qui lui permet de s'élever au-dessus de l'opinion publique.

Section II

[Les sermons du Dr Fordyce⁴⁹ font depuis longtemps partie des bibliothèques des jeunes femmes ; les filles sont même autorisées à les lire à l'école ; mais je les éloignerais immédiatement de mon élève si je voulais développer son intelligence, en l'engageant à se forger de solides principes sur une large base, ou si mon seul souci

⁴⁹ James Fordyce (1720-1796) : pasteur presbytérien écossais, poète, auteur de "Sermons à l'attention des jeunes filles" (1765) et de "Le caractère et le comportement du sexe féminin" (1776).

était de cultiver son goût ; je leur reconnais néanmoins de nombreuses remarques judicieuses.

Le Dr Fordyce poursuivait probablement un but très louable ; mais ses discours sont écrits dans un style si affecté que, rien que pour cela, et même en n'ayant rien à objecter à ses préceptes *doucereux*, je ne permettrais pas aux filles de les étudier, à moins de vouloir chasser toute étincelle naturelle de leur comportement, en transformant toutes les qualités humaines en douceur féminine et grâce artificielle. Je dis artificielle, car la véritable grâce résulte d'une certaine indépendance d'esprit.

Les enfants, ne se préoccupant pas de plaire, et ne pensant qu'à s'amuser, sont souvent pleins de grâce ; et la noblesse, qui a vécu surtout avec des subalternes et a toujours eu la mainmise sur l'argent, acquiert une aisance pleine de grâce dans le comportement que l'on pourrait appeler la grâce corporelle normale, plutôt que la grâce supérieure qui est la véritable expression de l'esprit. Cette grâce mentale, invisible à l'œil vulgaire, se manifeste souvent par une attitude spontanée et, en illuminant tous les événements, dénote de la simplicité et de l'indépendance d'esprit. C'est alors qu'apparaissent des signes d'immortalité dans les yeux, et que l'âme se révèle dans chaque geste ; au repos pourtant, ni le visage ni les membres ne sont d'une beauté remarquable et le comportement, sans particularités non plus, n'attire pas l'attention du monde. La majeure partie du genre humain est, néanmoins, à la recherche d'une beauté plus *tangible* ; est-ce encore la simplicité que l'on admire généralement, quand les gens ne font pas attention à ce qu'ils admirent ? et peut-il exister de la simplicité sans sincérité ? Mais ces remarques sont quelque peu décousues, quoique découlant naturellement du sujet.

Les phrases déclamatoires du Dr Fordyce surpassent l'éloquence de Rousseau ; et avec une grandiloquence sentimentale, détaille ses opinions relatives à la personnalité féminine, et au comportement que la femme est supposée avoir pour se rendre adorable.

Il doit parler pour lui-même, car voici ce qu'il fait dire à la Nature s'adressant à l'homme : "Regarde ces souriantes innocentes, que j'ai paré des plus beaux dons, et mises sous ta protection ; regarde-les avec amour et respect ; traite-les avec douceur et dans l'honneur. Elles sont timides et veulent être soutenues. Elles sont fragiles ; oh, ne tire pas avantage de leur faiblesse ! Laisse leurs craintes et leurs rougeurs leur donner de l'attrait. Que leur confiance en toi ne soit pas malmenée. Mais est-il possible que certains d'entre vous soient barbares et malfaisants au point d'en abuser ? Ton cœur pourrait-il te laisser t'emparer du trésor de ces gentilles et confiantes créatures, ou les dépouiller de leur natale robe de vertu ? Gare à la main impie qui oserait violer la chasteté sous sa forme la plus pure ! Toi le vaurien ! toi le scélérat ! fais preuve de retenue ; ne t'aventure pas à provoquer la terrible vengeance

du Ciel.” Ce curieux passage ne peut faire l’objet d’aucun commentaire sérieux, et je pourrais en citer beaucoup d’autres semblables ; et certains, tellement sentimentaux, que j’ai entendu des hommes raisonnables employer le mot indécent, lorsqu’ils les mentionnent avec dégoût.

Ce n’est, d’un bout à l’autre, qu’un flot de froids sentiments artificiels, et un cortège de sensibleries, qu’il faudrait apprendre aux filles et aux garçons à dédaigner comme la marque certaine d’un esprit étriqué et creux. Ce ne sont qu’appels enflammés adressés au Ciel, et aux *belles innocentes*, images les plus représentatives du Ciel ici-bas, laissant loin en arrière les sobres sentiments. Là n’est pas le langage du cœur, et il ne sera jamais obtenu ainsi, même si l’oreille s’en amuse parfois.

On me dira peut-être que le public a apprécié ces livres. C’est vrai – et on lit encore les *Méditations* de Hervey⁵⁰, même si celui-ci a péché contre le bon sens et le goût.

Je m’élève en particulier contre les phrases d’une passion débordante imitant l’amour, que l’on trouve partout dans le texte. Si on laisse les femmes se déplacer sans laisse, pourquoi leur vanter la vertu avec des flatteries rusées et des compliments sur leur sexe ? Parlez leur le langage de la vérité et de la sobriété, et bannissez le chant des berceuses à la tendresse condescendante ! Qu’on leur enseigne à se respecter en tant que créatures douées de raison, et à ne pas se prendre de passion pour leurs propres personnes insipides. Mon sang ne fait qu’un tour lorsque j’entends un prédicateur chanter les louanges de l’habillement et des travaux d’aiguille ; et plus encore, lorsque je l’entends s’adresser à *l’honnête Anglaise, la plus honnête de toutes*, comme si les femmes n’étaient que sentimentales.

Recommandant toujours la piété, le Dr Fordyce utilise l’argument suivant : “Jamais, peut-être, une belle femme n’est-elle plus impressionnante que, confite de pieuses pensées, et pétrie des plus nobles considérations, elle se drape, sans le savoir, d’une dignité supérieure et de grâces nouvelles ; de sorte que les splendeurs de la sainteté semblent irradier autour d’elle, et l’assistance est presque conduite à l’imaginer déjà officiant parmi ses anges familiers !” Pourquoi les femmes doivent-elles être éduquées dans un désir de conquête ? le simple mot, employé dans ce sens, me donne des nausées ! La religion et la vertu ne proposent-elles pas des objectifs plus valables, des récompenses plus reluisantes ? Devront-elles toujours être avilies en étant contraintes de tenir compte de leurs compagnons de l’autre sexe ? Faudra-t-il toujours leur enseigner à plaire ? Et lorsqu’elles tournent leurs faibles armes vers le cœur d’un homme, faut-il leur dire qu’un peu de bon sens suffit pour que leur prêter attention devienne *incroyablement plaisant* ? “De la même façon qu’un peu de savoir est divertissant chez une femme, un peu de gentillesse, mais pour une autre raison,

⁵⁰ James Hervey (1714-1758) : écrivain pieux, auteur des “Méditations et Contemplations”.

enchante de la part d'une femme, en particulier si celle-ci est belle !" J'aurais supposé que c'était pour la même raison.

Pourquoi raconte-t-on aux filles qu'elles ressemblent à des anges ; sinon pour les rabaisser plus bas que les femmes ? Ou bien, qu'une gentille et innocente fille est un objet qui se rapproche plus de l'idée que l'on s'est faite des anges que de toute autre. On dit aussi aux filles, en même temps, qu'elles ne ressemblent à des anges que lorsqu'elles jeunes et belles ; par conséquent, ce sont à leurs personnes, et non à leurs qualités, qu'elles doivent cet hommage.

Que de mots inutiles et vides de sens ! À quoi peut donc mener cette insidieuse flatterie, sinon à la vanité et à la stupidité ? L'homme amoureux, il est vrai, a la licence poétique d'exalter sa maîtresse ; cela se justifie par l'effervescence de sa passion, et il n'est pas dans l'erreur lorsqu'il emprunte le langage de l'adoration. Son imagination peut élever l'idole de son cœur, sans qu'on l'en blâme, au-dessus de l'humanité ; et les femmes seraient heureuses si elles étaient flattées au moins par les hommes qui les aiment ; je veux dire, qui aiment la personne, et non le sexe ; mais un prédicateur sérieux devrait-il émailler ses discours de telles stupidités ?

Dans les sermons et les romans, pourtant, la volupté est toujours fidèle au texte. Les hommes sont autorisés par les moralistes, comme la Nature l'impose, à cultiver des qualités variées, et à endosser les personnalités différentes pour chaque individu que les mêmes passions, déclinées à l'infini, leur ont données. Un homme vertueux peut avoir un caractère colérique ou sanguin, peut être gai ou sérieux, irréprochable ; être rigide jusqu'à l'oppression, ou faible et soumis, ne pas avoir de volonté ou d'opinions propres ; mais toutes les femmes doivent se confondre, avec obéissance et docilité, dans la même personnalité toute de douceur soumise et de gentille complaisance.

Je vais employer les propres mots du prédicateur. "Observons que, dans votre sexe, les exercices masculins ne sont jamais gracieux ; qu'un ton ou une expression, ainsi qu'une attitude ou une conduite, de style masculin, sont toujours interdits ; et que les hommes de bon sens attendent d'une femme des qualités de douceur, une voix harmonieuse, une silhouette sans robustesse, et des gestes délicats et mesurés."

Le portrait suivant n'est-il pas le portrait d'une esclave domestique ? "Je suis stupéfait de la bêtise de nombre de femmes, qui reprochent encore à leur mari de les avoir abandonnées, d'avoir préféré une autre compagnie à la leur, de les avoir traitées ainsi, sans respect ou avec indifférence ; quand, à vrai dire, elles sont dans une large mesure à blâmer. Loin de moi de vouloir justifier en quoi que ce soit le mauvais comportement des hommes. Mais si vous leur aviez prêtées plus d'*attention respectueuse*, et de *tendresse constante* ; en étudiant leurs humeurs, en négligeant leurs fautes, en se soumettant à leurs opinions sur différents sujets, en passant sur

les petits moments d'instabilité, de caprice ou de passion, en leur donnant des réponses *modérées* à des paroles spontanées, en vous plaignant aussi rarement que possible, et en prenant soin quotidiennement d'alléger leur anxiété et d'aller au-devant de leurs souhaits, de les distraire pendant les heures sombres, et de les ramener à des idées de bonheur : si vous aviez adopté cette conduite, je ne doute pas que vous ayez gardé et renforcé leur estime, au point d'avoir acquis l'influence suffisante pour les conduire à la vertu, ou à une satisfaction mutuelle ; et votre maison abriterait aujourd'hui le bonheur conjugal." Cette femme serait un ange – ou bien un âne – car je ne distingue pas la moindre trace d'humanité, ni de raison, ni de passion dans cette servante domestique, dont l'être est absorbé par celui du tyran.

Le Dr Fordyce doit mal connaître le cœur humain, s'il pense vraiment que cette conduite lui ramènera l'amour fou, au lieu de provoquer le dédain. Non que la beauté, la gentillesse, etc., etc., ne puissent pas gagner un cœur ; mais l'estime, le seul sentiment durable, ne peut être obtenu que par la vertu soutenue par la raison. C'est le respect inspiré par l'intelligence qui maintient en vie la tendresse pour une personne.

Étant donné que ces livres sont fréquemment mis entre les mains de la jeunesse, je leur ai prêté plus d'attention que, à proprement parler, ils le méritent ; mais comme ils ont contribué à corrompre le goût, et à endormir l'intelligence de nombre de mes semblables, je ne pouvais pas les passer sous silence.]

Section III

[La même sollicitude paternelle imprègne le "*Legs à ses Filles*" du Dr Gregory, que je me propose de critiquer avec un respect affectueux ; mais comme ce petit livre a de nombreux attraits, qui ont soulevé l'intérêt de la part la plus respectable des femmes, je ne peux pas ignorer les arguments qui soutiennent nettement des opinions qui, je pense, ont exercé la plus mauvaise influence sur la moralité et les manières du monde féminin.

Le style familier et fluide de l'auteur convient particulièrement bien au contenu de ses conseils, et la tendresse mélancolique que le respect de la mémoire de sa femme bien-aimée diffuse tout au long de l'ouvrage le rend très intéressant ; encore que quelques touches manifestes de maniérisme dans de nombreux passages entament cette compassion ; et nous butons sur l'auteur quand nous nous attendions à rencontrer le... père.

En outre, ayant deux objectifs en vue, le Dr Gregory prend rarement partie pour l'un ou l'autre ; car, souhaitant que ses filles soient aimables, et redoutant qu'elles

soient moins heureuses si on leur inculque des sentiments risquant de les sortir de la voie habituelle, sans leur permettre d'agir avec une indépendance et une dignité en harmonie, il contrôle le cours naturel de ses pensées, et ne recommande ni une chose ni l'autre.

Dans la préface, il annonce la triste vérité : "Elles entendront, au moins une fois dans leur vie, les sentiments authentiques d'un homme qui n'aura aucun intérêt à les décevoir".

Pauvre femme ! à quoi peux-tu donc t'attendre lorsque les personnes, dont tu es sensée devoir dépendre pour le bon sens et le soutien, ont tout intérêt à te décevoir ! Là est la racine du mal ; ce mal a abrité une moisissure, qui s'est attaqué à toutes tes qualités et a tué dans l'œuf tes nouvelles aptitudes, qui a fait de toi la faible chose que tu es ! Ce sont ces intérêts divergents – cet insidieux état de guerre – qui minent la moralité, et divisent le genre humain !

Si l'amour a rendu quelques femmes malheureuses, les froides et vaines relations de galanterie en ont rendu beaucoup d'autres vides et inutiles ! Cette insensibilité envers le sexe féminin est jugée tellement mâle, tellement correcte que, jusqu'à ce que la société soit organisée très différemment, je crains que ce vestige des manières gothiques ne soit pas abandonné au profit d'un genre de conduite plus raisonnable et plus sensible. De plus, pour la dépouiller de sa dignité imaginaire, je dois noter que, dans les états européens les moins civilisés, cette convention domine très largement, s'accompagnant d'une morale extrêmement dissolue. Au Portugal, pays que je vise particulièrement, elle remplace les obligations morales les plus sérieuses ! car un homme est rarement assassiné lorsqu'il est en compagnie d'une femme. La main sauvage du voleur est effrayée par cet esprit chevaleresque ; et, si la vengeance ne peut pas être établie, la dame n'a plus qu'à pardonner la brutalité et partir en paix, aspergé peut-être du sang de son mari ou de son frère.

Je passerai sur ses critiques vis-à-vis de la religion, car je prévois d'en discuter dans un chapitre séparé.

Quant aux remarques relatives au comportement, bien que beaucoup soient sensées, je les désapprouve entièrement, car il me semble que, en l'état, elles ne prennent pas les choses par le bon bout. Un esprit cultivé et un cœur sensible ne seront jamais partisans de règles de bienséance rigides – il en résultera quelque chose de plus important que la bienséance ; et si l'on ne comprenait pas le comportement recommandé ici, on aboutirait à de l'affectation repoussante. La bienséance, en effet, est la seule chose indispensable ! la bienséance est là pour remplacer la nature, et bannir du monde féminin toute simplicité et variété dans la personnalité. Alors, à quel bienfait ces conseils superficiels peuvent-ils mener ? Il est toutefois plus facile de montrer du doigt tel ou tel type de comportement que de trouver des raisons d'agir ;

mais, lorsque l'esprit se trouve rempli d'un savoir utile, et soutenu par l'expérience, le contrôle du comportement peut lui être abandonné en toute confiance.

Pourquoi, par exemple, prendre les précautions qui vont suivre quand la ruse sous toutes ses formes peut contaminer l'esprit ; et pourquoi entraver les grands sujets d'action, que la raison et la religion soutiennent ensemble, par des stratagèmes matériels inutiles et de vaines ruses afin de gagner les faveurs d'imbéciles ébahis et insipides ? "Faites bien attention lorsque vous étalez votre bon sens⁵¹. On pensera que vous vous croyez supérieur au reste du monde. Mais s'il vous arrivait d'avoir un peu de culture, gardez-la secrète, surtout face aux hommes, qui regardent généralement d'un œil jaloux et mal intentionné une femme de valeur et une intelligence cultivée." Si les hommes d'un réel mérite, comme l'auteur le fait remarquer ensuite, sont supérieurs à la moyenne, pourquoi faudrait-il que le comportement de tout le sexe féminin soit modifié pour plaire aux imbéciles, les hommes, qui n'ayant pas de raison d'être respectés en tant qu'individus, choisissent de rester unis entre eux. En fait, les hommes qui insistent sur leur supériorité commune, n'ayant que cette supériorité sexuelle, sont certainement très excusables.

Les règles de comportement seraient infinies, s'il fallait toujours être dans le ton que donne la société ; car ainsi, en changeant toujours de clé, un *couac* passerait souvent pour une note *juste*.

Il aurait assurément été plus sage de conseiller aux femmes de s'améliorer jusqu'à ce qu'elles dépassent l'excitation de la vanité ; et puis de laisser l'opinion publique changer d'avis – car où s'arrêteront les règles de l'adaptation ? La voie étroite de la vérité et de la vertu ne tourne ni à droite ni à gauche – c'est une ligne toute droite, et ceux qui poursuivent honnêtement leur chemin éviteront les préjugés de la bienséance, sans abandonner la modestie. Avec un cœur pur et une tête bien faite, je peux parier que le comportement ne pourrait pas être déplaisant.

L'aspect à la mode, que beaucoup de jeunes personnes s'efforcent tant d'afficher, me frappe de la même façon que les attitudes étudiées de certaines images modernes, copiant avec une servilité exempte de goût les objets anciens ; l'âme est absente, et les éléments constitutifs ne sont reliés par aucune particularité proprement dite. Ce vernis de mode, qui a peu à voir avec le bon sens, peut impressionner les faibles ; mais laissez la nature telle qu'elle est, et elle rebutera rarement les sages. En outre, lorsqu'une femme a suffisamment de bon sens pour ne pas s'approprier quelque chose si elle ne la comprend pas au moins partiellement, il n'est pas nécessaire de

⁵¹ Laissez les femmes acquérir tout de suite du bon sens – et, si celui-ci porte bien son nom, ça leur sera profitable ; sinon, à quoi servirait-il ? comment l'emploierait-on ?

mettre ses talents sous le boisseau. Laissez les choses suivre leur cours naturel, et tout ira bien.

C'est ce système de dissimulation, dans tout le livre, que je réproouve. Les femmes doivent *paraître* être ceci ou cela – alors que la vertu devrait les interpeller, avec les mots d'Hamlet : Les apparences ! Je refuse les apparences ! Allez au spectacle pour cela !

Le même ton se retrouve partout ; car ailleurs, après avoir recommandé la délicatesse sans beaucoup de conviction, l'auteur ajoute : "Les hommes se plaindront de votre réserve. Ils vous assureront qu'une attitude plus franche vous rendrait plus aimables. Mais, croyez-moi, ils ne sont pas sincères lorsqu'ils s'expriment ainsi. Je reconnais que, en certaines occasions, cela pourrait vous rendre plus agréables en tant que compagnes, mais cela vous rendrait moins aimables en tant que femmes : distinction importante, que nombre d'entre vous ne connaissent pas."

Ce désir de toujours rester des femmes est le raisonnement même qui avilit le sexe féminin. Je dois répéter avec fermeté une remarque que j'ai déjà faite : sauf avec leur amoureux, il serait bon que les femmes ne soient que des compagnes agréables et sensées. Mais à ce propos, le conseil de l'auteur ne concorde pas avec le passage suivant qui a ma totale approbation.

"L'idée qu'une femme puisse autoriser toutes les libertés innocentes, pourvu que sa vertu soit sauve, est tout à la fois indélicate et dangereuse, et s'est avérée fatale à beaucoup d'entre elles." J'approuve totalement cette opinion. Un homme, ou une femme, désire toujours, quelle que soit sa sensibilité, convaincre l'objet de son amour que ce sont les caresses de la personne, et non du sexe qu'elle représente, qui sont reçues et rendues avec plaisir ; et que le cœur, plutôt que les sens, est ému. Sans cette délicatesse naturelle, l'amour devient une satisfaction personnelle égoïste qui avilit bientôt la personnalité.

Développons un peu cette idée. La tendresse, s'il n'est pas question d'amour, autorise de nombreux gestes personnels qui, découlant naturellement d'un cœur innocent, donnent vie au comportement ; mais les relations personnelles de désir, de libertinage, ou de vanité, sont abjectes. Lorsqu'un homme pressera la main d'une jolie femme qu'il n'a jamais vue auparavant, pour la faire monter dans un attelage, elle considérera cette liberté impertinente comme une insulte, si elle a la moindre finesse véritable, plutôt que d'être flattée de cet hommage absurde à la beauté. Ce sont là les privilèges de l'amitié, ou l'hommage ponctuel que le cœur rend à la vertu lorsqu'il la remarque soudainement – les esprits simplement bestiaux n'ont pas droit aux gentilleses de la tendresse.

Mon souhait est de nourrir la tendresse de ce qui, actuellement, nourrit la vanité ; c'est pourquoi je persuaderaï volontiers le sexe féminin d'agir selon des principes

plus simples. Que les femmes méritent l'amour, et elles l'obtiendront, bien que l'on ne le leur ait jamais dit : "Le pouvoir d'une belle femme sur le cœur des hommes, des hommes les plus experts, dépasse ce qu'elle peut concevoir."

J'ai déjà signalé le peu de prudence observée vis-à-vis de la duplicité, de la douceur féminine, de la constitution délicate ; car ce sont les changements que l'auteur réclame sans cesse – d'une façon plus convenable, il est vrai, que ne le fait Rousseau ; mais cela revient au même, et celui qui cherche à analyser ces idées, découvrira que les premiers principes ne sont pas aussi délicats que le système dans son ensemble.

Le sujet des distractions est traité de manière trop superficielle ; mais dans le même esprit.

Quand je parle d'amitié, d'amour et de mariage, on verra que, concrètement, nos opinions diffèrent ; je ne dévoilerai donc pas mes observations sur ces importantes questions ; mais limiterai mes remarques au contenu général, à la grande prudence de la famille vis-à-vis de ces opinions étriquées sur la tendresse plutôt rétrograde, qui excluent le plaisir et l'évolution, en souhaitant vainement éviter la peine et l'erreur, et qui, en protégeant le cœur et l'esprit, détruisent aussi toute leur énergie. Il est bien préférable d'être souvent trompé que de ne jamais faire confiance ; d'être déçu en amour que de ne jamais aimer ; de perdre l'affection d'un mari que de trahir son estime.

Que le monde et les individus seraient heureux si, en effet, cette vaine quête du bonheur universel, dans un domaine limité, se transformait en un désir ardent d'améliorer l'intelligence. "La sagesse est la chose principale ; *donc* gagnez la sagesse ; et avec tout ce qu'elle apporte, acquérez l'intelligence." "Pendant combien de temps, vous les femmes simples, aimerez-vous la facilité, et haïrez-vous le savoir ?" dit la Sagesse aux filles des hommes.]

Section IV

Je n'ai pas l'intention de passer en revue tous les écrivains qui ont écrit sur les mœurs féminines, car c'est un sujet rebattu et ces auteurs ont en général écrit dans le même sens ; mais en attaquant la prérogative dont s'enorgueillissent les hommes, prérogative qu'on peut appeler solennellement le sceptre de fer de la tyrannie et qui est le péché originel des tyrans, je m'élève contre tout pouvoir édifié sur des préjugés, aussi vieux soient-ils.

Si la soumission exigée est fondée sur la justice, il n'est pas nécessaire d'en appeler à un pouvoir supérieur, car Dieu est la justice même. Raisonnablement donc tous ensemble, en tant qu'enfants du même père, si toutefois le fait d'être les plus jeunes

ne fait pas de nous des bâtards, et apprenons à nous soumettre à l'autorité de la raison quand on entend distinctement sa voix. Mais s'il est prouvé que ce trône et cette prérogative ne reposent que sur un ensemble confus de préjugés, sans aucun principe d'ordre inhérent ni aucune cohérence – ou sur le dos d'un éléphant, d'une tortue ou même sur les puissantes épaules d'un fils de la terre –, alors celles qui oseront braver cette autorité peuvent le faire sans manquer à leur devoir et sans pécher contre l'ordre des choses.

Puisque la raison élève l'homme au-dessus des animaux et que la mort est riche en promesses, seuls sont soumis à l'autorité aveugle ceux qui n'ont pas confiance en leur propre force. Pour être libre il suffit de le vouloir⁵².

L'être qui est maître de lui-même n'a rien à craindre de la vie ; mais s'il existe quelque chose de plus estimable que le respect de soi, il faut en payer le prix jusqu'au dernier centime. La vertu, comme toute chose de valeur, doit être aimée pour elle-même, sinon elle ne résidera pas en nous. Elle ne nous donnera pas cette paix "qui dépasse l'entendement" si on ne se sert d'elle que pour défendre sa réputation, ou si on la respecte avec une rigueur hypocrite parce que "l'honnêteté est la meilleure des politiques".

On ne peut nier que la règle de vie qui nous permet d'emporter dans l'autre monde une certaine somme de connaissance et de vertu est la mieux à même d'assurer notre bonheur ici-bas ; cependant, peu de gens agissent suivant ce principe, bien qu'il soit universellement admis qu'il est indiscutable. Le plaisir ou le pouvoir du moment font disparaître cette sage conviction ; et c'est pour la journée et non pour la vie que l'homme brade son bonheur. Rares, très rares sont ceux qui voient suffisamment loin ou qui ont assez de volonté pour supporter les petites épreuves du moment afin d'en éviter une plus grande par la suite.

La femme en particulier dont la vertu⁵³ est fondée sur des préjugés changeants, parvient rarement à cette grandeur d'âme, si bien qu'esclave de ses propres sentiments, elle est facilement subjuguée par ceux des autres. Ainsi avilie, sa raison, sa raison nébuleuse sert plus à fourbir ses chaînes qu'à les rompre.

J'ai entendu avec indignation des femmes raisonner comme les hommes et adopter les sentiments qui les ravalent au rang des animaux avec toute l'opiniâtreté de l'ignorance.

Quelques exemples illustreront mon affirmation. Mme Piozzi [1741-1821], qui a souvent répété par cœur ce qu'elle n'a pas compris, s'exprime avec des accents à la Johnson : "Ne cherchez pas le bonheur dans l'originalité, et redoutez la sagesse

⁵² "Celui que la vérité affranchit est un homme libre", Cowper.

⁵³ J'entends ce mot dans un sens plus vaste que la chasteté.

raffinée, car elle mène à la sottise.” Ainsi s’adresse-t-elle de façon dogmatique à un jeune marié et pour expliquer cet exorde pompeux, elle ajoute : “Je vous ai dit que les charmes de votre jeune épouse ne sauraient augmenter, mais je vous en prie, ne la laissez jamais soupçonner qu’ils diminueront : il est bien connu qu’une femme pardonnera un affront fait à son intelligence bien plus vite qu’un affront fait à sa personne et aucune d’entre nous ne contredira cette affirmation. Tous nos talents, tous nos arts servent à gagner et à garder le cœur de l’homme et aucune mortification ne peut dépasser la déception qu’on ressent si l’on n’arrive pas à ses fins. Il n’y a pas de reproche, aussi mordant soit-il, ni de punition, aussi sévère soit-elle, qu’une femme d’esprit ne préférera pas au manque d’égards et si elle peut le supporter sans se plaindre, cela prouve seulement qu’elle a l’intention de se dédommager des affronts que lui fait son mari en captivant l’attention d’autres hommes !”

Ce sont là des sentiments vraiment masculins : “Tous nos artifices servent à gagner et à garder le cœur de l’homme”, et quelle est la conclusion ? Si l’on néglige sa personne (mais y eut-il jamais de femme qui, aussi belle fût-elle, n’ait été méprisée ?), elle se dédommagera en essayant de plaire à d’autres hommes. Belle moralité ! Mais c’est ainsi qu’on insulte l’intelligence de tout le sexe féminin et qu’on ôte son fondement normal à la vertu. Une femme doit savoir que sa personne ne peut être aussi avenante pour son mari qu’elle le serait pour un amant, et si elle s’offense de ce qu’il est un être humain, elle peut aussi bien se lamenter sur la perte de son amour que sur toute autre bêtise. Ce manque de discernement ou cette colère déraisonnable prouve qu’il ne pourrait pas transformer la tendresse qu’il lui porte en affection pour sa vertu ou en respect pour son intelligence.

Quand les femmes acceptent de telles opinions et agissent en conséquence, leur intelligence mérite pour le moins le mépris et la malveillance qu’ont montrés ouvertement envers l’esprit féminin des hommes qui n’insultent jamais leur personne. Et ce sont les sentiments de ces hommes polis qui ne veulent pas s’embarrasser de l’esprit féminin que ces femmes vaines adoptent inconsidérément. Cependant elles devraient savoir que seule la raison insultée de la femme peut donner à sa personne cette pudeur sacrée qui permet aux affections humaines – toujours mêlées de quelque vil alliage – de durer aussi longtemps que cela est possible, compte tenu que le grand but de l’existence est de parvenir à la vertu.

La baronne de Staël [1776-1817] parle le même langage que la dame que je viens de citer, mais avec plus d’enthousiasme. Son éloge de Rousseau est tombé accidentellement entre mes mains et ses sentiments, les sentiments de trop nombreuses femmes, peuvent servir comme prétexte à quelques commentaires.

“Quoique Rousseau ait tâché d’empêcher les femmes de se mêler des affaires publiques, de jouer un rôle éclatant, qu’il a su leur plaire en parlant d’elles ! Ah !

s'il a voulu les priver de quelques droits étrangers à leur sort, comme il leur a rendu tous ceux qui leur appartiennent à jamais ! S'il a voulu diminuer leur influence sur les délibérations des hommes, comme il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur ! S'il les a fait descendre d'un trône usurpé, comme il les a replacées sur celui que la nature leur a destiné ! S'il s'indigne contre elles lorsqu'elles veulent ressembler aux hommes, combien il les adore quand elles se présentent à lui avec les charmes, les faiblesses, les vertus et les torts de leur sexe !"

Vraiment ! Car jamais sensualiste n'a voué une adoration plus fervente à l'autel de la beauté. Son respect pour la personne était vraiment si pieux qu'à part la vertu de chasteté, que pour des raisons évidentes il souhaitait leur voir posséder, il voulait uniquement la voir embellie par des charmes, des faiblesses et des erreurs. Il craignait que l'austérité de la raison ne troublât les doux ébats de l'amour. Le maître souhaitait avoir une courtisane servile à caresser, qui dépendrait entièrement de sa raison et de sa bonté ; il ne voulait pas d'une compagne qu'il serait obligé d'estimer, ni d'une amie à qui il pourrait confier le soin de l'éducation de ses enfants, si la mort les privait de leur père avant qu'il ait accompli cette tâche sacrée. Il dénie à la femme la raison, lui interdit toute connaissance et l'écarte de la vérité ; cependant il lui accorde son pardon parce qu'il "admet la passion de l'amour". Il faudrait quelque ingéniosité pour montrer pourquoi les femmes doivent lui être obligées d'admettre ainsi l'amour, quand il est clair qu'il l'admet seulement comme détente pour les hommes et comme moyen de perpétuer l'espèce ; mais il s'est exprimé avec passion et ce charme puissant a agi sur la sensibilité de sa jeune panégyriste. "Qu'importe aux femmes, continue cette admiratrice, que sa raison leur dispute la souveraineté quand son cœur leur est entièrement dévoué." Ce n'est pas la souveraineté, mais l'égalité pour laquelle elles devraient se battre. Cependant, si elles souhaitaient seulement étendre leur pouvoir, elles ne devraient pas faire entièrement confiance à leurs charmes, car si la beauté peut conquérir un cœur, elle ne peut le garder, même tant qu'elle est en pleine fleur, si l'esprit ne lui prête au moins quelques grâces.

Quand les femmes seront suffisamment éclairées pour comprendre leur véritable intérêt, elles seront toutes prêtes, j'en suis persuadée, à renoncer à toutes les prérogatives de l'amour qui ne sont pas réciproques, même s'il s'agit de prérogatives durables, pour connaître la calme satisfaction de l'amitié, et la tendre confiance que procure une estime habituelle. Avant le mariage, elles ne prendront pas des airs insolents et après, elles ne se soumettront pas de façon abjecte ; mais en s'efforçant d'agir comme des créatures raisonnables, qu'elles soient mariées ou célibataires, elles ne dégringoleront pas de leur trône pour se retrouver sur un tabouret.

Mme de Genlis [1746-1830] a écrit plusieurs livres distrayants pour les enfants ; et ses *Lettres sur l'éducation* donnent de nombreuses recommandations valables que des parents sensés utiliseront certainement ; mais ses vues sont étiquées et ses préjugés aussi déraisonnables que tenaces.

Je passerai sur son argumentation véhémence en faveur de l'éternité des châtements futurs, parce que je rougis de penser qu'un être humain ait jamais discuté avec autant de véhémence d'un tel sujet et je me contenterai de quelques remarques sur la façon absurde dont elle accorde plus d'importance à l'autorité parentale qu'à la raison. Car partout elle prêche non seulement la soumission aveugle aux parents, mais à l'opinion du monde⁵⁴.

Elle raconte l'histoire d'un jeune homme fiancé suivant le désir exprès de son père à une fille fortunée. Avant que le mariage ait pu avoir lieu, celle-ci est privée de sa fortune et se retrouve sans aucun ami au monde. Le père utilise les artifices les plus infâmes pour détacher d'elle son fils et quand le fils découvre sa perfidie et que, n'écoutant que son honneur, il épouse la fille, il ne s'ensuit rien d'autre que le malheur parce qu'en fait il s'est marié *sans* le consentement de son père. Sur quel fondement repose la religion ou la moralité quand la justice est mise au défi de la sorte ? De la même façon, Mme de Genlis nous montre une jeune femme accomplie prête à épouser n'importe quel homme que sa maman se plaît à lui recommander, et épousant en fait le jeune homme de son propre choix, sans éprouver le moindre élan passionné, parce qu'une fille bien élevée n'a pas le temps d'être amoureuse. Est-il possible d'avoir beaucoup de respect pour un système d'éducation qui insulte ainsi la raison et la nature ?

On trouve de nombreuses opinions semblables dans ses écrits, à côté de sentiments qui font honneur à son esprit et à son cœur. Cependant, il y a tellement de superstition dans sa religion, et tant de sagesse mondaine dans sa moralité, que je ne laisserais pas une jeune personne lire ses œuvres à moins de pouvoir ensuite en discuter et d'en faire apparaître les contradictions.

Les lettres de Mme Chapone [1727-1801] sont écrites avec un tel bon sens et une humilité si sincère et elles contiennent tant d'observations utiles que je les mentionne

⁵⁴ Une personne ne doit pas agir de telle ou telle façon, même si elle est convaincue d'avoir raison, parce que quelques détails équivoques peuvent amener le monde à soupçonner qu'elle a été poussée par des motifs différents. C'est lâcher la proie pour l'ombre. Que les gens ne s'occupent que de leur cœur et agissent correctement, autant qu'ils peuvent en juger, et alors ils peuvent attendre patiemment que l'opinion du monde se rallie à leur point de vue. Il vaut mieux être dirigé par un motif simple, car la justice a trop souvent été sacrifiée à la décence, autrement dit aux convenances.

seulement pour rendre un hommage respectueux à leur digne auteur. Il est vrai que je ne suis pas toujours d'accord avec elle ; mais je la respecte toujours.

Le mot de respect me fait évoquer Mme Macaulay [1731-1791]. La femme la plus douée, sans aucun doute, que l'Angleterre ait jamais produite. Et cependant, cette femme est morte sans qu'on témoigne suffisamment de respect à sa mémoire.

La postérité, cependant, sera plus juste et se souviendra que Catherine Macaulay fut un exemple de ces talents intellectuels prétendument incompatibles avec la faiblesse de son sexe. Son style, certes, n'est pas marqué sexuellement, car il est énergique et clair comme le bon sens qu'il exprime.

Je ne qualifierai pas son intelligence de masculine car je n'admets pas qu'on accapare de façon aussi arrogante la raison, mais je maintiens que son intelligence était saine et que son jugement, fruit mûr d'une réflexion profonde, était la preuve qu'une femme peut acquérir du discernement, dans tous les sens du terme. Possédant plus de pénétration que de sagacité, plus d'intelligence que d'imagination, elle écrit avec une sobre énergie et une grande rigueur dans ses arguments ; cependant, la sympathie et la bienveillance donnent à ses sentiments un intérêt et à ses arguments une chaleur qui forcent le lecteur à les peser⁵⁵.

Quand j'ai eu pour la première fois l'idée d'écrire ces critiques, j'escomptais l'approbation de Mme Macaulay avec un peu de cette vivacité que j'ai dû toute ma vie réprimer, mais j'ai appris peu après avec le déchirement de l'espoir déçu et la douleur silencieuse du regret qu'elle n'était plus !

Section V

[Si l'on passe en revue les différents ouvrages sur l'éducation, on ne peut pas passer sous silence les *Lettres* de Lord Chesterfield⁵⁶. Je ne me propose pas d'analyser son système inhumain et immoral, pas même de retenir quelques-unes des remarques utiles et judicieuses qu'on rencontre dans ses lettres. Non, je me propose seulement de faire quelques remarques sur leur tendance reconnue, à savoir l'art d'acquérir une connaissance précoce du monde – art qui, j'ose le dire, s'attaque secrètement, comme le ver dans le bouton de fleur, aux forces en développement, et

⁵⁵ Partageant les idées de Mme Macaulay sur les nombreuses branches de l'éducation, je renvoie le lecteur à son remarquable ouvrage au lieu de citer son opinion à l'appui de la mienne.

⁵⁶ Stanhope, Philip Dormer, 4^{ème} Comte de Chesterfield (1694-1773) : politicien, homme d'esprit, et auteur d'une célèbre série de lettres à son fils.

finit par empoisonner la sève généreuse qui, sinon, monterait vigoureusement dans la charpente juvénile, inspirant des sentiments chaleureux et de grands desseins⁵⁷.

Chaque chose en son temps, dit l'homme sage ; et qui chercherait les fruits d'automne pendant les mois de printemps ? Mais tout ça n'est que bavardage, et j'ai l'intention de faire entendre raison à ces enseignants ayant l'expérience du monde, qui, au lieu de cultiver le jugement, font du tort en endurcissant le cœur que l'expérience se serait chargée de modérer seulement. Un contact précoce avec les défauts humains, ou bien ce qu'on appelle connaître le monde, est le meilleur moyen, à mon avis, de crisper le cœur et de refroidir l'ardeur juvénile naturelle qui recèle non seulement de grands talents, mais de grandes qualités. Car la vaine tentative de compter sur les fruits de l'expérience, avant que la sève n'ait entraîné le déploiement des feuilles, ne fait qu'épuiser la force de la jeune personne, et l'empêche de prendre sa forme naturelle ; de la même façon que la forme et la résistance des métaux écrasés sont modifiées lorsque la force de cohésion est perturbée.

Dites-moi, vous qui avez étudié l'esprit humain, n'est-ce pas étrange de fixer des principes à la jeunesse en lui montrant qu'elle est rarement équilibrée ? Et comment peut-elle trouver du réconfort dans des habitudes qui se sont révélées trompeuses en pratique ? Pourquoi l'ardeur de la jeunesse est-elle ainsi étouffée, et la richesse de l'imagination fauchée rapidement ? Ces précautions brutales peuvent, il est vrai, protéger la personnalité des malheurs terrestres, mais nuira infailliblement à l'excellence dans les domaines de la vertu et du savoir⁵⁸. Les obstacles dressés sur tous les chemins par la suspicion s'opposeront à l'ardeur de tout acte de génie ou de générosité, et la vie sera dénuée de son charme le plus attrayant bien avant le calme du soir, lorsque l'être humain se retire dans la contemplation pour son bien-être matériel et moral.

Un jeune homme, élevé avec des amis familiers, et encouragé à emmagasiner dans son esprit autant de savoir hasardeux qu'il est possible d'en acquérir par la lecture, et par la réflexion naturelle que l'ébullition juvénile d'esprits bruts et de sentiments instinctifs lui inspire, entrera dans le monde avec des espoirs ardents et trompeurs. Mais cela semble être la voie de la Nature ; et, en morale comme en matière de goût, nous devrions nous conformer à ses indications sacrées, et ne pas vouloir diriger lorsque nous devons suivre.

⁵⁷ Protéger constamment les enfants contre les vices et les stupidités du monde me semble une erreur.

⁵⁸ J'ai déjà remarqué qu'une connaissance précoce du monde, acquise de façon naturelle, en s'y mêlant, donne le même résultat ; voyez les officiers et les femmes.

Dans le monde peu de gens agissent selon des principes ; les sentiments immédiats ou les habitudes précoces sont les grands moteurs ; mais comment les sentiments pourraient-ils être étouffés et les habitudes transformées en chaînes de fer rouillé, si le monde était présenté aux jeunes tel qu'il est, sans qu'aucune connaissance du genre humain ou leur propre cœur, lentement modelé par l'expérience, ne les ait rendus patients ? Alors, leurs semblables ne leur apparaîtraient pas comme des êtres aussi fragiles qu'eux, condamnés à lutter contre les défauts humains, et présentant parfois le côté clair, parfois le côté sombre, de leur personnalité ; manifestant tour à tour des sentiments d'amour et de dégoût, mais s'en protégeant comme de prédateurs, jusqu'à ce que tout sentiment social généreux – en un mot, toute humanité – ait disparu.

Dans la vie, au contraire, en découvrant progressivement les défauts de notre nature, nous en découvrons aussi les qualités, et diverses circonstances nous relient à nos semblables, lorsqu'on se mêle à eux et qu'on regarde les mêmes choses, ce qui n'est pas pensable lorsqu'on acquiert une connaissance du monde hâtive et artificielle. Nous voyons la stupidité évoluer jusqu'au vice, par degrés presque imperceptibles, et découvrons la compassion tout en faisant des reproches ; mais si le monstre hideux surgissait subitement devant nous, la crainte et le dégoût, nous rendant plus sévères que nécessaire, pourraient nous conduire avec un zèle aveugle à usurper le rôle de la toute-puissance, et à condamner nos semblables, en oubliant que nous ne pouvons pas lire dans le cœur, et que nous avons les germes des mêmes vices cachés en nous.

J'ai déjà noté que nous attendons plus de l'instruction que ce que la simple instruction peut donner ; car au lieu de préparer la jeunesse à faire face avec dignité aux difficultés de la vie, et à acquérir la sagesse et la vertu en exerçant ses propres facultés, on lui assène des monceaux de principes, et on exige d'elle une obéissance aveugle quand la persuasion suffirait à la ramener à la raison.

Supposons, par exemple, qu'une jeune personne, dans un premier élan d'amitié, déifie l'objet de son amour, quel danger pourrait surgir de cet attachement enthousiaste excessif ? Il est peut-être indispensable que la vertu revête d'abord une forme humaine pour impressionner les cœurs juvéniles ; le modèle idéal, qu'un esprit plus mûr et plus élevé recherche et se représente intérieurement, échapperait à leur conception. "Celui qui n'aime pas le frère qu'il a vu, comment peut-il aimer Dieu ?" se demandait le plus sage des hommes.

Il est naturel pour la jeunesse de parer le premier objet de son affection de toutes les qualités valables, et l'excitation due à l'ignorance, ou, à proprement parler, à l'inexpérience, pousse en avant l'esprit capable d'une telle affection ; et quand, avec le temps, on s'aperçoit que la perfection n'est pas à la portée des mortels, la vertu est, abstraitement, considérée comme belle, et la sagesse comme sublime. L'admiration

fait alors place à l'amitié, à juste titre appelée ainsi car elle est cimentée par l'estime ; et l'être humain marche seul, ne comptant que sur le Ciel pour réaliser cette aspiration excitante à la perfection qui éblouit toujours un noble esprit. Mais cette connaissance, l'humain doit l'acquérir en exerçant ses propres facultés ; et elle est sûrement le fruit béni d'un espoir déçu ! car Celui qui s'est délecté à répandre le bonheur et à montrer de la clémence envers les faibles créatures, qui cherchent à Le connaître, n'a jamais manifesté une réelle propension à être un feu follet harceleur.

Nos arbres ont maintenant la possibilité de se développer en une sauvage luxuriance ; nous ne voulons pas de force combiner les signes majestueux de l'âge avec les grâces de la jeunesse, mais nous attendrons patiemment que les arbres se soient enracinés profondément dans le sol, et aient résisté à de nombreux orages. L'esprit qui, en fonction de son rang, avance plus lentement vers la perfection, doit-il donc être traité avec moins de respect ? Pour parler par analogie, tout ce qui nous entoure est en évolution ; et quand un apprentissage fâcheux de la vie mène à une quasi satiété de la vie, et que nous découvrons en suivant le cours naturel des choses que tout qui se passe sous le soleil n'est que vanité, nous approchons de l'issue horrible du drame. Les jours d'activité et d'espoir sont terminés, et les occasions offertes par la première étape de la vie de progresser sur la voie de l'intelligence tireront bientôt à leur fin. L'acquisition du savoir en cette période futile de la vie, ou plus tôt encore, si elle est le fruit de l'expérience, est très utile, car elle est naturelle ; mais lorsqu'un être fragile est confronté aux stupidités et aux vices des hommes, bien qu'on ait pris soin de l'avertir de se protéger des événements ordinaires de la vie aux dépens de son cœur – il n'est sûrement pas trop sévère de parler de la sagesse de ce monde, se différenciant du fruit plus noble de la piété et de l'expérience.

Je vais oser un paradoxe, et donner mon opinion sans retenue ; si les humains ne naissaient que pour boucler le cercle de la vie et de la mort, il serait sage d'utiliser toutes les étapes prévues de la vie pour rendre celle-ci heureuse. La modération dans toutes les activités serait alors la sagesse suprême ; et le sensuel prudent trouverait une certaine satisfaction, tout en ne cultivant jamais son intelligence et en ne gardant jamais le cœur pur. La prudence, en supposant que nous soyons mortels, serait la véritable sagesse ou, pour être plus clair, pourvoirait en très grande partie au bonheur tout au long de la vie ; mais un savoir allant au-delà des nécessités de la vie serait une malédiction.

Pourquoi devrions-nous nuire à notre santé en étudiant intensément ? Le plaisir exaltant que procurent les recherches intellectuelles pourrait difficilement être comparé aux heures de repos qui suivent ; en particulier, si nous tenons compte des doutes et des déceptions qui assombrissent nos recherches. La vanité et les difficultés mettent un terme à toute recherche : car la cause qui nous tenait le plus à cœur

s'éloigne, comme l'horizon, à mesure que nous avançons. Les ignorants, au contraire, sont comme des enfants, et supposent que, s'ils pouvaient marcher droit devant eux, ils finiraient par atteindre le point où la terre rencontre les nues. Aussi déçus que nous soyons dans nos recherches, l'esprit y gagne cependant en force par la pratique, une force suffisante peut-être pour comprendre les réponses que, à un autre stade de l'existence, il pourrait recevoir aux questions inquiètes qu'il avait posées, lorsque que son entendement hésitant tournait autour des effets visibles avant de foncer sur la cause cachée.

Les passions aussi, courants d'air de la vie, seraient inutiles, sinon blessantes, si la substance qui compose notre être pensant, après que nous ayons pensé inutilement, n'était que le terreau de la vie végétale, faisant pousser un chou ou éclore une rose. Les désirs pourraient satisfaire tous les besoins matériels, et donner un bonheur plus modéré et plus durable. Mais les pouvoirs de l'âme qui sont de peu d'utilité ici, et dérangent probablement nos plaisirs bestiaux, même quand la dignité consciente nous loue de les posséder, prouvent que la vie est simplement un apprentissage, un état d'enfance, à laquelle il ne faut pas sacrifier les seuls espoirs méritant d'être chéris. En conclusion, je voudrais dire que nous devons avoir une idée précise de l'objectif que nous poursuivons avec l'instruction, car l'immortalité de l'âme est en contradiction avec les actions de beaucoup de gens qui se déclarent de fervents croyants.

Si vous voulez, avant tout, vous assurer sur terre l'aisance et la prospérité, et laisser l'avenir se débrouiller tout seul, vous agissez prudemment en donnant à votre enfant la vision précoce de la faiblesse de sa nature. Vous n'en ferez pas, il est vrai, un Inkle⁵⁹ ; mais ne vous imaginez pas qu'il fera plus que respecter la loi à la lettre, lui qui a été convaincu très tôt de la médiocrité de la nature humaine ; il ne jugera pas nécessaire non plus de s'élever beaucoup au-dessus de la norme courante. Il évitera les gros vices, car l'honnêteté est la meilleure politique ; mais il ne cherchera jamais à atteindre les grandes vertus. L'exemple des écrivains et des artistes appuiera cette observation.

Il me faut maintenant mettre en doute que ce que l'on considérerait comme un axiome moral pouvait ne pas être une affirmation dogmatique émise par des hommes qui ont observé froidement le genre humain dans les livres, et dire, en contradiction totale avec eux, que le contrôle des passions n'est pas toujours synonyme de sagesse. À l'inverse, il semblerait que l'une des raisons pour lesquelles les hommes ont un

⁵⁹ Ce personnage masculin, esclavagiste et traître, apparaît d'abord dans un roman anglais en 1657 ; on le retrouve ensuite dans la littérature de plusieurs pays européens et, surtout dans un opéra, représenté pour la première fois en Angleterre en 1787.

jugement supérieur, et plus de courage que les femmes, est sans doute qu'ils ont une vision plus libre des grandes passions et laissent plus souvent leur esprit vagabonder. Si alors, en utilisant leur propre raison, ils déterminent quelques principes équilibrés, ils doivent probablement en remercier la force de leurs passions, nourries par leur *fausse* vision de la vie et autorisées à dépasser les limites qui garantissent la satisfaction. Mais si, au crépuscule de la vie, nous pouvions simplement voir défiler les scènes du passé, avec leurs vraies couleurs, comment les passions pourraient-elles avoir une force suffisante pour développer les aptitudes ?

Je vais maintenant, comme on le ferait d'un sommet, contempler le monde débarrassé de tous ses charmes trompeurs et illusoires. L'atmosphère transparente me permet de voir chaque objet dans toute sa réalité, tandis que mon cœur est en paix. Je suis calme comme un paysage matinal lorsque les brumes, se dispersant lentement, dévoilent silencieusement les beautés de la nature, rafraîchies par le repos.

Sous quel jour le monde apparaîtra-t-il alors ? Je me frotte les yeux, et je pense que je sors, peut-être, d'un rêve éveillé.

Je vois les fils et les filles des humains poursuivant des ombres, et gaspillant leurs pouvoirs avec anxiété pour nourrir des passions sans objet valable. Il se pourrait que les excès mêmes de ces impulsions aveugles, encouragés par l'imagination, ce guide trompeur auquel on accorde pourtant sa confiance, ne fassent pas des mortels mal avisés, en les préparant à une autre situation, des êtres plus sages sans leur propre concours, ou, ce qui revient au même, tandis qu'ils poursuivent un avantage imaginaire.

En voyant les choses de cette façon, il ne serait pas illogique d'imaginer que ce monde est une scène sur laquelle se joue chaque jour une pantomime pour amuser des êtres supérieurs. Serait-ce divertissant de voir un homme ambitieux se consumant en courant après un fantôme, et "poursuivant la gloire d'une chimère dans la gueule du canon" qui le réduira à néant ; car, lorsque la conscience est absente, peu importe de s'élever dans un tourbillon ou de tomber avec la pluie. Et même si, par compassion, ces êtres supérieurs éclairaient sa vision, et lui montraient la difficile voie menant au sommet qui, telle les sables mouvants, se dérobe lorsqu'il monte, décevant ses espoirs tout en étant presque à sa portée, cet homme ne laisserait-il pas à d'autres l'honneur de les amuser, et ne travaillerait-il pas à se garantir le moment présent, bien que, par sa constitution naturelle, il ne lui serait pas facile de prendre le train en marche ? Nous sommes tellement esclaves de l'espoir et de la crainte !

Mais aussi vaines que soient les quêtes de l'homme ambitieux, il se démène souvent pour quelque chose de plus important que la gloire. En effet, ce pourrait être

le météore véritable, le feu le plus déchaîné pouvant mener l'homme à la destruction. Quoi ! il renoncerait à la plus insignifiante récompense s'il ne peut pas faire mieux ! Pourquoi lutter, que l'homme soit mortel ou immortel, si cette noble passion n'élève pas réellement l'être au-dessus de ses semblables ?

Et l'amour ! Quelles scènes divertissantes proposerait-il ; les stratagèmes de Pantalon doivent engendrer des bêtises plus énormes. Voir un mortel adorer un objet aux charmes imaginaires, puis tomber à genoux et vénérer l'idole qu'il a lui-même installée – que c'est ridicule ! Mais les conséquences sont sérieuses si l'on prive un homme de cette part de bonheur que la Divinité, en lui donnant la vie, lui a indubitablement promise (sinon, sur quoi peuvent reposer Ses attributions ?). Les objectifs de l'existence n'auraient-ils pas été mieux atteints si l'homme ne ressentait que ce qu'on appelle l'amour physique ? Et la vue de l'objet, sans l'intervention de l'imagination, ramènerait-elle la passion à un simple désir si la réflexion, noble particularité de l'homme, ne lui en donnait pas la force, et ne lui servait pas à s'élever au-dessus de sa crasse terrestre ? Cette réflexion lui apprend à aimer le centre de toute perfection, dont la sagesse se montre de plus en plus clairement dans les œuvres de la nature et proportionnellement à l'illumination et à l'exaltation de la raison, acquise par la contemplation et par cet amour de l'ordre résultant des combats de la passion.

L'habitude de la réflexion, et le savoir acquis en encourageant toute passion, pourraient également se révéler utiles, bien que l'objet se soit également avéré trompeur ; car ils se montreraient sous le même jour s'il n'étaient pas grandis par la passion que nous a transmise l'Auteur de toute chose, celle de stimuler et renforcer les aptitudes de chaque individu, et de lui permettre d'avoir toute l'expérience qu'un enfant peut acquérir en faisant certaines choses, sans savoir pourquoi.

Descendant de ma hauteur, et me mêlant à mes semblables, je me laisse entraîner par le courant. L'ambition, l'amour, l'espoir, et la peur, exercent leur pouvoir habituel, même si nous sommes convaincus à juste titre que leurs promesses présentes très attrayantes ne sont que des rêves trompeurs ; mais même si la main froide de la méfiance avait étouffé les sentiments généreux avant qu'ils ne deviennent permanents ou habituels, que pouvait-on attendre d'autre que de la prudence égoïste et du bon sens dépassant à peine l'instinct ? Celui qui a lu d'un œil philosophique la description dégoûtante des Yahoos, et la description insipide de Houyhnhnm, faites par le doyen Swift (Voyages de Gulliver), peut-il ne pas voir la futilité qu'il y a à avilir les passions, ou à laisser les hommes se suffire du plaisir ?

La jeunesse devrait *agir*, car aurait-elle les cheveux gris, elle serait mieux armée pour la mort que pour la vie, quoique ses qualités, siégeant plutôt dans la tête que

dans le cœur, pourraient ne rien produire de grand, et son intelligence, préparée à ce monde, ne prouverait pas, par ses nobles envolées, qu'elle pourrait faire mieux.

Par ailleurs, il est impossible de donner à une jeune personne une idée juste de la vie ; elle doit avoir lutté contre ses propres passions avant de pouvoir estimer la force de la tentation qui a poussé son frère vers le vice. Les personnes qui entrent dans la vie, et celles qui la quittent, voient le monde avec des points de vue tellement différents qu'il serait rare qu'ils pensent de la même façon, à moins que la raison inexpérimentée des premiers n'aient jamais tenté un vol en solitaire.

Lorsqu'on entend parler d'un crime audacieux, il nous tombe dessus avec toute la noirceur de sa turpitude, et soulève l'indignation ; mais l'œil qui a vu l'obscurité s'épaissir peu à peu l'acceptera avec plus de compassion. Il n'est pas possible de regarder le monde comme un spectateur impassible ; nous devons nous mêler à la foule et ressentir ce que les humains ressentent, avant de juger leurs sentiments. Si, en un mot, nous voulons vivre dans le monde, devenir plus sages et meilleurs, et pas seulement profiter des bonnes choses de la vie, nous devons acquérir une bonne connaissance des autres en même temps que nous faisons connaissance avec nous-mêmes. Le savoir acquis autrement endurecit le cœur, et trouble l'entendement.

On pourra me dire que le savoir ainsi acquis se paie parfois trop cher. Je me bornerai à répondre que je doute beaucoup que l'on puisse acquérir le savoir sans travail et sans peine ; et ceux qui veulent éviter ça à leurs enfants ne devront pas se plaindre si ceux-ci ne sont ni sages ni vertueux. Ils veulent simplement les rendre prudents, et la prudence précoce dans l'existence n'est qu'une manière circonspecte de traduire un amour de soi inconscient.

J'ai observé que les jeunes personnes, qui avaient été éduquées avec une attention particulière, étaient en général très superficielles et prétentieuses, et loin d'être agréables à de nombreux égards, car elles n'avaient ni la chaleur sans méfiance de la jeunesse, ni la calme profondeur due à l'âge. Je ne peux pas m'empêcher d'attribuer cette apparence artificielle en particulier à l'instruction précoce et prématurée qui conduit ces jeunes à répéter avec impertinence toutes les notions brutes qu'ils ont avalées les yeux fermés, de sorte que l'éducation soignée qu'ils ont reçue en fait des esclaves des préjugés pour toute leur vie.

Au premier abord, les efforts physiques et mentaux sont ingrats ; à tel point que beaucoup laisseraient volontiers les autres travailler et réfléchir à leur place. Une remarque que je me suis souvent faite illustrera mon propos. Quand, dans un cercle d'inconnus ou de connaissances, une personne aux facultés moyennes émet un avis avec ardeur, j'oserais affirmer – car je l'ai constaté chez moi – qu'il s'agit très souvent d'un préjugé. Ceux qui reprennent à leur compte l'opinion d'une relation ou d'un ami ont un grand respect pour son intelligence, et sans bien comprendre les opinions

qu'ils colportent largement, ils les soutiennent avec une obstination qui surprendrait leurs auteurs.

Je sais qu'une certaine mode actuelle encourage le respect des préjugés ; et quand quelqu'un ose la braver, même par humanité et brandissant la raison, on lui demande avec mépris si ses ancêtres n'étaient pas fous. Non, répliquerais-je. Dans un premier temps, les opinions différentes furent probablement toutes prises en considération, et jugées assez sensées ; bien que cela se produisît assez fréquemment, il s'agissait plus d'un opportunisme localisé que d'un principe de raison fondamental d'une portée universelle. Mais les opinions poussiéreuses prennent la taille démesurée de préjugés lorsqu'on les adopte mollement, uniquement parce que l'âge leur a donné un air vénérable, même si le motif sur lequel elles reposaient n'a plus lieu d'être, ou s'est perdu. Pourquoi faut-il aimer les préjugés uniquement parce que ce sont des préjugés ? Un préjugé est une conviction très ancrée que l'on ne peut pas justifier ; dès l'instant où l'on peut justifier une opinion, cette dernière cesse d'être un préjugé, même s'il peut s'agir d'une erreur de jugement ; et serions-nous alors bien avisés de chérir des opinions uniquement pour défier la raison ? Ce raisonnement, si on peut l'appeler ainsi, me rappelle ce qu'on nomme vulgairement la raison au féminin ; car les femmes déclarent parfois qu'elles aiment ou croient certaines choses, *parce que* c'est comme ça.

Il est impossible de discuter de quoi que ce soit avec des gens qui n'utilisent que des affirmations ou des négations. Avant de pouvoir atteindre un point de départ convenable, il faut remonter aux principes simples qui ont précédé les préjugés entrés en force ; et je vous parie que vous serez stoppé dans votre élan par cette affirmation philosophique : certains principes sont aussi faux en pratique que justes en théorie⁶⁰. On peut même en déduire que la raison a semé quelques doutes, car il arrive généralement que les gens donnent leur opinion avec une ferveur plus grande quand ils commencent à hésiter ; s'efforçant de chasser leurs propres doutes en convaincant leurs adversaires, ils se mettent en colère lorsque ces doutes qui les rongent se retournent contre eux et qu'ils en deviennent les victimes.

Il est un fait que les humains attendent de l'instruction ce qu'elle ne peut pas leur donner. Un parent ou tuteur avisé peut fortifier le corps et aiguïser les instruments qui serviront à l'enfant à amasser du savoir ; mais le miel doit récompenser l'activité personnelle de l'individu. Il est presque aussi absurde d'essayer de faire d'une jeune personne un sage avec l'expérience d'une autre, que de penser développer sa force

⁶⁰ "Persuadez quelqu'un malgré lui, il ne changera pas son opinion".

physique en entendant parler d'exercices ou en se contentant de les regarder⁶¹. Beaucoup de ces enfants, qui ont été élevés de façon étriquée, deviennent des êtres très faibles, car leurs éducateurs n'ont fait pénétrer dans leur esprit que des notions reposant uniquement sur l'autorité ; et faute d'amour et de respect, l'esprit est freiné dans son activité et hésitant dans ses progrès. Dans ce cas, la tâche de l'instruction se limite à guider les vrilles impatientes vers une destination appropriée ; ayant asséné les préceptes les uns après les autres, sans laisser l'enfant se faire son propre jugement, les parents s'attendent alors à ce que les enfants agissent de la même manière avec cette lumière trompeuse empruntée qu'avec une lumière qu'ils auraient allumée eux-mêmes ; et qu'ils leur ressemblent le plus possible, à leur entrée dans la vie. Peu leur importe que l'arbre, et même le corps humain, ne se renforce pas tant qu'il n'a pas atteint sa pleine croissance.

Il se passe quelque chose d'analogue dans l'esprit. Les sens et l'imagination modèlent la personnalité, pendant l'enfance et la jeunesse ; et l'intelligence, dans la vie qui suit, donne de la détermination aux premiers objectifs corrects issus de la sensibilité ; comme la vertu, résultant plutôt de la conscience claire de la raison que d'un élan du cœur, la moralité doit reposer sur un roc contre lequel viennent s'abattre en vain les orages de la passion.

J'espère ne pas être mal comprise lorsque je dis que la religion ne peut pas avoir une énergie assez concentrée si elle ne s'appuie sur la raison. Si elle n'est que le refuge de la faiblesse ou du fanatisme sauvage, et si elle n'est pas un principe guidant la conduite, découlant du savoir propre, et une idée rationnelle respectant les attributions de Dieu, que peut-on attendre d'elle ? La religion qui consiste à réchauffer les sentiments, et à exalter l'imagination, n'est qu'une composante poétique, et peut apporter du plaisir à l'individu sans lui donner plus de moralité. Elle peut se substituer aux quêtes terrestres ; rétrécissant le cœur au lieu de l'ouvrir ; mais la vertu doit être aimée parce qu'elle est sublime et excellente, et non pour les avantages qu'elle procure ou les malheurs qu'elle détourne si elle a atteint un certain niveau. Les hommes n'auront pas de moralité s'ils ne font que construire des châteaux éthérés pour l'avenir, afin de compenser les déceptions qu'ils rencontrent dans ce bas monde ; si leurs pensées abandonnent les devoirs familiaux pour des rêveries religieuses.

Dans la vie, la plupart des projets sont gâchés par la sagesse terrestre confuse des hommes qui, oubliant qu'ils ne peuvent pas servir à la fois Dieu et le dieu argent, tentent de mêler des choses contradictoires. Si vous voulez avoir un fils riche, prenez

⁶¹ Cf. J.-J. Rousseau : "On ne voit rien tant qu'on se satisfait de ses impressions ; on se doit d'agir pour voir comment les autres agissent".

une certaine voie – si vous souhaitez seulement le rendre vertueux, prenez en une autre ; mais ne vous imaginez pas que vous pouvez passer de l'une à l'autre sans perdre votre chemin⁶².]

⁶² Lire l'excellente étude à ce sujet de Mme Barbaud...

Chapitre VI

Effet produit sur le caractère par les premières associations d'idées

Est-il surprenant que les femmes apparaissent partout comme un défaut de la nature, quand on les a élevées suivant les principes débilitants recommandés par les écrivains que j'ai critiqués et qu'elles n'ont aucune chance de récupérer le terrain perdu en sortant de leur état de subordination ? Est-il surprenant, si nous considérons quel effet déterminant ont sur le caractère les premières associations d'idées, qu'elles négligent leur intelligence et tournent toute leur attention sur leur personne ?

Les considérations qui suivent feront apparaître de façon évidente les grands avantages qu'on retire naturellement de l'accumulation des connaissances. L'association d'idées est chez nous habituelle ou spontanée et dans ce deuxième cas, elle semble dépendre plus de la température initiale de l'esprit que de la volonté. Une fois les idées et les faits enregistrés, ils restent à notre disposition jusqu'à ce que quelque circonstance fortuite fasse venir à l'esprit dans toute sa clarté l'information reçue à des périodes très différentes de notre vie. De nombreux souvenirs sont comme des éclairs : une idée s'assimile à une autre et l'explique avec une rapidité étonnante. Je ne veux pas parler pour l'instant de cette perception rapide de la vérité, tellement intuitive qu'elle déjoue toute recherche et nous laisse incapables de décider si c'est le souvenir ou le raisonnement, si rapide qu'on en perd la trace, qui dissipe le nuage obscur. Sur ces associations instantanées, nous avons peu de pouvoir car quand l'esprit se développe grâce à une imagination vagabonde ou à une réflexion profonde, les matériaux bruts s'ordonnent d'eux-mêmes dans une certaine mesure. L'intelligence, il est vrai, peut nous empêcher de nous écarter du schéma quand nous regroupons nos pensées ou que nous transcrivons les brûlantes esquisses que nous dicte l'imagination ; mais c'est la vivacité, la personnalité individuelle qui lui donne sa couleur. Comme nous avons peu de pouvoir sur ce subtil fluide électrique⁶³ et comme la raison peut difficilement le contrôler ! Cette belle vivacité indomptable semble être l'essence du génie et dardant son regard d'aigle elle produit au niveau le plus haut

⁶³ Quand j'ai été tentée de me moquer des matérialistes, je me suis parfois demandé si, de même que la nature produit apparemment ses effets les plus puissants grâce aux fluides, au magnétisme, etc., les passions ne pouvaient être de subtiles fluides volatiles qui envelopperaient l'humanité en réunissant les éléments les plus réfractaires, ou si elles n'étaient qu'un feu liquide destiné à pénétrer les matériaux les plus lourds pour leur donner chaleur et vie ?

cette heureuse énergie, source de ces associations d'idées qui surprennent, enchantent et instruisent. Ce sont ces esprits brillants qui, à travers le miroir de leur imagination passionnée, présentent aux autres hommes des tableaux qui les amènent à considérer avec intérêt des objets qu'ils n'avaient pas remarqués dans la nature.

Laissez-moi m'expliquer. La majorité des gens n'ont pas de perception ni de sentiment poétique ; ils manquent d'esprit imaginaire et c'est pourquoi ils fuient la solitude à la recherche d'objets sensibles ; mais quand un auteur leur prête ses yeux, ils peuvent percevoir les choses comme lui et s'amuser d'images qu'ils ne pouvaient pas distinguer, bien qu'elles fussent à leur portée.

L'éducation ne fournit ainsi à l'homme de génie que les connaissances nécessaires pour donner variété et contraste à ses associations ; mais il est une association d'idées habituelle qui grandit avec nous, qui a un effet important sur la personnalité morale et qui donne à l'esprit une tournure qu'il garde en général toute sa vie. L'intelligence est si docile et si obstinée que la raison parvient rarement à distinguer les associations qui dépendent de circonstances fortuites, pendant la période où le corps acquiert sa maturité. Une idée en appelle une autre, sa vieille associée, et la mémoire, fidèle aux premières impressions surtout quand on ne fait pas appel aux facultés intellectuelles pour apaiser nos sensations, les évoque avec une exactitude automatique.

Cet esclavage habituel dans lequel nous tiennent nos premières impressions a un effet plus nocif sur la personnalité féminine que sur la personnalité masculine parce que les affaires et les autres activités arides de l'intelligence tendent à étouffer les sentiments et à briser des associations qui vont à l'encontre de la raison. Mais les femmes, dont on fait des femmes quand ce ne sont encore que des petites filles et qu'on maintient en enfance quand elles devraient quitter leurs jouets à tout jamais, n'ont pas la force d'esprit suffisante pour effacer ce qui, imposé artificiellement, a étouffé la nature.

Tout ce qu'elles voient ou entendent sert à fixer des impressions, à faire naître des émotions et à associer des idées qui caractérisent sexuellement leur esprit. Des notions erronées de la beauté et de la délicatesse arrêtent la croissance de leurs membres et produisent une fragilité malade plutôt qu'une délicatesse des organes ; ainsi affaiblies par le déroulement et non par l'examen des premières associations que leur imposent les objets qui les entourent, comment peuvent-elles atteindre la vigueur nécessaire pour sortir de leur personnalité factice ? Où trouver la force de recourir à la raison et de surmonter un système d'oppression qui détruit les belles promesses du printemps ? Cette cruelle association d'idées que tout conspire à faire intervenir dans toutes leurs habitudes de pensée, ou, pour parler plus précisément, dans toutes leurs façons de réagir, reçoit une force nouvelle quand elles commencent

à agir un peu par elles-mêmes ; car elles réalisent alors que c'est seulement par leur habileté à émouvoir les hommes qu'elles acquièrent du plaisir et du pouvoir. Par ailleurs, les livres écrits par des professionnels pour leur instruction, première impression que reçoit leur esprit, inculquent tous les mêmes opinions. Élevées alors de façon pire que les esclaves égyptiennes, il n'est pas raisonnable et il est même cruel de leur reprocher des défauts qu'elles ne peuvent guère éviter à moins qu'on ne leur suppose une vigueur naturelle qui n'échoit qu'à un bien petit nombre d'individus.

Par exemple, on a lancé contre le sexe féminin les sarcasmes les plus durs et on a ridiculisé les femmes parce qu'elles répètent "des phrases apprises par cœur", alors que rien n'est plus normal, compte tenu de l'éducation qu'elles reçoivent et compte tenu du fait que leur "plus grand mérite est d'obéir, sans discuter", à la volonté de l'homme. Si on ne leur accorde pas suffisamment de raison pour se gouverner elles-mêmes, eh bien ! tout ce qu'elles apprennent doit être appris par cœur ! Et quand toute leur ingéniosité est employée à arranger leur toilette, "une passion pour un manteau écarlate" est quelque chose de si naturel que je n'en ai personnellement jamais été surprise ; et, en admettant que ce raccourci que donne Pope de leur caractère soit juste, "que toute femme est au fond une débauchée", pourquoi devrait-on les censurer cruellement parce qu'elles recherchent un esprit assorti au leur et préfèrent un débauché à un homme de bon sens ?

Les débauchés savent comment agir sur leur sensibilité tandis que le modeste mérite des hommes raisonnables a certainement moins d'effet sur leurs sentiments ; et ceux-ci ne peuvent atteindre leur cœur par le chemin de l'intelligence parce qu'ils ont peu de sentiments communs.

Il semble un peu absurde d'espérer des femmes qu'elles soient plus raisonnables que les hommes dans leurs goûts tout en leur déniaient le libre usage de leur raison. Quand voit-on les hommes s'éprendre du bon sens ? Quand les voit-on avec leurs capacités et leurs aptitudes supérieures s'intéresser à l'esprit plutôt qu'au physique d'une femme ? Comment peuvent-ils alors attendre des femmes, à qui l'on a seulement appris à surveiller leur conduite et à avoir de belles manières plutôt qu'à observer des principes moraux, qu'elles méprisent ce qu'elles se sont efforcées toute leur vie d'atteindre ? Où trouveront-elles soudain assez de jugement pour évaluer patiemment l'intelligence d'un homme vertueux mais gauche quand ses manières, dont on les a établies censeurs, sont rebutantes et sa conversation froide et terne, parce qu'elle ne consiste ni en jolies réparties ni en compliments bien tournés ? Pour admirer ou estimer quelque chose pendant un certain temps, il faut au moins que notre curiosité ait été excitée par une certaine connaissance de ce que nous admirons ; car nous sommes incapables d'estimer la valeur de qualités et de vertus qui dépassent notre entendement. Ressentir un tel respect peut être tout à fait

sublime ; et le sentiment confus de son humilité peut rendre la créature dépendante intéressante sous certains aspects, mais il faut à l'amour humain des ingrédients plus grossiers et l'attrait physique joue très naturellement un certain rôle, et le plus souvent un très grand rôle !

L'amour est, dans une large mesure, une passion despotique qui comme d'autres fléaux puissants règne de façon absolue, sans daigner motiver ses ordres ; on peut aussi le distinguer facilement de l'estime, fondement de l'amitié, parce qu'il est souvent suscité par des beautés et des grâces évanescences, encore que pour donner force au sentiment, il faille renforcer l'impression qu'elles produisent et que l'imagination intervienne pour faire de la plus belle des femmes le bien suprême.

Des qualités ordinaires suscitent des passions ordinaires. Les hommes recherchent la beauté et l'attrait d'une docilité acceptée de bonne grâce ; les femmes sont captivées par des manières aisées ; un homme bien élevé manque rarement de leur plaire et leurs oreilles écoutent avec avidité les platitudes et les niaiseries polies alors qu'elles ne prêtent pas attention aux sons pour elles incompréhensibles de la raison, quels que soient ses sobres charmes. Pour les qualités superficielles, les libertins ont certainement l'avantage sur les gens sensés et les femmes en sont de bons juges puisqu'il s'agit d'une matière de leur compétence. Tout leur mode de vie les a rendues gaies et frivoles, et à leurs yeux la sagesse ou les grâces sévères de la vertu sont lugubres et engendrent une sorte de contrainte qui leur déplaît naturellement et qui effarouche l'amour, cet enfant enjoué. Dépourvues de goût, sinon d'un goût superficiel, car le bon goût est le produit du jugement, comment peuvent-elles découvrir que la grâce et la beauté véritables doivent jaillir des jeux de l'esprit ? Et comment peut-on attendre d'elles qu'elles apprécient chez un amant ce qu'elles-mêmes ne possèdent pas ou que très imparfaitement ? La sympathie qui unit les cœurs et invite à la confiance est si faible qu'elle ne peut s'embraser et se transformer en passion. Non, je le répète, il faut à l'amour que nourrissent de tels esprits des aliments plus grossiers.

La conclusion est évidente ; tant que les femmes ne seront pas amenées à exercer leur intelligence, il ne faudra pas se moquer d'elles parce qu'elles sont attirées par les libertins ou même parce qu'elles sont au fond d'elles-mêmes des débauchées, quand il apparaît de toute évidence que c'est là la conséquence inévitable de leur éducation. Des êtres qui vivent pour plaire doivent trouver leurs joies et leur bonheur dans le plaisir ! C'est une remarque banale et cependant vraie que nous ne faisons rien correctement que nous n'aimions en soi.

Supposons cependant pendant un instant que les femmes, grâce à quelque révolution future, deviennent ce que je souhaite sincèrement qu'elles soient. Alors, même l'amour acquerrait plus de dignité et de solennité et serait purifié par ses

propres flammes ; et comme la vertu donnerait à leurs affections une véritable délicatesse, elles se détourneraient avec dégoût des libertins. Grâce à la raison et grâce au sentiment, seul domaine réservé aux femmes à l'heure actuelle, elles pourraient aisément renoncer aux grâces superficielles et apprendre rapidement à mépriser une sensibilité, jadis exacerbée et encouragée chez les femmes qui faisaient commerce du vice, de leurs attraits et de leurs airs frivoles. Elles se rappelleraient que la flamme – il faut bien utiliser des expressions appropriées – qu'elles souhaitent faire naître a été éteinte par la luxure et que l'instinct rassasié, ayant perdu le goût des plaisirs simples et purs, ne peut être réveillé que par des artifices de la licence ou de la variété. Quelle satisfaction une femme délicate peut-elle attendre d'une union avec un homme aussi dégradé quand l'innocence même de son affection pourrait lui paraître insipide ? Dryden décrit la situation en ces termes : "Quand l'amour chez les femmes est un devoir, ce n'est chez les hommes qu'un plaisir sensuel qu'ils recherchent avec un orgueil maussade."

Mais il est une grande vérité que les femmes n'ont pas encore apprise, bien qu'il soit important pour elles d'agir en conséquence : dans le choix d'un mari, elles ne devraient pas se laisser égarer par les qualités de l'amant – car le mari, même à supposer qu'il soit sage et vertueux, ne peut rester longtemps un amant.

Si les femmes étaient élevées de façon plus rationnelle, si elles pouvaient avoir une vision plus globale des choses, elles se contenteraient d'aimer une seule fois dans leur vie ; et après le mariage elles laisseraient la passion s'apaiser et se transformer en amitié, en cette tendre intimité qui est le meilleur refuge contre les soucis et qui repose cependant sur des affections si pures et si paisibles que de vaines jalousies ne pourraient troubler l'accomplissement des chastes devoirs de la vie ni détourner l'esprit de sa tâche. C'est un état dans lequel vivent de nombreux hommes mais rarement, très rarement, les femmes. Et l'on peut facilement expliquer cette différence sans parler de caractéristique sexuelle. Les hommes pour lesquels on nous dit que les femmes sont faites ont trop occupé les pensées des femmes ; en conséquence de quoi on a fait intervenir l'amour dans tous leurs mobiles d'action ; et pour reprendre un peu un refrain bien connu, les femmes qui ne se préoccupent que de susciter l'amour ou de mettre en pratique les leçons qu'elles ont apprises ne peuvent vivre sans amour. Mais quand le sens du devoir ou la crainte du scandale les obligent à réfréner quelque peu un désir de plaire si immodéré qu'il en est inconvenant, bien que ce ne soit pas un crime il est vrai, elles s'obstinent à aimer leur mari, je veux dire à l'aimer passionnément, jusqu'au bout, et jouant alors le rôle qu'elles exigeaient stupidement de leurs amants, elles deviennent de sottes amoureuses et d'abjectes esclaves.

Les hommes d'esprit à l'imagination vive sont souvent libertins ; et l'imagination est la nourriture de l'amour. Des hommes de ce genre inspirent la passion. La moitié du sexe féminin dans son état infantile actuel se languirait pour un Lovelace, homme si spirituel, si gracieux et si valeureux ; et peut-on les blâmer d'agir suivant des principes qu'on leur inculque avec une telle constance ? Elles veulent un amant et un protecteur et regardez-le agenouillé devant elles – la bravoure prosternée aux pieds de la beauté ! Les vertus d'un mari sont ainsi rejetées à l'arrière-plan par l'amour et les gaies espérances ou les vives émotions bannissent la réflexion jusqu'au jour d'expiation ; et il viendra sûrement ce jour où l'amant semillant se transformera en un tyran soupçonneux et maussade plein de mépris et d'insolence pour la faiblesse qu'il a encouragée. À supposer que le libertin se réforme, il ne se débarrassera pas du jour au lendemain de ses vieilles habitudes. Quand un homme de talent est emporté par la passion pour la première fois, le sentiment et le goût masquent nécessairement les énormités du vice et donnent du piment à ses assouvissements bestiaux ; mais quand l'éclat de la nouveauté a disparu et que les sens sont blasés, la lascivité apparaît au grand jour et la jouissance n'est plus que l'effort désespéré de la faiblesse fuyant la réprobation comme une légion de démons. Oh ! vertu, tu n'es pas un vain mot ! Tout ce que la vie peut donner, tu le donnes !

S'il ne faut pas attendre beaucoup de réconfort de la part d'un libertin de talent, que peut-on espérer quand celui-ci n'a ni bon sens ni principe ? En vérité, on récolte le malheur, sous sa forme la plus hideuse. Quand le temps a renforcé les habitudes des faibles, il ne leur est guère possible de se réformer et le malheur est le lot des êtres qui n'ont pas assez d'esprit pour s'amuser des plaisirs innocents ; comme un commerçant qui se retire de la bousculade des affaires, la nature ne leur offre que le vide absolu et leur esprit abattu est rongé par l'inquiétude⁶⁴. Leur amélioration morale, comme la retraite du commerçant, les rend vraiment malheureux parce qu'elle les prive de toute occupation et étouffe les espoirs et les craintes qui secouaient leur esprit paresseux.

Si telle est la force de l'habitude, si tel est l'esclavage de la bêtise, nous devons empêcher soigneusement notre esprit d'accumuler des associations d'idées vicieuses ; et nous devrions également veiller à cultiver l'intelligence pour l'empêcher de tomber

⁶⁴ J'ai souvent vu cela illustré chez des femmes dont la beauté était irrémédiablement fanée. Elles se sont retirées loin des scènes bruyantes de la débauche ; mais, à moins d'être devenues méthodistes, elles n'ont trouvé qu'un vide épouvantable dans la solitude où elles se trouvaient, bien qu'avec leur famille et leurs amis ; en conséquence, des douleurs nerveuses, les vapeurs et tous les maux de l'oisiveté les ont rendues tout aussi inutiles et bien plus malheureuses que quand elles folâtraient au milieu d'une foule frivole.

Réclamation des droits de la femme – Mary Wollstonecraft – 1792

dans l'état de faiblesse et de dépendance que lui vaut une ignorance même inoffensive. Car c'est le bon usage de la raison qui seul nous affranchit de tout, sauf de la Raison elle-même "que la liberté parfaite est de suivre".

Chapitre VII

La modestie, considérée au sens large et non en tant que vertu féminine

[La modestie ! reje ton sacré de la sensibilité et de la raison ! – véritable délicatesse de l'esprit ! – puis-je me permettre, sans qu'on m'en fasse le reproche, d'étudier ta nature, et de suivre jusqu'à son terrier ce doux charme, qui en adoucissant chaque rudesse du caractère, rend charmant ce qui autrement n'inspirerait qu'une froide admiration ! Toi qui lisses les rides de la sagesse, et qui adoucit le ton des vertus les plus sublimes jusqu'à ce qu'elles se liquéfient dans l'humanité ; toi qui étends le nuage aérien qui, entourant l'amour, élève la beauté qu'il assombrit à demi, en respirant ces douceurs de sainte-nitouche qui s'immiscent dans le cœur et charment les sens – adopte pour moi le langage de la raison persuasive, jusqu'à ce que j'ai soulevé les femmes du lit de roses sur lequel elles passent mollement leur vie à dormir !

En parlant du rassemblement de nos idées, j'ai remarqué deux méthodes distinctes ; et pour définir la modestie, il m'apparaît également correct de distinguer la pureté d'esprit, qui résulte de la chasteté, de la simplicité de la personnalité qui nous conduit à nous faire une juste opinion de nous-mêmes, différente aussi de la présomption vaniteuse, mais nullement incompatible avec une conscience élevée de notre propre dignité. La modestie, finalement, est cette sobriété d'esprit qui enseigne à l'humain à ne pas se croire plus grand qu'il ne doit, et devrait être distinguée de l'humilité, car l'humilité est une sorte d'auto-dévalorisation.

L'homme modeste conçoit souvent de grands projets, et s'y tient, conscient de sa propre force, jusqu'à ce que le succès lui apporte la confirmation qui influe sur sa personnalité. Milton n'était pas arrogant lorsqu'il acceptait qu'un jugement suggéré, lui ayant échappé, se révélât ensuite une prophétie ; le général Washington non plus, lorsqu'il acceptait le commandement des forces américaines. Ce dernier fut toujours dépeint comme un homme modeste ; mais s'il avait simplement été humble, il serait probablement devenu indécis, il aurait probablement eu peur de se voir confier la direction d'une entreprise, dont tant de gens dépendaient.

Un homme modeste est solide, un homme humble est timide, et un homme superficiel est présomptueux : tel est le jugement que l'observation de nombreuses personnalités m'a permis de me faire. Jésus Christ était modeste, Moïse était humble, et Pierre superficiel.

Donc, tout en distinguant la modestie de l'humilité, je n'ai pas l'intention de la confondre avec la timidité. La timidité est, en fait, si différente de la modestie que la jeune fille timide et la brute sauvage deviennent souvent terriblement insolents ; car leur timidité, simple timidité instinctive due à l'ignorance, se change bientôt en assurance, dans la pratique.

Le comportement effronté des prostituées qui infestent les rues de cette ville, suscitant tour à tour des réactions de pitié et de dégoût, peut servir à illustrer cette remarque. Elles piétinent la pudeur des vierges avec une certaine bravade et, se glorifiant de leur honte, deviennent plus audacieusement obscènes que les hommes ne le furent jamais ; ceux-ci, quoique dépravés, n'ont jamais bénéficié de cette qualité gracieusement offerte aux femmes. Mais ces pauvres et ignorantes malheureuses n'eurent jamais aucune modestie à perdre, lorsqu'elles se condamnèrent elles-mêmes à l'infamie ; car la modestie est une vertu, pas une qualité. Non, elles n'étaient que des innocentes timides et honteuses ; et en perdant leur innocence, leur honte fut brutalement balayée : une vertu, même sacrifiée par passion, leur aurait laissé des vestiges suffisants dans l'esprit pour que nous ayons du respect pour cette grande perte.]

La pureté d'esprit ou cette délicatesse authentique qui est le seul fondement moral de la chasteté est très proche de ce raffinement d'humanité qu'on ne rencontre jamais que chez des esprits cultivés. C'est quelque chose de plus noble que l'innocence, c'est la délicatesse d'un esprit averti et non la réserve de l'être ignorant. Comme les habitudes de propreté, la pudeur de la raison apparaît rarement ostensiblement à moins que l'âme ne soit active ; on peut la distinguer facilement de la timidité fruste ou de la légèreté frivole ; et, loin d'être incompatible avec le savoir, elle en est le plus beau fruit. Quelle conception grossière de la modestie avait l'auteur de la remarque suivante : "La dame qui demandait si les femmes peuvent étudier la botanique moderne, sans porter préjudice à leur délicatesse féminine, fut accusée de pudibonderie ridicule ; néanmoins, si elle m'avait posé la question, je lui aurais certainement répondu : Non, elles ne le peuvent pas." C'est ainsi qu'on ferme le beau livre du savoir avec un sceau éternel ! En lisant de semblables passages, mon regard et mon cœur se sont tournés avec révérence vers Celui qui vit éternellement et je lui ai dit : "Père, as-Tu par la constitution même de sa nature interdit à Ton enfant de Te rechercher dans les formes harmonieuses de la vérité ? Et son âme peut-elle être souillée par une science qui la conduit solennellement vers Toi ?"

J'ai alors poursuivi ces réflexions avec philosophie pour parvenir à la conclusion que les femmes qui ont le plus amélioré leur esprit doivent avoir le plus de modestie

– bien qu'un comportement posé et digne ait pu succéder à la pudeur enjouée et ensorceleuse de la jeunesse⁶⁵.

Et voici quels furent mes arguments. Pour faire de la chasteté la vertu d'où découlera naturellement une pudeur authentique, il faudrait éviter les occupations qui ne font appel qu'à la sensibilité, il faudrait que le cœur plutôt que de palpiter d'amour batte au rythme de l'humanité. La femme qui a consacré une partie considérable de son temps à des activités purement intellectuelles et dont les affections se sont exercées sur des plans utiles à l'espèce humaine doit avoir tout naturellement plus de pureté d'esprit que les êtres ignorants dont le temps et les pensées ont été consacrés à des distractions frivoles ou à des manœuvres subtiles pour conquérir des cœurs⁶⁶. La règle de conduite n'est pas la modestie, bien que les femmes soucieuses des règles du décorum soient en général appelées modestes. Si le cœur est pur, s'il se développe et sympathise avec tout ce qui est humain, au lieu d'être asservi par des passions égoïstes, et si l'esprit se plaît à méditer sur des sujets qui exercent l'intelligence sans échauffer l'imagination, une modestie authentique donnera son cachet final au tableau.

[La femme qui peut distinguer l'aube de l'immortalité dans les lueurs qui éloignent la nuit brumeuse de l'ignorance, promettant un jour plus clair, respectera, comme un temple sacré, le corps qui renferme une âme capable de s'améliorer. L'amour véritable répand aussi cette sorte de sainteté mystérieuse autour de l'objet aimé, faisant que l'amoureux est plus modeste en présence de l'autre⁶⁷. Le sentiment est si retenu que, lorsqu'il se manifeste en donnant ou en recevant, l'amour préfère non seulement éviter l'œil humain représentant une sorte de profanation, mais diffuser une obscurité cotonneuse autour de lui pour arrêter les rayons du soleil eux-mêmes,

⁶⁵ La modestie est la vertu calme et gracieuse de la maturité ; la pudeur est le charme de la jeunesse enjouée.

⁶⁶ J'ai discuté, comme d'homme à homme, avec des médecins sur des sujets d'anatomie et comparé les proportions du corps humain avec des artistes. Cependant, j'ai rencontré tant de modestie chez eux qu'on ne m'a jamais rappelé, ni par un mot ni par un regard suggérant que j'étais une femme, les règles absurdes qui font de la modestie le manteau hypocrite de la faiblesse. Et je suis persuadée qu'en cherchant à s'instruire, les femmes ne seraient jamais insultées par des hommes sensés et rarement par les autres si on ne leur rappelait avec une fausse pudeur qu'elles étaient femmes, animées en cela par le même esprit que les dames portugaises qui jugeraient leurs charmes insultés si, laissées seules avec un homme, il ne se permettait pas quelques familiarités avec elles. Les hommes ne sont pas toujours des hommes en compagnie des femmes et les femmes ne se rappelleraient pas toujours qu'elles sont femmes si on leur permettait d'acquérir plus de discernement.

⁶⁷ Homme ou femme, car le monde renferme beaucoup d'hommes modestes.

brillants et impertinents. Mais ce sentiment ne mérite l'épithète de chaste que s'il s'accompagne de la tristesse sublime d'une tendre mélancolie, qui permet provisoirement à l'esprit de s'arrêter et de profiter du plaisir du moment où l'on est conscient de la présence Divine – car celle-ci doit toujours être source de joie.

Comme j'ai toujours aimé remonter à l'origine naturelle des coutumes en usage, j'ai fréquemment pensé que c'était un sentiment d'affection pour tout ce qui avait touché la personne d'un ami, absent ou perdu, qui donnait naissance à ce respect des reliques, tant exploité par des prêtres égoïstes. La dévotion ou l'amour donne le droit de consacrer les vêtements aussi bien que la personne, car l'amoureux pourrait fantasmer s'il n'avait pas une sorte de respect sacré pour le gant ou le chausson de sa maîtresse. Il ne pourrait pas les confondre avec de vulgaires choses du même genre. Ce sentiment délicat ne supporterait peut-être pas d'être analysé par le philosophe chevronné. Mais l'extase humaine est ainsi constituée. Un fantôme indiscret se glisse devant nous, cachant tout le reste ; pourtant, quand on attrape le nuage moelleux, la forme se mêle à l'air ambiant, laissant un vide solitaire, ou un parfum agréable emprunté à la violette, qui reste cher à la mémoire pour longtemps. Il m'est arrivé de me retrouver à l'improviste sur une terre de conte de fées, sentant le grand vent embaumé du printemps qui m'enveloppait, alors que le sombre novembre était là.] En tant que sexe, les femmes sont plus chastes que les hommes et comme la modestie est l'effet de la chasteté, il se peut qu'elles méritent cette vertu à juste titre ; cependant on me permettra de manifester quelques réserves : car je doute que la chasteté engendre la modestie, bien qu'elle amène les femmes à observer les convenances quand il ne s'agit que de la peur du qu'en-dira-t-on⁶⁸ et compte tenu du fait que la coquetterie et les romans d'amour accaparent l'esprit. Bien plus, l'expérience et la raison m'amèneraient à escompter plus de modestie chez les hommes que chez les femmes, simplement parce que les hommes exercent plus leur intelligence que les femmes.

Mais en ce qui concerne une conduite décente, les femmes ont évidemment l'avantage, sauf pour une certaine catégorie d'entre elles. Que peut-il y avoir de plus révoltant que cette impudence, véritable déchet de la galanterie, considérée si virile, qui fait que de nombreux hommes fixent de façon insultante toutes les femmes qu'ils rencontrent ? Peut-on qualifier cela de respect pour leur sexe ? Non, cette conduite dissolue révèle une dépravation si invétérée et une telle faiblesse d'esprit qu'il est vain d'espérer rencontrer beaucoup de vertu dans la société ou chez les individus tant que les hommes et les femmes ne deviendront pas plus modestes, tant que les hommes, réprimant leur penchant sensuel pour le sexe féminin ou leur affectation d'assurance

⁶⁸ Voir à ce propos la conduite indécente de nombreuses femmes mariées qui sont néanmoins fidèles à leur mari.

virile, qui est bien plutôt de l'impudence, ne se respecteront pas mutuellement, à moins que l'instinct ou la passion ne donne une tournure particulière à leur conduite. Je parle du respect individuel, le respect modeste dû aux sentiments d'humanité et à la sympathie, et non cette fausse galanterie empreinte de lubricité ni cette attitude insolente de condescendance.

J'irai plus loin : il faut que la modestie dénonce et rejette cette débauche d'esprit qui conduit un homme à faire froidement et sans rougir des allusions indécentes ou des mots d'esprit obscènes, en présence d'une autre personne ; il ne s'agit plus là des femmes car alors ce serait de la bestialité. Le respect envers l'homme, en tant qu'homme, est le fondement de tous les sentiments sublimes. Le libertin qui obéit à l'appel de l'instinct ou de l'imagination a bien plus de modestie que celui dont les plaisanteries égrillardes font éclater d'un rire bruyant toute la table.

C'est l'un des nombreux exemples où la différence qui existe entre les sexes sur le plan de la modestie s'est révélée fatale pour la vertu et le bonheur. Cependant on accentue encore cette différence et on exige de la femme, faible femme !, rendue par son éducation esclave de sa sensibilité, qu'elle résiste à cette sensibilité. "Y a-t-il quelque chose de plus absurde, dit Knox, que de maintenir les femmes dans un état d'ignorance tout en exigeant aussi fortement qu'elles résistent à la tentation ?" Ainsi, quand la vertu ou l'honneur impose qu'on refrène une passion, la charge en incombe aux plus faibles, contrairement à la raison et à la véritable modestie, qui devraient au moins imposer un renoncement mutuel, pour ne rien dire de la générosité qui caractérise le courage et qu'on dit être une vertu virile.

Les conseils de Rousseau et du Dr Gregory concernant la modestie, étrangement mal nommée, vont dans le même sens. Car ils désirent tous deux qu'une épouse ne laisse pas voir si c'est sa sensibilité ou sa faiblesse qui l'ont amenée dans les bras de son époux. La femme qui laisse planer l'ombre d'un tel doute un seul instant dans l'esprit de son mari n'a pas de pudeur.

Mais voyons le sujet sous un autre angle. Le manque de pudeur, que je déplore surtout parce qu'il va à l'encontre de la moralité, vient de l'état de guerre qu'encouragent avec tant d'acharnement les hommes voluptueux sous prétexte que c'est l'essence même de la modestie, alors qu'en fait il lui est néfaste parce que c'est un raffinement de luxure dans lequel tombent les hommes qui n'ont pas assez de vertu pour goûter les plaisirs innocents de l'amour. Un homme plein de délicatesse pousse plus loin sa conception de la modestie car ni la faiblesse ni la sensibilité ne le satisfont : il lui faut de l'affection.

De plus, les hommes se vantent de leurs conquêtes féminines. De quoi se vantent-ils ? En vérité, c'est sa sensibilité⁶⁹ qui a poussé insensiblement cette créature à la faiblesse, au vice ; et quand elle en prend conscience, il lui faut payer lourdement sa faute. Car où vas-tu trouver du réconfort, pauvre femme abandonnée et désolée ? Celui qui aurait dû guider ta raison et soutenir ta faiblesse t'a trahie ! Dans un rêve passionné, tu t'es laissé entraîner dans un lieu enchanteur et, franchissant imprudemment le précipice vers lequel ton guide t'a attirée au lieu de t'en écarter, tu te réveilles de ton rêve confrontée à un monde qui t'accable et te condamne, seule au milieu du désert, car celui qui a triomphé de ta faiblesse poursuit maintenant de nouvelles conquêtes ; mais pour toi, il n'y a pas de rédemption de ce côté-ci de la tombe ! Et quelle ressource peux-tu trouver dans ton esprit affaibli pour réconforter ton cœur défaillant ?

Mais si les sexes doivent réellement vivre en état de guerre, si c'est là la loi de la nature, que les hommes agissent avec grandeur et que leur fierté leur suggère qu'il n'y a pas de gloire à ne triompher que de la sensibilité. Conquérir l'affection (et non point par surprise) est la seule véritable conquête – quand, comme Héloïse, une femme renonce au monde entier, délibérément, par amour. Je ne porte pas pour l'instant de jugement sur la sagesse ou la vertu qu'implique un tel sacrifice ; je soutiens seulement que ce fut un sacrifice à l'affection et pas simplement à la sensibilité, bien qu'elle en ait eue. Et on doit me permettre de qualifier cette femme de modeste, avant que je quitte cette partie du sujet, en disant que tant que les hommes ne seront pas plus chastes, les femmes seront immodestes. Où en vérité les femmes chastes pourraient-elles trouver un mari dont elles ne se détourneraient pas continuellement avec dégoût ? La modestie doit être cultivée de la même manière par les deux sexes, sinon ce sera toujours une plante de serre étiolée, cependant que l'apparence de pudeur, feuille de figuier dont on se pare lascivement, peut donner du piquant à des plaisirs voluptueux.

Les hommes, probablement, répéteront encore que la femme doit avoir plus de modestie que l'homme ; mais ce ne sont pas des gens qui raisonnent froidement qui s'opposeront le plus violemment à mon point de vue. Non, ce sont les hommes superficiels, les favoris du sexe féminin, qui respectent extérieurement et méprisent intérieurement les créatures faibles avec lesquelles ils s'amusent ainsi. Ils ne peuvent admettre de renoncer à leur satisfaction sensuelle la plus vive ; ils sont incapables de goûter le plaisir que procure la vertu de renoncement.

[Pour aborder le sujet différemment, je limiterai mes remarques aux femmes.]

⁶⁹ Le pauvre papillon qui voltige autour de la bougie se brûle les ailes.

Les mensonges ridicules qu'on raconte aux enfants, reposant sur des notions fausses de la modestie, enflamment très tôt leur imagination, et font travailler leur petit esprit sur des sujets auxquels ils ne se seraient pas intéressés naturellement, avant que leur corps ait atteint un certain degré de maturité ; à ce moment, les passions commencent à prendre naturellement la place des sens, comme instruments du développement de l'intelligence, et de formation de la moralité.

Dans les pouponnières et les pensionnats, je crains que les filles ne soient vite perverties, en particulier dans les seconds. Plusieurs filles dorment dans la même chambre, et se lavent ensemble. Je serais désolée de contaminer l'esprit d'une innocente créature en y introduisant une délicatesse trompeuse, ou ces notions de prudence excessive que des précautions précoces, prises vis-à-vis de l'autre sexe, engendrent naturellement ; mais j'aurais aussi le souci d'éviter que les filles prennent des habitudes indécentes et mauvaises ; et, étant donné que beaucoup de filles ont appris de vilaines ruses auprès de servantes ignorantes, les mêler sans discernement est tout à fait malvenu.

À vrai dire, les femmes sont en général trop familières entre elles, ce qui conduit à une familiarité si grande qu'elle aboutit au malheur conjugal. Pourquoi, au nom des convenances, les sœurs, les amies, les épouses et leurs femmes de chambre, sont-elles familières au point d'en oublier le respect qu'un être humain doit à un autre ? La délicatesse excessive, qui provoque un mouvement de recul à la vue des salles d'hôpitaux dégoûtantes quand, par tendresse ou humanité, nous posons le regard sur l'oreiller d'un malade, est méprisable. Mais la raison pour laquelle les femmes en bonne santé seraient plus familières entre elles que les hommes, alors qu'elles se vantent de leur très grande délicatesse, est un manque de savoir-vivre que je ne pourrai jamais expliquer.

Afin de conserver la beauté et la santé, je recommanderais sérieusement de fréquentes ablutions, tout en respectant la dignité pour qu'une oreille chaste ne soit pas choquée ; par exemple, on doit apprendre aux filles à se laver et s'habiller seules, quelle que soit leur origine ; et si, par habitude, elles demandent un peu d'aide, qu'elles ne le fassent pas tant que cette part de l'activité qui ne doit jamais avoir lieu devant ses semblables n'est pas terminée, car ce serait une insulte à la majesté de la nature humaine. Non en raison de la modestie, mais en raison de la bienséance ; car les précautions que prennent certaines femmes modestes, faisant en même temps étalage de ces précautions pour cacher leurs jambes, sont aussi infantiles qu'indécentes.

J'irai maintenant jusqu'à faire référence à ces mauvaises habitudes, que les hommes ne prennent jamais. Des secrets sont révélés là où le silence serait de mise ; et cette conception de la propreté, que certaines sectes religieuses ont peut-être

poussée trop loin, en particulier les Esséniens qui, parmi les Juifs, en font une insulte à Dieu alors qu'il ne s'agit que d'une insulte à l'humanité, est brutalement bafouée. Comment des femmes *déliçates* peuvent-elles insister sur cette partie des soins corporels qui est si repoussante ? Et n'est-il pas parfaitement sensé d'en conclure que les femmes, auxquelles on n'a pas enseigné de respecter la nature humaine féminine dans ces domaines, ne respectent pas plus la simple différence de sexe chez leurs maris ? Après avoir perdu leur pudeur de jeune fille, j'ai généralement observé que les femmes tombent dans leurs vieilles habitudes, et se conduisent avec leurs maris comme avec leurs sœurs ou leurs relations féminines.

En outre, les femmes ont par nécessité, parce que leur esprit n'est pas cultivé, très souvent recours à ce que j'appelle l'intelligence du corps, et leurs familiarités sont de cette espèce. Pour résumer, que ce soit vis-à-vis de l'esprit ou vis-à-vis du corps, elles sont trop familières. Cette réserve personnelle empreinte de décence, fondement d'une personnalité digne, doit être préservée de femme à femme, sinon leurs esprits ne gagneront jamais en force ou en modestie.

Pour aller dans ce sens, je proteste contre la réunion de femmes en grand nombre dans les pouponnières, les écoles ou les couvents. Je ne peux pas me rappeler sans m'indigner les plaisanteries et les farces de garçon manqué que les jeunes femmes en groupes se permettaient quand, dans ma jeunesse, je me retrouvais par hasard, paysanne embarrassée, sur leur chemin. Elles en étaient presque au niveau des doubles sens qui réjouissent les tables de convives ayant beaucoup levé le coude. Mais il est inutile d'essayer de garder un cœur pur à moins que la tête ne soit remplie d'idées, et ne se mette à les comparer, afin de se forger un jugement en généralisant les idées simples ; et afin d'acquérir de la modestie en s'arrangeant pour que l'intelligence modère la sensibilité.

On pourrait penser que j'insiste trop sur la réserve personnelle, mais celle-ci est toujours au service de la modestie ; de sorte que, si je devais énumérer les qualités qui doivent parer la beauté, je m'exclamerais immédiatement : la propreté, le soin et la réserve personnelle. Il est évident, je suppose, que la réserve dont je parle ne concerne pas un seul sexe, et que je la juge *également* nécessaire aux deux sexes. Cette réserve et ce soin, que les femmes paresseuses négligent trop souvent, sont en fait si nécessaires que, oserais-je l'affirmer, quand deux ou trois femmes vivent dans la même maison, celle qui sera la plus respectée par les hommes de la famille, résidant avec elles, sera celle qui, mettant l'amour totalement à part, appliquera ce genre de respect normal à sa propre personne.

Quand les résidents de la maison se retrouvent le matin, l'attitude générale est le sérieux affecté, en particulier si chacun cherche à se décharger des tâches quotidiennes ; cela peut sembler bizarre, mais ce sentiment m'est souvent venu à

l'esprit spontanément : j'étais ravie de découvrir, après avoir respiré l'air du matin frais et vivifiant, le même genre de spontanéité sur les visages que j'aime particulièrement ; j'étais heureuse de les voir revigorer par le nouveau jour, et prêts à suivre leur voie avec le soleil. Les marques d'affection matinales sont de cette façon plus respectueuses que la tendresse familière qui prolonge souvent les conversations du soir. J'ai même été fréquemment blessée, pour ne pas dire dégoûtée, lorsqu'une amie apparaissait, que j'avais quittée toute habillée la veille au soir, avec des vêtements fripés sur elle, parce qu'elle s'était autorisée à rester au lit jusqu'au dernier moment.

La tendresse familiale ne peut se maintenir en vie que grâce à ces attentions que l'on néglige ; donc, si les hommes et les femmes prenaient autant de soin à vêtir leur personne de façon acceptable qu'ils en consacrent à la pomponner, ou plutôt à la défigurer, on avancerait beaucoup sur la voie de la pureté d'esprit. Mais les femmes ne s'habillent que pour remercier les hommes de leur galanterie ; car l'amoureux apprécie beaucoup plus un vêtement simple épousant les formes du corps. Il y a, dans la parure, une impertinence qui repousse la tendresse, car l'amour tourne toujours autour de l'idée de foyer.

En tant que sexe, les femmes sont en général indolentes ; et tout concourt à les rendre ainsi. Je n'oublie pas les sursauts d'activité engendrés par la sensibilité ; mais comme ces envolées de sentiments ne font qu'aggraver le mal, il ne faut pas les confondre avec le cheminement lent et ordonné de la raison. En réalité, leur indolence mentale et physique est si grande que, tant que leur corps n'aura pas été tonifié et leur intelligence ouverte par des activités, on ne peut guère s'attendre à ce que la modestie remplace la timidité. Les femmes pourront juger prudent de faire semblant ; mais la pudique voilette sera réservée aux jours de gala.

Il n'existe peut-être pas de qualité qui se mêle aussi bien aux autres que la modestie. C'est le pâle clair de lune qui attire l'attention sur les qualités qu'il adoucit, en donnant une douce grandeur à l'horizon rétréci. Rien n'est plus beau que l'histoire poétique faisant de Diane, avec son croissant argenté, la déesse de la chasteté. J'ai parfois pensé que, flânant d'un pas tranquille dans un coin solitaire, une modeste femme de l'antiquité devait avoir eu un élan conscient de dignité quand, ayant contemplé le paysage aux douces ombres, elle invita avec une conviction paisible la tendre réflexion des rayons de sa sœur à se tourner vers sa chaste poitrine.

Le Chrétien a encore de plus nobles raisons d'encourager la femme à rester chaste et à devenir modeste, car le corps de celle-ci a été appelé le temple du Dieu vivant ; de ce Dieu qui exige plus qu'un air de modestie. L'œil de la femme cherche le cœur ; et elle doit se souvenir que, si elle espère trouver de l'indulgence dans la vision de la pureté elle-même, sa chasteté doit reposer sur la modestie, et non sur la prudence ici-

bas ; sinon, en vérité, une bonne réputation sera sa seule récompense ; car cette terrible relation, cette communication sacrée, que la vertu instaure entre l'homme et son Créateur, doit donner envie d'être pur comme Lui est pur !]

Après les remarques précédentes, il est quasiment superflu d'ajouter que je considère immodestes tous ces airs qui, à la maturité, remplacent la fausse pudeur ; on sacrifie la vertu pour s'assurer le cœur d'un mari ou plutôt pour le forcer à être encore un amant quand l'amitié aurait dû succéder à l'amour si l'on n'avait contrarié l'œuvre de la nature. La tendresse qu'un homme éprouvera pour la mère de ses enfants est un substitut excellent à l'ardeur d'une passion insatisfaite ; mais pour prolonger cette ardeur, il est indélicat pour ne pas dire inconvenant que les femmes feignent une froideur peu naturelle. Les femmes comme les hommes devraient avoir les passions et les désirs propres à leur nature ; la bestialité n'apparaît que quand la raison ne les contrôle pas, mais l'obligation de les contrôler est le devoir de toute l'humanité et non le devoir d'un seul sexe. À cet égard, on peut laisser la nature agir par elle-même en toute sécurité ; que les femmes acquièrent seulement du savoir et des sentiments d'humanité et l'amour leur enseignera la modestie⁷⁰. Il n'est pas besoin de mensonges, aussi répugnants que vains, car les règles de conduite savantes n'en imposeront qu'aux observateurs superficiels ; un homme de bon sens voit vite au travers et en méprise l'affectation.

Le comportement des jeunes gens les uns envers les autres, en tant qu'hommes et femmes, est la dernière chose qu'on devrait prendre en considération dans l'éducation. En fait, dans la plupart des circonstances on attache maintenant tellement d'importance au comportement que la simplicité de caractère se rencontre rarement ; cependant, si les hommes souhaitaient seulement cultiver chacune de leurs vertus et la laisser prendre fermement racine dans l'esprit, la grâce qui en résulterait et qui en serait le signe extérieur naturel ôterait bientôt à l'affectation ses plumes tapageuses, parce qu'une conduite qui n'est pas basée sur la sincérité est aussi fallacieuse que précaire.

Ô mes sœurs, puissiez-vous réellement avoir de la modestie ! Vous devez vous rappeler que la possession d'une vertu, quelle qu'elle soit, est incompatible avec l'ignorance et la vanité ! Vous devez acquérir cette sobriété d'esprit que seuls inspirent l'exercice des devoirs et la recherche du savoir ; sinon vous resterez toujours dans une situation aléatoire de dépendance et vous ne serez aimées que tant que vous

⁷⁰ La conduite de nombreuses jeunes mariées m'a souvent dégoûtée. Elles semblent désireuses de ne jamais laisser leur mari oublier le privilège du mariage et ne trouver aucun plaisir à sa société à moins qu'il ne joue le rôle d'un amant. En vérité, le règne de l'amour doit être court quand on souffle ainsi constamment sur la flamme sans alimenter convenablement le feu !

serez belles ! Baisser les yeux, rougir légèrement, être réservée et gracieuse, tout cela convient en son temps ; mais la modestie, qui est fille de la raison, ne peut coexister longtemps avec une sensibilité que ne modère pas la réflexion. Par ailleurs, si l'amour, même innocent, est la seule occupation de votre vie, votre cœur sera trop tendre pour offrir à la modestie cette retraite paisible où elle aime à séjourner en union étroite avec l'humanité.

Chapitre VIII

Critique de l'importance qu'a, pour les femmes, une bonne réputation

Il m'est apparu depuis longtemps que les conseils relatifs au comportement et aux divers moyens de conserver une bonne réputation qu'on a si vivement recommandés aux femmes sont des poisons dangereux qui s'infiltrant dans la morale et en rongent la substance. Mesurer des ombres n'aboutit qu'à de faux calculs parce que leur longueur dépend de la hauteur du soleil et d'autres circonstances fortuites.

D'où vient le comportement désinvolte et trompeur d'un courtisan ? Sans aucun doute de sa situation ; car, comme il a besoin de ceux qui dépendent de lui, il est obligé d'apprendre l'art de refuser sans offenser et d'entretenir l'espoir de façon évasive avec des manières de caméléon. Ainsi la politesse se joue de la vérité et c'est en détruisant la sincérité et la bonté naturelles de l'homme qu'elle produit ce qu'on appelle un gentilhomme.

De la même façon, les femmes, en raison d'une prétendue nécessité, acquièrent un mode de conduite tout aussi artificiel. Cependant on ne se joue pas impunément de la vérité, car le charlatan le plus expérimenté finit par être pris à son propre piège et perd cette sagacité qualifiée à juste titre de bon sens, qui consiste pour un esprit simple à percevoir rapidement les vérités les plus communes même s'il n'a pas l'énergie nécessaire pour les découvrir par lui-même, compte tenu de ses préjugés. La majorité des gens accepte des opinions de confiance pour s'éviter le tracasserie de faire fonctionner leur esprit et ces êtres indolents adhèrent naturellement à la lettre et non à l'esprit des lois, qu'elles soient divines ou humaines. "Les femmes, dit un écrivain dont j'ai oublié le nom, ne se soucient pas de ce que seul le ciel voit." Et vraiment, pourquoi s'en soucieraient-elles ? C'est le regard de l'homme qu'on leur a appris à craindre et si elles peuvent endormir leur Argus en le berçant, elles ne pensent guère au ciel ou à elles-mêmes du moment que leur réputation est sauve ; et c'est leur réputation, et non la chasteté et toute sa suite, qu'elles s'efforcent de garder sans tache, non pas au nom de la vertu, mais pour préserver leur situation dans le monde.

Pour prouver la vérité de cette remarque, évoquons simplement les intrigues des femmes mariées, surtout dans la haute société, et dans des pays où les femmes sont mariées convenablement par leurs parents suivant leur rang respectif. Si une fille innocente tombe amoureuse, elle est déshonorée pour toujours, même si son esprit n'a pas été souillé par les artifices que pratiquent les femmes mariées sous le couvert – bien pratique – du mariage ; et elle n'a non plus enfreint aucun devoir sinon le respect envers elle-même. Au contraire, la femme mariée, quand elle est infidèle et

perfide, brise un engagement des plus sacrés et devient une mère cruelle. Si son mari a encore de l'affection pour elle, les artifices qu'elle doit pratiquer pour le tromper feront d'elle le plus méprisable des êtres humains, et, en tout cas, les manigances nécessaires pour sauver les apparences maintiendront son esprit dans un tumulte puéril ou vicieux qui usera toute son énergie. Par ailleurs, comme ces gens qui ont l'habitude de prendre un cordial pour se mettre en forme, elle aura à l'avenir besoin d'une intrigue pour égayer ses pensées, car elle ne prendra plus goût qu'à des plaisirs fortement assaisonnés d'espoir ou de crainte.

Quelquefois, les femmes mariées agissent de façon encore plus audacieuse ; en voici un exemple.

Une femme de qualité, dont les intrigues amoureuses étaient notoires, bien que personne ne choisît de la placer dans la catégorie où elle aurait dû se trouver, car elle vivait avec son mari, mit un point d'honneur à traiter avec le mépris le plus insultant une pauvre créature timide, honteuse d'une faiblesse passée, commise avec un gentilhomme du voisinage qui l'avait séduite et ensuite épousée. Cette femme avait vraiment confondu vertu et réputation ; et je crois fermement qu'elle tirait vanité de la décence de sa conduite avant le mariage, bien qu'une fois installée à la satisfaction de sa famille, elle ait été tout aussi infidèle que son époux, si bien que leur chétif rejeton, héritier de leur immense fortune, venait Dieu sait d'où ! Mais examinons ce sujet sous un autre angle.

J'ai connu un certain nombre de femmes qui, si elles n'aimaient pas leur mari, n'aimaient personne d'autre ; elles s'abandonnaient totalement à la vanité et à la dissipation et négligeaient tous leurs devoirs domestiques ; bien plus, elles dilapidaient tout l'argent qu'elles auraient dû économiser pour leurs jeunes enfants sans défense et cependant elles se vantaient de leur réputation sans tache comme si la seule finalité de tous leurs devoirs de mère et d'épouse était de la préserver. Par ailleurs, d'autres femmes indolentes, négligeant tous leurs devoirs individuels, ont jugé qu'elles méritaient l'affection de leur mari parce que, ma foi !, elles agissaient conformément aux convenances.

Les esprits faibles en restent toujours volontiers aux cérémonies du devoir, mais la moralité a des mobiles bien plus naturels ; et l'on aurait souhaité que les moralistes de pacotille aient moins parlé du comportement extérieur et des règles de conduite à adopter, car si la vertu ne s'appuie pas sur de fermes convictions, elle ne produira qu'une espèce de décence insipide. On a cependant dit très nettement que le devoir principal de la femme était de respecter l'opinion du monde.

Ainsi Rousseau déclare que "la réputation n'est pas moins indispensable que la chasteté". Il ajoute :

“L’homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même et peut braver le jugement public ; mais la femme, en bien faisant, n’a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l’on pense d’elle ne lui importe pas moins que ce qu’elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être à cet égard contraire à celui de la nôtre : l’opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes.”

Il est tout à fait logique d’en conclure que la vertu qui repose sur l’opinion est purement profane et que c’est la vertu d’un être à qui l’on a refusé la raison. Mais même vis-à-vis de l’opinion du monde, je suis persuadée que ce genre de raisonnement est faux.

Ce prix que l’on attache à la réputation, indépendamment du fait qu’elle est une des récompenses naturelles de la vertu, provient cependant d’une cause que j’ai déjà déplorée comme étant la source principale de la dépravation féminine, car une femme ne peut retrouver sa respectabilité en redevenant vertueuse, alors que les hommes conservent la leur tout en s’adonnant au vice. Il était naturel alors que les femmes essaient de conserver ce qui, une fois perdu, est perdu à tout jamais, au point que cette préoccupation a primé sur toutes les autres, et que la réputation de chasteté est devenue la seule chose indispensable. Mais les scrupules de l’ignorance sont vains, car ni la religion ni la vertu, quand elles sont sincères, n’exigent qu’on porte à de simples cérémonies une attention aussi puérile car, dans l’ensemble, quand le mobile est pur on se conduit nécessairement comme il convient.

[Pour soutenir ma thèse, je peux faire intervenir une autorité très respectée ; et l’autorité d’un froid raisonneur doit avoir du poids pour être prise en considération, sans faire appel à aucun sentiment. Parlant des lois générales de la moralité, le Dr Smith observe : “Dans des circonstances tout à fait exceptionnelles et malheureuses, un homme bon peut être suspecté d’un crime dont il est absolument incapable, et, pour cette raison, susciter très injustement pour le reste de sa vie l’horreur et l’aversion du genre humain. Avec un incident de ce genre, il peut tout perdre, en dépit de son intégrité et de sa droiture, de la même façon qu’un homme prudent, en dépit de la plus grande méfiance, peut être détruit par un tremblement de terre ou une inondation. Cependant les incidents du premier type sont peut-être encore plus rares, et encore plus en contradiction avec le cours normal des choses que ceux du second type ; et il est toujours vrai que la mise en pratique de la vérité, de la justice et de l’humanité, est un moyen sûr et presque infaillible d’obtenir ce que recherchent ces vertus, la confiance et l’amour de ceux avec qui l’on vit. Une personne peut facilement faire mauvaise impression si l’on se fie à une action particulière ; mais il est presque impossible qu’il en soit de même si l’on se réfère à sa ligne générale de conduite. On peut croire qu’un homme innocent ait mal agi ; toutefois cela arrive rarement. Au

contraire, la conviction de l'innocence de son comportement peut souvent conduire à le pardonner quand il a réellement mal agi, en dépit de fortes présomptions."

Je suis parfaitement d'accord avec cet auteur, car je crois vraiment que peu de personnes de l'un ou l'autre sexe n'ont jamais été méprisées à cause de certains vices sans mériter de l'être. Je ne parle pas de la calomnie momentanée enveloppant quelqu'un, comme l'un de ces épais brouillards matinaux de novembre tombant sur la ville, qui disparaît peu à peu avec l'arrivée de la lumière du jour normale ; je soutiens seulement que la conduite quotidienne de la majorité des gens réussit à marquer leur personnalité du sceau de la vérité. En effet, la lumière éclatante, éclairant jour après jour, réfute tranquillement l'hypothèse ignorante, ou le conte malfaisant, qui a sali une personnalité pure. Une fausse lumière a déformé, pendant quelques temps, son ombre – sa réputation ; mais elle redevient généralement normale lorsque le nuage, qui est à l'origine de l'erreur de vision, se disperse.

Sous de nombreux aspects, beaucoup de gens ont sans doute une réputation meilleure que, à proprement parler, ils ne le méritent. ; car, dans toutes les courses, des efforts inlassables permettent le plus souvent d'atteindre le but. Ceux qui ne luttent que pour cette récompense dérisoire, comme les Pharisiens, priant au coin des rues pour être vus des hommes, obtiennent réellement ce qu'ils cherchent ; car le cœur humain ne peut pas être déchiffré par l'homme ! Même la bonne renommée, qui se reflète naturellement dans de bonnes actions, quand l'homme ne pense qu'à aller dans la bonne direction sans se soucier des spectateurs, est en général non seulement plus vraie, mais aussi plus sûre.

Il y a, il est vrai, des procès dans lesquels l'homme bon doit en appeler à Dieu contre l'injustice humaine ; et au milieu des hululements spontanés des sifflets jaloux, il doit se garder dans l'esprit un lieu pour se retirer jusqu'à ce que la rumeur soit éteinte ; les flèches d'une censure non méritée peuvent même transpercer une innocente poitrine de nombreuses peines ; mais ce ne sont que des exceptions à la règle. Et c'est sur les lois communes que le comportement humain doit se régler. L'orbite excentrée de la comète n'influence jamais les calculs astronomiques concernant l'ordre immuable du mouvement des principaux corps du système solaire.

J'oserais ensuite affirmer que, lorsqu'un homme a atteint l'âge adulte, la ligne générale de sa personnalité ici-bas est correcte, compte tenu des exceptions à la règle mentionnées précédemment. Je ne dis pas qu'un homme prudent, ayant l'expérience du monde, et des qualités négatives uniquement, ne peut pas parfois avoir une réputation plus policée qu'un homme meilleur et plus sage. Dans cette mesure, je peux déduire de l'expérience que, entre deux personnes aux qualités quasi égales, la personnalité la plus négative sera généralement la plus appréciée dans le monde, alors que l'autre aura plus d'amis dans sa sphère privée. Mais les hauts et les bas,

l'ombre et la lumière, très évidents dans les qualités des grands hommes, se compensent ; et tout en offrant aux envieux la possibilité d'attaquer cette faiblesse, la personnalité réelle suivra sa route vers la lumière, même victime d'une maladie bénigne, ou d'une franche malveillance.

En ce qui concerne le souci de préserver une réputation durement gagnée, qui conduit les gens avisés à en faire l'analyse, je ne ferais pas le commentaire attendu ; mais je crains que la moralité soit insidieusement minée, dans le monde féminin, par l'attention portée à l'apparence plutôt qu'à la substance. Une chose simple devient alors étrangement compliquée ; parfois même, la vertu et son ombre sont en désaccord. Nous n'aurions peut-être jamais entendu parler de Lucrèce, si elle avait essayé de protéger sa chasteté plutôt que sa réputation. Si nous méritons vraiment la bonne opinion que l'on a de nous, nous serons normalement respectés dans le monde ; mais si nous aspirons à des progrès et des objectifs plus élevés, il ne suffit pas de nous voir comme nous supposons que les autres nous voient, bien que ceci ait été ingénieusement présenté comme le fondement de nos sentiments moraux. Chaque spectateur pouvant avoir ses propres préjugés, au-delà des préjugés de son âge et de son pays, nous devons plutôt nous efforcer de nous voir comme nous supposons que l'Être suprême nous voit, lui qui connaît toutes les pensées se traduisant par des actes, et dont le jugement ne s'écarte jamais de la règle éternelle de la justice. Tous Ses jugements sont justes – de même qu'ils sont miséricordieux !

L'esprit humble qui cherche l'approbation de Son regard, et n'examine calmement sa conduite que lorsqu'il ressent Sa présence, se fera rarement une fausse opinion de ses propres qualités. À l'heure silencieuse des comptes à rendre, le sourcil froncé de la justice offensée sera terriblement désapprobateur, ou alors le lien qui ramène l'homme vers Dieu se reconnaîtra dans le pur sentiment d'une adoration respectueuse, qui gonfle le cœur sans susciter d'émotions tumultueuses. En ces moments solennels, l'homme découvre le germe de ces vices qui, comme l'arbre de Java, dégagent autour d'eux des vapeurs pestilentielles – la mort est tapie dans l'ombre ! – et il le perçoit sans répulsion, car il se sent rattaché par un lien d'amour à tous ses semblables, et cherche anxieusement des circonstances atténuantes à leurs sottises dans leur nature – dans la sienne-même. Si, me rétorquera peut-être l'auteur, moi qui utilise mon propre esprit, et qui ai appris de mes malheurs, je découvre l'œuf du serpent dans un repli de mon cœur, et ai du mal à l'écraser, n'aurais-je donc pas pitié de ceux qui l'ont rejeté avec moins de vigueur, ou qui ont étourdiment nourri le reptile insidieux jusqu'à ce qu'il empoisonne le courant vital qu'il a aspiré ? Puis-je, consciente de mes péchés secrets, repousser mes semblables, et les regarder tranquillement tomber dans l'abîme de perdition qui s'ouvre pour les recevoir. Non, non ! Le cœur agonisant pleurera en suffoquant d'impatience – moi aussi, je suis un

être humain ! et j'ai des vices, cachés peut-être du regard humain, qui me font mordre la poussière devant Dieu, et me disent très haut, alors que tout se tait, que nous sommes composés de la même terre, et que nous respirons le même élément. L'humanité surgit ainsi naturellement de l'humilité, et tresse les liens de l'amour qui entortille le cœur dans ses enchevêtrements.

Cette solidarité va encore plus loin, jusqu'à ce qu'un homme très heureux remarque la force de ces arguments qui ne le convainquent pas en son for intérieur, et qu'il expose avec joie sous le meilleur jour, selon lui ; cet étalage de raison en a conduit certains à s'égarer, ravis de trouver un peu de raison dans les erreurs humaines, tout en étant au préalable convaincus que Celui qui règle le jour fait briller Son soleil pour tout le monde. Alors, serrant des mains comme pour corrompre, un pied resté sur terre, l'autre d'un pas décidé monte au Ciel, et se prétend apparenté aux créatures supérieures. Les vertus, que ne respecte pas l'homme, répandent leur doux parfum aux heures fraîches, et la terre assoiffée, rafraîchie par les purs courants de bien-être qui circulent soudain, se couronne d'une verdure accueillante ; cette verdure vivante que l'œil peut voir tout à son aise est trop pure pour renfermer de l'injustice !

Mais mon esprit s'épuise ; et je dois m'abandonner en silence à la rêverie que ces réflexions ont fait naître, incapable de décrire les sentiments qui ont apaisé mon âme, lorsque, contemplant le lever du soleil, une douce brise caressant les feuilles des arbres alentour a semblé tomber sur mon esprit alangui et tranquille, pour rafraîchir mon cœur échauffé par les passions que la raison s'évertuait à apprivoiser.]

Les principes directeurs qui se retrouvent dans toutes mes observations rendraient inutile un développement de ce sujet si l'on ne répétait aussi souvent aux femmes que leurs devoirs se résument à maintenir constamment en bon état le vernis de leur personnalité, si des règles propres à guider leur conduite et à préserver leur réputation ne tenaient trop fréquemment lieu d'obligations morales. Mais, en ce qui concerne la réputation, on n'attache d'importance qu'à une seule vertu : la chasteté. Si une femme conserve ce que l'on appelle absurdement son honneur, elle peut négliger tous ses devoirs sociaux, que dis-je, ruiner sa famille en jouant ou en faisant de folles dépenses : son front restera pur – car vraiment c'est une femme honorable !

Mme Macaulay a observé avec raison qu'"il n'y a qu'une faute qu'une femme honorable ne peut commettre impunément". Et elle ajoute avec raison et bienveillance : "Cela a donné lieu à cette observation vulgaire et triviale que la première faute envers la chasteté que commet une femme a le pouvoir radical de dépraver toute sa personne. Mais aucun être aussi fragile ne sort des mains de la nature. L'esprit humain est composé de matériaux plus nobles, qui ne peuvent être aussi facilement corrompus et malgré tous les désavantages de leur situation et de

leur éducation, il est rare que les femmes soient complètement abandonnées tant que la rancœur venimeuse de leur propre sexe ne les conduit pas au désespoir.”

Mais autant ce souci de leur réputation de chasteté prime chez les femmes, autant il est méprisé par les hommes ; et les deux extrêmes sont tout aussi néfastes pour la moralité.

Les hommes sont certainement plus dominés par leurs instincts que les femmes ; et leurs instincts sont plus dépravés parce qu'ils y cèdent sans retenue et que la satiété les conduit à recourir à des artifices fastidieux. Le luxe a introduit dans la nourriture un raffinement physiquement nocif et une gloutonnerie si répugnante qu'il faut que l'on ait perdu toute idée de bienséance avant qu'un être ait pu manger immodérément en présence d'un autre et se plaindre ensuite des malaises naturellement produits par son intempérance. Certaines femmes, en particulier les Françaises, ont aussi perdu le sens de la décence à ce sujet ; car elles parlent très calmement de leurs indigestions. Il serait souhaitable que l'on ne laisse pas l'oisiveté engendrer, sur le terrain trop luxuriant de la richesse, ces essaims d'insectes estivaux qui se nourrissent de pourriture ; car alors nous ne serions plus dégoûtés à la vue de tels excès de bestialité.

Il y a une règle de conduite qui à mon avis devrait régir toutes les autres : elle consiste simplement à respecter l'humanité en toutes circonstances de façon à ne pas choquer un autre être humain pour s'abandonner au plaisir du moment. L'indolence scandaleuse de nombreuses femmes mariées et d'autres un peu plus avancées dans la vie les amène fréquemment à pécher contre la délicatesse. Car, bien qu'elles soient convaincues que c'est l'attrait physique qui unit les sexes, elles choquent souvent autrui par pure indolence ou pour jouir de quelque satisfaction frivole.

La dépravation de l'instinct qui rapproche les deux sexes a eu un effet plus néfaste encore. La Nature doit toujours servir de modèle au goût et de mesure à l'instinct – mais la nature est grossièrement insultée par les voluptueux. Laissons de côté les raffinements de l'amour ; la nature, en faisant de l'assouvissement d'un instinct une loi naturelle et impérative pour préserver l'espèce, exalte cet instinct et associe un peu de réflexion et de sentiment au désir sexuel. Les sentiments de la paternité, associés à un instinct purement animal, lui donnent de la dignité ; l'homme et la femme se rencontrent souvent à propos de leur enfant et la sympathie qu'ils ressentent tous deux à son égard suscite un intérêt et une affection réciproques. Les femmes qui ont alors nécessairement certains devoirs à remplir, plus nobles que celui de se pomponner, ne se satisfont pas d'être les esclaves d'un désir occasionnel. C'est pourtant la situation où se trouvent à l'heure actuelle un nombre très important de femmes qui sont, littéralement parlant, des mets auxquels tout glouton peut avoir accès.

On me dira qu'aussi énorme que soit cet abus, il affecte seulement une partie du sexe féminin qui se dévoue pour sauver les autres. Mais même si l'on peut prouver facilement que c'est une erreur de recommander de châtier le mal pour faire le bien, le tort commis ne s'arrête pas là, car la moralité et la tranquillité d'esprit des femmes chastes souffrent de la conduite des femmes de mauvaise vie qu'elles refusent de mettre à l'abri du péché et qu'elles livrent inexorablement à l'exercice d'arts qui écartent d'elles leur mari, pervertissent leurs fils et les forcent – que les femmes honnêtes ne sursautent pas ! – à jouer elles-mêmes le même rôle dans une certaine mesure. Car je me risquerai à affirmer que toutes les causes de la faiblesse et de la dépravation dont j'ai déjà longuement parlé découlent d'une seule cause principale : le manque de chasteté des hommes.

Cette intempérance, si fréquente, déprave l'instinct sexuel à un tel point qu'il faut faire appel à un stimulant érotique pour le réveiller ; mais on oublie que la nature vise à la procréation et seul l'aspect physique de la personne occupe les pensées, et ce pour un instant. Vraiment, le débauché en quête d'une proie devient souvent si voluptueux qu'il renchérit sur la douceur féminine. Il recherche alors un être plus doux que la femme si bien qu'en Italie et au Portugal, les hommes assistent au lever d'êtres équivoques qui suscitent en eux plus de désir que la langueur féminine.

Pour satisfaire cette race d'hommes, on rend systématiquement les femmes plus voluptueuses et, bien qu'elles ne puissent pas toutes pousser leur libertinage au même point, il n'en reste pas moins que ces rapports dénués d'affection qu'elles se permettent avec les hommes dépravent les deux sexes, parce que le goût des hommes est vicié et que les femmes de toutes les classes adaptent naturellement leur conduite de façon à satisfaire le goût qui leur procure plaisir et pouvoir. Les femmes deviennent par conséquent trop faibles physiquement et moralement pour accomplir l'une des grandes missions de leur existence qui est d'avoir et d'élever des enfants ; elles n'ont pas la force suffisante pour accomplir le premier devoir d'une mère et, sacrifiant à la lascivité l'affection maternelle qui ennoblit l'instinct, elles détruisent l'embryon qu'elles portent ou abandonnent l'enfant quand il est né. Il faut toujours respecter la Nature et ceux qui violent ses lois les violent rarement impunément. Les femmes faibles et alanguies qui attirent particulièrement l'attention des débauchés ne sont pas capables d'être mères, même si elles peuvent engendrer, si bien que le riche épicurien qui a mené une vie déréglée parmi les femmes et propagé la dépravation et le malheur ne reçoit de sa femme, quand il souhaite perpétuer son nom, qu'un être chétif qui hérite de la faiblesse de son père et de celle de sa mère.

En opposant les sentiments d'humanité de l'époque actuelle aux mœurs barbares de l'Antiquité, on a beaucoup insisté sur la coutume sauvage qui consistait à abandonner les enfants que les parents ne pouvaient nourrir, alors que l'homme

sensible qui se plaint peut-être de la sorte produit par sa vie dissolue une stérilité très destructrice et une immoralité contagieuse. La nature n'a sûrement jamais voulu que pour satisfaire un instinct les femmes contrarient le but même pour lequel cet instinct fut implanté en elles.

J'ai déjà dit que les hommes devraient entretenir les femmes qu'ils ont séduites ; ce serait un moyen de réformer les mœurs féminines et d'enrayer un mal qui a eu un effet néfaste aussi bien sur la population que sur la morale. Un autre moyen, non moins évident, serait d'orienter l'attention de la femme vers la véritable vertu de chasteté ; car, même si sa réputation est aussi blanche que neige, la femme qui sourit au libertin tout en méprisant les victimes de ses instincts déréglés et de leur propre bêtise ne mérite guère qu'on respecte sa chasteté.

Par ailleurs, même si elle s'estime pure, elle fait preuve d'autant de bêtise en se pomponnant soigneusement, à seule fin de se faire remarquer des hommes et de susciter des soupirs respectueux et tous les vains hommages de ce qu'on appelle la galanterie innocente. Si les femmes respectaient vraiment la vertu pour la vertu, elles ne chercheraient pas dans la vanité une compensation pour l'abnégation à laquelle elles s'astreignent pour préserver leur réputation, et elles ne fréquenteraient pas des hommes qui compromettent leur réputation.

Les deux sexes se corrompent et s'améliorent mutuellement. Cela est, à mon avis, une vérité indiscutable, qui s'étend à toutes les vertus. La chasteté, la pudeur, l'esprit civique et tout le noble cortège de vertus sur lesquelles sont édifiés le bonheur et l'honnêteté devraient être compris et cultivés par toute l'humanité, sinon ils seront cultivés sans grand résultat. Et, au lieu de donner aux vicieux ou aux oisifs un prétexte pour enfreindre quelque devoir sacré, en le qualifiant de sexuel, il serait plus sage de montrer que la nature n'a pas fait de différence, puisque l'homme débauché contrecarre doublement les desseins de la nature en rendant les femmes stériles et en détruisant sa propre santé, même s'il échappe à la honte dont est poursuivie la femme qui a failli. Telles sont les conséquences physiques ; les conséquences morales sont encore plus alarmantes, car la vertu n'est plus qu'une distinction verbale quand les citoyens, les maris, les épouses, les pères, les mères et les chefs de famille ne sont plus tenus d'accomplir leurs devoirs que par simple convenance et par égoïsme.

Pourquoi donc les philosophes recherchent-ils l'esprit civique ? L'esprit civique doit s'appuyer sur la vertu individuelle, sinon il ressemblera à ce sentiment factice qui conduit les femmes à préserver leur réputation et les hommes leur honneur, sentiment qui existe souvent sans avoir pour fondement ni la vertu ni cette moralité sublime pour laquelle tout manquement habituel au devoir est un manquement à toute loi morale.

Chapitre IX

Effets pernicioeux dus aux différences artificielles établies dans la société

La plupart des maux et des vices qui donnent de ce monde un spectacle affligeant découlent comme d'une fontaine empoisonnée du respect qu'on a pour la propriété. Car c'est dans la société la plus raffinée que des reptiles nuisibles et des serpents venimeux se cachent sous l'herbe fétide ; et l'air étouffant, oppressant, est gorgé de volupté et toutes les bonnes dispositions se dissipent avant d'avoir pu se transformer en vertus.

Une classe en opprime une autre ; car toutes visent à inspirer le respect en raison des biens qu'elles possèdent : et les biens que l'on a pu acquérir procurent le respect qu'on ne devrait porter qu'aux talents et à la vertu. Les hommes négligent les devoirs qui incombent à l'homme, et cependant on les traite comme des demi-dieux ; la religion aussi est séparée de la morale par un voile de cérémonie, et pourtant les hommes s'étonnent que le monde soit à peu de choses près une caverne de brigands ou d'opresseurs.

Un proverbe bien connu dit cette vérité pertinente, que le diable emploie quiconque est oisif. Et que peuvent engendrer la richesse et les titres héréditaires sinon une oisiveté habituelle ? Car l'homme est ainsi fait qu'il ne peut apprendre à utiliser correctement ses facultés qu'en les exerçant et qu'il ne les exerce que si une nécessité quelconque met en marche les rouages. De la même façon, on ne peut acquérir de vertu qu'en accomplissant ses devoirs relatifs ; mais l'être à qui les flatteries des courtisans ôteront tout sentiment d'humanité ne ressentira guère l'importance de ces devoirs sacrés. Il faut plus d'égalité dans la société, sinon la moralité ne progressera jamais et, même si elle est bâtie sur le roc, cette égalité, source de vertu, ne sera pas solide, si la moitié des humains sont enchaînés à ses pieds par le destin, car ils la saperont continuellement par ignorance ou par orgueil.

Il est vain d'espérer que les femmes soient vertueuses tant qu'elles ne seront pas dans une certaine mesure indépendantes des hommes ; bien plus, il est vain d'espérer qu'elles aient cette force d'affection naturelle qui ferait d'elles de bonnes épouses et de bonnes mères. Tant qu'elles seront totalement dépendantes de leur mari, elles seront rusées, mesquines et égoïstes, et les hommes qui peuvent se satisfaire d'une tendresse servile et d'une affection semblable à celle d'un chien n'ont guère de délicatesse car l'amour ne doit pas être acheté, en aucun sens du terme ; ses ailes de soie se recroquevillent instantanément, quand on cherche autre chose qu'à être payé de retour. Cependant, tant que la richesse amollira les hommes et que les femmes

vivront en quelque sorte de leurs charmes, comment pouvons-nous espérer voir accomplir ces nobles devoirs qui exigent à la fois effort et abnégation ? La propriété héréditaire pervertit l'esprit et ses victimes infortunées, emmaillotées dès leur naissance si je puis m'exprimer ainsi, exercent rarement leurs facultés physiques ou intellectuelles ; et considérant ainsi toute chose à travers un intermédiaire, et un intermédiaire trompeur, ces êtres sont incapables de discerner en quoi consistent le mérite et le bonheur véritables. Certes, tout est déformé quand l'homme, dissimulé sous les draperies de sa situation, se traîne, déguisé, d'une scène de dissipation à une autre et passe avec une nonchalance stupide, roulant des yeux vides qui nous indiquent clairement qu'il est dépourvu d'intelligence.

C'est pourquoi j'en conclus que la société qui n'oblige pas les hommes et les femmes à accomplir leurs devoirs respectifs, en faisant de cette tâche le seul moyen de recevoir de leurs concitoyens cette approbation que tout être humain souhaite plus ou moins mériter, n'est pas correctement organisée. Par conséquent, le respect qu'on témoigne à l'égard de la richesse et des simples charmes personnels est un véritable vent de nord-est qui flétrit les tendres fleurs de l'affection et de la vertu. La nature a sagement assorti nos devoirs de sentiments qui rendent l'effort moins pénible, et qui donnent aux activités de la raison cette vigueur que seul le cœur peut donner. Mais l'affection qu'on affiche simplement parce que c'est le signe approprié d'une certaine personnalité, sans accomplir les devoirs qui s'y attachent, est un de ces compliments creux que le vice et la bêtise sont obligés de faire à la vertu et à la réalité des choses.

Pour illustrer mon opinion, il me suffit d'observer que quand une femme est admirée pour sa beauté et se laisse intoxiquer par l'admiration dont elle est l'objet au point de négliger les devoirs obligatoires d'une mère, elle pèche contre elle-même en omettant de cultiver une affection qui lui donnerait tout autant le sentiment d'être utile et heureuse. Le vrai bonheur, je veux dire toutes les joies et les satisfactions morales que nous pouvons avoir dans l'état imparfait où nous sommes ici-bas, doit venir d'affections bien réglées et toute affection comporte des devoirs. Les hommes ne réalisent pas le malheur qu'ils causent et la faiblesse perverse qu'ils chérissent en incitant les femmes à chercher seulement à se rendre agréables ; ils ne se rendent pas compte qu'en sacrifiant le confort et la respectabilité de la vie d'une femme à des notions sensuelles de beauté, ils créent un conflit entre les devoirs naturels et les devoirs artificiels alors que dans la nature tous ces devoirs s'harmonisent.

Si une débauche précoce ne le dénaturait pas, on pourrait traiter d'insensible le mari qui n'éprouverait pas plus de plaisir à voir son enfant téter sa mère qu'à toutes les pratiques érotiques les plus recherchées ; cependant, la richesse amène les femmes à mépriser cette façon naturelle de cimenter le lien conjugal et de fonder l'estime sur des souvenirs plus tendres. Pour préserver leur beauté et porter

l'éphémère couronne de fleurs qui leur confère une sorte de droit à régner un certain temps sur les hommes, elles ne se soucient pas de graver dans le cœur de leur mari des impressions qu'il évoquerait avec plus de tendresse que leurs charmes virginaux quand l'âge aurait blanchi sa tête et refroidi son cœur. La sollicitude maternelle d'une femme affectueuse et raisonnable est très attachante, et la dignité mesurée avec laquelle une mère rend les caresses que son enfant et elle reçoivent d'un père qui a accompli les devoirs austères de son état est un spectacle non seulement respectable mais beau. Mes sentiments sont vraiment si particuliers – et je n'ai pas essayé d'en contracter de faux – que, lassée du spectacle de la grandeur insipide et des cérémonies serviles qui avec une pompe pesante tenaient lieu d'affections domestiques, je me suis tournée vers d'autres scènes et mes yeux se sont posés avec soulagement sur le paysage réconfortant qu'offrait partout la nature. J'ai alors contemplé avec plaisir une femme en train de soigner ses enfants et d'accomplir ses devoirs de mère, aidée peut-être d'une servante chargée de la soulager des plus lourdes tâches domestiques. Je l'ai vue préparer ses enfants et se préparer elle-même, avec pour seul luxe la propreté, à recevoir son mari qui, rentrant fatigué le soir à la maison, trouvait des bébés souriants et un foyer propre. Mon cœur s'est attardé au milieu de ce groupe, et a même vibré à l'unisson quand le bruit du pas bien connu a fait naître chez eux une agitation charmante.

Quand j'ai eu la satisfaction de contempler ce tableau innocent, j'ai pensé qu'un tel couple, où le mari et la femme étaient tout à la fois indépendants et tributaires l'un de l'autre parce que chacun remplissait les devoirs correspondant à sa situation, possédait tout ce que la vie peut donner. Suffisamment à l'abri de la pauvreté abjecte pour ne pas être obligés de peser les conséquences de chaque centime dépensé, ils possédaient assez pour s'épargner un système rigide d'économie qui rend le cœur et l'esprit mesquins. Je le déclare, mes conceptions sont si banales que je ne sais pas ce qu'il manque à une telle situation pour en faire la plus heureuse et la plus respectable qui soit au monde, sinon du goût pour la littérature afin d'apporter un peu de variété et d'intérêt à la conversation, et un peu d'argent en plus pour donner à ceux qui sont dans le besoin et pour acheter des livres. Car, quand le cœur s'ouvre avec compassion et qu'on cherche tous les moyens de se rendre utile, il n'est pas agréable d'avoir un bambin mal élevé qui vous tire sans arrêt le coude pour vous empêcher de porter la main à une bourse presque vide, en murmurant en même temps quelque maxime dictée par la prudence sur l'ordre des priorités en matière de justice.

Cependant, aussi nocifs que soient pour le caractère les richesses et les honneurs héréditaires, ils avilissent et ils oppressent plus les femmes que les hommes, si toutefois cela est possible, parce que les hommes ont encore dans une certaine

mesure la possibilité de développer leurs facultés en devenant soldats ou hommes d'État.

J'admets qu'en tant que soldats, la plupart ne peuvent aujourd'hui récolter que les lauriers de la vanité lorsque, soucieux de l'équilibre européen, ils veillent à ce qu'il ne soit détruit en aucun recoin du nord de l'Europe. Mais l'ère de l'héroïsme véritable est terminée, où l'on voyait un citoyen se battre pour son pays comme un Fabrice ou un Washington, et rentrer ensuite à sa ferme pour donner à son intrépide vertu un cours plus placide mais non moins salubre. Non, aujourd'hui nos héros britanniques sont plus souvent arrachés à la table de jeu qu'à la charrue ; et leurs passions se sont enflammées à attendre un coup de dés dans une angoisse muette plutôt qu'elles ne se sont sublimées à désirer ardemment faire progresser la vertu dans le cours de l'Histoire.

L'homme d'État, il est vrai, pourrait avec plus de décence quitter la table de jeu pour tenir la barre car il aura encore à battre et truquer les cartes. Comme tout le système politique britannique (si l'on peut honnêtement appeler cela un système) consiste à multiplier les subordonnés et à créer des taxes qui écrasent les pauvres pour gaver les riches, le problème pour le ministre, qu'il s'agisse de guerre ou de n'importe quelle chasse aux oies sauvages, est, comme on dit vulgairement, d'avoir les atouts en main et de s'assurer des appuis, lui dont le principal mérite est de savoir se maintenir en place. Il n'est donc pas nécessaire qu'il ait pitié des pauvres, car ainsi il peut assurer à sa famille la levée gagnante. Ce qu'on appelle avec une ostentation ignorante le droit de naissance d'un Anglais, qui inspire apparemment quelque respect, pourra servir à flouer le mâtin rétif qu'il doit mener par le nez ; en effet il lui sera facile d'en imposer en donnant de la voix et en laissant son escadron de cavalerie légère défiler de l'autre côté. Si l'on agite une question d'humanité, il peut tremper son pain dans le lait de la bonté humaine pour faire taire Cerbère et parler de l'intérêt qu'il porte à essayer d'empêcher la terre de réclamer vengeance pour le sang de ses enfants, alors même que sa main froide rive leurs chaînes en encourageant cet abominable négoce. Un ministre n'est un ministre qu'aussi longtemps qu'il peut l'emporter, qu'il est décidé à l'emporter. Cependant, il n'est pas nécessaire qu'un ministre ait les sentiments d'un homme, lorsque d'un coup hardi on ébranle son siège.

Mais, pour en finir avec ces observations décousues, revenons-en à l'esclavage plus spécieux qui enchaîne l'âme même de la femme en la maintenant éternellement dans la servitude de l'ignorance.

Les distinctions saugrenues de rang qui font de la civilisation une malédiction en partageant le monde entre des tyrans voluptueux et des sujets rusés et envieux corrompent dans les mêmes proportions toutes les classes sociales parce que la

respectabilité n'est pas liée à l'accomplissement des devoirs de la vie, mais à la situation sociale ; or, quand on n'accomplit pas ses devoirs, les affections ne peuvent acquérir l'énergie suffisante pour encourager la vertu dont elles sont la récompense naturelle. Cependant il y a quelques créneaux par lesquels un homme peut se glisser à l'extérieur, pour penser et agir par lui-même ; mais pour une femme, c'est une tâche herculéenne parce qu'il lui faut surmonter des difficultés inhérentes à son sexe qui demandent une force presque surhumaine.

Un législateur vraiment bienveillant essaie toujours de faire en sorte que chaque individu ait intérêt à pratiquer la vertu ; la vertu individuelle devient ainsi le ciment du bonheur public et l'agencement global se trouve consolidé par l'orientation des différentes parties vers un centre commun. Mais la vertu privée ou publique d'une femme est très problématique ; car Rousseau et toute une série d'écrivains du sexe masculin insistent pour que la femme soit toute sa vie soumise à une contrainte sévère, celle des convenances. Pourquoi la soumettre aux convenances, aux convenances aveugles, si elle est capable d'agir pour un mobile plus noble, si elle doit hériter de l'immortalité ? Le sucre doit-il toujours être produit par le sang ? Faut-il, pour rendre plus douce la coupe de la vie, soumettre une moitié de l'espèce humaine, comme les pauvres esclaves africains, à des préjugés qui font d'eux des bêtes, quand des principes seraient un moyen de protection plus efficace ? N'est-ce pas là dénier indirectement à la femme toute raison ? Car c'est se moquer que de donner un présent qui ne peut servir.

Les plaisirs débilitants que procure la richesse rendent les femmes, et les hommes, faibles et lascifs ; mais en plus de cela, on rend les femmes esclaves de leurs personnes ; car il faut les rendre attirantes afin que l'homme leur prête sa raison pour guider dans le droit chemin leurs pas chancelants. Si elles sont ambitieuses, elles doivent gouverner leur tyran par de sombres artifices car, en l'absence de droits, il ne peut y avoir de devoirs. Les lois concernant les femmes, que j'ai l'intention de discuter par la suite, font d'un homme et sa femme une unité absurde ; puis, par une transition facile qui consiste à faire de l'homme le seul responsable, la femme est réduite à n'être qu'un zéro.

L'être qui accomplit les devoirs dus à sa situation est indépendant ; et pour parler des femmes globalement, leur premier devoir est envers elles-mêmes, en tant que créatures raisonnables ; et le second en importance, en tant que citoyennes, est le devoir qui en inclut tant d'autres, leur devoir de mère. Leur rang dans la vie qui les dispense d'accomplir ce devoir les avilit nécessairement en faisant d'elles de simples poupées. Ou, si elles se tournent vers une tâche plus importante que celle qui consiste à draper du tissu sur une belle statue, leurs esprits ne sont occupés que par quelque tendre attachement platonique, à moins que la conduite réelle d'une intrigue n'agite

leurs pensées ; car quand elles négligent leurs devoirs domestiques, elles n'ont pas la possibilité de se rendre sur le champ de bataille, d'attaquer et de contre-attaquer comme des soldats, ou de controverser au sénat pour empêcher leurs facultés de se rouiller.

Je sais que, pour prouver l'infériorité du sexe féminin, Rousseau s'est écrié d'un ton triomphant : "Comment peuvent-elles abandonner la chambre d'enfants pour un camp militaire ?" Pourtant le camp militaire a été appelé par certains moralistes l'école des vertus les plus héroïques, encore qu'à mon avis le plus habile casuiste aurait du mal à prouver le caractère raisonnable de la majorité des guerres qui ont fait des héros. Je ne veux pas traiter cette question de façon critique parce que ayant fréquemment considéré ces phénomènes de l'ambition comme le premier mode naturel de la civilisation, lorsqu'il faut défricher le sol et débroussailler les bois par le feu et par l'épée, je ne tiens pas à les appeler des calamités ; mais certainement le système actuel des guerres n'a pas grand-chose à voir avec des vertus d'aucune sorte, car c'est une école de "*finesse*" qui effémine plutôt qu'une école de courage.

Cependant, si la seule guerre justifiable dans l'état avancé de la société actuelle, c'est-à-dire la guerre défensive qui permet à la vertu de montrer son visage et de se développer avec la rigueur qui donne sa pureté à l'air de la montagne, était la seule guerre admise comme étant juste et glorieuse, le véritable héroïsme de l'Antiquité pourrait de nouveau animer les poitrines féminines. Mais tout beau, gentil lecteur ! ne t'alarme pas, car même si j'ai comparé le caractère du soldat moderne à celui d'une femme civilisée, je ne vais pas conseiller aux femmes de transformer leur quenouille en mousquet, bien que je souhaite sincèrement voir la baïonnette transformée en émondoir. J'ai seulement diverti mon imagination fatiguée par la contemplation de vices et de bêtises tous issus du fleuve boueux de la richesse qui a pollué les purs ruisseaux de l'affection naturelle, en supposant que la société serait un jour ou l'autre organisée de façon à ce que l'homme soit tenu d'accomplir ses devoirs de citoyen s'il ne veut pas être méprisé, et de façon à ce que pendant qu'il travaille dans un des secteurs de la vie civique, sa femme, elle aussi citoyenne active, consacre son temps à s'occuper de sa famille, à élever ses enfants et à aider ses voisins.

Mais, pour rendre la femme vraiment vertueuse et utile, la protection de la loi ne doit pas être nécessaire, si elle accomplit ses devoirs civiques. La femme ne doit pas dépendre de la générosité de son mari pour pourvoir à sa subsistance pendant la vie ou après la mort de celui-ci, car comment un être qui ne possède rien peut-il être généreux, ou vertueux s'il n'est pas libre ? Dans l'état actuel des choses, la femme, qui est fidèle à son mari, sans nourrir ni élever ses enfants, mérite à peine le nom d'épouse et n'a pas droit au nom de citoyenne. Mais supprimez les droits naturels et les devoirs n'existent plus.

Il faut donc considérer les femmes comme la consolation sensuelle des hommes quand leur esprit et leur corps deviennent si faibles qu'ils ne peuvent se remuer sinon pour rechercher quelque plaisir futile ou pour inventer quelque mode frivole. Il ne peut y avoir de spectacle plus mélancolique pour un esprit réfléchi que de regarder dans les nombreux équipages qui roulent pêle-mêle le matin dans cette métropole toutes ces créatures au visage blême qui fuient leur ombre. J'ai souvent souhaité avec le Dr Johnson placer dans une petite boutique certaines d'entre elles, entourées d'une demi-douzaine d'enfants attendant de leurs allures languides un soutien. Je ne crois pas me tromper en affirmant que quelque vigueur cachée donnerait rapidement santé et gaieté à leur regard et que l'exercice de leur raison, en traçant quelques rides sur leurs joues blanches, jadis marquées de fossettes, pourrait leur restaurer leur dignité perdue ou plutôt leur permettre d'atteindre la véritable dignité de leur nature. La vertu ne peut s'acquérir par la spéculation, à plus forte raison elle ne peut être produite par l'indolence stérile que la richesse engendre naturellement.

Par ailleurs, n'est-ce pas faire insulte à la morale que de considérer la pauvreté encore plus disgracieuse que le vice ? Cependant, pour éviter qu'on n'interprète mal ce que je dis, bien que je considère que les femmes dans la vie courante sont appelées par la religion et la raison à remplir leurs devoirs d'épouse et de mère, je ne peux m'empêcher de déplorer que des femmes de personnalité supérieure n'aient pas de plus larges possibilités de se rendre utiles et de devenir indépendantes. Je ferai peut-être rire en faisant une allusion que je compte reprendre plus tard, mais je suis vraiment convaincue que les femmes devraient avoir des représentants au lieu d'être gouvernées arbitrairement sans avoir aucune participation directe aux délibérations du gouvernement.

Mais, comme tout le système de représentation n'est à l'heure actuelle dans ce pays qu'un prétexte commode pour faire régner le despotisme, les femmes n'ont pas lieu de se plaindre, car elles sont aussi bien représentées que la classe laborieuse des nombreux ouvriers qui paient la liste civile de la royauté alors qu'ils peuvent à peine donner une bouchée de pain à leurs enfants. Comment sont représentés ceux qui entretiennent à la sueur de leurs fronts la splendide écurie de l'héritier présomptif ou qui paient le vernis dont est recouvert le carrosse de quelque favorite qui les considère avec mépris ? Les impôts sur les biens vitaux permettent à une tribu innombrable de princes et de princesses désœuvrés de défiler avec une pompe grotesque devant une foule béate qui vénère presque ce luxe qui lui coûte si cher. C'est une grandeur décadente, une parade barbare et inutile comme celle des sentinelles à cheval de Whitehall que je n'ai jamais pu regarder sans un mélange de mépris et d'indignation.

Il faut que l'esprit soit étrangement sophistiqué pour admirer cette sorte d'apparat ! Mais tant que ces monuments de bêtise ne seront pas détruits par la vertu, de pareilles niaiseries exciteront les foules. Car dans une certaine mesure le même caractère prévaudra dans l'ensemble de la société ; et les raffinements du luxe comme les plaintes haineuses de la pauvreté envieuse empêcheront la vertu d'être considérée comme la caractéristique de cette société ou ne la présenteront que comme l'une des pièces du manteau bigarré d'Arlequin, porté par l'homme civilisé.

Dans les couches supérieures de la société, c'est par procuration qu'on accomplit tous ses devoirs comme si l'on pouvait charger quelqu'un de cette tâche, et les plaisirs vains que l'oisiveté des riches les force à rechercher semblent si attrayants à la classe immédiatement inférieure que dans leur lutte pour la richesse, nombre d'entre eux sacrifient tout pour marcher sur les talons des riches. Les charges les plus sacrées sont alors considérées comme des sinécures, parce qu'on les a obtenues par intérêt, et sont recherchées à seule fin de permettre à un homme de fréquenter le beau monde. Les femmes en particulier veulent toutes être des dames, ce qui signifie simplement n'avoir rien d'autre à faire que de se traîner n'importe où et sans savoir pourquoi.

Mais qu'ont donc à faire les femmes dans la société, me demandera-t-on, sinon flâner avec grâce et aisance ? Sûrement vous ne les condamneriez pas toutes à élever des imbéciles et à papoter ! Non. Les femmes pourraient sûrement apprendre à soigner et devenir médecins ou infirmières. La décence semble leur réserver le métier de sage-femme, bien que je craigne de voir le mot sage-femme céder bientôt la place dans nos dictionnaires au mot accoucheur, ce qui effacerait du langage l'une des preuves de l'ancienne délicatesse du sexe féminin.

Elles pourraient aussi étudier la politique et faire ainsi la charité sur une base plus large ; car la lecture de l'Histoire ne leur sera guère plus utile que celle des romans si elles la lisent comme une simple biographie, si elles ne font pas attention aux caractéristiques d'une époque, aux aménagements politiques, aux arts, etc., bref, si elles ne considèrent pas l'Histoire comme celle de l'homme en général et non comme celle d'individus qui occupèrent une niche dans le temple de la renommée, puis tombèrent dans le torrent noir du temps qui emporte tout silencieusement dans le gouffre informe qu'on appelle l'éternité. Car peut-on appeler forme "ce qui n'a pas de forme" ?

Elles pourraient également s'adonner à diverses occupations si on les éduquait de façon plus méthodique, ce qui permettrait de préserver de nombreuses femmes de la prostitution légale et de la prostitution ordinaire. Alors les femmes ne se marieraient plus pour être entretenues, comme les hommes qui acceptent des places dans un gouvernement et négligent les devoirs que cela implique ; le souci de gagner leur vie – tentative très louable ! – ne les ferait pas tomber presque au même niveau que ces

pauvres créatures abandonnées qui vivent de la prostitution. Car les modistes et les couturières ne sont-elles pas classées immédiatement après les prostituées ? Les rares professions accessibles aux femmes, loin d'être libérales, sont des emplois subalternes ; et quand une éducation supérieure leur permet de prendre en charge l'éducation d'enfants en qualité de gouvernantes, on ne les traite pas comme les précepteurs des fils, même si les précepteurs ecclésiastiques ne sont pas toujours traités de manière à inspirer le respect chez leurs élèves, sans parler de satisfaction personnelle. Mais comme les femmes qui reçoivent une éducation soignée ne sont jamais destinées à la situation humiliante que la nécessité les force parfois à occuper, ces situations sont considérées comme avilissantes et ceux qui ignorent que rien n'affecte autant la sensibilité qu'une telle déchéance ne connaissent pas grand-chose du cœur humain.

Certaines de ces femmes peuvent être détournées du mariage par leur tournure d'esprit ou par délicatesse ; d'autres n'ont peut-être pas eu la faculté d'échapper à la servitude de cette situation pitoyable. Ce gouvernement qui ne pourvoit pas aux besoins de femmes honnêtes et indépendantes en les encourageant à occuper des situations respectables, n'est-il donc pas très défectueux et très peu soucieux du bonheur de la moitié de ses membres ? Mais si l'on veut faire de leur vertu personnelle un bien public, il faut reconnaître aux femmes une existence civique, qu'elles soient mariées ou célibataires ; autrement nous verrons continuellement se flétrir comme "le lis brisé par la charrue" des femmes de valeur dont un mépris immérité aura douloureusement affecté la sensibilité.

C'est une triste vérité, mais tel est l'heureux effet de la civilisation que les femmes les plus respectables sont les plus opprimées ! Et, à moins d'avoir une intelligence supérieure à la moyenne de celle des deux sexes, elles sont contraintes à être méprisables parce qu'elles sont traitées comme des êtres méprisables. Combien de femmes en proie au mécontentement gâchent ainsi leur vie alors qu'elles auraient pu exercer le métier de médecin, diriger une ferme, tenir une boutique et garder la tête haute à gagner leur vie par leur travail au lieu de courber la tête sous le poids de la sensibilité qui consume la beauté à laquelle elle a d'abord donné son éclat ; bien plus, je doute que la pitié et l'amour soient si proches parents que les poètes le prétendent, car j'ai rarement vu l'impuissance des femmes susciter beaucoup de compassion à moins qu'elles ne fussent belles ; alors, peut-être, la pitié fut la douce servante de l'amour ou l'annonciatrice de la luxure.

La femme qui gagne son pain en accomplissant un devoir quelconque est plus respectable que la beauté la plus accomplie ! Beauté, ai-je dit ? –je suis si sensible à la beauté morale ou à cette harmonie qui règle les passions d'un esprit bien ordonné que je rougis de faire cette comparaison ; cependant je soupire à l'idée que si peu de

femmes cherchent à atteindre cette respectabilité en fuyant le tourbillon enivrant du plaisir ou cette indolence qui paralyse les femmes de valeur.

Fières de leur faiblesse, elles doivent cependant être toujours protégées, préservées des soucis et de toutes les tâches rudes qui donnent sa dignité à l'esprit. Si tel est l'arrêt du destin, si elles deviennent insignifiantes et méprisables en dissipant agréablement leur vie, qu'elles n'espèrent pas être appréciées, une fois leur beauté flétrie, car c'est le destin des fleurs les plus belles d'être admirées et mises en pièces par la main qui les a cueillies distraitement. C'est par pure bienveillance que je souhaite inculquer aux femmes cette vérité, par tous les moyens possibles ; cependant je crains qu'elles n'écoutent pas une vérité qu'une expérience chèrement acquise a fait pénétrer dans plus d'un cœur tourmenté et qu'elles ne renoncent pas volontiers aux privilèges de leur rang et de leur sexe pour obtenir les privilèges de l'humanité auxquels n'ont aucun droit celles qui n'en accomplissent pas les devoirs.

À mon avis, les écrivains les plus utiles sont ceux qui enseignent la sympathie pour autrui, sans tenir compte de la situation sociale et sans se draper dans des sentiments factices. Je souhaiterais donc convaincre les hommes raisonnables de l'importance de certaines de mes remarques et les amener à juger sans passion toute la teneur de mes observations. J'en appelle à leur intelligence ; et, étant leur semblable, je demande, au nom de mon sexe, que leur cœur s'intéresse à ce problème. Je les conjure de contribuer à l'émancipation des femmes pour faire d'elles des compagnes dignes d'eux.

Si seulement les hommes voulaient briser généreusement nos chaînes et se contenter d'une relation équilibrée au lieu d'une obéissance servile, ils trouveraient en nous des filles plus attentives, des sœurs plus affectueuses, des épouses plus fidèles, des mères plus raisonnables, en un mot, de meilleures citoyennes. Nous les aimerions alors d'une affection sincère, parce que nous apprendrions à nous respecter nous-mêmes ; la tranquillité d'esprit d'un homme de valeur ne serait pas troublée par la vanité et le désœuvrement de sa femme, et ses enfants n'iraient pas se blottir sur un sein étranger, faute d'avoir trouvé asile sur celui de leur mère.

Chapitre X

L'amour paternel

L'amour paternel est peut-être la déformation inconsciente d'un égoïsme pervers ; car nous n'avons pas, comme les Français⁷¹, deux termes pour distinguer la satisfaction d'un désir naturel et raisonnable des calculs aveugles de la faiblesse. Les parents aiment souvent leurs enfants de façon très animale et sacrifient tous leurs devoirs à leur promotion sociale. Promouvoir le bien-être futur des êtres mêmes dont ils empoisonnent l'existence actuelle par un pouvoir des plus despotiques, telle est la perversité de préjugés malhonnêtes. Le pouvoir, en fait, reste toujours fidèle à son principe vital, car il règne sous toutes ses formes sans contrôle ni surveillance. Son trône est construit sur un gouffre sombre qu'aucun œil ne se risque à explorer, de peur que l'édifice sans fondement ne résiste à l'examen. L'obéissance, l'obéissance inconditionnelle, est le mot de ralliement des tyrans de toute sorte et pour assurer doublement son autorité une forme de despotisme en soutient une autre. Les tyrans auraient raison de trembler si la raison devait devenir la règle du devoir dans toutes les relations de la vie, car la lumière pourrait se répandre et amener le grand jour. Et quand il ferait jour, les hommes souriraient à la vue des cauchemars qui les faisaient sursauter dans la nuit de leur ignorance ou durant le crépuscule de leurs timides recherches.

Certes l'amour paternel n'est, chez de nombreux esprits, qu'un prétexte pour tyranniser là où il est possible de le faire impunément, car seuls les hommes bons et sages se contentent du respect d'autrui et acceptent la discussion. Convaincus de leur droit, ils ne craignent pas la raison et ne redoutent pas l'examen minutieux de sujets qui font référence à la justice naturelle, parce qu'ils sont fermement convaincus que plus l'esprit humain comprend les choses, plus les principes simples et justes s'y enracinent profondément. Ils ne s'appuient pas sur des expédients et n'admettent pas que ce qui est vrai au niveau métaphysique soit faux dans la pratique ; mais, dédaignant les artifices du moment, ils attendent calmement que le temps, sanctionnant l'innovation, fasse taire les sifflets de l'égoïsme ou de l'envie.

Si la faculté de réfléchir sur le passé et de jeter sur le futur le regard perçant de la contemplation est le grand privilège de l'homme, il faut admettre que certaines personnes jouissent de cette prérogative de façon très limitée. Tout ce qui est

⁷¹ *L'amour-propre ; l'amour de soi-même* (en français dans le texte, *N.d.T.*).

nouveau leur semble mauvais ; et incapables de distinguer le possible du monstrueux, ils ont peur quand il n'y a rien à craindre et fuient la lumière de la raison, comme si c'était un brandon de discorde ; pourtant l'on n'a jamais défini les limites du possible ni dit où doit s'arrêter la main de l'innovateur résolu.

Cependant, la femme, esclave des préjugés partout où elle se trouve, manifeste rarement un amour maternel judicieux ; car ou elle néglige ses enfants, ou elle les gâte par une indulgence déplacée. Par ailleurs, l'affection de certaines femmes pour leurs enfants est, comme je l'ai déjà dit, souvent très animale ; car elle étouffe la moindre étincelle d'humanité. La justice, la vérité, tout est sacrifié par ces Rébeccas et, pour l'amour de leurs propres enfants, elles violent leurs devoirs les plus sacrés, en oubliant la relation commune qui réunit la grande famille des humains sur la terre. Cependant, la raison semble dire que celles qui laissent un devoir ou une affection exclure tous les autres n'ont pas assez de cœur ni d'esprit pour remplir un seul devoir consciencieusement. Il n'a plus alors valeur de devoir et revêt la forme bizarre d'un caprice.

Les soins à donner aux enfants pendant leur tout jeune âge est l'un des grands devoirs qui incombent naturellement aux femmes : voilà qui fournirait de nombreux arguments solides en faveur d'un développement de l'intelligence des femmes, si on le prenait sérieusement en considération.

La formation intellectuelle doit commencer très tôt et le caractère en particulier exige l'attention la plus judicieuse, une attention que les femmes ne peuvent pas porter quand elles aiment leurs enfants seulement parce qu'ils leur appartiennent et qu'elles ne cherchent pas d'autre fondement à leur devoir que leurs sentiments du moment. C'est ce manque de raison dans leurs affections qui porte les femmes à des excès et fait d'elles ou les plus infatuées ou les plus insouciantes et les plus dénaturées des mères.

Pour être une bonne mère, une femme doit avoir du bon sens et une indépendance d'esprit que peu de femmes possèdent, elles à qui l'on apprend à dépendre entièrement de leur mari. Les épouses dociles sont en général des mères stupides qui souhaitent que leurs enfants les préfèrent ou prennent secrètement parti contre leur père qui leur est présenté comme un épouvantail. Quand il faut les punir, même si c'est leur mère qu'ils ont offensée, c'est le père qui doit infliger la punition ; il doit être le juge de toutes les disputes ; mais je discuterai plus à fond de ce sujet quand je traiterai de l'éducation individuelle. Pour l'instant, je veux seulement insister sur ce point que l'intelligence de la femme doit être développée et sa personnalité affermie, en étant autorisée à régler elle-même sa conduite, si l'on veut qu'elle ait assez de bon sens ou de maîtrise d'elle-même pour élever ses enfants correctement. Vraiment son amour maternel mérite à peine ce nom si elle ne l'amène pas à allaiter ses enfants,

parce que l'accomplissement de ce devoir est destiné tout autant à inspirer de l'amour maternel que de l'amour filial. Or c'est le devoir impératif des hommes et des femmes d'accomplir les devoirs qui donnent naissance à des affections qui sont les meilleures protections contre le vice. Je crois que l'affection naturelle, comme on l'appelle, est un lien très ténu ; les affections doivent naître de l'exercice habituel d'une sympathie réciproque et quelle sympathie manifeste la mère qui envoie son bébé en nourrice et ne le retire à la nourrice que pour l'envoyer à l'école ?

Avec les sentiments maternels, la providence a donné aux femmes un substitut naturel à l'amour, quand l'amant devient simplement un ami, et que la confiance réciproque tient lieu d'admiration excessive ; un enfant resserre doucement les liens distendus, et des soins réciproques naît une nouvelle sympathie réciproque. Mais un enfant, bien que ce soit un témoignage d'affection, ne stimulera pas cette sympathie si le père et la mère se contentent tous deux d'en confier la charge à des domestiques ; car ceux qui font leur devoir par procuration ne devraient pas se plaindre de ne pas obtenir la récompense attachée à l'accomplissement du devoir : c'est de l'amour paternel que résulte l'amour filial.

Chapitre XI

Devoirs envers les parents

Il semble que l'homme ait tendance, par paresse, à toujours suppléer l'obligation à la raison et à donner à tous ses devoirs un fondement arbitraire. Les droits des rois sont déduits en ligne directe du Roi des rois, et celui des parents de notre premier père.

Pourquoi allons-nous rechercher ainsi des principes qui devraient toujours reposer sur la même base et avoir le même poids et pas un gramme de plus aujourd'hui qu'ils n'en ont eu il y a des milliers d'années ? Si les parents accomplissent leur devoir, ils ont un grand pouvoir et un droit sacré à la gratitude de leurs enfants ; mais peu de parents sont prêts à recevoir l'affection respectueuse de leur progéniture à de telles conditions. Ils exigent une obéissance aveugle parce qu'ils ne méritent pas qu'on leur soit dévoué à juste titre et pour rendre ces exigences dues à la faiblesse et à l'ignorance plus contraignantes, on entoure d'une sainteté mystérieuse le plus arbitraire des principes, car quel autre nom peut-on donner au devoir qui consiste à obéir aveuglément à des êtres faibles ou vicieux simplement parce qu'ils ont obéi eux-mêmes à un instinct physique irrésistible ?

[Il est possible de donner en quelques mots une définition simple du devoir mutuel qui existe naturellement entre parents et enfants. Les parents qui prêtent une attention convenable à leurs enfants sans défense ont le droit de demander la même attention lorsque la faiblesse de l'âge les rejoint. Mais soumettre un être raisonnable à la seule volonté d'un autre, alors qu'il est en âge de répondre devant la société de sa propre conduite, constitue un abus de pouvoir cruel et injustifié, aussi préjudiciable peut-être à la moralité que ces systèmes religieux qui n'autorisent l'existence du bien et du mal que dans la volonté Divine.

Je n'ai jamais rencontré un parent qui ait prêté plus qu'une attention normale à ses enfants négligés. À l'inverse, l'habitude ancienne de tenir compte presque implicitement de l'opinion d'un parent respectable est difficile à ébranler, même quand la raison adulte convainc l'enfant que son père n'est pas le plus sage des hommes au monde. Cette faiblesse – car il s'agit bien de faiblesse, même si on peut lui accoler l'épithète d'aimable -, un homme sensé doit se cuirasser contre elle ; car le devoir absurde, trop souvent inculqué, d'obéissance vis-à-vis des parents enchaîne l'esprit, et le prépare à une soumission servile à tous les pouvoirs, à l'exception de la raison.

J'établis une distinction entre le devoir naturel et le devoir accidentel dus aux parents.

Le parent qui s'est efforcé assidûment d'éduquer le cœur, et d'ouvrir l'intelligence de son enfant, a donné à l'accomplissement de ce devoir, commun à toute l'espèce animale, une dignité que seule la raison peut apporter. Ceci est l'amour des parents humains, et n'a rien à voir avec l'affection instinctive naturelle. Ce parent-là acquiert tous les droits à l'amitié la plus sacrée, et ses conseils, même lorsque l'enfant a déjà bien entamé sa vie, méritent d'être pris en considération.

Quant au mariage, bien qu'au-delà de vingt et un ans un parent paraisse finalement n'avoir aucun droit de refuser son consentement, vingt ans de sollicitude méritent cependant une récompense, et le fils doit au moins promettre de ne pas s'engager avant deux ou trois ans, au cas où l'objet de son choix n'obtiendrait pas la totale approbation de son meilleur ami.

Mais le respect dû aux parents est, en général, un principe dégradant ; il ne s'agit que du respect égoïste de la propriété. Le père auquel on obéit aveuglément est obéi par pure faiblesse, ou pour des motifs qui avilissent la personnalité humaine.

Une grande part de la misère que l'on rencontre à travers le monde provient de la négligence des parents ; et pourtant ce sont ces derniers qui tiennent le plus à ce qu'ils appellent le droit naturel, même si celui-ci s'oppose au droit que l'homme acquiert en naissant, le droit d'agir dans la voie dictée par sa propre raison.

J'ai déjà eu très souvent l'occasion de remarquer que les gens méchants et paresseux sont toujours prêts à s'emparer de privilèges arbitraires, et généralement dans la même mesure qu'ils négligent d'accomplir les devoirs qui rendent ces privilèges acceptables. Il s'agit au fond d'une question de bon sens, ou bien d'un instinct d'autodéfense, inhérent à la faiblesse des ignorants, ressemblant à cet instinct qui pousse le poisson à troubler l'eau dans laquelle il nage pour éviter ses ennemis, plutôt que de les affronter carrément dans l'eau claire.

En effet, les partisans de la manière forte fuient l'eau claire de la discussion ; et se réfugiant dans l'obscurité que, dans la langue de la sublime poésie, l'on suppose environner le trône de l'Omnipotence, ils osent exiger ce respect implicite qui n'est dû qu'à Ses voies impénétrables. Mais ne pensez pas que je sois présomptueuse ; l'obscurité qui cache Dieu à notre vue ne concerne que des vérités douteuses. Elle ne cache jamais les vérités morales ; celles-ci resplendent clairement, car Dieu est lumière, et n'exige jamais, par la constitution de notre nature, l'accomplissement d'un devoir dont le caractère raisonnable ne s'impose pas à nous lorsque nous ouvrons les yeux.

Le parent paresseux bien né peut, il est vrai, extorquer à son enfant une apparence de respect, et les femmes sur le continent sont particulièrement sous la coupe de leurs

familles, qui ne pensent jamais à les consulter quant à leur inclination, ni à reconforter les pauvres victimes de leur fierté. La conséquence est connue : ces filles soumises deviennent adultères, et négligent l'éducation de leurs enfants, desquels elles exigent, à leur tour, le même genre d'obéissance.]

Il est vrai que dans tous les pays, les femmes sont trop soumises à leurs parents ; et bien que ce soit de cette façon raisonnable que Dieu semble exercer son autorité sur tous les êtres humains, peu de parents pensent à s'adresser à leurs enfants dans les termes suivants : "C'est votre intérêt de m'obéir jusqu'à ce que vous puissiez juger par vous-mêmes ; et le Père tout-puissant a mis en moi un sentiment d'affection pour veiller sur vous pendant que votre raison se développe ; mais quand votre esprit sera parvenu à maturité, vous ne devrez m'obéir ou respecter mes opinions que dans la mesure où elles coïncideront avec la lumière qui se fera jour dans votre esprit."

Dépendre servilement de ses parents paralyse toutes les facultés de l'esprit et M. Locke remarque judicieusement que "si l'esprit est trop courbé et humilié chez les enfants, si leur caractère est écrasé et brisé par trop d'exigence, ils perdent toute leur vigueur et toute leur assiduité". Cette exigence peut, dans une certaine mesure, expliquer la faiblesse des femmes ; car les filles, pour diverses raisons, sont plus opprimées par leurs parents, dans tous les sens du terme, que les garçons. Le devoir qu'on attend d'elles, comme tous les devoirs imposés arbitrairement aux femmes, provient plus d'un sens des convenances et du respect des bienséances que de la raison ; et apprenant ainsi à se soumettre servilement à leurs parents, elles se préparent à l'esclavage du mariage. On peut me dire qu'un certain nombre de femmes ne sont pas esclaves dans le mariage. C'est vrai, mais elles deviennent alors des tyrans ; car il ne s'agit pas d'une liberté rationnelle mais d'une sorte de pouvoir illégal, qui ressemble fort à l'autorité exercée par les favoris des monarques absolus et obtenue par des moyens honteux. Loin de moi également l'idée que les filles ou les garçons sont toujours esclaves ; je veux seulement souligner le fait que quand on les oblige à se soumettre aveuglément à l'autorité, leurs facultés s'affaiblissent et leur caractère devient arrogant ou abject. Je déplore aussi que les parents, se prévalant avec insouciance d'un soi-disant privilège, éteignent la première petite lueur de raison, rendant par là purement verbal un devoir qu'ils sont si soucieux d'imposer, parce qu'ils ne veulent pas que ce devoir repose sur la seule base solide possible ; car si un devoir n'est pas fondé sur la connaissance, il ne peut acquérir assez de force pour résister aux assauts de la passion ou au travail de sape silencieux de l'égoïsme. Mais les parents qui ont donné la preuve la plus sûre de leur affection pour leurs enfants, ou, plus précisément, qui en remplissant leur devoir ont permis à une affection naturelle pour leurs enfants de s'enraciner dans leur cœur, affection née de l'exercice de la sympathie et de la raison et non point issue d'un orgueil

présomptueux et égoïste, ne sont pas ceux qui insistent le plus sur la nécessité pour leurs enfants de se soumettre à leur volonté simplement parce que c'est leur volonté. Au contraire, un parent qui donne le bon exemple attend patiemment que cet exemple opère, et il est rare qu'il ne produise pas son effet naturel habituel : le respect filial.

On ne peut apprendre trop tôt aux enfants à se soumettre à la raison, véritable définition de la notion de nécessité sur laquelle Rousseau insistait, sans la définir. Car se soumettre à la raison c'est se soumettre à la nature des choses et à ce Dieu qui les a formées de la sorte pour promouvoir notre intérêt véritable.

Pourquoi les esprits des enfants devraient-ils être déformés, alors qu'ils commencent tout juste à se développer, à seule fin de favoriser l'indolence des parents qui insistent sur leur privilège sans vouloir en payer le prix fixé par la nature ? J'ai eu auparavant l'occasion de dire qu'un droit implique toujours un devoir et je pense qu'on peut en déduire à juste titre que ceux qui n'accomplissent pas leurs devoirs sont déchus de leurs droits.

Il est plus facile, je l'accorde, de commander que de raisonner ; mais il ne s'ensuit pas que les enfants ne peuvent pas comprendre la raison pour laquelle ils sont amenés à prendre l'habitude de faire certaines choses, car c'est d'une adhésion ferme à quelques principes de conduite simples que découle ce pouvoir salutaire qu'un parent judicieux exerce sur l'esprit d'un enfant. Et s'il est tempéré par une manifestation constante d'affection à l'égard de l'enfant, ce pouvoir devient vraiment très grand. Car je crois qu'il faut admettre qu'en règle générale l'affection que nous inspirons ressemble toujours à celle que nous cultivons ; il se peut que les affections naturelles qu'on a crues presque totalement distinctes de la raison aient un rapport plus étroit avec le jugement qu'on ne l'admet habituellement. De plus on peut observer, comme autre preuve de la nécessité de cultiver l'intelligence féminine, que les affections semblent avoir une sorte d'humeur capricieuse quand elles résident uniquement dans le cœur.

C'est d'abord l'exercice irrégulier de l'autorité des parents qui nuit à l'esprit, et les filles sont plus sujettes à ces irrégularités que les garçons. La volonté de ceux qui n'admettent jamais qu'on discute leur volonté, sauf quand ils sont de bonne humeur et relativement détendus, est presque toujours déraisonnable. Pour échapper à cette autorité arbitraire, les filles apprennent facilement les leçons qu'elles pratiquent ensuite sur leur mari ; car j'ai souvent vu une petite demoiselle au visage pointu régenter toute une famille, sauf quand de temps en temps la colère de sa maman

éclatait à cause de quelque ennui passager : ses cheveux étaient mal coiffés⁷² ou elle avait perdu plus d'argent aux cartes la nuit précédente qu'elle n'était prête à l'avouer à son mari, ou toute autre cause d'irritation du même genre.

Après avoir observé des explosions comme celles-là, j'ai été amenée à poursuivre des réflexions mélancoliques sur les femmes, et j'en ai conclu que si leur première affection doit les égarer ou provoquer des conflits entre leurs différents devoirs parce qu'ils reposent sur des caprices ou des coutumes, on ne peut attendre grand-chose d'elles au cours de leur vie. En vérité, comment un éducateur peut-il remédier à ce mal ? Car leur enseigner la vertu d'après des principes valables, c'est leur apprendre à mépriser leurs parents. Les enfants ne peuvent pas, ne doivent pas apprendre à tolérer les défauts de leurs parents parce que ce genre de tolérance diminue dans leur esprit la valeur de la raison et les rend encore plus indulgents envers eux-mêmes. C'est l'une des vertus les plus sublimes de la maturité qui nous conduit à être sévère envers nous-mêmes et tolérant envers les autres ; mais les enfants ne devraient apprendre que les vertus simples, car s'ils commencent trop tôt à faire la part belle aux passions et aux mœurs des hommes, le critère selon lequel ils devraient régler leur conduite perd sa valeur et ils deviennent injustes dans la même proportion qu'ils deviennent indulgents.

Les affections des enfants et des êtres faibles sont toujours égoïstes ; ils aiment leurs parents parce que ceux-ci les aiment et non en raison de leurs vertus.

Cependant, tant que les premières affections ne seront pas faites d'estime et d'amour et que la raison ne sera pas le fondement des premiers devoirs, la moralité trébuchera dès le premier pas. Mais, tant que la société ne sera pas constituée différemment, les parents, je le crains, insisteront toujours sur l'obéissance, parce qu'ils veulent être obéis, et ils essaieront constamment d'établir ce pouvoir sur un droit divin qui impose silence à la raison.

⁷² J'ai moi-même entendu une petite fille dire un jour à une domestique : "Ma maman m'a bien grondée ce matin, parce que ses cheveux n'étaient pas coiffés comme elle le voulait." Bien que cette remarque fût effrontée, elle était juste. Et quel respect pourrait avoir une fille pour une telle mère sans faire violence à la raison ?

Chapitre XII

De l'instruction publique

[Les effets positifs de l'attention prêtée à l'éducation familiale seront toujours très limités, et les parents qui mettent vraiment la main à la pâte seront toujours assez déçus, car l'éducation devient une grande préoccupation nationale. Un homme ne peut pas se retirer dans un désert avec son enfant, et s'il le fait, il ne peut pas lui-même redevenir enfant, et être l'ami et le compagnon de jeux convenant à un enfant ou un adolescent. Et quand les enfants ne connaissent que la société des hommes et femmes adultes, ils atteignent, d'une certaine façon, l'âge d'homme prématurément ; cela entraîne l'arrêt du développement des forces vives de l'esprit et du corps. Pour développer leurs aptitudes ils doivent être encouragés à réfléchir par eux-mêmes ; et on ne peut y arriver qu'en mettant ensemble un certain nombre d'enfants, et en les aidant à poursuivre ensemble les mêmes objectifs.

Un enfant tombe très vite dans une paresse qui lui engourdit l'esprit, et que sa vigueur lui permet rarement de secouer ensuite, quand il ne fait que poser des questions plutôt que de chercher des informations, et se fie aveuglément aux réponses qu'on lui donne. Entre enfants du même âge cela ne se produira pas, et les sujets d'interrogation, même s'ils peuvent subir des influences, ne seront jamais entièrement sous la coupe des hommes, qui étouffent souvent, sinon détruisent, les aptitudes en les poussant en avant trop rapidement ; et trop rapidement, ils seront infailliblement poussés en avant, si l'enfant ne connaît que la compagnie de l'homme, aussi avisé fut-t-il.

Par ailleurs, il faut semer dans la jeunesse les graines de tous les sentiments, et la considération respectueuse, ressentie pour un parent, est très différente des sentiments sociaux qui contribueront au bonheur tout au long de sa vie. L'égalité est à la base de ces sentiments sociaux, ainsi que des relations sentimentales débarrassées de cette gravité perspicace qui évite les disputes, sans imposer la soumission. Même s'il porte un amour constant à ses parents, un enfant aura toujours envie de jouer et de bavarder avec d'autres enfants ; et le respect même qu'il ressent, car l'estime filiale renferme toujours une part de crainte, s'il ne lui apprend pas la fourberie, l'empêche pour le moins de livrer les petits secrets qui servent d'abord à ouvrir le cœur à l'amitié et à la confiance, et conduisent peu à peu à une bienveillance plus démonstrative. En outre, il ne connaîtra jamais cette franche ingénuité du comportement, que les jeunes ne peuvent atteindre qu'en étant fréquemment en société et en osant y dire ce qu'ils

pensent ; sans craindre d'être réprouvés pour leur présomption, ni ridiculisés pour leur sottise.

Très marquée par les réflexions que la situation de l'école d'aujourd'hui m'a naturellement suggérées, j'ai déjà donné un avis assez énergique en faveur d'une éducation familiale ; mais de nouvelles expériences m'ont conduit à aborder le sujet sous un autre angle. Néanmoins, je pense toujours que les écoles, telles qu'elles fonctionnent actuellement, font le lit du vice et de la bêtise, et la connaissance de la nature humaine, que l'on est supposé y trouver, se réduit à un égoïsme fourbe

À l'école, les garçons deviennent gloutons et négligés et, au lieu de cultiver les sentiments familiaux, ils se jettent très tôt dans le libertinage qui détruit le corps avant qu'il ne soit formé, durcit le cœur et amoindrit l'intelligence.

En fait, je devrais haïr les pensionnats, même pour l'unique raison que l'attente des vacances crée une instabilité de l'état d'esprit. Les pensées des enfants sont obsédés par les grands espoirs qu'ils anticipent, pendant au moins la moitié du temps – je n'exagère pas -, et lorsque les vacances arrivent, elles sont consacrées à la dissipation totale et à la satisfaction bestiale.

Au contraire, quand les enfants sont élevés à la maison, ils peuvent suivre un plan d'étude plus ordonné que lorsqu'un quart de l'année ou presque se passe en réalité dans l'oisiveté, et plus encore dans le regret et l'anticipation ; mais ils acquièrent pourtant chez eux une trop haute opinion de leur propre importance, du fait d'être autorisés dès leur naissance à tyranniser les domestiques, et à cause de l'inquiétude de la plupart des mères concernant ces manières qui, soucieuses d'enseigner des talents de gentleman, répriment à la naissance les qualités de l'homme. Ainsi lancés dans la société alors qu'ils auraient dû se consacrer à des occupations plus sérieuses, et traités comme des hommes alors qu'ils ne sont encore que des garçons, ils deviennent futiles et efféminés.

La seule façon d'éviter ces deux extrémités, également dangereuses pour la moralité, serait de trouver le moyen de combiner l'instruction publique et l'éducation familiale. Donc pour faire des hommes des citoyens, deux étapes paraissent nécessaires pour arriver directement au point désiré ; il faudrait cultiver les sentiments familiaux qui, les premiers, éveillent le cœur aux différents changements de l'humanité, tout en laissant aux enfants la possibilité de passer une grande partie de leur temps, dans des conditions d'égalité, avec d'autres enfants.

Je me souviens encore, avec plaisir, de l'école à la campagne : un garçon arrivait péniblement le matin, sec ou mouillé, portant ses livres, et son repas s'il habitait loin ; aucun domestique ne le tenait par la main et, après avoir remis son manteau et sa culotte, il devait s'en aller seul et rentrer le soir pour raconter les événements de la journée, blotti aux genoux de ses parents. La maison de son père était sa maison et

restait à tout jamais dans sa mémoire ; j'en appelle maintenant à de nombreux grands hommes qui furent éduqués de cette manière : le souvenir des chemins ombragés où ils apprenaient par cœur leurs leçons, ou d'un échelier où ils s'asseyaient pour fabriquer un cerf-volant ou réparer une batte, ne leur a-t-il pas fait chérir leur campagne ?

Mais, quel garçon se souviendra-t-il jamais avec plaisir des années passées enfermé dans un pensionnat près de Londres ? à moins que, en fait, il se souviennne par hasard de la pauvre carcasse d'un surveillant qu'il persécutait ; ou du pâtissier, auquel il achetait des gâteaux pour les dévorer avec une gloutonnerie égoïste. Dans tous les pensionnats, la distraction des jeunes garçons consiste à faire des sottises ; et celle des plus grands est le vice. Par ailleurs, dans les grandes écoles, que peut-il y avoir de plus préjudiciable à la moralité que le système de tyrannie et d'esclavage abject qui s'instaure entre les garçons, sans parler de l'esclavage de l'étiquette qui ridiculise fortement la religion ? Car, que peut-il résulter de bon d'une jeune personne qui reçoit le sacrement de la Cène pour éviter de payer une demi-guinée, qu'elle dépensera probablement ensuite pour satisfaire ses sens ? Les jeunes passent la moitié de leur temps à éviter l'obligation d'assister à l'office public ; et il se pourrait que cette répétition continuelle de la même chose mène à une diminution très ennuyeuse de leur vivacité naturelle. Comme ces cérémonies ont l'influence la plus néfaste sur leur moral, et comme le rituel par la parole, le cœur et l'esprit s'envolant au loin, ne figure pas parmi les moyens encouragés par l'Eglise pour l'admission au purgatoire des âmes en peine, pourquoi ne pas les abolir ?

Mais dans ce pays, la peur de la nouveauté s'applique à tout. Il ne s'agit que d'une peur cachée, de la timidité craintive de faux jetons paresseux qui protègent, avec servilité, la place douillette qu'ils considèrent comme héréditaire ; et qui mangent, boivent, et prennent du bon temps ensemble, au lieu de remplir leurs obligations, exception faite de quelques convenances creuses qui vont avec cette peur. Ce sont ces gens-là qui insistent le plus énergiquement pour que la volonté du créateur soit respectée, s'opposant à toute réforme, comme s'il s'agissait d'une violation de la justice. Maintenant, je fais allusion en particulier aux vestiges de Papisme subsistant dans nos universités, alors que les membres protestants paraissent très pointilleux à l'égard de l'Eglise Etablie ; mais leur zèle ne leur fait jamais perdre de vue les bénéfices que l'on peut tirer de l'ignorance, bénéfices que des prêtres rapaces à l'esprit superstitieux ont amassés. Non, sages en leur temps, ils vénèrent le droit de possession consacré par l'usage, comme une forteresse, et laissent encore la cloche paresseuse appeler à la prière, comme à l'époque où l'élévation de l'hostie était supposée racheter les péchés du monde, de peur qu'une réforme en amène une autre, et que l'esprit tue la lettre. Ces coutumes catholiques ont l'effet le plus néfaste sur la

moralité de notre clergé ; car les parasites oisifs qui, deux ou trois fois par jour, célèbrent un service jugé inutile, de la façon la plus bâclée, tout en l'appelant un devoir, perdent bientôt le sens du devoir. À l'université, forcés d'assister ou de fuir l'office public, les membres du clergé acquièrent habituellement du mépris pour le service lui-même, dont la célébration leur permet de vivre dans l'oisiveté. L'office est marmotté entre les dents comme un travail, de la même façon qu'un garçon stupide ressasse son discours ; et souvent, à l'université, on ne peut pas éviter le prédicateur après qu'il ait quitté la chair, et même pendant qu'il prend son repas gagné de manière si malhonnête.

Bien sûr, rien n'est plus irrévérencieux que l'office de la cathédrale tel qu'il se déroule aujourd'hui dans ce pays ; d'ailleurs il ne s'adresse pas à un ensemble d'hommes plus faibles que ceux qui sont esclaves de cette routine infantile. Il ne subsiste de la situation d'origine qu'un squelette repoussant ; et toute la solennité qui s'adressait à l'imagination, sans purifier le cœur, a disparu. Le spectacle d'envergure, présenté sur le Continent, doit impressionner les esprits qui gardent une étincelle d'imaginaire, avec cette terrible mélancolie, cette sublime sensibilité, si proches de la dévotion. Je ne dis pas que ces sentiments dévots sont plus utiles, en ce qui concerne la morale, que toute autre émotion touchant le goût ; mais je m'oppose à ce que la pompe théâtrale, qui enchante nos sens, doive être préférée au froid cérémonial qui insulte l'intelligence sans toucher le cœur.

Parmi les observations relatives à l'instruction publique, les précédentes ne peuvent pas être hors de propos, en particulier du fait que les partisans de ces établissements, avec leurs arguments puérils, se prennent pour les champions de la religion. La religion, source pure de réconfort dans cette vallée de larmes ! combien cette onde claire a été troublée par des amateurs, qui ont de façon présomptueuse tenté de canaliser dans une voie étroite les eaux vives qui ont toujours coulé en direction de Dieu – sublime océan de l'existence ! Que serait la vie sans la paix que l'amour de Dieu, lorsqu'il est bâti sur l'humanité, peut seul apporter ? Tous les sentiments humains se tournent, de temps à autre, pour adresser leurs prières au cœur qui les nourrit ; et les manifestations les plus pures de bienveillance, parfois brutalement réprimées par l'homme, doivent s'élever comme une offrande volontaire vers Celui qui leur a donné la vie, dont ils reflètent avec pâleur la brillante image.

Dans les écoles publiques, cependant, la religion, assimilée à des cérémonies ennuyeuses et des interdits insensés, se présente sous l'aspect le plus rébarbatif : pas l'aspect sobre et austère qui commande le respect tout en inspirant la crainte ; mais une forme ridicule qui provoque les jeux de mots. Car, en fait, la plupart des bonnes histoires et des choses raffinées, qui distraient les esprits restés longtemps

concentrés, s'inspirent d'incidents que les hommes, considérant comme un abus le fait de vivre de bénéfices, tournent à la plaisanterie.

Il n'existe peut-être pas, dans le royaume, une catégorie d'hommes plus dogmatiques, et vivant plus somptueusement, que les tyrans pédants installés dans les universités et présidant les écoles publiques. Les vacances sont aussi néfastes au moral des maîtres qu'à celui des élèves, et les relations, que les premiers entretiennent avec la noblesse, introduisent dans leurs familles la vanité et l'extravagance, celles-là mêmes qui bannissent les obligations et le réconfort familiaux de la maison seigneuriale, en en faisant une imitation maladroite. Les garçons, qui vivent à grands frais avec les maîtres et les assistants, n'apprécient jamais la vie de famille, bien qu'ils aient été placés là dans ce but ; car, après un repas silencieux, ils avalent rapidement un verre de vin, et se retirent pour préparer des mauvais coups, ou pour ridiculiser la personne ou les manières des gens devant lesquels ils viennent juste de ramper, et qu'ils doivent considérer comme représentatifs de leurs parents.

Peut-on alors être surpris que des garçons, ainsi exclus du dialogue social, deviennent égoïstes et méchants ? ou qu'une mitre orne souvent le front de l'un de ces dévoués pasteurs ?

Le désir de vivre de la même façon que ceux qui leur sont juste supérieurs atteint tous les individus et toutes les classes de la société, et la mesquinerie accompagne cette ignoble ambition ; mais ces professions qui ne pensent qu'aux échelons à gravir sont dégradantes ; pourtant, c'est parmi elles que sont généralement choisis les éducateurs de la jeunesse. Mais peut-on attendre qu'ils insufflent des sentiments de liberté, eux dont la conduite est guidée par cette grande prudence caractéristique de la course à l'avancement ?

Néanmoins, bien loin de se préoccuper de la moralité des garçons, j'ai entendu plusieurs maîtres d'école déclarer qu'ils ne faisaient qu'enseigner le latin et le grec ; et qu'ils avaient fait leur devoir en envoyant quelques bons élèves à l'université.

Quelques bons élèves, j'en conviens, peuvent avoir été formés par l'émulation et la discipline ; mais, pour mettre en avant ces quelques garçons doués, la santé et la moralité d'un grand nombre ont été sacrifiées. Les fils de notre petite noblesse, et de quelques riches roturiers, sont, pour la plupart, éduqués dans ces séminaires, et qui osera déclarer que la majorité d'entre eux ne sont, en tout état de cause, que des élèves passables ?

Il n'est pas bon pour la société que quelques hommes brillants soient mis sur le devant de la scène au détriment de la masse. Il est vrai que des grands hommes surgissent avec les grandes révolutions, à intervalles réguliers, pour restaurer l'ordre et balayer les nuages qui obscurcissent le visage de la vérité ; mais qu'on laisse

prévaloir plus de raison et de vertu dans la société, et ces coups de vent ne seront pas nécessaire. L'instruction publique, ou quel que soit son nom, doit être destinée à former des citoyens ; mais pour faire de bons citoyens, il faut d'abord connaître les sentiments d'un fils et d'un frère. C'est le seul moyen d'ouvrir les cœurs ; car les sentiments publics, de même que les vertus publiques, doivent toujours être trop grands pour la personnalité privée, sinon ils ne sont que simples météores qui traversent le ciel sombre, et disparaissent dès qu'on les contemple et les admire.

Je crois que peu de gens ont eu de l'amour pour le genre humain, sans avoir d'abord aimé leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, et même de simples domestiques, avec lesquels ils ont joué autrefois. L'expérience des amitiés de jeunesse influe sur le degré de moralité ; et c'est le souvenir de ces premiers sentiments et relations qui anime ceux qui seront ensuite plutôt guidés par la raison. Chez les jeunes, les grandes amitiés qui se forment se mêlent agréablement à la sève du génie qui monte à la même époque ; ou plutôt, le cœur, modéré par l'amitié reçue, s'habitue à rechercher le plaisir ailleurs que dans la récompense grossière des désirs.

Ensuite, pour susciter l'amour des plaisirs domestiques et familiaux, les enfants doivent être éduqués à la maison, car les vacances exubérantes passées chez eux ne leur font apprécier la maison que pour leur propre bien. Plus encore, les vacances, qui ne favorisent pas les sentiments familiaux, perturbent continuellement le déroulement des études, et font échouer tout plan d'amélioration, de la tempérance entre autres ; et même si on les supprimait, les enfants seraient entièrement séparés de leurs parents, et je me demande s'ils deviendraient de meilleurs citoyens en sacrifiant les sentiments fondamentaux, en détruisant la force des relations qui rendent le mariage aussi nécessaire que respectable. Mais, si l'éducation familiale donne de la suffisance, ou isole l'homme dans sa famille, le mal n'est que déplacé, et non éliminé.

Le cours de ce raisonnement me ramène à un sujet que je désire développer, à savoir la nécessité de mettre en place des externats acceptables.

Ces établissements doivent même être nationaux, sinon les maîtres seraient à la merci des caprices des parents ; on ne peut s'attendre à beaucoup d'efforts de la part de ces maîtres, qui feront juste ce qu'il faut pour satisfaire les ignorants. En effet, l'obligation pour le maître de donner aux parents une idée des aptitudes des garçons, ce qu'on montre aux visiteurs pendant les vacances, est plus néfaste qu'il n'y paraît au premier abord. Car il est rare que cela soit entièrement, pour parler avec modération, l'œuvre de l'enfant lui-même ; le maître induit donc en erreur, ou pousse la pauvre machine à une activité anormale qui détériore les rouages, et arrête les avancées d'un développement progressif. La mémoire de l'enfant est chargée de mots incompréhensibles, pour se donner en spectacle, sans que leur sens ait été compris ;

mais seule l'éducation, qui enseigne à la jeunesse comment se mettre à réfléchir, mérite vraiment d'être appelée culture de l'esprit. L'imagination ne doit pas pouvoir corrompre l'intelligence avant que cette dernière n'ait acquise de la force, sinon la vanité sera le signe avant-coureur du vice ; car l'exhibition, sous toutes ses formes, des connaissances d'un enfant nuit à sa personnalité morale.

Combien de temps perd-t-on à enseigner aux enfants à réciter des choses qu'ils ne comprennent pas ? tandis que, assises sur des bancs, dans leurs plus beaux atours, les mamans écoutent avec émerveillement les paroles de perroquet interminables, prononcées sur un rythme solennel, avec toute la pompe de l'ignorance et de la bêtise. De telles représentations ne servent qu'à répandre des germes de vanité dans l'esprit entier ; car elles n'apprennent jamais aux enfants à parler couramment, ni à se conduire avec grâce. À tel point que ces activités frivoles pourraient réellement être appelées l'étude de l'affectation ; car aujourd'hui, on rencontre rarement un garçon simple et réservé, même si cette timidité embarrassée si naturelle à cet âge ne devait pas rebuter les quelques rares personnes de goût ; malheureusement les écoles et l'entrée précoce dans la société ont changé cette timidité en insolence et en manières brutales.

Alors, comment peut-on remédier à ces choses si les maîtres d'école dépendent entièrement des parents pour leur subsistance ; et, quand tant d'écoles rivales exhibent leurs attraits afin d'attirer l'attention des pères et mères incapables, dont l'amour se limite à souhaiter que leurs enfants éclipsent ceux des voisins ?

Sauf avec beaucoup de chance, un homme consciencieux et raisonnable mourrait de faim avant d'avoir pu édifier une école, s'il dédaignait de se faire mousser devant les faibles parents en ayant recours aux ruses secrètes du métier.

Dans les écoles les mieux gérées, là où des troupes d'enfants ne sont pas entassées, on y attrape néanmoins de nombreuses mauvaises habitudes ; mais, dans les écoles ordinaires, le développement du corps, du cœur et de l'intelligence est retardé, car les parents ne font souvent que rechercher l'école la moins chère, et le maître ne peut pas vivre s'il n'accueille pas beaucoup plus d'enfants qu'il ne peut en prendre en charge ; et la maigre somme, correspondant à chaque enfant, ne lui permet pas non plus d'employer des surveillants en nombre suffisant pour se décharger de l'aspect matériel de l'activité. En outre, quel que soit l'état de la maison et du jardin, les enfants n'en profitent pas, car des interdictions pénibles leur rappellent continuellement qu'ils ne sont pas chez eux ; les salles de réception, le jardin, etc., doivent rester en ordre pour accueillir les parents qui, le dimanche, visitent l'école, et sont impressionnés par la véritable mise en scène qui rend la situation déplaisante pour leurs enfants.

J'ai entendu des femmes sensées parler avec beaucoup de dégoût de la pénible réclusion qu'elles avaient endurée à l'école, car les filles sont plus que les garçons l'objet de réprimandes et d'intimidations. Parfois, sans jamais quitter la grande allée du superbe jardin, elles sont obligées de faire stupidement l'aller-retour en se tenant droites, la tête haute, les pieds en canard, les épaules rejetées en arrière, au lieu de s'entraîner, comme la nature le commande pour compléter sa propre œuvre, aux divers mouvements propices à la santé. Les attitudes animales pures, qui font s'épanouir à la fois l'esprit et le corps, et s'ouvrir les tendres bourgeons de l'espoir, virent à l'aigre et laissent échapper de vains souhaits et des murmures coquins, qui rétrécissent l'esprit et gâtent le caractère ; ou alors elles montent au cerveau et, aiguissant l'intelligence avant que celle-ci n'ait une force suffisante, produisent cette pitoyable fourberie qui caractérise malheureusement l'esprit féminin – et le caractérisera encore, je le crains, tant que les femmes resteront esclaves du pouvoir !

Le peu de respect accordé à la chasteté dans le monde masculin est, j'en suis certaine, la source principale des nombreux maux physiques et moraux qui tourmentent le genre humain, ainsi que des vices et des sottises qui avilissent et détruisent les femmes ; à l'école, les garçons perdent inmanquablement cette réserve décente, qui se serait transformée en modestie, à la maison.

Et que de ruses indécentes et méchantes n'apprennent-ils pas les uns des autres, lorsqu'ils vivent à plusieurs dans une chambre, sans parler des vices qui affaiblissent le corps, tout en empêchant effectivement d'acquérir de la délicatesse d'esprit. Le peu d'attention prêtée à cultiver la modestie, parmi les hommes, entraîne une grande perversion de toutes les relations dans la société ; car, non seulement l'amour – l'amour qui doit purifier le cœur, et fait d'abord appel aux forces de la jeunesse pour préparer l'homme à remplir les devoirs positifs de l'existence – est sacrifié aux dépens d'une luxure précoce ; mais tous les sentiments sociaux sont étouffés par les récompenses égoïstes, qui nuisent très tôt à l'esprit et assèchent la sève généreuse du cœur. L'innocence est très souvent bafouée de façon anormale, et les conséquences qui en découlent transforment les vices personnels en mal public. Par ailleurs, l'habitude de l'ordre personnel, qui a plus d'influence sur la personnalité morale qu'on ne le suppose en général, ne peut être acquise qu'à la maison, là où cette réserve respectable est appliquée, et contrôle la familiarité qui, tombant dans l'obscénité, mine le sentiment qu'elle insulte.]

J'ai déjà critiqué les mauvaises habitudes que les femmes acquièrent quand on les enferme ensemble ; et je pense qu'on est en droit d'étendre cette remarque à l'autre sexe, pour en tirer la conclusion naturelle que j'ai eue en vue tout au long de cet essai, à savoir que pour les améliorer il faudrait éduquer les deux sexes ensemble, non seulement en privé dans la famille mais dans les écoles publiques. Si le mariage est le

ciment de la société, l'humanité doit être éduquée sur le même modèle, sinon les relations entre les deux sexes ne mériteront jamais le nom d'association et les femmes ne rempliront pas les devoirs spécifiques de leur sexe, de façon à devenir des citoyennes éclairées, de façon à être libres en devenant capables de gagner leur propre subsistance, indépendamment des hommes, c'est-à-dire pour éviter toute interprétation erronée, au sens où un homme ne dépend d'aucun autre. Bien plus, le mariage ne sera jamais considéré comme sacré tant que les femmes ne seront pas élevées avec les hommes pour être préparées à être leurs compagnes plutôt que leurs maîtresses ; car les subterfuges mesquins de la ruse les rendront toujours méprisables tant que l'oppression les rendra timides. Je suis si convaincue de cette vérité que je me risquerai à prédire que la vertu ne l'emportera jamais dans la société tant que les vertus des deux sexes ne seront pas fondées sur la raison et que les affections communes aux deux sexes ne pourront se développer, comme il se doit, dans l'accomplissement de leurs devoirs réciproques.

Si l'on permettait aux garçons et aux filles de poursuivre ensemble les mêmes études, on pourrait leur inculquer de bonne heure ces manières empreintes de grâce et de décence qui engendrent la pudeur, sans faire intervenir ces distinctions sexuelles qui corrompent l'esprit. Les leçons de politesse et ce rituel du décorum qui n'est fait que de mensonges deviendraient alors inutiles grâce à une conduite toujours convenable, qui ne serait pas arborée pour les visiteurs comme la robe élégante de la politesse mais qui résulterait d'un esprit pur et réservé. Cette élégance sobre de la sincérité ne serait-elle pas un chaste hommage rendu aux affections domestiques, bien supérieur aux compliments affectés qui répandent leur éclat factice sur les relations superficielles de la vie mondaine ? Mais tant qu'on n'accordera pas une plus grande place à l'intelligence dans la société, les sentiments et le goût feront toujours défaut et nous verrons le fard des prostituées occuper la place de ce coloris céleste que seules les affections honnêtes peuvent répandre sur le visage. La galanterie et ce qu'on appelle l'amour peuvent subsister en dehors de toute ingénuité, mais les principaux piliers de l'amitié sont le respect et la confiance – l'estime n'est jamais fondée sur quoi que ce soit d'autre !

Le goût pour les beaux-arts demande à être cultivé assidûment, mais pas plus qu'un goût pour les affections honnêtes, et tous les deux supposent cette ouverture d'esprit qui procure tant de plaisir intellectuel. Pourquoi les gens se précipitent-ils vers les scènes bruyantes et les salles combles ? Je répondrai : parce qu'ils manquent d'activité intellectuelle, parce qu'ils n'ont pas cultivé les vertus du cœur. C'est pourquoi ils n'ont que des vues et des émotions grossières ; ils aspirent continuellement à la variété, et trouvent insipide tout ce qui est simple.

On peut poursuivre cet argument plus loin que les philosophes ne le pensent, car si la nature a destiné en particulier la femme à s'occuper des tâches domestiques, elle l'a rendue sensible dans une large mesure aux sentiments qui y sont liés. Or il est notoire que les femmes aiment le plaisir et, suivant ma définition, il en est nécessairement ainsi parce qu'elles ne peuvent prendre goût à la vie domestique, et qu'elles n'ont pas le discernement qui est le fondement du goût. Car l'intelligence, en dépit des chicaneries des libertins, se réserve le privilège d'apporter au cœur une joie pure.

J'ai vu jeter avec un bâillement languissant un poème admirable que l'homme de goût relit sans cesse avec délice ; et pendant que l'on jouait une mélodie d'une beauté à vous couper le souffle, une dame m'a demandé où j'avais acheté ma robe. J'ai également vu un regard qui parcourait froidement un tableau tout à fait exquis s'attarder, tout brillant de plaisir, sur une caricature aux traits maladroits ; et alors que quelque spectacle grandiose de la nature imposait à mon âme un silence profond, on m'a priée de regarder les tours d'adresse d'un petit chien avec lequel mon destin pervers m'avait forcé à voyager. Est-il surprenant qu'une personne de si peu de goût caresse ce chien plutôt que ses enfants ; ou qu'elle préfère les rodomontades de la flatterie aux accents simples de la sincérité ?

Pour illustrer cette remarque, qu'il me soit permis d'observer que les hommes de grand génie et les esprits les plus cultivés ont semblé avoir une prédilection pour les beautés sobres de la nature ; et ils ont dû ressentir fortement, pour l'avoir si bien décrit, le charme que les affections naturelles et les sentiments sincères répandent autour d'un être humain. C'est cette faculté de lire dans les âmes et de vibrer avec sympathie à chaque émotion qui permet au poète de personnifier chaque passion et au peintre de tracer des esquisses flamboyantes.

Le goût véritable est toujours l'œuvre de l'intelligence qui observe les effets naturels ; et tant qu'on ne cultivera pas plus l'intelligence des femmes, il est vain d'espérer qu'elles possèdent le goût des tâches domestiques. Leurs sens alertes contribueront toujours à endurcir leur cœur et les émotions qui en proviennent continueront à être aussi vives que passagères si une éducation convenable n'enrichit leur esprit de connaissances.

C'est le manque de goût pour les tâches domestiques et non l'acquisition des connaissances qui fait sortir les femmes de leur famille et arrache le bébé souriant du sein qui devrait le nourrir. On a laissé les femmes dans l'ignorance et dans une dépendance servile pendant de nombreuses, de très nombreuses années et pourtant nous n'entendons parler que de leur amour du plaisir et du pouvoir, de leur faiblesse pour les libertins et les soldats, de leur affection puérile pour les colifichets et de la vanité qui leur fait attacher plus de prix aux talents qu'aux vertus.

L'Histoire nous fournit un catalogue effrayant de crimes fomentés par leur ruse, quand ces faibles esclaves ont eu suffisamment d'adresse pour tromper leurs maîtres. En France et dans de nombreux autres pays les hommes ont été des despotes voluptueux et les femmes leurs ministres rusés. Cela prouve-t-il que l'ignorance et la dépendance les rendent propres à la vie domestique ? Leur sottise n'est-elle pas le mot de passe des libertins qui se détendent en leur compagnie ? Et les hommes de bon sens ne se plaignent-ils pas continuellement qu'un amour immodéré de l'élégance et du plaisir éloigne à tout jamais la mère de son foyer ? Ce ne sont pas les études qui ont corrompu leur cœur, ce n'est pas la recherche scientifique qui a égaré leur esprit ; et pourtant, elles n'accomplissent pas les devoirs spécifiques qu'en tant que femmes la nature les appelle à remplir. Au contraire, l'état de guerre qui subsiste entre les sexes leur fait employer des ruses qui déjouent souvent les desseins moins secrets de la force.

C'est pourquoi, quand je qualifie les femmes d'esclaves, j'entends ce mot dans un sens politique et civique ; car indirectement elles obtiennent trop de pouvoir et leurs efforts pour l'obtenir illégalement les avilissent.

Une nation éclairée⁷³ devrait donc essayer de voir dans quelle mesure la raison les ramènerait à l'état de nature et à leur devoir et si, en leur permettant de partager avec les hommes les avantages de l'éducation et du gouvernement, elles deviendront meilleures en devenant plus sages et plus libres. Cette expérience ne peut leur être néfaste ; car il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de les rendre plus insignifiantes qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Pour que cela soit applicable, le gouvernement devrait créer des externats pour des tranches d'âge données, dans lesquelles les garçons et les filles pourraient être instruits ensemble. L'école pour les plus jeunes, de cinq à neuf ans, devrait être absolument gratuite et ouverte à toutes les classes sociales⁷⁴. Un nombre suffisant de maîtres devraient aussi être choisis par un comité de sélection, créé dans chaque paroisse, auquel toute plainte de négligence, etc. pourrait être adressée à condition qu'elle soit signée par les parents de six enfants.

Il n'y aurait pas alors besoin de surveillants ; car je crois que l'expérience prouvera que cette sorte d'autorité subordonnée est particulièrement nocive pour la moralité des jeunes. Rien vraiment ne peut plus contribuer à dépraver le caractère que la soumission extérieure et le mépris intérieur. Comment peut-on espérer que des garçons traitent un surveillant avec respect quand le maître semble le considérer

⁷³ La France.

⁷⁴ Pour traiter cette partie du sujet, j'ai emprunté quelques idées à un pamphlet très sensé sur l'éducation publique écrit par l'ancien archevêque d'Autun.

comme un domestique et encourage presque les railleries à son égard qui deviennent la distraction favorite des garçons durant les heures de récréation ?

Mais rien de semblable ne pourrait se produire dans une école élémentaire où les garçons et les filles, riches et pauvres, se rencontreraient. Pour empêcher toutes les discriminations de la vanité, ils devraient porter un uniforme et être tous soumis à la même discipline, ou quitter l'école. La salle de classe devrait être entourée d'un large terrain où les enfants pourraient faire utilement de l'exercice, car à cet âge il ne faut pas les confiner dans des occupations sédentaires pendant plus d'une heure d'affilée. Mais ces périodes de détente pourraient toutes faire partie de l'éducation élémentaire, car de nombreuses matières dont les enfants n'écouteront pas les principes si on les leur présentait sèchement développent et amusent les sens quand on les introduit sous forme de divertissement, comme par exemple la botanique, la mécanique et l'astronomie. La lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire naturelle et certaines expériences simples de philosophie naturelle pourraient occuper la journée ; mais ces domaines ne devraient jamais empiéter sur la gymnastique en plein air. Des notions de religion, d'histoire, d'histoire de l'homme et de la politique pourraient aussi être enseignées sous forme de dialogues, à la manière de Socrate.

Après l'âge de neuf ans, les garçons et les filles destinés aux tâches domestiques ou aux métiers de la mécanique devraient aller dans d'autres écoles et recevoir une instruction appropriée jusqu'à un certain point au but envisagé par chacun ; les deux sexes resteraient ensemble le matin, mais l'après-midi, les filles suivraient des cours de couture, de broderie, etc.

Les jeunes gens plus doués ou plus fortunés pourraient alors apprendre, dans une autre école, les langues mortes et les langues vivantes, quelques notions de science et continuer l'étude de l'histoire et de la politique de façon plus étendue, sans exclure les belles-lettres.

J'entends certains lecteurs demander : "Les garçons et les filles toujours ensemble ?" Oui. Et l'on aurait à craindre que quelque attachement précoce, qui aurait le meilleur effet sur la moralité des jeunes gens, mais qui pourrait ne pas correspondre parfaitement aux vues des parents ; car il se passera beaucoup de temps, je le crains, avant que le monde soit assez éclairé pour que les parents, uniquement préoccupés de rendre vertueux leurs enfants, leur permettent de choisir eux-mêmes leur compagnon pour la vie.

Par ailleurs, cela serait un moyen sûr de favoriser les mariages précoces, dont découlent les effets physiques et moraux les plus salutaires. Il y a une grande différence entre un citoyen marié et un godelureau égoïste qui ne vit que pour lui-même et qui craint souvent de se marier de peur de ne pas pouvoir vivre sur un certain pied. Sauf en cas de crises graves, qui dans une société basée sur l'égalité se

produisent rarement, un homme ne peut se préparer à accomplir les devoirs de la vie publique qu'en pratiquant quotidiennement ces devoirs secondaires qui forment la personnalité.

Dans ce projet d'éducation, la constitution physique des garçons ne serait pas ruinée par les débauches précoces qui aujourd'hui rendent les hommes si égoïstes, et aucune indolence, aucune activité futile ne rendrait les filles veules ou frivoles. Mais cela présuppose qu'un tel degré d'égalité soit établi entre les deux sexes que, la galanterie et la coquetterie étant exclues, l'amour et l'amitié puissent donner au cœur la sérénité nécessaire pour accomplir des devoirs supérieurs.

Ce seraient là des écoles de moralité, et le bonheur de l'homme découlant enfin librement des sources pures du devoir et de l'affection, quels progrès ne ferait pas alors l'esprit humain ? La société ne peut être heureuse et libre qu'autant que la vertu y règne ; mais les distinctions qui existent actuellement dans la société minent toutes les vertus privées et détruisent toutes les vertus publiques.

J'ai déjà fulminé contre la coutume qui consiste à confiner les filles dans les travaux d'aiguille et à les tenir à l'écart des activités politiques et civiques. Car en rétrécissant ainsi leur esprit, on les rend incapables de remplir les devoirs spécifiques que la nature leur a assignés.

Préoccupées seulement des petits incidents quotidiens, elles deviennent nécessairement rusées. Mon âme a souvent défailli en voyant les tours et les ruses pratiqués par les femmes pour obtenir une vétille dont leur cœur stupide s'était entiché. Ne pouvant disposer d'argent ni rien posséder de personnel, elles apprennent à détourner l'argent du marché ou, si leur mari les offense en ne rentrant pas à la maison ou s'il leur donne des causes de jalousie, une robe neuve, ou toute autre jolie babiole, déride le front de la Junon en colère.

Mais si les femmes étaient amenées à se respecter elles-mêmes, si on leur donnait accès aux spéculations politiques et morales, ces mesquineries ne dégraderaient pas leur caractère ; et je me risquerai à affirmer que c'est la seule façon pour qu'elles portent l'attention qui convient à leurs tâches domestiques. Un esprit actif envisage en bloc l'ensemble de ses devoirs et trouve assez de temps pour tout. J'affirme que je n'essaie pas d'encourager impudemment les femmes à cultiver des vertus masculines ; ce n'est pas l'enchantement que procurent les études littéraires ou la poursuite de recherches scientifiques qui écarte les femmes de leur devoir. Non, c'est l'indolence et la vanité, l'amour du plaisir et l'amour du pouvoir qui règnent en maîtres dans leur esprit vide. Je dis vide carrément, parce que l'éducation que les femmes reçoivent aujourd'hui ne mérite guère son nom. Le peu de connaissances qu'elles sont amenées à acquérir pendant les années essentielles de leur jeunesse ne concerne que des arts d'agrément, et des arts d'agrément futiles, car si l'on ne cultive

pas l'intelligence, toute grâce est superficielle et monotone. Comme les charmes d'un visage maquillé, ces talents ne se remarquent qu'en public ; mais à la maison, ils n'ont pas le piquant de la variété. La conséquence en est évidente : nous rencontrons ce visage et cet esprit artificiels dans des lieux de débauche et de dissipation, car ce que redoutent le plus, après la solitude, ceux qui fuient la solitude, c'est le cercle familial ; incapables de distraire ou d'intéresser les autres, ils ressentent leur propre insignifiance ou ne savent ni s'amuser ni s'intéresser.

Par ailleurs, il n'y a rien de plus inconvenant qu'une jeune fille qui fait son entrée dans le monde. Ce qui, en d'autres termes, consiste à mettre sur le marché du mariage une demoiselle que l'on mène en personne, richement caparaçonnée, d'un endroit public à un autre. Cependant, entraînés de force dans le tourbillon du monde, ces papillons brûlent de voltiger librement, car la première affection de leur âme va à leur propre personne à laquelle on leur a appris à porter le soin le plus attentif lorsqu'elles se préparaient à cette période qui décide du sort de leur vie. Au lieu d'entretenir ces habitudes d'oisiveté, à soupirer après les déploiements de faste de mauvais goût d'où tout sentiment est exclu, les jeunes des deux sexes contracteraient des attachements tout à fait honorables dans ces écoles que j'ai décrites rapidement, où au fur et à mesure des années, la danse, la musique et le dessin pourraient être introduits comme activités de détente, car les jeunes gens fortunés devraient rester dans ces écoles approximativement jusqu'à leur majorité. Ceux qui seraient destinés à des professions particulières pourraient fréquenter trois ou quatre matins par semaine les écoles convenant à cette instruction précise.

Pour l'instant, je ne fais ces observations qu'en passant : ce sont des allusions, une esquisse de mon projet plutôt qu'un plan bien mûri ; mais je dois ajouter que j'approuve vivement une des règles mentionnées dans la brochure⁷⁵ à laquelle j'ai déjà fait allusion, qui consiste à dégager les enfants et les jeunes de la tutelle de leurs maîtres en ce qui concerne les punitions. Ils devraient être jugés par leurs pairs, ce qui serait une méthode admirable pour leur inculquer de sains principes de justice et qui pourrait avoir l'effet le plus heureux sur le caractère, aigri ou irrité si rapidement par la tyrannie qu'il en devient surnois et maussade ou arrogant et cruel.

Mon imagination évoque avec une ferveur bienveillante ces groupes aimables et respectables, en dépit des ricanements des cœurs insensibles qui stigmatiseront peut-être mes idées avec une satisfaction glacée en les qualifiant de romantiques. Mais j'essaierai d'émousser la force de cette épithète en citant les mots d'un éloquent moraliste : "Je ne sais pas si les illusions d'un cœur vraiment compatissant, rempli d'un zèle ardent, ne sont pas préférables à cette raison revêche et repoussante qui ne

⁷⁵ Celui de l'archevêque d'Autun.

manifeste qu'indifférence pour le bien public et fait ainsi obstacle à ce qui le promouvait."

Je sais que les libertins s'écrieront aussi que la femme perdrait sa féminité en acquérant force physique et force intellectuelle et que la beauté, la beauté douce et ensorcelante, ne serait plus l'apanage des filles des hommes. Je suis d'un avis tout à fait opposé, car je pense qu'au contraire nous verrions alors la beauté empreinte de dignité et la grâce véritable que de nombreuses et puissantes causes physiques et morales contribueraient à faire naître. Ce ne serait pas, il est vrai, une beauté relâchée, ni cette grâce due à l'impuissance, mais une beauté de nature à nous faire respecter le corps humain comme un édifice majestueux de l'Antiquité capable de recevoir un hôte noble.

Je n'oublie pas l'opinion populaire suivant laquelle les statues grecques n'étaient pas modelées d'après nature. Je veux dire qu'on ne reproduisait pas les proportions de tel homme en particulier, mais ces membres et ces traits superbes étaient choisis à partir de corps divers pour former un tout harmonieux. Cela pourrait dans une certaine mesure être vrai. La belle image idéale d'une imagination exaltée pourrait être supérieure aux matériaux que la statuaire a trouvés dans la nature et ainsi, elle pourrait être qualifiée plus justement de modèle de l'humanité que de modèle d'un homme. Cependant, il ne s'agissait pas d'une sélection mécanique de membres et de traits, mais du bouillonnement d'une imagination échauffée ; ce sont les sens affinés et l'intelligence développée de l'artiste qui ont choisi la matière solide pour l'organiser en toute splendeur.

J'ai dit que cette sélection n'était pas mécanique, parce qu'elle aboutissait à un tout, un modèle de cette superbe simplicité et de ces énergies convergentes qui arrêtent l'attention et imposent le respect. Car une copie servile de la nature, même belle, ne produit qu'une beauté sans vie et sans saveur. Cependant, indépendamment de ces observations, je crois que les formes humaines ont dû être beaucoup plus belles qu'à présent, parce que l'indolence extrême, les bandelettes barbares et beaucoup d'autres causes qui agissent fortement sur elle ont, dans notre société corrompue, retardé leur développement ou nui à leur harmonie. L'exercice physique et la propreté semblent être le plus sûr moyen non seulement de préserver la santé, mais de promouvoir la beauté, pour ne parler que des causes physiques ; cependant, cela est insuffisant : il faut le concours de causes morales, sinon nous n'aurons que cette sorte de beauté rustique qui s'épanouit sur la physionomie innocente et saine de certains paysans qui n'ont jamais exercé leur esprit. Pour atteindre à la perfection, il faudrait parvenir en même temps à la beauté physique et à la beauté morale, chacune recevant et prêtant sa propre force à l'autre en se combinant. Le discernement doit se lire sur le front, l'affection et l'imagination luire dans le regard et les sentiments

d'humanité arrondir la joue, sinon l'étincelle des yeux les plus beaux ou l'élégance achevée des traits les plus exquis sont vains ; et la grâce et la modestie devraient apparaître dans chaque mouvement où se déploient des membres agiles et des articulations solides. Mais ce bel assemblage ne peut être le produit du hasard ; c'est la récompense d'efforts calculés et complémentaires, car le discernement ne peut s'acquérir que par la réflexion, la tendresse par l'accomplissement du devoir et les sentiments d'humanité par la pratique de la compassion envers toute créature vivante.

L'enseignement de la bonté envers les animaux devrait constituer une partie importante de l'instruction publique, car ce n'est pas à présent une de nos vertus nationales. La tendresse manifestée envers les humbles animaux domestiques se manifeste plus souvent de façon brutale que de façon civilisée dans les couches inférieures de la société. Car la civilisation ne permet pas à ces relations qui engendrent l'affection de se créer dans une cabane rudimentaire ou dans une mesure de terre, et elle conduit les esprits incultes, dépravés par les raffinements qui règnent dans une société où ils sont écrasés par les riches, à tyranniser les animaux pour se venger des insultes qu'ils sont obligés de supporter de la part de leurs supérieurs.

Cette cruauté habituelle s'acquiert d'abord à l'école où l'une des rares distractions des garçons est de tourmenter les pauvres animaux qui leur tombent sous la main. Quand ils grandissent, il leur est très facile de passer de la cruauté barbare envers les animaux à la tyrannie domestique sur leur femme, leurs enfants et leurs gens. La justice, ou même la bienveillance, ne sera pas une source puissante d'action si elle ne s'étend pas à toute la création ; bien plus, je crois qu'on peut donner comme axiome que ceux qui peuvent voir la douleur sans en être émus apprendront bientôt à l'infliger.

Les êtres vulgaires sont dominés par leurs sentiments du moment et les habitudes qu'ils ont acquises au gré des circonstances ; mais on ne peut guère faire confiance à des sentiments passagers même s'ils sont justes ; car, quand ils ne sont pas fortifiés par la réflexion, l'habitude les affaiblit et ils en viennent à disparaître. Nos affections sont renforcées par la méditation mais s'émoussent quand elles sont irréfléchies. Le cœur de Macbeth se serra plus pour son premier crime que pour les cent autres qui suivirent et qui étaient nécessaires pour le justifier. Mais quand j'ai utilisé l'épithète vulgaire, je n'ai pas voulu limiter ma remarque aux pauvres, car une bonté momentanée fondée sur des sensations présentes ou sur un caprice se rencontre tout autant, sinon plus, chez les riches.

La dame qui verse des larmes sur l'oiseau affamé pris au piège, et qui déteste ces hommes diaboliques qui aiguillonnent jusqu'à la folie un pauvre bœuf ou fouettent l'âne patient qui chancelle sous un fardeau trop lourd pour lui, fera cependant

attendre son cocher et ses chevaux pendant des heures dans le froid mordant et vif et sous la pluie qui bat contre ses fenêtres bien closes où aucun souffle d'air ne peut pénétrer pour lui permettre de se rendre compte de la violence du vent à l'extérieur. Et celle qui prend ses chiens dans son lit et les soigne apparemment avec sensibilité quand ils sont malades laissera ses bébés grandir n'importe comment entre les mains d'une nourrice. Cette illustration de mon argument est tirée d'un fait réel. La femme à laquelle je fais allusion était belle, considérée comme très belle par ceux qui ne se soucient pas de l'esprit quand le visage est beau et rond ; mais son intelligence n'avait pas été détournée de ses devoirs de femme par la littérature ni son innocence pervertie par le savoir. Non, elle était tout à fait féminine, suivant l'acception masculine du terme, et loin d'aimer ces animaux trop gâtés qui occupaient la place que ses enfants auraient dû occuper, elle prononçait seulement avec un charmant zéaïement toutes sortes de bêtises en français et en anglais, pour plaire aux hommes qui s'attroupaient autour d'elle. L'épouse, la mère et la créature humaine disparaissaient totalement derrière la personnalité factice qu'avaient produite une éducation impropre et la vanité égoïste de la beauté.

Je n'aime pas faire de distinction inconsidérément et je reconnais que j'ai été tout autant choquée par la belle dame qui prenait son petit chien sur son cœur à la place de ses enfants que par la férocité d'un homme qui, battant son cheval, déclarait qu'il savait aussi bien qu'un chrétien quand il se comportait mal.

Toute cette somme de bêtise montre comme se trompent ceux qui, s'ils laissent les femmes quitter leur harem, ne cultivent pas leur intelligence afin de faire croître la vertu en leur cœur. Car si elles avaient du bon sens, elles pourraient acquérir ce goût de la vie domestique qui les amènerait à aimer raisonnablement toute leur famille, depuis leur mari jusqu'à leur chien ; et elles ne feraient jamais insulte à la bonté dans leurs rapports avec leur domestique le plus humble en se souciant plus du bien-être d'un animal que de celui d'un de leurs semblables.

Mes observations sur l'éducation nationale sont évidemment des conseils ; mais je souhaite surtout convaincre mes lecteurs de la nécessité d'élever ensemble les deux sexes pour leur amélioration respective et de faire dormir les enfants à la maison afin de leur apprendre à aimer leur foyer ; cependant, pour que les affections privées renforcent les relations sociales, au lieu de les étouffer, les enfants devraient être envoyés à l'école pour fréquenter un certain nombre de leurs égaux ; car c'est seulement en côtoyant ses semblables qu'on peut se former une juste opinion de soi.

Pour rendre l'humanité plus vertueuse, et bien entendu plus heureuse, les deux sexes doivent agir suivant le même principe, mais comment cela est-il possible quand un seul sexe est autorisé à en voir la justesse ? De même, pour rendre le contrat social vraiment équitable et pour diffuser ces principes lumineux qui seuls peuvent

améliorer le sort de l'homme, il faut que les femmes soient autorisées à fonder leur vertu sur des connaissances, ce qui n'est guère possible si elles ne reçoivent pas la même éducation que les hommes. Car l'ignorance et la frivolité de leurs désirs leur donnent une telle infériorité qu'elles ne méritent pas d'être classées avec les hommes ; ou bien, usant de ruse et de subterfuges, elles grimpent à l'arbre de la connaissance et n'acquièrent que ce qui leur est nécessaire pour débaucher les hommes.

L'histoire de toutes les nations nous prouve que les femmes ne peuvent être simplement confinées dans des tâches domestiques, car elles n'accompliront pas leurs tâches familiales si l'on n'offre à leur esprit un champ plus vaste ; et tant qu'elles sont maintenues dans l'ignorance, elles deviennent esclaves du plaisir dans la même proportion qu'elles sont esclaves des hommes. On ne peut pas non plus leur interdire les grandes réalisations, encore que l'étroitesse de leur esprit les amène souvent à déformer ce qu'elles sont incapables de comprendre.

Le libertinage et même les vertus des hommes supérieurs donneront toujours à certaines femmes un grand pouvoir sur les hommes ; et ces femmes faibles, soumises à l'influence de passions puériles et de leur vanité égoïste, jetteront une lumière fausse sur les objets que perçoivent d'eux-mêmes les hommes qui devraient éclairer leur jugement. Les hommes de goût et les tempéraments sanguins, qui pour la plupart tiennent la barre des affaires humaines, se délassent généralement en compagnie de femmes ; et je n'ai sûrement pas besoin de citer à qui n'a même qu'une connaissance superficielle de l'Histoire les nombreux exemples de vice et d'oppression produits par les intrigues privées des favorites, sans parler du mal qui découle naturellement de la bêtise bien intentionnée qui, en s'interposant, commet des impairs. Car dans les transactions commerciales, il vaut beaucoup mieux avoir affaire à un rusé qu'à un imbécile, parce que le rusé suit un certain plan ; et tout plan raisonnable peut être décelé bien plus vite qu'une crise soudaine de bêtise. Le pouvoir que les femmes viles et stupides ont eu sur des hommes sensés, mais trop sensibles, est notoire ; j'en mentionnerai un seul exemple.

Qui décrivit jamais un personnage féminin plus exalté que celui peint par Rousseau, bien que dans l'ensemble il ait constamment essayé de discréditer les femmes ? Et pourquoi cela ? À vrai dire, pour se justifier de l'affection que la faiblesse et la vertu lui avaient fait éprouver pour cette sotte de Thérèse. Il ne pouvait pas l'élever au-dessus du niveau naturel de son sexe et c'est pourquoi il s'efforça d'abaisser les femmes jusqu'à elle. Il trouvait en elle une compagne commode et humble et, par orgueil, il décida de trouver des qualités supérieures chez cette femme avec laquelle il avait choisi de vivre. Toutefois, la conduite de celle-ci durant sa vie et après sa mort a montré clairement qu'il s'était trompé grossièrement en la qualifiant

d'être innocent et céleste. Bien plus, dans l'amertume de son cœur, il déplore lui-même qu'elle ait cessé d'avoir de l'affection pour lui après que ses infirmités physiques l'ont contraint à ne plus la traiter comme sa femme. Il était très naturel qu'elle agît ainsi, car ils avaient si peu de sentiments en commun que rien ne pouvait la retenir une fois rompu le lien charnel.

Pour garder l'affection d'une femme dont la sensibilité ne s'exerce qu'à l'égard d'un seul sexe, que dis-je, d'un seul homme, il faut avoir le bon sens d'orienter cette sensibilité vers le vaste canal de la bonté. De nombreuses femmes n'ont pas assez d'esprit pour porter de l'affection à une femme ou de l'amitié à un homme. Mais la faiblesse physique qui fait dépendre la femme de l'homme pour sa subsistance produit une sorte d'affection sournoise qui amène la femme à tourner autour de son mari en ronronnant comme elle le ferait autour de tout homme qui la nourrirait et qui la caresserait.

Les hommes sont souvent satisfaits de cette sorte de tendresse, qui se limite à un comportement bestial envers eux, mais si jamais ils deviennent plus vertueux, ils auront envie de converser au coin du feu avec une amie, après avoir fini de jouer avec une maîtresse.

Par ailleurs, l'intelligence est nécessaire pour donner variété et intérêt aux plaisirs charnels, car l'esprit qui peut continuer à aimer quand ni la vertu ni le bon sens ne donnent une allure humaine à un instinct animal se trouve vraiment tout en bas de l'échelle intellectuelle. Mais le bon sens l'emporte toujours et si en général les femmes n'atteignent pas le niveau auquel se trouvent les hommes, certaines femmes supérieures, comme les courtisanes grecques, rassemblent autour d'elles des hommes de talent et arrachent à leur famille de nombreux citoyens qui seraient restés chez eux si leur femme avait eu plus de bon sens ou possédé les grâces qui résultent de l'exercice de l'intelligence et de l'imagination, parents légitimes du bon goût. Une femme de talent, si elle n'est pas vraiment laide, obtiendra toujours un grand pouvoir, fondé sur la faiblesse de son sexe ; et dans la mesure où les hommes acquerront de la vertu et de la délicatesse en faisant usage de leur raison, ils rechercheront l'une et l'autre chez les femmes ; mais celles-ci ne peuvent les acquérir que par les mêmes moyens que les hommes.

En France ou en Italie, les femmes se sont-elles confinées dans la vie domestique ? Bien qu'elles n'aient pas eu jusqu'ici d'existence politique, n'ont-elles cependant pas eu un grand pouvoir illicite, se corrompant elles-mêmes et corrompant les hommes en jouant avec leurs passions ? Bref, de quelque façon que j'examine la question, la raison et l'expérience me convainquent également que la seule méthode pour amener les femmes à accomplir leurs devoirs spécifiques est de les libérer de toute contrainte en leur permettant de partager les droits imprescriptibles de l'humanité.

Donnez-leur la liberté et elles deviendront rapidement sages et vertueuses, et il en sera de même des hommes ; car l'amélioration doit être réciproque, sinon l'injustice à laquelle est obligée de se soumettre une moitié de la race humaine se retournera contre ses oppresseurs, et la vertu de l'homme sera rongée par le ver qu'il écrase sous son pied.

Que les hommes fassent leur choix, la femme et l'homme furent faits l'un pour l'autre, mais non pour devenir un seul être, et si les hommes n'améliorent pas les femmes, ils les dépraveront !

Je parle ici de l'amélioration et de l'émancipation de tout le sexe féminin, car je sais que la conduite de quelques femmes qui, par hasard, ou en suivant une forte tendance naturelle, ont acquis une somme de connaissances supérieure à celle du reste de leur sexe a souvent été arrogante ; mais on peut citer en exemple des femmes qui, tout en acquérant des connaissances, ne se sont pas départies de leur modestie et qui n'ont pas toujours semblé mépriser de façon pédante l'ignorance qu'elles se sont efforcées de chasser de leur esprit. Aussi, les exclamations que suscite généralement tout conseil concernant l'instruction des femmes, surtout de la part de jolies femmes, naissent souvent de l'envie. Quand par hasard elles voient que même l'éclat de leurs yeux et le badinage désinvolte de la coquetterie raffinée ne leur garantissent pas toujours l'attention des hommes pendant toute une soirée, si une femme plus cultivée s'efforce de donner un tour rationnel à la conversation, leur source habituelle de consolation est de dire que de telles femmes trouvent rarement à se marier. Quels artifices n'ai-je pas vu des femmes stupides utiliser pour interrompre en flirtant – mot très significatif pour décrire une telle manœuvre – une conversation rationnelle qui faisait oublier aux hommes qu'elles étaient jolies.

Mais, en admettant, ce qui est très naturel chez l'homme, que la possession d'aptitudes rares est à même de susciter un orgueil et une outrecuidance aussi déplaisants chez les hommes que chez les femmes, dans quel état d'infériorité doivent se trouver les facultés rouillées des femmes quand on s'étonne de la petite somme de connaissances qu'ont acquises celles qui ont été traitées ironiquement d'érudites ? Elles ont suffi à gonfler d'orgueil celle qui les possédait et à exciter l'envie de ses contemporaines et de certains hommes. Bien plus, le fait de posséder un peu de raison n'a-t-il pas exposé de nombreuses femmes à la censure la plus sévère ? J'en réfère à des faits bien connus, car j'ai souvent entendu ridiculiser des femmes et dénoncer leur moindre faiblesse parce qu'elles adoptaient les conseils de certains médecins et sortaient des sentiers battus dans l'éducation de leurs enfants. J'ai réellement entendu pousser encore plus loin cette aversion barbare pour l'innovation, et une femme sensée a été traitée de mère dénaturée parce qu'elle s'était ainsi sagement souciée de préserver la santé de ses enfants, et que malgré tous ses soins

attentifs elle en avait perdu un à la suite d'un de ces accidents de l'enfance qu'aucune précaution ne pouvait prévenir. Les personnes qui la connaissaient ont dit que c'était là la conséquence de ses idées modernes – des idées modernes en matière de propreté et de repos. Et ceux qui prétendaient avoir de l'expérience, bien qu'ils aient depuis longtemps adhéré à des préjugés qui ont, d'après l'opinion des médecins les plus avisés, diminué la population humaine, se réjouirent presque de ce malheur qui donnait une sorte de sanction à la coutume.

Certes, ne serait-ce que pour cette raison, l'instruction publique donnée aux femmes est d'une importance extrême, car combien de sacrifices sont faits à cette divinité barbare que sont les préjugés ! Et de combien de façons les enfants sont-ils exterminés en raison de la débauche masculine ! Le manque d'affection naturelle de nombreuses femmes qui sont écartées de leur devoir par l'admiration des hommes, et l'ignorance des autres, rendent l'enfance de l'homme beaucoup plus dangereuse que celle des animaux ; et pourtant, les hommes ne veulent pas placer les femmes dans une situation qui leur permette d'acquérir suffisamment d'intelligence pour savoir comment même soigner leurs bébés.

Cette vérité me frappe si profondément que je fonderai dessus l'ensemble de mon raisonnement, car tout ce qui va à l'encontre de l'instinct maternel fait sortir la femme de son domaine.

Mais il est vain d'espérer que cette race actuelle de mères faibles puisse s'occuper convenablement du corps d'un enfant, base nécessaire d'une bonne constitution physique, à supposer que l'enfant ne souffre pas des péchés de son père ; elles ne sauront pas non plus lui former le caractère assez judicieusement pour qu'il n'ait pas, au fur et à mesure des années, à rejeter tout ce que sa mère, son premier éducateur, lui aura appris directement ou indirectement ; et à moins qu'il ne possède un esprit d'une vigueur peu commune, les stupidités féminines marqueront l'enfant toute sa vie. Les enfants paieront la faiblesse de la mère. Et il en sera toujours ainsi tant qu'on apprendra aux femmes à compter sur le jugement de leur mari ; on n'améliore pas l'intelligence par moitié, et aucun être ne peut agir sagement par imitation, parce que dans toutes les circonstances de la vie il faut un effort de jugement individuel pour changer les règles générales. L'être qui peut poursuivre correctement un même raisonnement étendra bientôt son empire intellectuel ; et la femme qui a suffisamment de discernement pour s'occuper de ses enfants ne se soumettra pas, à tort ou à raison, à son mari, et ne se pliera pas docilement aux lois sociales qui font de la femme un simple zéro.

Dans les écoles publiques, les femmes, pour éviter les erreurs dues à l'ignorance, devraient acquérir des notions d'anatomie et de médecine non seulement pour être en mesure de prendre convenablement soin de leur propre santé, mais pour pouvoir

s'occuper sainement de leurs jeunes enfants, de leurs parents et de leur mari ; car les tables de mortalité sont gonflées par les bévues commises par de vieilles femmes obstinées qui prescrivent des panacées de leur cru sans rien connaître du corps humain. Il convient également, ne serait-ce qu'à des fins domestiques, d'apprendre aux femmes l'anatomie de l'esprit, en permettant aux sexes de s'associer dans tous les domaines et en les amenant à observer le progrès de l'intelligence humaine dans l'évolution des sciences et des arts, sans oublier la science morale ou l'étude de l'histoire politique de l'humanité.

On a qualifié l'homme de microcosme ; et chaque famille pourrait être regardée comme un petit État. Les États, il est vrai, ont été gouvernés surtout par des artifices qui déshonorent le caractère de l'homme ; et l'absence d'une constitution juste et de lois équitables a tellement embrouillé les notions des sages de ce monde qu'ils en sont à mettre en question le caractère raisonnable d'une lutte pour les droits de l'humanité. Ainsi de la moralité, polluée dans le réservoir national, partent des courants de vice qui vont corrompre les membres du corps politique ; mais si des principes plus nobles ou plutôt plus justes régissaient les lois qui devraient, elles, et non ceux qui les exécutent, gouverner la société, le devoir pourrait devenir la règle du comportement individuel.

Par ailleurs, par des exercices physiques et intellectuels, les femmes acquerraient cette activité mentale si nécessaire à leur fonction maternelle, jointe à ce courage qui sait distinguer la fermeté de la conduite de la perversité et l'obstination de la faiblesse. Car il est dangereux de conseiller aux indolents d'être fermes parce qu'ils deviennent immédiatement rigoureux et, pour s'éviter du tracass, ils punissent sévèrement des fautes que la fermeté et la patience de la raison auraient pu prévenir.

Mais la fermeté suppose de la force d'âme, et la force d'âme peut-elle s'acquérir dans la soumission et l'indolence, en demandant conseil au lieu d'exercer son discernement, en obéissant par crainte au lieu de faire preuve de cette indulgence dont nous avons tous besoin nous-mêmes ? La conclusion que je souhaite tirer est évidente : faites des femmes des créatures rationnelles et des citoyennes libres, et elles deviendront rapidement de bonnes épouses et de bonnes mères, dans la mesure où les hommes ne négligeront pas leurs devoirs de mari et de père.

En discutant des avantages qu'une éducation à la fois publique et privée, telle que je l'ai décrite, pourrait raisonnablement produire, j'ai insisté surtout sur ce qui concerne particulièrement le monde féminin, parce que je le considère comme opprimé ; cependant, la gangrène que les vices engendrés par l'oppression ont produite ne se limite pas à cette partie malsaine, mais est répandue dans l'ensemble de la société, si bien que, quand je souhaite voir les femmes se conduire avec un plus

Réclamation des droits de la femme – Mary Wollstonecraft – 1792

grand sens moral, mon cœur se dilate en pensant au jour où cette satisfaction sublime que seule peut donner la moralité sera générale.

Chapitre XIII

Quelques exemples de la sottise causée par l'ignorance des femmes et conclusions sur le progrès moral qu'on pourrait naturellement attendre d'une révolution dans les mœurs féminines

Il y a de nombreuses sottises qui, à certains égards, sont spécifiquement féminines, telles que les péchés commis contre la raison par délégation ou par omission ; mais toutes découlent de leurs préjugés ou de leur ignorance et je ne mentionnerai que celles qui semblent nuire particulièrement à leur personnalité morale. En les critiquant, je souhaite surtout prouver que la faiblesse physique et intellectuelle que les hommes, poussés par des motifs divers, ont essayé de perpétuer les empêche d'accomplir les devoirs spécifiques de leur sexe ; car, quand leur faiblesse physique ne leur permet pas d'allaiter leurs enfants et quand leur faiblesse intellectuelle leur fait gâter le caractère de ces derniers, peut-on dire que la femme est dans un état naturel ?

Section I

[L'un des exemples criants de la faiblesse, résultant de l'ignorance, attire en premier l'attention et doit être blâmé.

Dans cette ville, un certain nombre de sangsues mal intentionnées gagnent honteusement leur vie en profitant de la crédulité des femmes, et en prétendant lire leurs horoscopes, pour employer les termes techniques ; et de nombreuses femmes qui, fières de leur rang et de leur fortune, toisent le vulgaire avec un mépris souverain, montrent par cette crédulité que la distinction est arbitraire, et qu'elles n'ont pas suffisamment cultivé leur esprit pour s'élever au-dessus des préjugés vulgaires. Les femmes, qui ne sont vraiment pas préparées à voir dans la connaissance de leurs devoirs une chose nécessaire, et à vivre aujourd'hui en les accomplissant, sont très inquiètes lorsqu'elles jettent un coup d'œil vers l'avenir ; elles voudraient savoir comment s'y prendre pour rendre leur vie intéressante, et pour combler le vide de l'ignorance.

Je devrais être autorisée à faire de sérieuses remontrances aux femmes qui se fient à ces inventions futiles ; car les femmes, les maîtresses de maison, n'ont pas honte de s'embarquer elles-mêmes jusqu'à la porte de l'homme fourbe. Et si quelques unes

pouvaient lire attentivement cet ouvrage, je les conjurerais de répondre avec leur propre cœur aux questions suivantes, sans oublier que Dieu est présent :

Croyez-vous en un Dieu unique, et qu'Il est puissant, sage et bon ?

Croyez-vous qu'Il a créé toute chose, et que tous les êtres dépendent de Lui ?

Croyez-vous en Sa sagesse, si manifeste dans Ses œuvres, et dans votre propre constitution, et êtes-vous convaincues qu'Il a ordonné toutes les choses qui ne sont pas perceptibles par nos sens, dans la même harmonie parfaite, pour accomplir Ses desseins ?

Admettez-vous que le pouvoir de lire dans l'avenir, et de voir des choses qui n'existent pas, comme si elles existaient, est une attribution du Créateur ? Et pourrait-Il, en influant sur l'esprit de Ses créatures, leur faire entrevoir des événements cachés dans les ténèbres du temps futur, dont le secret leur serait révélé par une brusque inspiration ? Le jugement des siècles répondra à cette question – en s'adressant à de vieux hommes vénérables, à des gens se distinguant par leur grande piété.

Les oracles des anciens se prononçaient de cette façon par la bouche de prêtres dédiés au service de Dieu qui était sensé les inspirer. La pompe terrestre éblouissante qui entourait ces imposteurs, et le respect que leur portaient des politiciens rusés, qui savaient comment alimenter cette machine servant à faire courber l'échine des courageux sous la domination des fourbes, recouvraient d'un voile de sainteté, mystérieux et sacré, leurs mensonges et leurs abominations. Impressionnée par un déploiement aussi solennel de dévotion, une femme grecque ou romaine était excusable, lorsqu'elle interrogeait l'oracle, curieuse de connaître son avenir, ou perplexe quant à un événement incertain ; et ses questions, bien que contraires à la raison, ne pouvaient pas être considérées comme impies. Mais les professeurs de Chrétienté peuvent-ils éviter cette accusation ? Un Chrétien peut-il supposer que les préférés du Très Haut, les grands favoris, seraient obligés de se cacher sous de fausses apparences, et de faire les plus mauvais coups pour extorquer à de sottes femmes l'argent que les pauvres réclament en vain ?

Ne dites pas que ces questions sont une insulte au bon sens, car c'est votre conduite, O vous femmes stupides, qui jette l'opprobre sur votre sexe. Et ces réflexions devraient vous faire frémir à l'idée de votre dévotion idiote et irrationnelle. Car je ne pense pas que vous vous écartiez toutes de votre religion, telle qu'elle est, lorsque vous entrez dans ces maisons mystérieuses. Comme je me suis résolue à parler à des femmes ignorantes – ce que vous êtes dans le sens le plus fort du terme -, il serait alors absurde de vouloir vous faire renoncer à cette énorme sottise : rechercher ce que la Sagesse Suprême nous a dissimulé.

Vous ne me comprendriez probablement pas si j'essayais de vous démontrer que là n'est vraiment pas le grand dessein de la vie, celui de rendre les êtres humains sages et vertueux ; et que, même avec l'approbation de Dieu, cela ébranlerait l'ordre établi de la création ; et, sans l'approbation de Dieu, vous attendriez-vous à entendre la vérité ? Peut-on prédire les événements, des événements qui n'ont pas encore admis qu'une partie de la population puisse faire l'objet d'une inspection fatale ; peuvent-ils être prédits par un égoïste pervers, qui satisfait ses désirs en s'attaquant aux plus stupides ?

Cependant, vous croyez peut-être dévotement au diable, et imaginez, pour changer de sujet, qu'il pourrait aider ses partisans ; mais, si vous respectez réellement le pouvoir d'une telle créature, ennemie du bien et de Dieu, pouvez-vous vous rendre à l'église en lui étant si redevable ?

Entre ces illusions et les déceptions encore plus mondaines, entraînées par toute la tribu des magnétiseurs, la transition se fait très naturellement. En ce qui concerne ces derniers, il convient aussi de poser quelques questions aux femmes.

Avez-vous la moindre idée de la construction de la charpente humaine ? si ce n'est pas le cas, il est bon que l'on vous dise ce que tous les enfants devraient connaître, à savoir que, lorsque son admirable mécanisme a été perturbé par les excès et la paresse, je ne parle pas de désordres violents mais de maux chroniques, il doit être remis en bonne santé peu à peu, et si les fonctions vitales n'ont pas été matériellement atteintes, le régime, un autre nom pour la modération, l'air, l'exercice et quelques médicaments, prescrits par des personnes connaissant le corps humain, sont les seuls moyens connus de retrouver cette inestimable bonne santé, qui fera l'objet de notre étude.

Pensez-vous alors que ces magnétiseurs qui, avec leurs tours de passe-passe, prétendent faire des miracles, sont envoyés par Dieu, ou assistés de celui qui résout tous ces genres de problèmes – le diable ?

Quand ils mettent en fuite, comme on dit, les troubles qui ont mis en échec les pouvoirs de la médecine, agissent-ils à la lumière de la raison ? ou effectuent-ils ces soins merveilleux avec une aide surnaturelle ?

En communiquant, dirait un adepte, avec le monde des esprits. Noble privilège, je vous l'accorde. Certains anciens mentionnaient des démons familiers qui les protégeaient du danger en les avertissant gentiment, on ne sait comment, lorsqu'un danger était proche ; ou qui leur indiquaient ce qu'ils devaient faire. Pourtant les hommes qui revendiquaient ce privilège, étranger à l'ordre naturel, disaient avec insistance qu'il était la récompense, ou la conséquence, d'une modération et d'une piété très grandes. Mais les fabricants actuels de merveilles ne sont pas supérieurs à leurs semblables du fait de leur modération et de leur sainteté. Ils ne soignent pas

pour l'amour de Dieu, mais pour l'argent. Ce sont les prêtres du charlatanisme, bien qu'ils ne disposent pas de l'alibi arrangeant de vendre les messes pour placer leurs âmes au purgatoire, ou d'églises pour pouvoir exposer des béquilles ou des modèles de membres rendus à la santé par un contact ou un mot.

Je ne connais pas les termes techniques, et je ne suis pas initiée aux mystères, donc je peux m'exprimer de façon incorrecte ; mais il est clair que les hommes qui ne se conforment pas à la loi de la raison, et ne gagnent pas leur vie honnêtement, auront bientôt la chance de faire connaissance de ces esprits complaisants. Néanmoins, nous ne pouvons pas leur accorder beaucoup de crédit pour leur grande perspicacité ou bonté, sinon ils auraient choisi de plus nobles moyens pour se montrer les bienveillants amis de l'homme.

On n'est pas très loin du blasphème en prétendant à de tels pouvoirs !

Si l'on se réfère au sens général des cadeaux de la Providence, il semble évident à la raison sérieuse que certains vices engendrent certains effets ; et peut-on faire insulte à la sagesse de Dieu par cette grossièreté qui suppose qu'un miracle se produira pour déranger Ses lois générales, pour rendre la santé aux intempérants et aux vicieux, simplement pour leur permettre de continuer en toute impunité sur la même voie ? "Vois, tu es guéri, ne faute plus," (Jean 5 : 14) dit Jésus. Et, existe-t-il de plus grands miracles à faire pour ceux qui ne marchent pas dans Ses pas, qui guérissent le corps pour atteindre l'esprit ?

La mention du nom du Christ, après celui de ces imposteurs, pourrait déplaire à certains de mes lecteurs – je respecte leur enthousiasme – ; mais qu'ils n'oublient pas que les adeptes de ces illusions brandissent Son nom, et se disent Ses disciples, déclarant que leurs actes nous montrent qui sont les enfants de Dieu ou les serviteurs du péché. Je vous accorde qu'il est plus facile de toucher le corps d'un saint, ou d'être magnétisé, que de modérer nos désirs ou de contrôler nos passions ; mais la santé du corps ou de l'esprit ne peut être retrouvée que de cette manière, sinon on ferait du Juge Suprême une créature injuste et vengeresse.

Est-il un homme qu'Il changerait, ou punirait sans ressentiment ? Lui – notre père à tous – blesse, mais pour guérir, dit la raison, et nos imperfections engendrant certaines conséquences, nous voyons forcément la nature du vice : à savoir que, en apprenant ainsi à trouver du bon dans le mal, par l'expérience, nous pouvons haïr une personne et en aimer une autre, selon le degré de sagesse que nous atteignons. Le poison contient l'antidote ; et soit nous changeons nos mauvaises habitudes et cessons de pécher contre notre propre corps, pour employer le langage percutant des Ecritures, soit une mort prématurée, la punition des péchés, cassera le fil de notre vie.

Ici s'arrêtent de façon terrible nos recherches. Mais, pourquoi dissimulerais-je mes sentiments ? Compte tenu des attributions de Dieu, je crois que, quelle que soit la

punition qui suivra, elle visera, comme l'angoisse de la maladie, à démontrer la malice du vice, dans la perspective d'un changement. La punition concrète semble tellement contraire à la nature de Dieu, révélée à travers Ses œuvres, et dans notre propre raison, que je tendrais à croire que la Divinité ne prête à la conduite des hommes que l'attention nécessaire pour les punir avec le dessein bienveillant de les changer.

Supposer qu'un Etre tout de sagesse et de puissance, aussi bon que grand, pourrait créer un être en sachant à l'avance que, au bout de cinquante ou soixante ans d'une vie fébrile, il sera plongé dans un malheur éternel – est pur blasphème. Qu'est-ce qui laisse penser qu'il ne mourra jamais ? La bêtise, l'ignorance, dites-vous – je rougirais d'indignation de tirer la conclusion naturelle qui pourrait s'imposer, et voudrais quitter l'aile de mon Dieu ! Selon cette supposition, et j'en parle avec respect, Il serait un feu brûlant. Nous souhaiterions, même si cela est inutile, fuir Sa présence si la crainte étouffait l'amour, et les ténèbres enveloppaient tous Ses conseils !

Je sais que beaucoup de personnes dévotes se vantent de se soumettre aveuglément à la volonté de Dieu, comme à un sceptre ou une baguette de tyran, de la même façon que les Indiens adorent le diable. En d'autres termes, comme les gens le font dans les actes ordinaires de la vie, ils rendent hommage au pouvoir, et s'humilient devant le pied qui peut les écraser. La religion rationnelle est, au contraire, une soumission à la volonté d'un être tellement sage que tout ce qu'il veut ne peut exister que pour de bons motifs – ne peut être que raisonnable.

Et, si nous respectons Dieu de cette manière, pouvons-nous accorder du crédit aux mystérieuses insinuations qui insultent Ses lois ? pouvons-nous croire que, en nous regardant en face, Il pourrait faire un miracle permettant de créer la confusion en approuvant une erreur ? Nous devons donc soit accepter ces conclusions impies, soit traiter par le mépris toutes les promesses de guérison d'un corps malade par des moyens surnaturels, ou de prédiction d'événements qui ne peuvent être prévus que par Dieu.]

Section II

Un autre exemple de cette faiblesse de caractère des femmes, que produit souvent une éducation limitée, est cette tournure d'esprit romantique qu'on a très judicieusement qualifiée de *sentimentale*.

L'ignorance des femmes les assujettit à leurs sensations, et leur éducation ne leur apprend qu'à rechercher le bonheur en amour ; elles raffinent sur les émotions de leurs sens et adoptent, à propos de cette passion, des notions métaphysiques qui les

amènent à négliger honteusement leurs devoirs dans la vie et très souvent, au milieu de ces raffinements, elles finissent par tomber dans la luxure.

Ce sont ces femmes qui apprécient les rêveries de ces romanciers stupides qui, ignorant tout de la nature humaine, élaborent des contes désuets et qui décrivent en détail dans un jargon sentimental des scènes de luxure qui tendent tout autant à corrompre leur goût qu'à détourner leur cœur de ses devoirs quotidiens. Je ne parle pas d'intelligence parce qu'ils n'y font jamais appel et que ses énergies endormies demeurent inutilisées comme les particules de feu cachées qui sont, paraît-il, répandues universellement dans la matière.

On dénie aux femmes tout privilège politique et, en tant qu'épouses, elles n'ont pas droit à une existence civique, sauf dans les procès criminels. Naturellement, elles ne s'intéressent pas à la vie de toute la communauté mais à celle de petits groupes ; pourtant le devoir individuel de tout membre de la société ne peut être accompli que très imparfaitement quand il n'est pas relié au bien général. La principale affaire de la vie des femmes est de plaire et, comme elles sont tenues à l'écart de problèmes plus importants par une oppression civique et politique, leurs sentiments prennent la proportion de véritables événements que la réflexion rend plus intenses, au lieu de les effacer, comme cela aurait été le cas si leur intelligence avait pu se développer.

Mais, confinées dans des occupations futiles, elles s'imprègnent naturellement d'opinions inspirées par le seul genre de lecture susceptible d'intéresser un esprit innocent et frivole. Incapables de comprendre des choses importantes, faut-il s'étonner qu'elles trouvent la lecture de l'Histoire très aride et les dissertations intellectuelles intolérables, fastidieuses et presque incompréhensibles ? Aussi, pour se distraire, dépendent-elles nécessairement des romanciers. Cependant, quand je proteste contre les romans, c'est pour les opposer à ces œuvres qui exercent l'intelligence et retiennent l'imagination. Je considère en effet toute lecture meilleure qu'un vide intellectuel perpétuel, parce que l'esprit doit se développer et se fortifier quelque peu en utilisant de temps en temps ses facultés de réflexion ; par ailleurs, même les productions qui ne s'adressent qu'à l'imagination élèvent un peu le lecteur au-dessus de la satisfaction grossière de ses instincts, auxquels l'esprit n'a pas donné une ombre de délicatesse.

Cette observation est le résultat de l'expérience, car j'ai connu plusieurs femmes célèbres et une en particulier qui était une femme très bonne, aussi bonne que son esprit étroit pouvait le lui permettre, qui veillait à ce que ses trois filles ne lisent jamais de romans. Comme c'était une femme riche et élégante, ses filles avaient plusieurs maîtres pour s'occuper d'elles et une sorte de gouvernante domestique pour surveiller leurs pas. De leurs maîtres, elles apprirent comment on disait une table ou une chaise en français ou en italien ; mais comme les quelques livres jetés sur leur

chemin étaient bien au-dessus de leurs aptitudes, ou des livres de prières, elles n'acquirent jamais aucune idée ni aucun sentiment et passèrent leur temps, quand on ne les forçait pas à répéter des mots, à s'habiller, à se chercher querelle ou à converser en cachette avec leurs servantes, jusqu'à ce qu'on les amène dans le monde pour les marier.

Leur mère, une veuve, était pendant ce temps-là occupée à garder ses relations, car c'est ainsi qu'elle appelait ses nombreuses connaissances, de peur que ses filles ne soient pas introduites convenablement dans le grand monde. Et ces demoiselles, dont les esprits étaient fort communs et les caractères gâtés, entrèrent dans la vie imbues de leur propre importance et regardant avec mépris celles qui ne pouvaient pas rivaliser avec elles en matière de luxe et de toilettes.

Vis-à-vis de l'amour, la nature ou leurs nourrices avaient pris soin de leur apprendre le sens physique du mot et, comme elles avaient peu de sujets de conversation, et encore moins de sentiments raffinés, elles exprimaient leurs désirs grossiers avec assez peu de délicatesse quand elles parlaient librement du mariage.

La lecture de romans aurait-elle pu nuire à ces jeunes filles ? J'ai failli oublier de signaler une particularité de l'une d'entre elles : elle affectait une simplicité à la limite de la bêtise et exprimait avec minauderie les remarques et les questions les plus indécentes dont elle avait appris le sens fort quand elle était tenue à l'écart du monde et effrayée de parler en présence de sa mère qui tenait ses filles fermement en main ; elles étaient toutes les trois élevées, comme cette dame s'en vantait, de façon tout à fait exemplaire et lisaient leurs versets et leurs psaumes avant le petit déjeuner, sans jamais ouvrir de roman stupide. Cela n'est qu'un exemple ; mais je me souviens de nombreuses autres femmes qui, faute d'avoir été progressivement amenées à faire des études convenables ou d'avoir eu la liberté de choisir par elles-mêmes, ont été en effet de grands enfants, ou qui ont acquis, en se mêlant au monde, un peu de ce qu'on appelle le bon sens, c'est-à-dire une façon particulière de voir les événements de la vie courante quand ils sont isolés. Mais ce qui mérite le nom d'intelligence, cette faculté d'acquérir des idées générales ou abstraites, ou même des connaissances élémentaires, était pour elles hors de question. Leur esprit était au repos et quand des objets sensibles ou des occupations du même ordre ne les tiraient pas de leur torpeur, elles étaient déprimées, pleuraient ou s'endormaient.

C'est pourquoi, quand je conseille aux femmes de ne pas lire des ouvrages aussi pauvres, c'est pour les inciter à lire quelque chose de mieux ; car je partage l'opinion d'un homme avisé qui, ayant la charge d'une fille et d'une nièce, a suivi avec chacune un plan très différent.

La nièce, qui avait des capacités considérables, s'était adonnée, avant qu'elle ne lui fut confiée, à des lectures décousues. Il essaya de l'amener, et il l'amena, à lire des

livres d'histoire et des essais moraux ; mais à sa fille, qu'une mère affectueuse et tendre avait gâtée et qui par conséquent avait de l'aversion pour tout ce qui ressemblait à du travail, il permit de lire des romans, et il justifiait sa conduite en disant que si elle prenait jamais goût à les lire, il aurait une base sur laquelle travailler ; et que des opinions fausses valaient mieux que pas d'opinion du tout.

En fait, on s'est si peu occupé de l'esprit féminin qu'il lui a fallu puiser des connaissances à cette source boueuse, jusqu'à ce que certaines femmes aux facultés supérieures apprennent, en lisant des romans, à les mépriser.

La meilleure méthode qu'on puisse adopter, je crois, pour corriger un goût excessif pour les romans est de les ridiculiser, non pas à tort et à travers car alors cela n'aurait guère d'effet ; mais si une personne judicieuse, douée de sens de l'humour, en lisait plusieurs à une jeune fille en lui montrant par le ton et par les comparaisons heureuses avec des incidents pathétiques et des personnages héroïques de l'Histoire comme ils caricaturent la nature humaine de manière stupide et ridicule, on pourrait substituer des opinions justes à des sentiments romantiques.

Il est un point cependant où la majorité des deux sexes se ressemble et manifeste le même manque de goût et de pudeur. Les femmes ignorantes, forcées d'être chastes pour préserver leur réputation, laissent leur imagination se complaire dans les scènes peu naturelles et lubriques décrites par les romanciers du moment et méprisent comme insipides la dignité sobre et les grâces estimables de l'histoire⁷⁶, tandis que les hommes poursuivent dans la vie le même goût vicié et courent s'amuser auprès de femmes frivoles en délaissant les charmes authentiques de la vertu et la noble gravité du bon sens.

Par ailleurs, la lecture de romans amène les femmes, et particulièrement les femmes du beau monde, à se servir souvent d'expressions fortes et de superlatifs dans la conversation, et bien que la vie artificielle et dissipée qu'elles mènent les empêche de nourrir une passion forte et légitime, le langage de la passion aux tons affectés s'échappe toujours de leurs bouches volubiles et chaque baliverne donne cet éclat de phosphore qui dans l'obscurité n'est qu'une pâle imitation de la flamme de la passion.

⁷⁶ Je ne fais pas ici allusion à cette supériorité d'esprit qui conduit à la création de la beauté idéale quand la vie, observée d'un œil pénétrant, semble une tragi-comédie, où l'on ne peut trouver grand-chose qui satisfasse le cœur sans le secours de l'imagination.

Section III

L'ignorance et cette ruse malvenue que la nature encourage chez les esprits faibles pour leur propre préservation développent chez les femmes un goût prononcé pour la toilette et produisent toute la vanité qu'on peut attendre naturellement d'un tel penchant et qui exclut l'émulation et la magnanimité. Je suis d'accord avec Rousseau que le côté physique de l'art de plaire se manifeste par des ornements et, pour cette raison même, je mettrais en garde les filles contre cette folie contagieuse de la toilette, si fréquente chez les femmes faibles, afin qu'elles ne s'en tiennent pas à ce côté physique. Cependant, ce sont les femmes faibles qui s'imaginent qu'elles peuvent plaire longtemps sans l'aide de l'esprit ou, en d'autres termes, sans des charmes intellectuels. Mais, si ce n'est pas un sacrilège d'utiliser le mot charme quand on fait allusion à la grâce due à la vertu et non au mobile, ces charmes intellectuels ne vont jamais de pair avec l'ignorance ; la gaieté de l'innocence, si chère aux libertins raffinés des deux sexes, diffère de beaucoup dans son essence de cette élégance supérieure.

Un fort penchant pour les parures extérieures se rencontre toujours dans les États barbares ; seulement, ce sont les hommes et non les femmes qui se parent ; car là où les femmes ont pu se situer au même niveau que les hommes, la société a avancé au moins d'un pas vers la civilisation.

Je pense donc que l'attention portée à la toilette, qu'on a considérée comme une caractéristique sexuelle, est naturelle à l'humanité. Mais soyons plus précis. Quand l'esprit n'est pas suffisamment ouvert pour prendre plaisir à la réflexion, le corps sera paré avec un soin assidu ; et l'ambition se manifestera dans les tatouages et les maquillages.

Cette première tendance est poussée si loin que même le joug infernal de l'esclavage ne peut étouffer ce besoin sauvage d'admiration que les héros noirs héritent de leurs parents, car toutes les économies péniblement épargnées sont généralement utilisées à acheter une petite babiole clinquante. J'ai rarement vu un bon domestique, homme ou femme, qui n'ait eu ce goût particulier pour la parure. Leurs vêtements étaient leurs richesses ; et j'en déduis par analogie que le goût de la toilette, si extravagant chez les femmes, découle de la même cause, c'est-à-dire de leur manque de culture intellectuelle. Quand des hommes se rencontrent, ils parlent d'affaires, de politique ou de littérature ; mais, dit Swift, "les femmes portent tout naturellement la main à leurs rabats et à leurs manchettes". Rien de plus naturel, car elles n'ont pas d'affaires qui les intéressent, pas de goût pour la littérature, et elles considèrent la politique aride, parce qu'elles n'ont pas appris à aimer l'humanité ni à

s'intéresser aux grandes activités intellectuelles qui exaltent la race humaine et favorisent le bonheur général.

Par ailleurs, les chemins du pouvoir et de la renommée que les hommes poursuivent par chance ou par choix sont variés, et bien qu'ils s'affrontent, car il est rare que des hommes de la même profession soient amis, il existe un bien plus grand nombre de leurs semblables auxquels ils ne se heurtent jamais. Mais les femmes sont dans une situation très différente les unes par rapport aux autres, car elles sont toutes rivales.

Avant le mariage, c'est leur affaire de plaire aux hommes ; ensuite, à quelques exceptions près, elles suivent la même piste avec toute l'obstination et la persévérance de l'instinct. Même les femmes vertueuses n'oublient jamais leur sexe en société, car elles cherchent toujours à se rendre agréables. Une belle femme et un bel esprit semblent tout aussi soucieux d'attirer à eux l'attention de la compagnie ; et l'animosité que se portent les beaux esprits d'une même époque est proverbiale.

Est-il alors surprenant que des rivalités perpétuelles s'ensuivent, quand la seule ambition de la femme est d'être belle et quand l'intérêt donne à la vanité une force supplémentaire ? Elles disputent toutes la même course et s'élèveraient au-dessus de la vertu des mortels si elles ne se considéraient pas mutuellement d'un œil soupçonneux et même envieux.

Un goût immodéré pour la parure, le plaisir et le pouvoir sont les passions des sauvages, passions propres à ces êtres non civilisés qui n'ont pas encore étendu le pouvoir de l'esprit ni même appris à penser avec l'énergie nécessaire pour parvenir à cet enchaînement de pensées abstraites d'où naissent les principes. Et l'on ne peut nier, je pense, le fait que les femmes, compte tenu de leur éducation et du stade actuel de notre civilisation, sont dans la même condition. Donc, se moquer d'elles ou ridiculiser les sottises d'un être qui ne peut jamais agir librement à la lumière de sa propre raison est aussi absurde que cruel ; car il est tout à fait naturel et certain que les personnes qui apprennent à obéir aveuglément à l'autorité essaieront par la ruse d'échapper à cette autorité.

Qu'on me prouve qu'elles doivent implicitement obéir à l'homme et j'admettrai alors immédiatement que c'est le devoir de la femme de cultiver son goût pour la parure afin de plaire, et son penchant à la ruse afin de survivre.

Cependant, les vertus encouragées par l'ignorance sont nécessairement chancelantes ; la maison construite sur le sable ne peut résister à un orage. La conséquence en est claire : si on rend les femmes vertueuses de force, ce qui est une contradiction dans les termes, qu'on les enferme dans des sérails et qu'on les surveille d'un œil jaloux. Ne craignez pas de rencontrer chez elles une volonté de fer, car les âmes qui peuvent supporter un tel traitement sont faites de matériaux souples, tout

juste assez animés pour donner vie au corps. “C’est un matériau trop mou pour conserver une empreinte durable. Et c’est en tant que brune, rousse ou blonde qu’on les distingue le mieux.” Les blessures les plus cruelles se cicatriseront bien sûr rapidement et ces femmes continueront à peupler le monde et à s’habiller pour plaire aux hommes, buts pour lesquels les femmes ont été créées, selon certains écrivains célèbres.

Section IV

Les femmes sont censées posséder plus de sensibilité et même de générosité que les hommes ; et leurs vifs attachements et leurs réactions spontanées de compassion en sont données comme preuve ; mais l’affection tenace d’un être ignorant est rarement noble et se transforme le plus souvent en égoïsme, comme c’est le cas chez les enfants et chez les animaux. J’ai connu de nombreuses femmes faibles dont la sensibilité était entièrement accaparée par leur mari ; et quant à leur générosité, elle était très faible, ou plutôt c’était une réaction momentanée de compassion. La générosité ne consiste pas “à avoir une oreille délicate, dit un éminent orateur. Elle relève de l’esprit autant que des nerfs”.

Mais cette sorte d’affection exclusive, bien qu’elle avilisse l’individu, ne devrait pas être avancée comme preuve de l’infériorité du sexe féminin parce qu’elle est la conséquence naturelle d’opinions bornées. Car même les femmes supérieures, quand leur attention se porte vers des occupations mesquines et des projets individuels, s’élèvent rarement jusqu’à l’héroïsme, à moins qu’elles ne soient aiguillonnées par l’amour ! Et l’amour en tant que passion héroïque n’apparaît, comme le génie, qu’une fois tous les cent ans ! Je suis donc d’accord avec le moraliste qui affirme “que les femmes ont rarement autant de générosité que les hommes” et que leurs affections mesquines, auxquelles elles sacrifient souvent la justice et la bonté, les rendent apparemment inférieures, d’autant que ces affections sont généralement inspirées par les hommes ; mais je soutiens que leur cœur se dilaterait au fur et à mesure que leur intelligence se fortifierait si l’on ne décourageait pas les femmes dès le berceau.

Je sais qu’un peu de sensibilité et une grande faiblesse produisent un attachement sexuel sérieux et que la raison doit cimenter l’amitié ; en conséquence, j’accorde qu’on trouve plus d’amitié dans le monde masculin que dans le monde féminin et que les hommes ont un sens plus élevé de la justice. Les affections exclusives des femmes ressemblent à l’amour très injuste qu’avait Caton pour son pays. Il souhaitait écraser Carthage non pour sauver Rome, mais pour en promouvoir la gloire ; et, en général,

c'est à des principes de ce genre qu'on sacrifie la générosité car les devoirs véritables s'étaient mutuellement.

D'ailleurs, comment les femmes peuvent-elles être justes ou généreuses quand elles sont esclaves de l'injustice ?

Section V

Comme on a répété à juste titre que l'éducation des enfants, c'est-à-dire l'élaboration d'une bonne constitution physique et intellectuelle chez leurs descendants, est la tâche spécifique qui incombe aux femmes, l'ignorance qui les frappe va à l'encontre de l'ordre des choses. Je soutiens que l'esprit des femmes peut et doit assimiler beaucoup plus de connaissances, sinon elles ne deviendront jamais des mères sensées. De nombreux hommes s'occupent de l'élevage des chevaux et supervisent la bonne tenue de l'écurie, eux qui, par un étrange manque de bon sens et de sentiment !, se considéreraient comme déshonorés s'ils portaient quelque attention à l'éducation de leurs enfants, alors que tant d'enfants sont littéralement massacrés par l'ignorance des femmes ! Même quand ils en réchappent, quand ils ne sont détruits ni par une négligence contre nature ni par une tendresse aveugle, il y en a bien peu qui sont élevés correctement, en tenant compte de ce qu'est l'esprit d'un enfant ! Si bien que, pour venir à bout de l'esprit qu'on a laissé devenir vicieux dans la maison paternelle, on envoie l'enfant à l'école ; et les méthodes qui y règnent, et qu'il faut bien utiliser pour discipliner un certain nombre d'enfants, répandent dans le sol qu'on a ainsi défoncé de force les germes de presque tous les vices.

J'ai parfois comparé les manifestations de révolte de ces pauvres enfants qui n'auraient jamais dû subir de contrainte et qui n'en auraient jamais subie s'ils avaient toujours été tenus régulièrement en main aux bords désespérés d'une pouliche fouguese que j'ai vu dompter sur la plage : ses pattes s'enfonçaient de plus en plus profondément dans le sable chaque fois qu'elle essayait de jeter à bas son cavalier, jusqu'à ce qu'enfin elle se soumit à regret.

J'ai toujours trouvé les chevaux, animaux auxquels je suis très attachée, très dociles quand on les traitait avec bonté et fermeté, si bien que je me demande si les méthodes violentes utilisées pour les dompter ne les blessent pas au vif. Je suis cependant certaine qu'on ne devrait jamais dompter ainsi de force un enfant après qu'on l'a laissé courir en liberté de façon très peu judicieuse. Car toute violation de la justice et de la raison dans la façon dont on agit avec les enfants affaiblit leur raison. L'expérience prouve qu'ils acquièrent de bonne heure leur personnalité : les bases de cette personnalité morale sont fixées avant l'âge de sept ans, c'est-à-dire pendant la

période où on laisse les femmes s'occuper seules de leurs enfants. Après cela, la moitié du travail éducatif ne consiste trop souvent qu'à corriger, très imparfaitement si on le fait hâtivement, les défauts qu'ils n'auraient jamais acquis si leur mère avait eu plus d'intelligence. Je ne dois pas omettre un exemple frappant de la stupidité des femmes, à savoir la façon dont elles traitent leurs domestiques devant leurs enfants, ce qui les amène à supposer qu'ils sont faits pour les servir et supporter leurs sautes d'humeur. Un enfant devrait toujours recevoir l'aide d'un homme ou d'une femme comme une faveur ; et comme première leçon d'indépendance, les enfants devraient apprendre par l'exemple de leur mère à ne pas exiger l'assistance d'un autre, exigence qui est une insulte à l'humanité, quand on est en bonne santé ; et au lieu de les amener à prendre des airs importants, le sens de leur propre faiblesse devrait d'abord leur faire sentir l'égalité naturelle des hommes. Cependant, j'ai souvent à ma grande indignation entendu appeler des servantes de façon autoritaire pour mettre au lit des enfants et je les ai vues renvoyées à plusieurs reprises parce que le petit monsieur ou la petite demoiselle s'accrochait à maman pour rester debout un peu plus longtemps. Ainsi elles étaient tenues de s'occuper servilement de la petite merveille, malgré tous ces mouvements d'humeur des plus révoltants, caractéristiques d'un enfant gâté.

Bref, la majorité des mères laissent leurs enfants entièrement aux soins de leurs domestiques ; ou, parce que ce sont leurs enfants, elles les traitent comme de petits dieux, bien que j'aie toujours remarqué que les femmes qui idolâtrant ainsi leurs enfants manifestent rarement la générosité la plus élémentaire envers leurs domestiques ou ressentent très peu de tendresse pour d'autres enfants que les leurs.

C'est cependant ces affections exclusives et une façon personnelle de voir les choses due à l'ignorance qui empêchent les femmes de jamais progresser et qui font que nombre d'entre elles qui consacrent leur vie à leurs enfants les affaiblissent physiquement et les gâtent moralement, en les frustrant aussi de tout système d'éducation que pourrait adopter un père plus raisonnable ; car à moins que la mère ne soit d'accord, un père exigeant sera toujours considéré comme un tyran.

Mais, en accomplissant les devoirs d'une mère, une femme qui a une constitution saine peut toujours prendre un soin scrupuleux de sa personne et aider à subvenir aux besoins de la famille si cela est nécessaire, ou améliorer son esprit en lisant et en s'entretenant avec des personnes des deux sexes sans discrimination. Car la nature a ordonné les choses avec tant de sagesse que si les femmes allaitaient leurs enfants, elles préserveraient leur propre santé, et il y aurait un tel intervalle entre la naissance de chaque enfant que nous verrions rarement une maison pleine de bébés. Et si elles poursuivaient un plan de conduite et ne perdaient pas leur temps à suivre les fantaisies de la mode, la tenue de leur maison et l'éducation de leurs enfants ne les empêcheraient pas d'étudier la littérature et de s'intéresser sérieusement à une

science, avec ce regard ferme qui fortifie l'esprit, ou de pratiquer l'un des beaux-arts qui développent le goût.

Mais les visites qu'on effectue à seule fin de faire étalage de ses toilettes, les parties de cartes et les bals, pour ne rien dire des occupations inutiles et futiles du matin, détournent les femmes de leur devoir et les rendent insignifiantes, c'est-à-dire agréables, suivant l'acception actuelle du terme, aux yeux de tous les hommes excepté leur mari. Car une vie de plaisirs dans laquelle n'intervient aucun sentiment ne peut être considérée comme favorable au développement de l'intelligence, bien qu'on appelle cela à tort "voir le monde" ; car le cœur devient froid et répugne au devoir en raison de fréquentations stupides qui deviennent nécessaires par habitude, même quand elles ont cessé d'amuser.

Mais nous ne verrons pas de femmes affectueuses tant qu'il ne régnera pas plus d'égalité dans la société, tant que l'on ne mettra pas tout le monde sur le même plan et tant que les femmes ne seront pas libérées, et nous ne verrons pas non plus ce bonheur domestique empreint de dignité dont la grandeur sobre ne peut être appréciée par des esprits ignorants ou corrompus. La tâche importante de l'éducation ne se fera pas correctement tant que l'on ne préférera pas l'esprit d'une femme à sa personne. Car il serait aussi sage d'espérer voir l'ivraie donner du bon grain ou des ronces donner des figues que de voir une femme ignorante et stupide être une bonne mère.

Section VI

Maintenant que j'aborde mes conclusions, il n'est pas nécessaire d'informer le lecteur perspicace que la discussion de ce sujet n'a consisté qu'à établir quelques principes simples et à les dégager du fatras qui les masquait. Mais comme tous les lecteurs ne sont pas perspicaces, il me faut ajouter quelques remarques explicatives pour convaincre la raison, cette raison paresseuse qui accepte de confiance des opinions et les soutient obstinément afin de s'éviter la peine de penser.

Les moralistes sont unanimes à dire que si la vertu ne s'accompagne pas de liberté, elle n'atteindra jamais la force voulue et ce qu'ils disent de l'homme, je l'étends à toute l'humanité, en insistant sur le fait que, dans tous les cas, la morale doit s'appuyer sur des principes immuables et que l'être qui obéit à toute autorité autre que celle de la raison ne peut être qualifié de raisonnable ou de vertueux.

Pour faire des femmes des membres véritablement utiles de la société, je soutiens qu'il faut les amener, en cultivant leur intelligence sur une large échelle, à acquérir une affection raisonnable pour leur pays, fondée sur le savoir, parce qu'il est évident

que nous ne sommes guère intéressés par ce que nous ne comprenons pas. Et pour donner à ces connaissances générales l'importance qui convient, j'ai essayé de montrer qu'on ne s'acquitte jamais convenablement de ses devoirs individuels si l'intelligence n'ouvre le cœur, et que les vertus publiques sociales ne sont que la somme des vertus individuelles. Mais les distinctions établies dans la société sapent les unes comme les autres ; on martèle l'or massif de la vertu jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une dorure qui couvre le vice ; car tant que la richesse vaudra à un homme plus de considération que ne lui en donne la vertu, on recherchera la richesse plutôt que la vertu ; et tant que l'on cajolera les femmes alors que leurs minauseries puériles indiquent le vide de leur esprit, l'esprit restera inculte. Pourtant, la vraie volupté doit procéder de l'esprit, car rien ne peut égaler les sensations nées d'une affection mutuelle renforcée par un respect mutuel. Que sont les caresses glacées ou brûlantes du désir, sinon le péché étreignant la mort, comparé aux chastes débordements d'un cœur pur et d'une imagination exaltée ? Oui, laissez-moi dire au libertin qui méprise l'intelligence des femmes que l'esprit qu'il méprise donne de la vie à l'affection fervente dont seule découle l'extase, aussi brève soit-elle ! Et que, sans vertu, un attachement sexuel est condamné à s'éteindre, comme une chandelle de suif, en suscitant un dégoût intolérable. Laissez-moi en donner pour preuve l'exemple de ces hommes qui ont gaspillé une grande partie de leur vie avec des femmes auprès desquelles ils ont recherché le plaisir avec une soif ardente : ce sont eux qui manifestent le plus grand mépris pour le sexe féminin. Vertu, source de joie authentique ! si les hommes dans leur folie devaient te chasser de la terre, afin de donner libre cours à leurs instincts, les vrais amis de la volupté escaladeraient le ciel et t'inviteraient à revenir pour donner du zeste au plaisir !

On ne peut contester, je pense, que l'ignorance actuelle des femmes les rend stupides ou vicieuses et il semble découler de cette observation que l'on pourrait selon toute probabilité espérer les effets les plus propices à l'amélioration de l'humanité d'une RÉVOLUTION dans les mœurs féminines. Car, comme le mariage engendre, dit-on, cette tendresse pleine de charité qui distingue l'homme des animaux, les relations corruptrices que créent entre les sexes la richesse, l'oisiveté et la sottise, nuisent plus universellement à la moralité que tous les autres vices de l'humanité pris globalement. Les devoirs les plus sacrés sont sacrifiés à la luxure et à l'adultère parce que, avant le mariage, les hommes ont appris par une intimité douteuse avec les femmes à considérer l'amour comme une satisfaction égoïste ; ils ont appris à la dissocier non seulement de l'estime, mais de l'affection fondée sur la simple habitude qui y mêle un peu de générosité. La justice et l'amitié sont également offensées et cette pureté de goût qui conduirait naturellement un homme à préférer à des airs affectés une manifestation authentique d'affection est viciée. Mais cette noble

simplicité de l'affection qui ose se montrer sans atours a peu d'attraits pour le libertin, bien que ce soit le charme qui cimente le lien conjugal et assure aux enfants, gages d'une passion plus vive, l'attention nécessaire ; car les enfants ne seront jamais élevés correctement s'il n'y a pas d'amitié entre leurs parents. La vertu fuit une maison divisée contre elle-même et toute une légion de démons y installent leur résidence.

L'affection des maris et des femmes ne peut être pure quand ils ont si peu de sentiments en commun et si peu de confiance réciproque, comme c'est nécessairement le cas quand leurs préoccupations sont si différentes. Cette intimité dont découle la tendresse ne subsiste pas et ne peut subsister entre des êtres dépravés.

C'est pourquoi, soutenant que la distinction sexuelle sur laquelle les hommes ont insisté avec tant de véhémence est arbitraire, j'ai fait ressortir ce que plusieurs hommes sensés avec lesquels j'ai discuté du sujet ont admis être bien fondé, à savoir simplement que le manque de chasteté des hommes et le mépris qui s'ensuit vis-à-vis de la modestie tend à avilir les deux sexes et que, de plus, la modestie des femmes, en tant que telle, ne sera bien souvent que le paravent de la lubricité au lieu d'être le reflet naturel de la pureté, tant que l'on ne respectera pas universellement la modestie.

Je crois fermement que la majorité des sottises que commettent les femmes découle de la tyrannie de l'homme ; et la ruse, qui, je l'admets, fait à l'heure actuelle partie de leur caractère, est, comme j'ai sans cesse essayé de le prouver, produite par l'oppression.

Ainsi les non-conformistes ne furent-ils pas considérés, à juste titre, comme rusés ? Et ne puis-je insister sur cet exemple pour prouver que, quand tout pouvoir autre que la raison prive de sa liberté l'esprit humain, on utilise la dissimulation et l'on fait tout naturellement appel aux divers expédients de l'artifice ? L'attention scrupuleuse apportée au décorum, tout cet empressement puéril pour des bagatelles et des cérémonies solennelles qu'évoquent les caricatures de Butler, ont formé physiquement et moralement les non-conformistes dans le moule de la mesquinerie et de la préciosité. Je parle d'eux globalement, car je sais qu'on a trouvé dans leurs diverses sectes de nombreux hommes illustres ; cependant j'affirme que les femmes ont un préjugé envers leurs familles semblable à celui des non-conformistes envers leur secte, quelle que soit leur valeur à d'autres égards ; j'affirme aussi que la même prudence timide ou la même obstination ont souvent discrédité les efforts des uns et des autres. L'oppression a ainsi fait coïncider parfaitement de nombreux traits de leur caractère avec ceux de la moitié opprimée de l'humanité, c'est-à-dire les femmes ; car n'est-il pas notoire que les non-conformistes, comme les femmes, aimaient discuter

entre eux et échanger des conseils jusqu'à ce que, grâce à toute une série de petits moyens, ils soient parvenus à leurs petites fins ? On a vu chez les femmes comme chez les non-conformistes le même souci de préserver leur réputation produit par une cause semblable.

En affirmant les droits pour lesquels les femmes et les hommes devraient lutter ensemble, je n'ai pas tenté d'amoindrir leurs défauts, mais de prouver qu'ils étaient la conséquence naturelle de leur éducation et de leur situation dans la société. S'il en est ainsi, il est raisonnable de supposer qu'elles changeront de caractère et qu'elles corrigeront leurs vices et leurs sottises, quand on leur permettra d'être libres au sens physique, moral et civique⁷⁷.

Que la femme partage les droits des hommes et elle stimulera leurs vertus ; car la femme sera nécessairement plus parfaite quand elle sera émancipée, sinon l'autorité qui enchaîne à son devoir un être aussi faible sera justifiée. Dans le second cas, il conviendra d'ouvrir avec la Russie un commerce pour se fournir en fouets, cadeau qu'un père devrait toujours faire à son gendre le jour de son mariage afin que le mari puisse avoir toute sa famille bien en main par ce moyen et régner sans violer la justice en maniant ce sceptre ; il sera seul maître de sa maison parce qu'il sera le seul à posséder la raison, souveraineté indestructible sur cette terre, insufflée à l'homme par le Maître de l'univers. Dans cette situation, les femmes n'ont aucun droit essentiel à revendiquer, et par là même leurs devoirs s'évanouissent, car droits et devoirs sont inséparables.

Soyez donc justes, hommes intelligents ! et ne condamnez pas plus sévèrement les erreurs des femmes que les allures vicieuses d'un cheval ou d'un âne rétif auxquels vous fournissez du fourrage, et accordez-lui le privilège de l'ignorance, elle à qui vous déniez les droits de la raison. Car si vous exigez la vertu là où la nature n'a pas donné l'intelligence vous serez pires que les tyrans égyptiens !

⁷⁷ Je m'étais étendue plus longuement sur les avantages qu'on pourrait raisonnablement attendre d'une amélioration des mœurs féminines en vue d'une réforme générale de la société ; mais il m'est apparu que de telles réflexions conviendraient mieux à la conclusion du dernier volume.

Table

Sommaire	2
Avant-propos de l'Édition.....	3
Introduction par M. B. K.	4
La Libération de Mary Wollstonecraft : Vie et Œuvres	4
Œuvres de Mary Wollstonecraft	19
Biographie Importante de Wollstonecraft	20
Réclamation des droits de la femme	21
À Monsieur Talleyrand-Périgord,.....	22
Avertissement	26
Introduction à la première édition	27
Chapitre premier.....	32
Chapitre II.....	39
Chapitre III	58
Chapitre IV.....	71
Chapitre V	97
Section I.....	97
Section II.....	111
Section III	115
Section IV.....	119
Section V	124
Chapitre VI.....	134
Chapitre VII	142
Chapitre VIII.....	153
Chapitre IX.....	162
Chapitre X	172
Chapitre XI.....	175
Chapitre XII	180
Chapitre XIII.....	203
Section I.....	203
Section II.....	207
Section III	211
Section IV.....	213
Section V	214
Section VI.....	216

Réclamation des droits de la femme – Mary Wollstonecraft – 1792

Table.....	220
------------	-----
